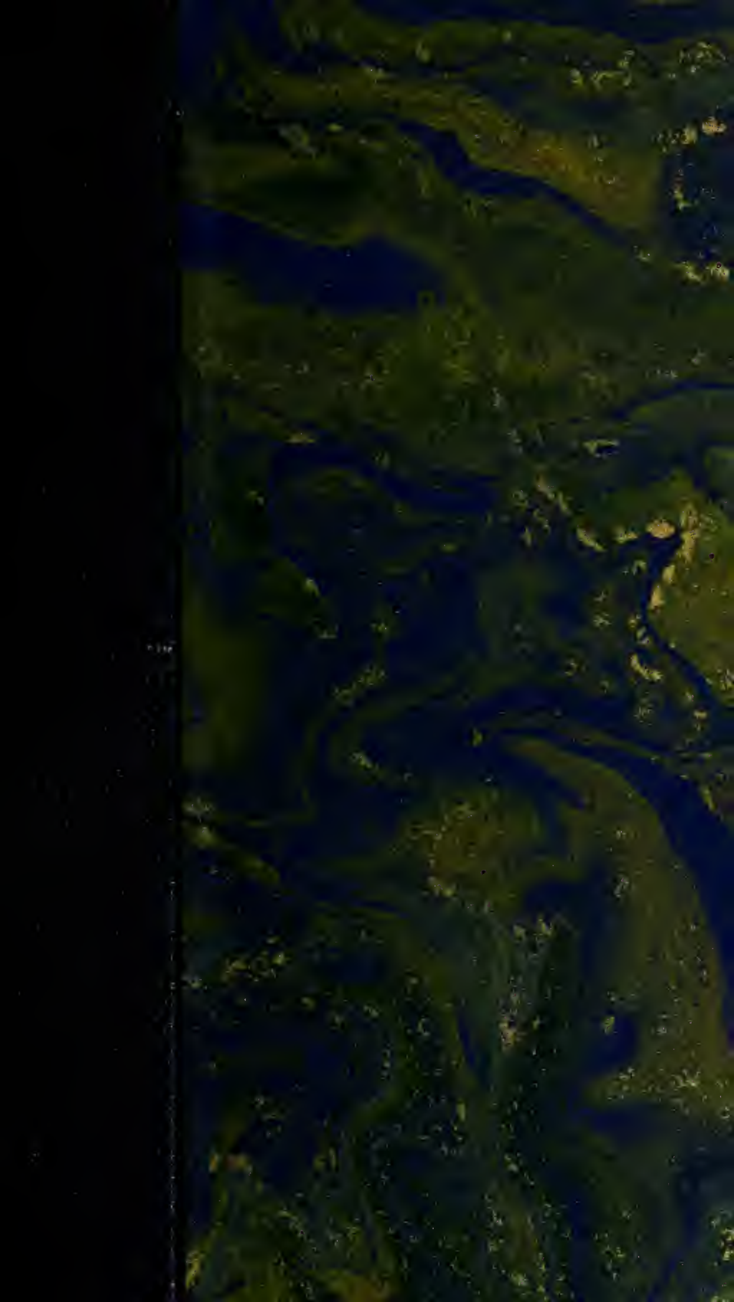
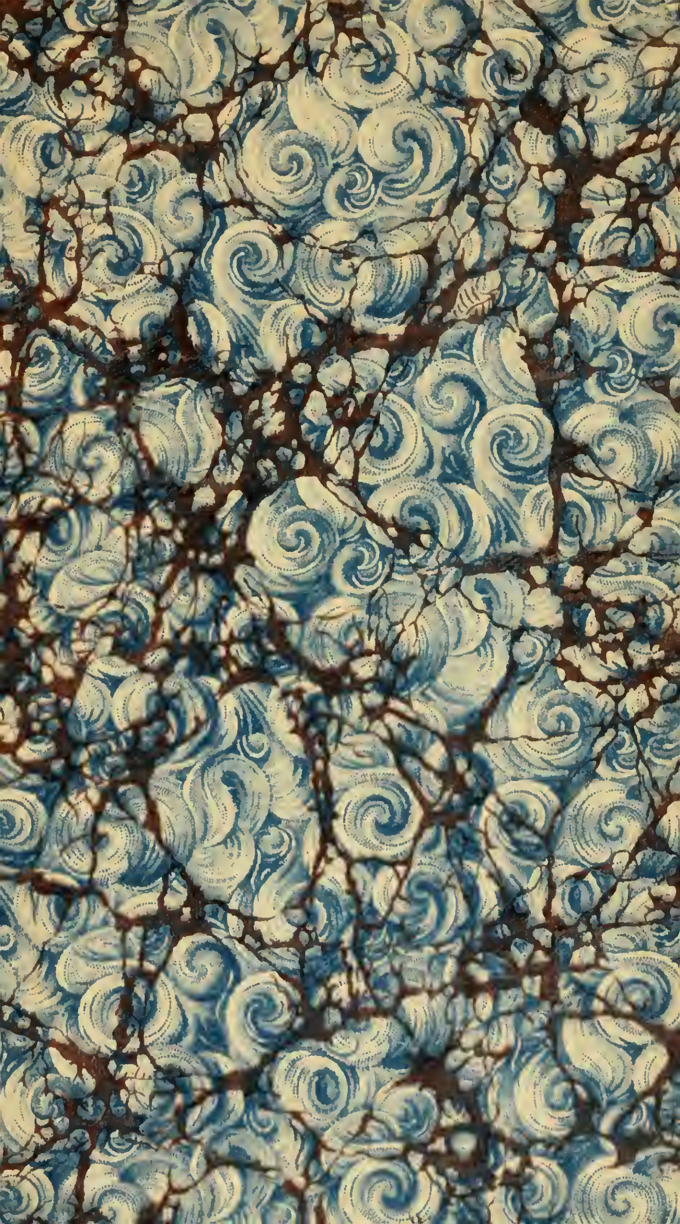






L'AMI

DES

ENFANTS,

Par Berquin.

Nouvelle Édition entièrement conforme à l'originale:

TOME SECOND.



PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION DE DIDIER,

QUAI DES AUGUSTINS, 47.

—

1839.

L'AMI DES ENFANTS.

LA POULE.

Que Cyprien était heureux d'avoir un père d'un cœur si tendre, d'un esprit si équitable ! Lorsqu'il avait été pendant quelques jours sage et diligent, il pouvait se promettre que M. de Tourville ne manquerait pas de lui témoigner sa satisfaction par une récompense flatteuse. Il avait du goût pour la culture des fleurs et pour le jardinage. Son papa s'en était aperçu, et il profita cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étaient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton précepteur vient de me dire que tu commençais aujourd'hui l'histoire romaine et la géographie de l'Italie ; si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je, il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il

soutint à merveille son examen. Il savait déjà toute l'histoire des rois de Rome, et il traçait lui-même sur la carte les accroissements progressifs de cet empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit-il, en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin ; et lui en montrant un carré : Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties ; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, et tous les autres instruments du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étaient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyait sur des planches des boîtes remplies de griffes et d'ognons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages ; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquait le temps des semences et des récoltes.

Il faudrait être encore à l'âge heureux de Cyprien pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre était pour lui un grand royaume, et toutes les heures de relâche qu'il perdait auparavant à polissonner, il les employait utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en sortait, il oublia imprudemment

de tirer la porte après lui. Une poule s'aperçut de son étourderie, et eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étaient couvertes d'un terreau bien gras, et par conséquent abondant en vermisseaux. La poule, friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pattes, et à creuser de son bec, pour en déterrer. Elle établit de préférence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venait de transplanter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son retour il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates-bandes ! Ah ! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer ! Il courut aussitôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance ; et ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvait saisir, il les lui jetait, en la poursuivant.

La pauvre poule tantôt courait de toute sa vitesse, tantôt prenant l'essor cherchait à s'élever au-dessus des murs ; son vol n'allait pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, et s'embarrassa des pieds et des ailes dans les touffes de ses plus belles hyacinthes.

Cyprien, qui la vit ainsi enchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes et de giroflées le séparaient encore d'elle ; emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds pour franchir plus tôt l'intervalle. Mais la poule, redoublant d'efforts à l'approche de son en-

nemi, vient à bout de se dégager, et s'élève de plus belle, emportant à sa patte une hyacinthe rose-tendre à dix cloches. Cyprien avait saisi son râteau; il le lance de toute la raideur de son bras. Le râteau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin qu'il mit en pièces, et se fracassa lui-même deux dents en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avait couru prendre sa bêche, et le nouveau combat aurait eu des suites funestes pour son adversaire, qui, de fatigue et d'étourdissement, s'était allé rencogner contre une tonnelle, si M. de Tourville, que le bruit avait, dès le commencement, attiré à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il aperçu qu'il s'arrêta tout confus, et lui dit : Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite poule a fait dans mon jardin.

Si tu en avais fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne serait pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu de honte de rassembler toutes tes forces contre cette poule ? Elle est privée des lumières de la raison, et si elle a fourragé tes œillets, ce n'était pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serais-tu mis en fureur contre elle, si elle n'avait gratté que dans les orties? et d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties et les œillets? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégât. Il fallait

la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace et ton râteau ne seraient pas en pièces; toute la perte se serait bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc que toi de punissable. Si je coupais une branche de ce noisetier, et que je te fisse éprouver le même traitement que tu voulais faire subir à la poule, ne serais-je pas plus juste que toi? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais, pour la glace que tu m'as cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportements.

Cyprien se retira confondu, et de toute la journée, il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne serait pas bien aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse qu'il s'efforçait vainement de cacher. Son père s'en aperçut, et lui dit : Qu'as-tu donc, mon fils? tu me parais affligé !

CYPRIEN. Eh, mon papa! n'ai-je pas sujet de l'être? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs pour faire un petit présent à ma sœur. J'ai ramassé douze francs, que je destinais à lui acheter un joli chapeau, et il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

M. DE TOURVILLE. Je crois que tu aurais eu bien du plaisir à donner à ta sœur cette marque d'amitié ; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta

vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

CYPRIEN. Ah ! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, et je ne m'en prendrai plus aux poules de mes étourderies.

M. DE TOURVILLE. Mais crois-tu que dans ce vaste univers il n'y ait que les poules qui puissent te fâcher ?

CYPRIEN. Eh ! mon Dieu non. Tenez, la semaine dernière, j'avais laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite sœur vint dans mon cabinet, prit une plume et de l'encre, et barbouilla si bien toute la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

M. DE TOURVILEE. Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables ?

CYPRIEN. Hélas ! oui, mon papa.

M. DE TOURVILEE. Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une poule et ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les poules cherchent les vermisseaux, et ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les poules aux dépens de tes fleurs.

CYPRIEN. Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

M. DE TOURVILLE. Ne pouvais-tu pas prévenir

cette perte en serrant la mappemonde dans ton portefeuille ?

CYPRIEN. Vraiment oui.

M. DE TOURVILLE. Songe donc à te comporter toujours si prudemment, que personne ne puisse te faire de tort réel ; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

CYPRIEN. Et par quel moyen, mon papa ?

M. DE TOURVILLE. Par de l'indifférence, s'il est léger ; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duclion.

CYPRIEN. Ah ! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans il ne vous regarde plus, et il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

M. DE TOURVILLE. Sais-tu ce qui le porte à ces indignités ?

CYPRIEN. Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

M. DE TOURVILLE. C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avait exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, et dans lequel j'avais été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avait d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance et son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine et ses calomnies.

CYPRIEN. Ah ! mon papa, si j'étais aussi grand que lui, je lui ferais bien rengaîner ses propos.

M. DE TOURVILLE. Je suis de sa taille et je le laisse dire. La conduite que tu aurais dû tenir avec la poule, je la garde précisément envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis, qu'il travaille à déraciner pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerais sous mes pieds le respect et la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées et tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton râteau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos et ma santé que je perdrais dans une vaine et maladroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la poule; instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets par ma bonne conduite une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serais fait la victime qu'il n'aspirait qu'à immoler, et mes dignes amis m'auraient reproché ma faiblesse; mon indifférence pour ses injures le livre à ses propres mépris, et soutient la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

CYPRIEN. Ah ! mon papa, que de chagrins dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre !

Comme ils disaient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contents l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnaissance pour les sages instructions qu'il avait reçues, et M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

LES PETITES COUTURIÈRES.

—

PERSONNAGES :

Mme DE VALCOURT.	CHARLOTTE, leur amie.
LOUISE, LÉONOR, SOPHIE, — ses filles.	UNE PAUVRE FEMME.
	MARGOTTON, JACQUELINE, — ses enfants.

Louise et Léonor travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfants. Sophie est debout auprès de Louise, et lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu.

CHARLOTTE, *en entrant*. Eh bien! vous voilà tristement assises et occupées à coudre! moi qui croyais vous trouver jouant sur la neige dans le jardin! Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air de petits-maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

LOUISE. Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

CHARLOTTE. Moi, je le quitte souvent à propos

de rien. Et en avez-vous encore pour long-temps?

LÉONOR. Nous y avons travaillé tout hier, et nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

CHARLOTTE. Depuis sept heures? J'étais encore à neuf heures et demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne?

LOUISE. Si tu savais pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrais être de la partie.

CHARLOTTE. Non certes; quand ce serait pour moi.

LOUISE. Oh! nous n'irions pas de si bon cœur pour nous-mêmes.

SOPHIE. Devine pour qui c'est.

CHARLOTTE. Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée. C'est tout naturel. N'ai-je pas deviné?

LÉONOR. Oui, regarde si ce sont là des ajustements de poupée. (*Elle soulève sur la table des jaquettes, des camisoles et des tabliers.*)

CHARLOTTE. Comment donc! voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie?

LÉONOR, *d'un air piqué*. Une jaquette pour habit de noces? Il n'y a que des folies dans sa tête. Je vois qu'elle ne devinerait jamais.

SOPHIE. Eh bien, je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connais ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, et qui meurent de froid?

CHARLOTTE. Quoi! les enfants de cette pauvre femme, dont le mari vient de mourir, et qui ne sait comment gagner sa vie?

LOUISE. C'est pour cette misérable famille.

CHARLOTTE. Mais ta maman et la mienne lui ont envoyé de l'argent.

LOUISE. Il est vrai, mais il y avait des dettes à payer, et des provisions à faire. Quant aux habits...

LÉONOR. Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

CHARLOTTE. Pourquoi ne pas leur envoyer des vôtres? Vous vous seriez épargné la façon.

LOUISE. Nos habits pourraient-ils aller bien juste à ces petits enfants?

CHARLOTTE. J'en conviens. Ils auraient traîné d'un quart d'aune devant et derrière eux; mais leur mère aurait pu les mettre à leur taille.

LOUISE. Elle n'est pas en état de le faire.

CHARLOTTE. Pourquoi donc?

LÉONOR, *regardant fixement Charlotte.* C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

LOUISE. Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de nous faire donner du coutil et de la futaine, et de nous tailler, à vue d'œil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

LÉONOR. Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme, pour que ces enfants soient un peu chaudement vêtus cet hiver.

SOPHIE. Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

CHARLOTTE, *avec un soupir étouffé*. Ah! je veux travailler aussi avec vous.

LOUISE. Je te le disais bien.

LÉONOR. Non, non, cela n'est pas nécessaire : nous allons achever.

LOUISE. Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet à faire ; mais il faut que cela soit cousu proprement.

SOPHIE. Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas, d'abord.

CHARLOTTE. Tu parles aussi, toi, petite morveuse, comme si tu y étais pour quelque chose.

LOUISE. Comment donc! Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenait l'étoffe quand il y avait quelque bout à rogner; c'est elle qui ramassait nos dés. Tiens, mon cœur, porte les grands ciseaux à Léonor.

CHARLOTTE. Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

LÉONOR, *saisissant l'ouvrage*. Fi donc! ces points sont trop allongés ; et puis, c'est tout de travers.

LOUISE. Il est vrai que cela ne tiendrait guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

CHARLOTTE. Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

LÉONOR, *jetant un coup d'œil en dessous sur l'ouvrage de Charlotte*. Eh bien! ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers? L'ouvrage nous ferait honneur assurément.

LOUISE. C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

CHARLOTTE. C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

LÉONOR. Tant pis pour toi ; je te plains.

LOUISE. Ne va pas la fâcher, ma sœur; elle fait de son mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc ! voilà un cordon de cousu. Vois-tu, Léonor?

LÉONOR, *tirant d'une main la jaquette, de l'autre le cordon.* C'est dommage qu'il ne tienne pas. (*Le cordon et la jaquette se séparent, et on voit le fil qui va en zigzag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace.*) Une bonne ouvrière que nous avons là ! Elle ne fait rien et nous détourne.

CHARLOTTE, *tristement.* Hélas ! c'est que je n'en sais pas davantage.

LOUISE. Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y a mis de la bonne volonté; c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne... Allons, voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor?...

LÉONOR. J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon! je vais maintenant faire un paquet de tout cela. (*Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, et se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe. Madame de Valcourt entre.*)

SOPHIE. Ah ! voici maman.

MADAME DE VALCOURT. Eh bien, mes enfants,

où en sommes-nous ? Avez-vous besoin d'un peu de secours ?

LOUISE. Non, maman ; Dieu merci, nous venons d'achever.

MADAME DE VALCOURT. Déjà ? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie. le temps a dû te paraître bien long.

SOPHIE. Non, maman ; j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes sœurs.

LOUISE. Nous ne serions pas si tôt venues à bout de notre entreprise sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

MADAME DE VALCOURT. Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah ! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidées sans doute ?

LEONOR, *d'un ton ironique*. Elle a voulu essayer ; mais....

LOUISE. Nous allions finir lorsqu'elle est arrivée.

SOPHIE. Elle a fait deux ou trois points. Ah ! elle n'en sait guère plus que moi. Si vous aviez vu, maman, comme c'était torché !

LOUISE. Paix donc, Sophie.

MADAME DE VALCOURT. Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle.

SOPHIE. Et quoi donc, maman ?

MADAME DE VALCOURT. La pauvre femme et ses filles sont en bas dans le salon. Je vais vous envoyer les enfants ; vous les habillerez vous-mêmes pour jouir de la surprise de leur mère.

LOUISE. Ah ! maman comme vous savez assaisonner nos plaisirs !

SOPHIE. Voulez-vous que je les aille chercher ?

MADAME DE VALCOURT. Oui , suis-moi ; tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère , et je saurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie.

(*Elle sort tenant Sophie par la main.*)

LOUISE. Reste avec nous , Charlotte ; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

CHARLOTTE. Ma chère amie, que je sens tout ton bon cœur ! (*Elle l'embrasse.*)

LÉONOR. J'ai un petit brin de malice ; ma sœur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner ?

CHARLOTTE, *l'embrassant aussi*. Ah, de toute mon ame !

LOUISE. J'entends les petites filles qui montent. Les voici. (*Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites paysannes.*)

SOPHIE, *bas à Louise*. Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

LOUISE. Tu as bien fait. Elles n'en seront que plus aises, et nous aussi.

LÉONOR. Moi, je m'empare de Jacqueline.

LOUISE. Moi, je me charge de Margotton.

CHARLOTTE. Sophie et moi, nous vous présenterons les épingles. (*Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfants.*)

JACQUELINE, *d'un ton pleureur*. Nous avons

bien déjà assez de froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits ?

LOUISE. Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens ; approchons-nous un peu plus du feu. Tu es toute transie.

MARGOTTON. Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

JACQUELINE. Quoi ! c'est pour nous ces beaux habits neufs ?

MARGOTTON. Ah, mon Dieu ! que va dire ma mère ? Elle nous prendra pour vos sœurs, de nous voir si braves.

LOUISE. Et vous le serez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

JACQUELINE. O ma belle demoiselle ! nous ne sommes que vos servantes.

LOUISE. Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre.... Mais, comme c'est court ! Il ne lui va qu'aux genoux. (*A Léonor.*) Eh bien, étourdie, voilà de tes œuvres ! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

LÉONOR. Mon Dieu ! je ne savais aussi ce que c'était. Jacqueline en avait sous les pieds, et je ne lui voyais pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

LOUISE. Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

SOPHIE. J'y vole. (*Elle sort.*)

LOUISE. Ah ! je m'y reconnais à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la

main, et marchez devant nous. (*Les deux petites filles vont côte à côte, et se regardent l'une l'autre tout ébahies.*)

CHARLOTTE. Comme elles sont bien ajustées ! Les voilà jolies à croquer ! il ne faut plus qu'une chose. (*A Jacqueline.*) Tiens, voici un mouchoir blanc, crache, que je te débarbouille. (*A Margoton.*) A toi. Qu'est-ce qui leur manque ? Là, voyons. Si on bichonnait pourtant leurs cheveux ?

LOUISE. Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendants. N'est-ce pas, Léonor ?

LÉONOR. Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, je m'en charge.

SOPHIE *entre en sautant de joie.* Voici maman ! voici maman ! (*Madame de Valcourt la suit de près, tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au devant d'elle.*)

LA PAUVRE FEMME. O Dieu ! que vois-je ? sont-ce là mes enfants ? Ma noble et généreuse dame ! (*Elle veut se jeter à ses genoux.*)

MADAME DE VALCOURT, *la relevant.* Non, ma bonne amie, vous ne me devez aucune reconnaissance. Mes enfants ont voulu essayer leur adresse à la couture, et je leur en ai laissé le plaisir. (*Elle examine l'habillement des petites paysannes.*) Mais cela n'est point si mal, pour un premier ouvrage. Louise, tu aurais là un bon métier.

LA PAUVRE FEMME, *courant vers Louise, Léonor et Sophie.* Ah, mes bonnes demoiselles, que je vous remercie ! Je prie Dieu de vous en récom-

penser. (*Elle leur baise la main, malgré leur résistance. Elle aperçoit Charlotte qui s'est retirée seule dans un coin.*) Ah ! pardon, ma petite demoiselle, je ne vous avais pas vue. Que je vous fasse aussi mes remercîments ! (*Elle veut lui baiser la main.*)

CHARLOTTE, *la retirant avec un grand soupir.* A moi, à moi ? Non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

MADAME DE VALCOURT. Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile et agréable à une jeune demoiselle de s'accoutumer de bonne heure au travail ?

CHARLOTTE. Oh, si je le crois !

MADAME DE VALCOURT. De quel plaisir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge !

LA PAUVRE FEMME. Ah ! ma chère petite demoiselle, apprenez, apprenez à travailler tandis qu'il en est temps. Plût à Dieu que j'eusse reçu dans mon enfance la même leçon. Je pourrais aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

MADAME DE VALCOURT. Franchement, ma bonne amie, cela aurait été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'y eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le temps que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfants, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisinage, et lorsqu'elle n'aura rien

à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

SOPHIE. Ah ! bon, bon ! j'irai lui aider tant que je pourrai.

MADAME DE VALCOURT. A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise et toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture et pour le travail.

CHARLOTTE. Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage ?

MADAME DE VALCOURT. Très volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu seras l'émule de Sophie. (*A la pauvre femme.*) Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement ?

LA PAUVRE FEMME. Dieu ! si je le suis ! Ah ! ma noble et généreuse dame, je vous devrai tout mon bonheur et celui de ma pauvre petite famille. Mes chères et jolies demoiselles, rendez graces à Dieu tous les jours de votre vie de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence et au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous et pour nos semblables.

L'AMOUR DE DIEU ET DE SES PARENTS.

—

Hélène et Théophile étaient tendrement chéris de leurs parents, et les aimaient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours, ils avaient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeuner, et de n'en revenir qu'au bout d'un quart d'heure pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. de Florigni leur père. Ses deux enfants jusque alors avaient été fort studieux, et il avait su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissaient souvent leur déjeuner à moitié pour courir plus vite à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement ? dit-il à son épouse. Si nos enfants prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avaient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus chères espérances, et le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame de Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le même jour, elle dit à ses enfants : Qu'allez-vous donc faire de si bonne heure dans le jardin ? Vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini pour vous livrer à vos récréations.

Hélène et Théophile gardèrent le silence, et embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvrefeuille qui était au bout de la grande allée.

Madame de Florigni attendait ce moment, et les suivit, sans être aperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, et qu'elle fut postée dans un endroit d'où elle pouvait tout remarquer à travers le feuillage; Dieu! de quelle joie son cœur maternel fut saisi, lorsqu'elle vit ses deux enfants joindre leurs mains et se mettre à genoux!

Théophile disait cette prière, Hélène la répétait après lui:

« Seigneur, mon Dieu, je te prie que nos parents ne meurent pas avant nous. Nous les aimons tant! et nous aurons tant de plaisir de faire leur bonheur lorsque nous serons devenus grands!

» Rends-nous bons, justes et sages, pour que notre papa et notre maman puissent tous les jours se réjouir de nous avoir donné la vie.

» Entends-tu, mon Dieu? Nous voulons aussi faire tout ce qui est dans tes commandements. »

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, et retournèrent à la maison en se tenant par la main.

Des larmes de joie coulaient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit ce qu'elle avait entendu, et ils furent l'un et l'autre aussi heureux que s'ils avaient été transportés tout d'un coup, avec leur famille, dans les délices du paradis.

LE CONGÉ,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Le prince LOUIS, du sang royal.	DIDIER, EUGÉNIE, CÉCILE, MARIANNE, FRÉDÉRIC, } leurs enfants.
UN OFFICIER de la suite du prince.	
M. DE GERVILLE.	
Mme DE GERVILLE.	

La scène est à la campagne, à l'entrée d'un bosquet.

SCÈNE PREMIERE.

DIDIER, EUGÉNIE. (**Eugénie est assise sur un tronc d'arbre renversé. Elle épluche des fraises qu'elle a sur ses genoux, dans le creux de son chapeau de paille. Didier lui en porte dans le sien. Les fraises sont proprement arrangées dans les deux chapeaux sur une couche de feuilles de vignes.**)

DIDIER. Tiens, ma sœur, j'espère que nous en aurons une jolie provision.

EUGÉNIE. Je ne sais plus où mettre les miennes; mon chapeau est déjà tout plein.

DIDIER. Cécile va nous apporter une corbeille. A quoi s'amuse-t-elle donc? Tu peux, en attendant, les mettre dans ton tablier.

EUGÉNIE. Oui, cela ferait un beau gâchis! Pour remplir mon tablier de taches! Et maman, que dirait-elle? Sais-tu ce qu'il faut faire? Ton chapeau est le plus grand, je vais y mettre ce qu'il y a dans le mien. Tu le prendras, et tu iras en chercher de nouvelles, tandis que j'éplucherai celles-ci.

DIDIER. C'est bien dit. Cécile viendra dans l'intervalle, et alors il y en aura, je crois, assez.

EUGÉNIE. Quand elles seront toutes ensemble, on verra mieux ce qu'il y a.

DIDIER. Ce qui sera de trop plein dans la corbeille sera pour nous.

EUGÉNIE. Je crois que nous n'aurons guère envie d'en manger aujourd'hui. Ah, mon frère! c'est le dernier repas que nous ferons de cette année avec notre papa; et qui sait si nous le reverrons jamais?

DIDIER. Tranquillise-toi, ma sœur; tout le monde ne meurt pas dans une bataille.

EUGÉNIE. Maudite guerre! si les hommes n'étaient pas si méchants! s'ils savaient s'aimer comme des frères et des sœurs!

DIDIER. Bon! ne nous querellons-nous pas tous les jours pour des bagatelles? Chacun de nous croit avoir raison, et souvent on ne sait de quel côté elle se trouve. Il en est de même parmi les hommes.

EUGÉNIE. Ils devraient bien au moins se raccommoder comme nous. Nos querelles ne coûtent jamais de sang.

DIDIER. Parce que papa ou maman les terminent. Mais les hommes ne sont pas des enfants. Ils ne se laissent pas commander, quand ils ont la force en main. Et puis, lorsqu'on nous fait une injustice, ne devons-nous pas la repousser? Faut-il nous laisser ravir impunément ce qui nous appartient.

EUGÉNIE. Tu parles toujours comme un soldat.

DIDIER. Puisque je dois l'être. Tiens, ma sœur, tu as beau dire, c'est une belle chose que la guerre. Sans elle, comment ferions-nous pour vivre? Serait-ce notre petit bien qui nous nourrirait? Mais ne pleure donc pas; tu me fais de la peine.

EUGÉNIE. Ah! laisse-moi pleurer, tandis que nous sommes tout seuls. J'aime mieux que mes larmes coulent devant toi que devant nos pauvres parents. Je craindrais trop de les affliger.

DIDIER. Allons, allons, sèche tes pleurs; occupe-toi pour te distraire. Moi, je vais remplir ton chapeau.

EUGÉNIE. Va-t'en de ce côté là-bas. Il ne reste plus rien ici à cueillir.

SCENE II.

EUGÉNIE, *après un moment de silence*. Ah! si j'étais assez instruite pour savoir prier Dieu, peut-être qu'il m'exaucerait! Si j'étais du moins assez grande pour aller me jeter aux genoux du roi, je suis sûre qu'il accorderait à mes prières le congé de mon papa! Ne l'a-t-il donc pas assez bien servi pendant toute sa vie? (*Elle épluche ses fraises en soupirant. Le prince Louis arrive, suivi d'un officier de housards. Il s'arrête en voyant Eugénie.*)

SCENE III.

Le prince LOUIS, UN OFFICIER, EUGÉNIE.

LE PRINCE (*bas à l'officier.*) Voyez donc cette

CÉCILE. En ce cas-là, je ne vous parlerai pas de votre étui.

DIDIER. Pour moi, je vous rends votre chanson. Ce n'est pas apparemment celle que vous vouliez me donner?

LE PRINCE. Excuse ma méprise ; mais puisqu'elle est faite, mon père a si généreusement fourni à mon équipage, que je puis bien me charger de celui d'un jeune enseigne.

DIDIER. Enseigne? Est-ce dans votre compagnie?

LE PRINCE. Oui, mon petit ami.

DIDIER. Ah, que je suis aise ! Je serai auprès de vous, et le nom de mon père ne se perdra pas dans le régiment.

M. DE GERVILLE. Vous nous accablez de tant de graces ! M'en refuseriez-vous une bien touchante pour mon cœur ?

LE PRINCE. C'est moi qui vous supplie de me l'accorder, en vous demandant cette nuit un asile pour mon compagnon de voyage et pour moi (*M. et madame de Gerville s'inclinent d'un air respectueux*); pourvu cependant que Cécile n'en soit pas fâchée.

CÉCILE. Oh! puisque vous n'emmenez pas notre papa, restez tant que vous voudrez.

EUGENIE. J'espère qu'au moins à présent vous mangerez de mes fraises ?

CÉCILE. Vous nous les rendrez aussi douces que vous avez failli nous les rendre amères.

DIDIER. Oui, mon prince, venez en manger chez

nous, en attendant que je me sois assez distingué pour mériter d'en aller manger sous votre tente.

GEORGE ET CÉCILE.

George, petit orphelin, était élevé dès ses premières années dans la maison de M. et madame Everard. À leurs soins généreux et à leur vive tendresse, on les aurait pris pour ses véritables parents. Ces dignes époux n'avaient qu'une fille, nommée Cécile, et les deux enfants, à peu près du même âge, s'aimaient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cécile et Lucette, leur jeune voisine, allaient se promenant à petits pas sous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'était Cécile) comptait à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés, avec cet aimable abandon et ces graces ingénues de l'enfance, essayaient de chanter une jolie romance qui courait tout nouvellement dans le pays. George, en se balançant, répétait l'air sur son flageolet, et marchait à reculons devant elles.

Que de jeux innocents se succédèrent dans cette heureuse matinée ! Cécile et Lucette, au milieu de leurs ébats, jetèrent un regard d'appétit sur les pommiers. On venait d'en faire la récolte. Quelques pommes cependant, de loin en loin oubliées, pendaient aux branches, et le vermillon dont elles

étaient colorées invitait la main à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre; et perché sur sa cime, il jetait tous les fruits qu'il pouvait atteindre à ses deux petites amies, qui tendaient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette; et comme George était le garçon le plus beau, et surtout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brillait une joie insultante, elle fit remarquer à Cécile la grosseur et la beauté de ses fruits, et laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cécile baissa la vue; et prenant un air grave, elle garda le plus morne silence pendant tout le reste de la promenade; ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire, son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse, et George, avant de rentrer à la maison, dit à Cécile : Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cécile? Tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jeté du fruit à Lucette? Tu le sais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout à l'heure même je le voulais encore; mais je ne sais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinais dans le tablier de Lucette. Pouvais-je ensuite les lui retirer, là, voyons? Et puis, je pensais que Cécile était trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah! tu verras bientôt que je ne voulais pas te fâcher.

—Eh, monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée? Quand Lucette aurait eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela? Je ne suis point gourmande, monsieur, vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurais seulement pas fait attention, sans les regards impertinents de cette petite fille. Je ne puis les supporter; je ne le veux pas; et si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

—Oh! je ne puis faire cela, répondit George, en portant doucement la moitié du corps en arrière, car ce serait avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges; et, j'ose le dire, c'est bien mal à vous, mademoiselle Cécile, de ne pas m'en croire.

—Bien mal à moi! bien mal à moi! Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, M. George, parce que mademoiselle Lucette est dans vos bonnes graces; et le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cécile entra dans le salon où le couvert était déjà mis.

Ils continuèrent de se bouder l'un l'autre pendant tout le repas. Cécile ne but pas une seule fois à dîner; car il aurait fallu dire, à ta santé, George. Et George, à son tour, était si pénétré de l'injustice de Cécile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant Cécile étudiait, du coin de l'œil, tous ses mouvements; et ayant rencontré une fois ses regards qui se portaient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens. George, croyant que c'était par

mépris, affecta un air serein, et se mit à manger comme s'il avait eu de l'appétit.

On venait de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cécile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à sa mère qui l'interrogeait pour la seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussitôt du salon. Cécile obéit, fondant en larmes ; et se retirant d'un pas incertain et silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que, le cœur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George ; car dans ces tristes circonstances, il avait coutume de la consoler en pleurant avec elle.

George, resté à table, ne put se représenter Cécile désolée, sans ressentir comme elle ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter ; mais il craignait toujours qu'on ne s'en aperçût. Il avançait et reculait sa chaise; il avait à tout moment quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor ! s'écria-t-il en faisant semblant de rire, et prenant une pêche, tout prêt à la cacher. Ah, papa ! ah maman ! voyez donc comme il joue avec Raton !

—Ho, ho! ils ne se mangeront ni l'un ni l'autre, répondit M. Everard en se retournant tout à coup, et George décontenancé avait déjà remis sa pêche sur la table.

Cependant madame Everard, après avoir joui pendant quelques minutes de toutes les graces de

son embarras, fit signe des yeux à son mari de détourner un peu la tête, ce qu'il fit presque au même instant, pour cacher un léger sourire qui échappait à sa gravité.

Mais George, qui craignait encore une surprise en usant de ce moyen, imagina un autre stratagème. Il prit une pêche, qu'il serra dans le creux de ses deux mains, puis il la porta et reporta plusieurs fois à sa bouche, en affectant de faire faire à ses dents autant de bruit et d'exercice que s'il la mangeait réellement. Ensuite, tandis que d'une main il posait adroitement celle-là dans un creux qu'il avait fait à sa serviette entre ses genoux, de l'autre main il prit la seconde, pour laquelle il recommença la même opération, avec autant de succès.

Il y avait déjà long-temps que M. et madame Everard, ayant oublié George, avaient repris leur entretien, et George ne se doutait seulement pas qu'on parlât devant lui. Il se leva de table, transporté de joie. Il fredonna l'air de sa petite chanson. Il imitait même tous les miaulements d'un matou, qu'un petit berger du village lui avait appris à contrefaire, lorsque madame Everard l'interrompit, un peu fâchée : Hé mais, George, lui dit-elle avec douceur, si ma conversation vous ennuie, ne pourriez-vous pas aller chanter dans le jardin? George rougit, baissa les yeux, et fut si troublé de cette apostrophe imprévue, qu'il recommença par trois fois à plier sa serviette. Mais tout à coup, feignant de vouloir punir Raton qui allait mordre Lindor,

il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cécile, en sortant, avait laissée entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, et George s'élança après lui.

—George, George, où allez-vous courir encore? George s'arrèta tout court. Ma petite maman, dit-il en élevant la voix, et posant en dehors l'oreille contre la porte, c'est que je vais faire un tour de jardin. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman? Et comme on tardait à lui répondre, il ajouta d'un ton suppliant : O ma petite maman! je serai bien sage, bien sage.—En ce cas-là, répondit madame Everard, je vous le permets. Allez.

Qui pourait se représenter l'excès de sa joie? Il en était si enivré, que le pied lui glissa dans sa course. Heureusement les pêches ne furent point endommagées de la chute. Il se releva en bondissant, et courut chercher Cécile dans tout le jardin.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cécile était adoucie. Assise dans une attitude de tristesse et de repentir, elle se trouvait bien malheureuse; elle avait offensé les trois meilleurs amis qu'elle eût au monde : George et ses dignes parents.

— Cécile! ma chère Cécile! s'écria George, en se précipitant à ses genoux, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderais pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avais eu la pensée. Si tu le veux, je le veux aussi. Le veux-tu, Cécile? Grace! grace! et soyons amis. Tiens, Cécile, voici

mes pêches; je n'aurais jamais pu les manger, voyant que tu n'en avais pas.

— Ah! mon cher George, répondit Cécile en lui serrant la main et en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon! Certes, ajouta-t-elle en sanglottant, un ami dans le malheur est un véritable ami. Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serais bien à plaindre, si tu pouvais soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai? Non, George, c'était le coup d'œil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrasse guère d'elle à présent, je t'assure. Me pardonnes-tu? continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venait de tomber sur la main de George. Je sais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois; mais garde tes pêches, garde-les, je n'en veux pas.

Eh bien, Cécile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entends-tu bien? Mais pour ces pêches, je ne les mangerai pas, Cécile; je l'ai dit, et je n'en aurai pas menti.

— Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, répliqua Cécile, en les faisant voler par dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt... Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serais heureuse si je pouvais obtenir de maman qu'elle me permît de lui demander pardon!

— Oh! j'y vole, Cécile, s'écria George déjà loin du berceau, et je lui dirai que c'est moi qui t'avais brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au-delà de ses vœux. Eh! quelles fautes n'aurait-on pas excusées, en faveur d'une si tendre et si généreuse amitié?

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Madame DE CELLIÈRES, HENRIETTE sa fille.

HENRIETTE. Non, maman, j'aimerais mieux achever cette bourse.

MADAME DE CELLIÈRES. Mais, ma fille, Caroline serait certainement plus flattée de recevoir le sac à ouvrage. Tu sais combien le tien lui a paru joli, et celui-là est sur le même modèle.

HENRIETTE. Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui fera encore plus de plaisir.

MADAME DE CELLIÈRES. A la bonne heure; mais sera-t-elle achevée? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien à faire au sac à ouvrage, que d'y passer des rubans. Tu ne voudrais pas manquer d'apporter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête?

HENRIETTE. Oh! pour cela non. Mais vous verrez, maman, la bourse sera bientôt achevée.

MADAME DE CELLIÈRES. Fais bien tes réflexions. Ton père doit partir à quatre heures précises; et

celle qui n'aura pas achevé son ouvrage n'ira pas avec lui.

HENRIETTE. C'est à cinq heures, maman, et non à quatre.

MADAME DE CELLIÈRES. Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne te les a dites?

HENRIETTE. Mais maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures.

MADAME DE CELLIÈRES. Eh bien! nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

HENRIETTE. Oh! je le serais même pour ce temps-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'avancerais encore d'un quart d'heure si j'allais travailler là-bas sous le berceau.

MADAME DE CELLIÈRES. Et pourquoi donc?

HENRIETTE. C'est que j'y verrais beaucoup mieux.

MADAME DE CELLIÈRES. Mais c'est du temps que tu vas perdre à aller et à revenir.

HENRIETTE. Oh! ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vite.

MADAME DE CELLIÈRES. Comme tu voudras, ma fille; mais souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

HENRIETTE. Soyez tranquille, maman; je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, et si vite, qu'elle arriva tout essoufflée. Il lui fallut près d'un demi-quart d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étaient toutes tremblantes de l'agitation de sa course, et son aiguille enfilait une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre, et il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail. Cependant, malgré toute sa diligence, il semblait s'étendre et s'allonger sous ses doigts. Sa mère, qui craignait toujours pour elle, vint la trouver.

MADAME DE CELLIÈRES. Eh bien! Henriette, où en sommes-nous? As-tu achevé?

HENRIETTE. Non, pas encore, maman. Aussi il n'est pas cinq heures.

MADAME DE CELLIÈRES. Tu as raison; mais il en est quatre. L'horloge vient de sonner.

HENRIETTE. Elle n'a pas sonné, maman. Je le sais bien, moi qui écoutais.

MADAME DE CELLIÈRES. Je ne sais donc pourquoi je l'ai entendue, moi. Ton père va partir.

HENRIETTE. Oh! que non, maman; cela ne se peut pas.

MADAME DE CELLIÈRES. Cependant on a mis les chevaux, et voilà tes frères et tes sœurs qui sont tout prêts.

HENRIETTE. Oh mon Dieu! que me dites-vous?

FRÉDÉRIC, *qui s'avance.* Eh bien! Henriette, où es-tu donc? On n'attend plus que toi.

HENRIETTE. Un moment! un moment!

FRÉDÉRIC. Quatre heures sont déjà sonnées; et

tu sais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partirait à la minute précise, parce qu'à cinq heures et demie il a ici un rendez-vous.

MADAME DE CELLIÈRES. Eh bien, ma fille, que t'avais-je dit ?

HENRIETTE. Mais, maman.... (*Amédée, Victoire, Adélaïde, accourent tous à la fois, en criant:*) Henriette ! Henriette ! Henriette !

HENRIETTE, *d'un ton d'impatience.* Doucement donc, enfants.

FRÉDÉRIC. Comment ! est-ce que tu n'as pas achevé ta bourse ? Tiens, vois le joli petit paysage que je vais porter à ma cousine.

AMÉDÉE. Et moi, ce bouquet de fleurs de mon jardin.

VICTOIRE. Et moi, ces nœuds de rubans.

ADÉLAÏDE. Et moi, ces jarretières que je lui ai tricotées. Allons, allons, voici mon papa.

M. DE CELLIÈRES. Henriette, nous partons. Tu sais que jamais je ne me fais attendre, mais aussi que jamais je n'attends personne. Si tu es prête, suis-moi; si tu ne l'es pas, tu n'as qu'à rester.

HENRIETTE. Ma bourse n'est pas encore finie. Il ne s'en faut que de quatre ou cinq tours.

M. DE CELLIÈRES, *faisant signe aux autres enfants de le suivre.* Adieu, ma fille. Je me charge de tes compliments pour Caroline. (*Il sort avec Frédéric, Amédée, Victoire et Adélaïde.*)

HENRIETTE, *à sa mère en pleurant.* Les voilà partis ! Il faut que je reste à me désoler à la

maison, moi qui attendais une si grande joie de cette soirée! Ma cousine va recevoir un cadeau de chacun de mes frères et de mes sœurs; et moi, qui suis l'aînée, je ne suis pas de la fête! que pensera-t-elle de moi?

MADAME DE CELLIÈRES. En effet, c'est fort malheureux, d'autant plus qu'il ne tenait qu'à toi d'éviter cette disgrace. Je t'avais avertie encore assez à propos. Si, au lieu de t'obstiner à finir ta bourse, tu avais passé des rubans au sac à ouvrage, si tu n'avais pas perdu de temps à courir ici, si tu n'avais pas étourdiment fourré dans ta tête que ton père ne devait partir qu'à cinq heures, voilà un chagrin amer que tu te serais épargné. Le malheur est venu; il ne te reste plus qu'à le supporter avec courage.

HENRIETTE. Mon oncle et ma tante, que diront-ils? Ils vont croire que je suis en pénitence, ou que je n'aime pas ma cousine.

MADAME DE CELLIÈRES Tu conviendras qu'ils seraient fondés à le soupçonner.

HENRIETTE. Ah! maman, au lieu de me donner des consolations, vous augmentez encore ma peine.

MADAME DE CELLIÈRES. Non, ma fille, j'en souffre autant que toi, et je puis la finir si tu veux.

HENRIETTE. O maman! que vous êtes bonne! Oui, oui, je vais achever ma bourse, et puis nous irons nous deux la porter. Mon oncle, ma tante et ma petite cousine vont être bien agréablement surpris. Ils verront que ce n'est pas ma faute.

Voulez-vous que j'envoie chercher une voiture? Je finirai en attendant.

MADAME DE CELLIÈRES. Non, ma fille, ce serait désobéir à ton père, et te dérober à toi-même le fruit d'une importante leçon. Tu n'iras point aujourd'hui chez ta cousine; mais tu peux te rendre encore aussi heureuse que tu l'aurais été par ta visite. J'en ai un moyen sûr à te proposer.

HENRIETTE. Et quel est-il, maman, je vous prie?

MADAME DE CELLIÈRES. C'est de bien prendre, dès ce moment, sur toi-même, de ne plus arranger tout ce qu'on te dit au gré de ta fantaisie; de te défaire surtout de cette manie insupportable de contredire sans cesse, en opposant tes folles idées aux conseils de personnes plus sages et plus expérimentées que toi. Je te connais assez de courage pour prendre un parti ferme et le soutenir.

HENRIETTE. Oh! oui, maman, je le veux, je le veux.

MADAME DE CELLIÈRES. Je n'en attendais pas moins de la force de ton caractère. Eh bien! si je te vois persister le reste de la semaine dans ta courageuse résolution, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, et de plus le sac à ouvrage, pour la dédommager. Elle croira que nous n'avons retardé de quelques jours que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle et de notre propre générosité.

HENRIETTE, *se jetant dans ses bras*. Ah! ma chère maman, que je vous embrasse! Vous me rendez le calme et la joie.

MADAME DE CELLIÈRES. Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être en ce moment le bonheur de toute ta vie.

COUPLET

Chanté par Caroline, la veille de sainte Thérèse, jour de son anniversaire, et de la fête de sa maman.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Quand le sort, au jour de ta fête,
Me fit naître pour ton bouquet,
Il voulut faire un coup de tête ;
Maman, j'ai surpris son secret.
Je suis la plante fortunée,
Qui, pour toi, cherchant à fleurir,
Doit te présenter, chaque année,
De nouveaux boutons à cueillir.

LA PETITE FILLE A MOUSTACHE.

—

Veux-tu bien faire ce que je te dis, Placide ? Mais, voyez donc ce petit obstiné ! Allons, monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne. C'est de ce ton qu'on entendait toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisait jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensait, au contraire, lui paraissait un chef-d'œuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposait étaient toujours tristes et ennuyeux, puis elle les choisissait elle-même le lendemain comme les plus amusants. Il fallait que son

malheureux frère, sous peine d'être vertement tancé, obéît à tous ses caprices. S'il osait se permettre la plus légère représentation, elle prenait aussitôt contre lui ses grands airs, brisait quelquefois ses joujoux, et le pauvre Placide était obligé de rester seul dans un coin sans amusement.

Les parents de Camille avaient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mère surtout ne cessait de lui représenter qu'on ne parvenait à se faire chérir que par la douceur et par la complaisance; qu'une petite fille qui prétendait imposer ses volontés était la plus insupportable créature de l'univers: ces sages leçons étaient inutiles. Déjà son frère, aigri par son arrogance, commençait à ne plus l'aimer; toutes ses compagnes fuyaient loin d'elle; et Camille, au lieu de se corriger, n'en devenait que plus volontaire et plus exigeante.

Un officier d'un caractère franc, et d'un esprit très raisonnable, dînait un jour chez les parents de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitait son frère et tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse; mais enfin, excédé de tant d'impertinences: Si j'avais une petite demoiselle comme la vôtre, dit-il à madame de Florigny, je sais bien, madame, ce que j'en ferais.

—Et quoi donc, monsieur? lui répondit-elle.

—Je lui donnerais, reprit-il, un habit d'uniforme, je lui ferais appliquer des moustaches, et j'en ferais un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit, et des larmes se répandirent autour de ses paupières.

Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur impérieuse, et résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvaient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il serait cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elles se laissassent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que d'attendre qu'il vînt dîner chez leurs parents un homme raisonnable, pour leur dire en face qu'elles seraient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce et gentille demoiselle.

LE FOURREAU DE SOIE.

La jeune Marthonie avait porté jusqu'à l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de maroquin chaussaient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottait en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites demoiselles de son âge, qu'on avait déjà parées comme de grandes dames; et la richesse de leur habillement éveilla dans son cœur le premier sentiment de vanité.

— Ma chère maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois demoiselles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah ! comme elles étaient joliment adonisées ! Leurs parents doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes ! Vous êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie et des souliers brodés, et permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

MADAME DE JONCOURT. Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur ; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

MARTHONIE. Et pourquoi donc, maman, je vous prie ?

MADAME DE JONCOURT. C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustements. Une parure aussi recherchée que celle que tu désires demande la plus excessive propreté, pour faire honneur à celle qui la porte. Une seule tache en ternirait tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage pour lui rendre son premier lustre ; et quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffiraient pas à le renouveler tous les jours.

MARTHONIE. Oh ! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille, j'y veillerai de tous mes yeux.

MADAME DE JONCOURT. A la bonne heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance. Ses cheveux, qui jusque alors avaient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillotes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlants ; et leur beau noir de jais, qui relevait avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli vert de pomme, avec des nœuds de rubans rose tendre, et des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnait dans ses habits, leur fraîcheur et leur propreté charmaient les regards ; mais tous les membres de Marthonie y paraissaient à la gêne ; ses mouvements n'avaient plus leur aisance accoutumée, et sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, semblait avoir perdu les graces de la candeur et de la naïveté.

La petite fille était cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenaient avec complaisance le long de toute sa petite personne, et ne s'en écartaient que pour aller chercher à la dérobée, dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avait eu l'adresse de faire inviter ce jour-là, par sa maman, toutes ses jeunes amies, pour jouir de leur surprise et de leur admiration. Elle se pavanait fièrement devant elles, comme si elle

était parvenue à la royauté, et qu'elles fussent soumises à son empire. Hélas! ce règne brillant eut une bien courte durée, et fut semé de bien des soucis!

On avait proposé aux enfants une promenade hors des murs de la ville; Marthonie se mit à leur tête, et l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle était émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeaient des papillons peints de mille couleurs bigarrées. Les petites demoiselles allèrent à la chasse des papillons. Elles les attrapaient avec adresse, sans les blesser; et lorsqu'elles avaient admiré leurs couleurs, elles les laissaient s'envoler, et suivaient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composaient les plus jolis bouquets.

Marthonie, qui par fierté avait d'abord dédaigné ces amusements, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiraient. Mais on lui représenta que le gazon pouvait être humide, et qu'il gâterait ses souliers et son fourreau.

Elle fut donc obligée de rester toute seule et sans bouger, tandis qu'elle voyait folâtrer ensemble ses heureuses compagnes. Le plaisir de contempler sa robe vert de pomme était bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie, s'élevait un joli bosquet. On entendait, avant d'y arriver, le chant des oi-

seaux, qui semblait inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfants y entrèrent en sautant de joie. Marthonie voulait les suivre ; mais on lui dit que sa garniture de gaze serait déchirée par tous les buissons. Elle voyait ses amies jouer aux quatre coins, et se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendait de cris de plaisir, plus elle ressentait de dépit et d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyait de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venait de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver ; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout le bosquet. On accourut, et on trouva Marthonie accrochée par les rubans et la gaze de son chapeau à une branche d'aubépine dont elle ne pouvait se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui retenaient le chapeau sur sa tête ; mais comme ses cheveux crêpés se trouvaient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presque entière, et l'édifice élégant de sa coiffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisait à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux événement. Au lieu des consolations qu'elle aurait dû en attendre dans son malheur, mille brocards ma-

lins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentait de loin à la vue.

Marthonie eut bien de la peine à y parvenir. Ses souliers étroits gênaient sa marche, et son corset embarrassait sa respiration Elle aurait bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison pour se mettre à son aise ; mais il n'était pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusements.

Elles étaient déjà montées sur le sommet de la colline, et jouissaient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentait à leurs yeux enchantés. On découvrait de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentaient dans la plaine, et dans l'éloignement une large rivière, dont les bords étaient couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmait leurs regards. Elles se récriaient de joie et d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, et n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, était rongée de tristesse et d'ennui.

Elle s'abandonnait à ses affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes descendre précipitamment, et lui crier de loin : Viens, Marthonie ; sauvons-nous, sauvons-nous. Voilà un orage terrible qui s'élève derrière la colline. Ta robe va être abîmée, si tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître par la crainte

du malheur dont on la menaçait. Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures et ses étouffements, pour hâter sa course. Mais, malgré l'aiguillon dont elle était pressée, elle ne pouvait suivre que de loin ses compagnes, vêtues bien plus légèrement. D'ailleurs, elle était à tout moment arrêtée, tantôt par son panier dans les sentiers étroits, tantôt par sa queue traînante à travers les pierres et les ronces, tantôt par l'échafaudage de sa chevelure, sur laquelle l'impétuosité du vent faisait courber les branches des arbustes et des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur, et il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfants venaient de regagner la maison de leurs pères.

Enfin, Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avait laissé en chemin un de ses souliers dans la fange, et la tempête avait emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur et la pluie avaient collé sa chemise sur son corps, et sa parure se trouva perdue sans ressources.

— Veux-tu que je te fasse faire demain un autre fourreau de soie? lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes.

— Oh! non, non, maman, répondit-elle, en se jetant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, et pardonnez-moi ma folie.

Marthonie, avec les vêtements de l'enfance, reprit sa modestie, ses graces, sa liberté; et sa maman n'eut point de regrets à une perte qui rendait à sa fille le bonheur que son imprudence et sa vanité allaient peut-être lui ravir, sans cette malheureuse leçon.

L'INCENDIE,

DRAME EN UN ACTE.

M. DE CRESSAC.
Mme DE CRESSAC.
ADRIEN, } leurs enfants.
JULIE, }
THOMAS, riche fermier.
JEANNE, sa femme.
SUZETTE, } leurs enfants.
LUBIN, }
GODEFROI, palefrenier de M. de Cressac.

(La scène est à l'entrée d'un village. Le théâtre représente, dans l'enfoncement, une forêt, à travers laquelle on voit s'élever par intervalles, dans le lointain, des tourbillons de flammes. Sur l'un des côtés du théâtre est une ferme, et tout auprès une fontaine; de l'autre côté est une colline, au pied de laquelle tourne le chemin du village.)

ADRIEN *arrive en courant sur la scène par le détour de la colline. Ses vêtements et sa chevelure sont en désordre. Il jette les yeux sur le fond du théâtre, que la colline masquait à sa vue. L'incendie éclate en ce moment dans toute sa fureur.* Bon Dieu! bon Dieu! tout brûle encore! Quels gros tourbillons de fumée et de flammes! O mon papa, maman, ma petite sœur Julie! qu'êtes-vous devenus? Ne suis-je plus qu'un malheureux orphelin? Seigneur, mon Dieu! prends pitié de moi!

Tu m'as déjà tout enlevé ; laisse-moi au moins mes parents. Ils sont pour moi plus que tout le monde. Que deviendrais-je sans eux ? (*Accablé de douleur, il pose sa main contre un arbre, et appuie sa tête dessus. Au même instant la ferme s'ouvre, et il en sort un petit paysan tenant à la main son déjeuner.*)

SCENE II.

ADRIEN, LUBIN, petit paysan.

LUBIN, *sans voir Adrien.* Il ne finit donc pas ce feu d'enfer! A quoi pensait mon père, d'aller s'enfourner là-dedans avec ses chevaux? Mais voici le jour. Il ne tardera pas à revenir. Je vais m'asseoir ici pour l'attendre. (*Il marche vers l'arbre et voit Adrien.*) Eh mon petit joli monsieur, que venez-vous faire de si bonne heure dans le village?

ADRIEN. Ah, mon ami! je ne sais ni où je suis, ni où je vais.

LUBIN. Comment! est-ce que vous seriez de la ville qui brûle?

ADRIEN. Hélas! oui. Je me suis échappé du milieu des flammes.

LUBIN. Le feu a-t-il déjà pris à votre maison?

ADRIEN. C'est dans notre rue qu'il a commencé. J'étais au lit, et je dormais tranquillement. Mon papa est venu m'en arracher. On m'a habillé à la hâte, et on m'a emporté à travers des charbons de feu qui pleuvaient sur nous.

LUBIN, *avec un cri de frayeur.* O mon Dieu! (*On entend une voix qui crie de l'intérieur de*

la ferme :) Lubin ! Lubin ! (*Lubin, tout troublé, n'entend pas*).

SCÈNE III.

JEANNE, SUZETTE, ADRIEN, LUBIN.

JEANNE, *en entrant, à Suzette*. Je crains que le drôle ne m'ait échappé pour courir au feu. N'ai-je donc pas assez de trembler pour son père ?

SUZETTE. Non, ma mère, le voici. Ha, ha ! il parle à un petit monsieur.

JEANNE, *à Lubin*. Pourquoi ne pas me répondre?

LUBIN. Je ne vous ai pas entendue. Je n'entendais que ce malheureux enfant. Ah, ma mère ! il vous aurait donné le frisson comme à moi.

JEANNE. Que lui est-il donc arrivé?

LUBIN. D'être, peu s'en faut, brûlé vif. Sa maison était toute en feu, lorsqu'il s'en est échappé.

JEANNE. Dieu de bonté ! comme le voilà pâle ! Vous êtes si petit, comment avez-vous donc fait pour vous sauver ?

ADRIEN. Notre palefrenier m'a pris sur ses épaules, et mon papa lui a dit de m'emporter dans un village où j'ai été nourri ; mais on l'a arrêté dans la rue pour le faire travailler. Je pleurais de me voir tout seul. Une bonne femme m'a pris par la main, et m'a conduit jusqu'à la porte de la ville. Elle m'a dit d'aller tout droit devant moi sur le grand chemin ; que c'était le premier village que je trouverais, et m'y voici.

JEANNE. Et savez-vous le nom de votre père nourricier ?

ADRIEN. Ma petite sœur de lait s'appelait Suzette.

SUZETTE, *avec un cri de joie.* Ah, ma mère ! si c'était Adrien ?

ADRIEN. Eh ! oui, c'est moi.

JEANNE. Vous, le fils de M. de Cressac ?

ADRIEN. O ma bonne nourrice ! je te reconnais bien à présent. Et voilà ma chère Suzette, et voilà Lubin. (*Suzette se jette à son cou, Lubin lui prend la main.*)

JEANNE, *l'élevant dans ses bras, et l'embrassant.* O mon Dieu, que je suis heureuse ! Je ne pensais qu'à toi dans toutes ces flammes. Mon mari a couru pour te sauver. Mais comme te voilà grandi ! L'aurais-tu reconnu, Suzette ?

SUZETTE. Non pas tout de suite, ma mère. Mais j'ai bien senti que le cœur me battait près de lui. Nous avons été si longtemps sans le voir !

ADRIEN. C'est que j'étais au collége. Il y a trois jours que j'en suis sorti, pour passer les fêtes à la maison. Pourquoi y suis-je venu ! O mon papa, maman, ma petite sœur Julie !

JEANNE. Tranquillise-toi, mon ami. Thomas est à la ville. Je le connais. Il les sauverait tous, fussent-ils dans un brasier. Mais toi, tu as couru toute la nuit. Tu dois avoir faim. Veux-tu manger ?

LUBIN. Tenez, monsieur Adrien, voici une tartine que j'avais faite pour moi.

ADRIEN. Tu me disais *tu* autrefois, Lubin.

LUBIN, *lui passant un bras autour du cou.* Eh bien, Adrien, prends donc mon déjeuner.

SUZETTE. Quelque chose d'un peu chaud lui vaudra mieux. Je vais lui chercher ma soupe au lait, qui chauffe sur le fourneau.

ADRIEN. Non, mes amis, je vous remercie. Je ne mangerai rien que je n'aie vu mon père, ma mère et ma sœur. Je veux m'en retourner ; je veux les voir.

JEANNE. Y penses-tu ? Aller courir dans les flammes ?

ADRIEN. C'est là que je les ai laissés ! Oh ! c'est bien malgré moi. Je ne voulais pas me séparer d'eux ! Mon papa l'a voulu. Lui, qui est la douceur même, il m'a menacé, il m'a repoussé. Il a bien fallu lui obéir, de peur de le mettre en colère. Mais je ne peux plus y tenir ; il faut que je retourne le chercher.

JEANNE. Je ne te lâche point. Viens avec nous à la maison.

ADRIEN. Vous avez une maison ! Ah ! je n'en ai plus.

JEANNE. La nôtre n'est-elle pas à toi ? Je t'ai nourri de mon lait ; je te nourrirai bien de mon pain. (*Elle le prend dans ses bras et l'emporte, malgré sa résistance, dans la ferme. A Lubin.*) Toi, reste ici pour voir venir de plus loin ton père, et nous en avertir. Mais ne va pas au feu, je te le défends.

SCENE IV.

LUBIN, *seul.* Je meurs pourtant d'envie d'y courir. Quelle belle fournaise cela doit faire ! Je ne sais, mais il me semble que je ne vois plus là-bas

T. 2 page 72.



L'Incendie.



Colin - Maillard.

T. 2. page 10[illegible]

ce haut clocher qui grimpait dans les nuages avec un coq doré sur sa pointe. Les pauvres gens, que je les plains ! Il ne faut pas cependant que cela m'empêche de déjeuner. (*Il mord dans son pain.*)

SCENE V.

LUBIN, SUZETTE, qui sort de la ferme, tenant un verre à la main.

LUBIN. Ah, ma sœur ! tu es une bien bonne enfant de me porter ainsi à boire.

SUZETTE. Oh ! ce n'est pas pour toi. C'est pour Adrien que je viens chercher un verre d'eau fraîche. Il ne veut prendre ni une tasse de lait, ni une goutte de vin. Mes parents, dit-il, souffrent peut-être, en ce moment, la faim et la soif; et moi, je pourrais prendre quelque chose pour me régaler ! Non, non. Je ne veux qu'un peu d'eau pour me rafraîchir le gosier.

LUBIN. Il faut être bien tendre au moins, pour ne vouloir pas prendre un peu de lait, parce qu'on ne saitpas où est son père !

SUZETTE. N'est-ce pas ? Oh ! je te connais. Ta sœur pourrait brûler toute vive, que tu n'en perdrais pas un coup de dents. Pour moi, je serais bien comme Adrien. Je n'aurais guère envie de manger, si notre cabane brûlait, et si je ne savais où trouver mon père et ma mère, ou toi-même, Lubin.

LUBIN. Et moi aussi, si je n'avais pas faim.

SUZETTE. Est-ce qu'on a faim alors ? Tiens, je n'ai pas le moindre appétit, rien que de voir seulement pleurer ce petit malheureux.

LUBIN. Ainsi donc tu ne toucheras pas à ta soupe ?

SUZETTE. Tu voudrais bien qu'elle te restât, après avoir mangé la tienne, et encore un gros chiffon de pain au beurre ?

LUBIN. Non. C'est pour empêcher qu'elle ne se perde, si Adrien ou toi n'en voulez pas manger. Donne-moi toujours le verre, que je boive en attendant. (*Suzette lui donne le verre; Lubin puise de l'eau à la fontaine, et boit.*)

SUZETTE. Dépêche-toi donc. Mon pauvre Adrien meurt de soif.

LUBIN. Attends. Je vais le remplir.

SUZETTE. Que fais-tu ? sans le rincer ?

LUBIN. Crois-tu que j'ai du poison dans la bouche.

SUZETTE. Vraiment ce serait bien propre, avec les miettes de pain qui sont encore sur le bord ! Je veux le rincer moi-même. Les enfants comme lui sont accoutumés à la propreté, et je veux qu'il se trouve chez nous comme dans sa maison. (*Elle rince le verre, le remplit, et rentre dans la ferme.*)

SCENE VI.

LUBIN *seul*. Voilà mon déjeuner fini. Si je courais à présent voir le feu ! Quelques tapes de plus ou de moins ne sont pas grand'chose. Je vais toujours avancer sur le chemin. Allons, allons. (*Il se met à courir. Au détour de la colline, il rencontre son père.*)

SCÈNE VII.

THOMAS, LUBIN. (Thomas porte une cassette sous son bras.

(Il marche d'un pas harassé, et paraît ne respirer qu'avec peine).

LUBIN. Ah ! vous voilà, mon père ! Je courais devant vous.

THOMAS, *avec empressement.* Adrien est-il ici ?

LUBIN. Oui, oui, il vient d'arriver.

THOMAS, *posant la cassette à terre, et levant ses bras vers le ciel.* Je te remercie, ô mon Dieu ! Toute cette honnête famille est donc sauvée ! (*Il s'assied sur la cassette.*) Que je respire.

LUBIN. Ne voulez-vous pas entrer ?

THOMAS. Non, non ; j'ai besoin d'être en plein air pour me remettre. Va dire à ta mère que je suis ici. (*Lubin court vers la ferme, et s'y élance.*)

SCENE VIII.

THOMAS, *essuyant la sueur de son front et les larmes de ses yeux.* Je ne mourrai donc point sans l'avoir obligé à mon tour !

SCENE IX.

THOMAS, JEANNE, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN (Jeanne accourt de la ferme, portant un petit enfant dans ses bras. Adrien, Suzette et Lubin la suivent).

JEANNE, *se jetant au cou de Thomas.* Ah ! mon cher ami, quelle joie de te revoir !

THOMAS, *l'embrassant tendrement.* Ma chère femme ! (*Il prend l'enfant qu'elle tient sur son sein, et qui lui tend les bras. Il le serre dans les siens, l'embrasse, et le rend à sa mère.*) Mais Adrien, où est-il ? Que je le voie !

ADRIEN, *courant à lui.* Me voici, mon père

nourricier, me voici. (*Il regarde de tous côtés.*) Vous êtes seul? Mon papa, maman, ma petite sœur Julie, où sont-ils?

THOMAS, *avec transport.* En sûreté, mon fils. Embrasse-moi.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.* Oh! quelle joie!

JEANNE. Nous étions bien en peine. Tous les autres gens du village sont déjà de retour.

THOMAS. Ils n'avaient pas leur bienfaiteur à sauver!

JEANNE. Mais au moins, tout est-il éteint à présent?

THOMAS. Eteint, ma femme! Oh! ce n'est plus une maison, une rue; c'est la ville toute entière embrasée! Si tu voyais cette désolation! les femmes courant échevelées, et vous demandant à grands cris leurs maris et leurs enfants! le son des cloches, le bruit des chariots et des pompes, le fracas épouvantable des maisons qui s'écroulent! les chevaux furieux et les flots de peuple effrayé qui vous renversent! les flammes qui vous poursuivent et se croisent devant vous! les poutres brûlantes qui tombent sur la foule et l'écrasent.... Je ne sais comment j'en suis revenu.

JEANNE. Tu me glaces le sang dans les veines.

SUZETTE. Ah, ma mère! voyez ses sourcils, ses cheveux tout brûlés!

THOMAS. Et mon bras encore! Mais, qu'est-ce que tout cela? Trop heureux d'en sortir la vie sauve! Je ne l'aurais pas marchandée.

JEANNE. Que me dis-tu, mon ami?

THOMAS. Quoi! ma femme, pour notre bienfai-

teur ! N'est-ce pas lui qui a fait notre mariage ? N'est-ce pas à lui que nous devons cette ferme et tout ce que nous possédons ? N'as-tu pas nourri son enfant ? (*Adrien passe ses bras autour du corps de sa nourrice.*) Ah, j'aurais eu mille vies, que je les aurais toutes risquées.

JEANNE, *avec attendrissement.* Tu l'as donc pu secourir ?

THOMAS. Oui, j'ai eu ce bonheur. Lui, sa femme et sa fille étaient à peine sortis de leur maison toute en flammes, lorsqu'une charpente embrasée est tombée à leurs pieds. Heureusement je n'étais encore qu'à vingt pas. Tout le monde les croyait écrasés, et fuyait. J'ai entendu leurs cris; je me suis précipité au milieu des ruines brûlantes, et je les en ai retirés. J'avais déjà sauvé la cassette que voici, et mon chariot est chargé de leurs effets les plus précieux.

ADRIEN, *se jetant dans ses bras.* O mon père nourricier ! sois sûr d'en être bien récompensé.

THOMAS. Je le suis déjà, mon ami. Ton père ne comptait peut-être pas sur moi, et je l'ai secouru ; me voilà mieux payé qu'il n'est en son pouvoir de le faire : mais ce n'est pas tout ; il ne tardera pas sans doute à venir avec sa famille et ses gens....

ADRIEN. Oh, je vais donc les revoir !

THOMAS. Cours, ma femme ; va tirer de notre excellent vin vieux ; fais traire nos vaches ; prépare nos meilleures provisions ; qu'on mette des draps

blancs au grand lit, nous irons coucher dans l'étable.

JEANNE. Oui, j'y vole, mon ami.

SCENE X.

THOMAS, ADRIEN, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS. Et moi, je vais ranger le foin dans la grange, pour faire place aux malheureux qui viendront me demander un asile. Hélas ! toute la plaine en est couverte ; je crois les voir encore, les uns muets et insensibles de douleur, s'arrêter comme des bornes dans les grands chemins, en regardant brûler leurs maisons, ou tomber évanouis de frayeur, de fatigue et d'épuisement ; les autres courant çà et là comme des forcenés, tordant leurs bras, s'arrachant les cheveux, et voulant rentrer avec des cris horribles dans la ville enflammée, à travers les piques des soldats qui les repoussent : j'aurai toute ma vie cette peinture devant les yeux.

SUZETTE. Ah, mon pauvre Adrien ! si tu t'étais trouvé là, on t'aurait foulé sous les pieds.

THOMAS. Aussitôt que mes chevaux seront revenus, j'irai ; je veux ramasser tout ce que je pourrai d'enfants, de femmes et de vieillards, pour les conduire ici : j'étais le plus pauvre du village, j'en suis devenu le plus riche ; c'est à moi qu'appartiennent tous les malheureux. (*Il se baisse pour prendre la cassette.*)

LUBIN. Mon père, que je vous aide à la porter. Vous êtes si las !

THOMAS. Non, non ; prends garde ; elle est trop lourde pour toi. Elle te casserait les jambes, si

elle échappait de mes mains. Va plutôt dire à la vieille Michelle de venir chauffer notre four et fourbir nos marmites des vendanges ; puis, tu courras chez le meunier, pour qu'il nous apporte de la farine. Que ces pauvres incendiés trouvent au moins de quoi satisfaire leurs besoins les plus pressants. Je ne suis pas, grace à Dieu, dans l'indigence, pour qu'on meure de faim autour de moi. Je donnerais jusqu'à mon dernier morceau de pain. (*Il sort avec Lubin.*)

SCENE XI.

SUZETTE, ADRIEN.

SUZETTE. Oh ! je partagerai aussi toujours avec toi. Mon pauvre Adrien, qui m'aurait dit que je te verrais un jour si à plaindre !

ADRIEN. Ah, ma chère Suzette ! c'est bien cruel aussi de tout perdre dans une nuit !

SUZETTE. Console-toi, mon ami. Ne te souviens-tu pas combien nous avons été heureux ici, quand nous étions encore plus petits que nous ne le sommes; tiens, pas plus hauts que ce buisson là-bas ? Eh bien, nous le serons encore. Crains-tu que rien ne te manque, autant que j'en aurai ?

ADRIEN, *lui prenant la main.* Non, je ne le crains pas. Mais c'était moi qui devais un jour te mettre à ton aise, te marier lorsque tu serais grande, et prendre soin de tes enfants comme des miens.

SUZETTE. Eh bien, ce sera mon affaire, au lieu d'être la tienne ; quand on s'aime, c'est toujours la même chose. Je te donnerai les plus belles fleurs de

notre jardin. Tous les plus beaux fruits que je pourrai cueillir, je te les apporterai; je te donnerai aussi mon lit, et je dormirai à terre auprès de toi.

ADRIEN, *se jetant à son cou.* Mon Dieu! mon Dieu! ma chère Suzette, combien je dois t'aimer!

SUZETTE. Tu verras aussi comme j'aurai soin de ta petite Julie! Je serai toujours entre vous deux. Quand on s'est nourri du même lait, n'est-ce pas comme si l'on était frère et sœur?

ADRIEN. Oui, tu seras toujours la mienne, et je ne sais laquelle j'aimerai le plus, de Julie ou de toi. Je te présenterai à mon papa et à maman, pour que tu sois aussi leur fille. Mon Dieu! quand reviendront-ils?

SUZETTE. Pourquoi t'inquiéter? Tu sais bien que mon père les a mis hors de danger?

ADRIEN. C'est que mon papa est comme le tien. Il aura voulu sauver à son tour ses amis. Il se sera peut-être rejeté au milieu des flammes; je tremblerai toujours pour lui jusqu'à ce que je le revoie. J'entends du bruit derrière la colline. Oh! si c'était lui!

SCENE XII.

GODEFROI, ADRIEN, SUZETTE.

ADRIEN, *courant à Godefroi d'un air joyeux.* Ah, Godefroi!

GODEFROI. Vous voilà, M. Adrien?

ADRIEN. C'est bien de moi qu'il s'agit! Où est mon papa? où est maman? où est ma sœur Julie? sont-ils ici?

GODEFROI, *d'un air hébété.* Ici? Où donc?

ADRIEN. Derrière toi.

GODEFROI. Derrière moi? (*Il se retourne.*) Je ne les vois pas.

ADRIEN. Tu ne les a donc pas accompagnés?

GODEFROI. Ils ne sont donc pas ici?

ADRIEN, *d'un ton d'impatience.* C'est ici que tu viens les chercher?

GODEFROI, *d'un air troublé.* Vous me faites frissonner de la tête aux pieds. (*Adrien pâlit.*) Ne vous effrayez donc pas. (*Avec consternation.*) Ils ne sont pas ici?

SUZETTE. Il n'est venu personne que mon frère Adrien.

ADRIEN. Pourquoi y suis-je venu!

GODEFROI. Ecoutez, écoutez-moi. Une heure après qu'on vous eut arraché de mes bras pour me faire travailler, je trouvai le moyen de m'esquiver dans la foule. Tranquillisez-vous; j'ai couru de tous les côtés pour chercher vos parents; je ne les ai pas trouvés; j'ai demandé de leurs nouvelles à tout le monde, personne ne les avait vus, personne n'en avait entendu parler.

ADRIEN, *d'un ton plaintif.* O Dieu! ayez pitié de moi. Mon papa, maman, où êtes-vous?

GODEFROI. Ce n'est pas tout. Ecoutez. Ne vous effrayez pas seulement. Voici le pire de l'histoire.

ADRIEN. Hélas, mon Dieu! qu'est-ce donc?

GODEFROI. Comment voulez-vous que je vous le dise, si vous allez prendre l'épouvante!

ADRIEN. Eh! dis, dis toujours. Tu me fais mourir.

GODEFROI. Eh bien donc, le bruit court qu'un homme, une femme et une petite fille ont été écrasés dans notre rue par une charpente qui est tombée toute en feu. (*Adrien tombe évanoui.*)

SUZETTE. Bon Dieu! bon Dieu! à notre secours! Adrien qui se meurt! (*Elle se précipite sur lui.*)

GODEFROI. Mais qu'a-t-il donc? Il n'en est rien, peut-être : ce n'est qu'un ouï-dire, et on ne sait pas qui c'est.

SUZETTE. La frayeur l'a saisi tout à coup. Il oublie que mon père les a sauvés.

GODEFROI, *tâtant le front d'Adrien.* O mon doux Sauveur! Il est froid comme un glaçon!

SUZETTE, *se relevant à demi.* Que veniez-vous faire ici? C'est vous, c'est vous qui l'avez tué.

GODEFROI. Je lui avais pourtant bien dit de se tranquilliser. (*Il le soulève.*) M. Adrien! (*Il le laisse retomber.*)

SUZETTE. Laissez-le donc. Vous allez l'achever, s'il n'est pas mort encore. O mon cher Adrien! mon frère! Où trouver à présent mon père et ma mère, pour lui envoyer du secours? (*Elle va vers plusieurs endroits du théâtre, incertaine de quel côté elle doit sortir. Elle sort enfin par une coulisse au-dessus de la ferme.*)

SCENE XIII.

ADRIEN toujours évanoui, GODEFROI appliquant son oreille au nez d'Adrien.

GODEFROI. Non, non, il n'est pas encore mort;

il renifle. Oh! s'il était mort, j'irais me jeter dans le premier puits. (*Il lui crie dans l'oreille.*) Adrien! M. Adrien!... Si je savais comment le faire revenir! (*Il lui souffle sur le visage.*) Bah! j'y perdrais mes poumons... C'était bien bête aussi de ma part; mais c'est encore plus bête de la sienne. Je lui disais de ne pas s'effrayer. Tous ces enfants de grands seigneurs sont comme des boules de savon, qui crèvent de rien... Adrien! M. Adrien!... Il ne m'entend pas... Ma femme est morte, et j'en ai eu bien du regret; mais mourir parce qu'un autre est mort, il n'y a pas de raison à cela. (*Il le secoue encore.*) Il ne revient pas, cependant. (*Il tourne la vue de tous côtés.*) Ah! bon, voici une fontaine! Je vais y puiser de l'eau dans mon chapeau. Je lui ferai une aspersion qui le fera bien revenir. (*Il court à la fontaine. En même temps arrive d'un autre côté M. de Cressac, donnant le bras à sa femme, et tenant Julie par la main. Godefroi l'aperçoit, et de frayeur laisse tomber son chapeau plein d'eau. Il s'arrête un moment, confus et stupéfait; puis il court à toutes jambes de l'autre côté de la colline, en s'écriant :*) Ah! Dieu me pardonne, s'il va trouver son fils mort, me voilà à tous les diables.

SCENE XIV.

M. DE CRESSAC, MME DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN toujours évanoui.

M. DE CRESSAC. Mais c'est Godefroi, je pense? (*Il l'appelle.*) Godefroi, où vas-tu donc? où est Adrien?

MADAME DE CRESSAC. Il fuit! Qu'a-t-il fait de mon fils?

JULIE, *voyant un corps étendu à terre.* Que vois-je? Qui est couché là? (*Elle se baisse pour le considérer; elle reconnaît Adrien, et se jette sur lui.*) Dieu! mon frère! Il est mort!

MADAME DE CRESSAC. Que dis-tu? (*Elle s'arrache du bras de M. de Cressac et se précipite à corps perdu de l'autre côté.*) Mon fils! Adrien!

M. DE CRESSAC. Il manquait encore quelque chose à notre malheur. (*Il tombe à genoux auprès d'Adrien et le soulève, Adrien fait un léger mouvement.*) Dieu soit loué! il respire. Ma femme, ton fils a besoin de toi. Garde tes forces pour le secourir. Assieds-toi.

MADAME DE CRESSAC, *avec un cri douloureux.* Mon fils! mon fils! (*Elle tombe presque évanouie.*)

JULIE. Ah! mon pauvre frère, que les flammes eussent plutôt tout dévoré! Réveille-toi, réveille-toi. (*Pendant ces paroles de Julie, M. de Cressac relève madame de Cressac sur son séant, et remet Adrien dans ses bras, en sorte que la tête de l'enfant porte sur le sein de sa mère, qui le couvre de baisers.*)

M. DE CRESSAC. Ne perdons pas un moment. As-tu des sels sur toi?

MADAME DE CRESSAC. Je ne sais; je suis toute troublée. Après tant de frayeurs, une encore qui les surpasse toutes! Je donnerais tout ce qui nous reste pour quelques gouttes d'eau. (*M. de Cressac re-*

garde autour de lui, aperçoit la fontaine et y vole.)

JULIE, *fouillant dans le tablier de sa mère.* Maman, voici votre éther. (*Elle ouvre le flacon. Madame de Cressac le saisit avec transport, et le fait respirer à son fils.*)

JULIE. Mon frère, reviens à toi, si tu ne veux pas que je meure à ton côté. Adrien! mon cher Adrien! (*Adrien paraît un peu se ranimer.*) Ciel! il respire, il m'entend! (*Elle court à son père.*) Venez, venez, mon papa. (*M. de Cressac revient, portant de l'eau dans le creux de sa main. Il y trempe le bout de son mouchoir, bassine le front et les tempes d'Adrien, puis lui jette quelques gouttes d'eau sur le visage du bout de ses doigts.*)

ADRIEN, *les yeux encore fermés, agite un peu ses bras, et pousse des soupirs à demi étouffés.* Hélas! hélas! mon papa!

MADAME DE CRESSAC. Mon cher Adrien!

ADRIEN, *comme dans un songe.* Il est donc mort!

M. DE CRESSAC. Il me croit mort! c'est cet imbécile de Godefroi qui l'aura effrayé.

JULIE, *avec transport.* Ciel! il entr'ouvre les yeux.

MADAME DE CRESSAC. Mon fils! ne nous reconnais-tu pas?

M. DE CRESSAC. Adrien! Adrien!

JULIE. Mon frère! c'est moi.

ADRIEN, *comme s'il se réveillait d'un pr ofond*

sommeil, regarde en silence autour de lui. Suis-je vivant? Où suis-je? (*Il se relève tout à coup, et se jette au cou de sa mère.*) Maman!

M. DE CRESSAC. Mon fils! tu vis encore!

ADRIEN *se retourne, et se jette dans les bras de son père.* Et vous aussi, mon papa!

JULIE *l'embrasse suspendu comme il l'est au cou de son père.* Mon Adrien! mon frère! je crois revivre comme toi.

ADRIEN. Oh! quelle joie, ma sœur de te revoir! (*Il se tourne vers sa mère.*) Ah, maman! c'est votre douce voix qui m'a rendu la vie.

M. DE CRESSAC. Je déplorais mon malheur! Je vois maintenant que je pouvais perdre bien plus encore que je n'ai perdu.

MADAME DE CRESSAC. N'y pensons plus, mon ami.

M. DE CRESSAC. Je n'y pense que pour me réjouir. Je vous vois tous sauvés. Je ne regrette rien.

JULIE. Mais que t'est-il arrivé, mon frère?

ADRIEN. C'est cet étourdi de Godefroi...

M. DE CRESSAC. Ne l'ai-je pas dit?

ADRIEN. Il me disait que vous étiez ensevelis sous les flammes.

JULIE, *montrant la colline.* Ah! le voilà là-haut. (*Tous le regardent; Godefroi retire sa tête qu'il avançait entre les arbres.*)

SCENE XV.

M. DE CRESSAC, MME DE CRESSAC, ADRIEN, JULIE, GODEFROI.

M. DE CRESSAC. Godefroi! Godefroi! cet imbé-

cile! il craint sans doute... Appelle-le toi-même, Adrien.

ADRIEN. Godefroi, viens donc. Ne crains rien, je suis encore vivant.

GODEFROI, *du haut de la colline.* Est-ce bien vrai au moins?

ADRIEN. As-tu jamais entendu parler les morts?

GODEFROI, *accourant à toutes jambes, puis s'arrêtant tout à coup.* Vous n'allez pas me renvoyer, monsieur? sans quoi ce ne serait pas la peine de m'avancer.

M. DE CRESSAC. Vois, malheureux, l'effet de ta bêtise.

MADAME DE CRESSAC. Tu as failli me tuer mon fils.

ADRIEN. Pardonnez-lui, je vous prie. Ce n'est pas sa faute.

GODEFROI. Sûrement. Je lui disais de ne pas s'effrayer. (*Adrien lui tend la main.*) Je suis bien aise que vous ne m'en veuillez pas de mal. Oh! je ne dirai plus une autre fois que les gens sont morts, à moins de les avoir vus à dix pieds sous la terre.

SCENE XVI.

M. DE CRESSAC, Mme DE CRESSAC, JULIE, ADRIEN, THOMAS, JEANNE, SUZETTE, LUBIN.

THOMAS, *courant.* Ah! le malheureux! Où est-il? où est-il?

SUZETTE, *montrant Godefroi.* Tenez, mon père, le voilà. (*Godefroi épouvanté se retire derrière M. de Cressac.*)

THOMAS. Que vois-je? (*Suzette et Lubin cou-*

rent vers Adrien, qui les présente à Julie. Jeanne se précipite sur la main de madame de Cressac et la baise; Thomas se jette aux genoux de M. de Cressac et les tient embrassés.)

M. DE CRESSAC, *relevant Thomas.* Que fais-tu, mon ami? à mes pieds? Toi, mon sauveur, le sauveur de toute ma famille!

THOMAS. Oui, monsieur, c'est une nouvelle grace que vous me faites après tant d'autres. J'ai pu vous prouver combien je suis reconnaissant de tous vos bienfaits.

M. DE CRESSAC. Tu as fait pour moi plus que je n'ai fait, plus que je ne pourrai faire de toute ma vie.

THOMAS. Que dites-vous? c'est un service d'un moment. Et moi, il y a plus de huit ans que je vis heureux par vos bontés. Voyez ces champs, cette ferme; c'est de vous que je les tiens. Vous avez tout perdu; souffrez que je vous les rende. Je vivrai assez heureux du souvenir de n'avoir pas été ingrat envers mon bienfaiteur.

M. DE CRESSAC. Eh bien! mon ami, je les reprends, mais pour te donner des champs dix fois plus vastes et plus fertiles. La cassette que tu m'as sauvée contient la meilleure partie de ma fortune, et je te la dois. N'ayant plus de logement à la ville, je vais habiter mes terres, tu m'y suivras. Nous y vivrons tous ensemble. Tes enfants seront les miens.

ADRIEN. Ah, mon papa! j'allais vous en prier. Voici ma sœur de lait Suzette, voilà Lubin. Si vous saviez toutes les amitiés qu'ils m'ont faites! Je serais peut-être mort aussi sans leurs secours.

MADAME DE CRESSAC, *serrant la main de Jeanne.* Eh bien ! nous ne ferons tous qu'une famille heureuse de s'aimer.

JEANNE. Venez, en attendant, prendre quelque repos. Excusez-nous, si nous ne vous recevons pas comme nous l'aurions désiré.

THOMAS, *regardant du côté de la colline.* Voici le chariot qui arrive, et des malheureux qui le suivent. Permettez-vous que j'aille leur offrir quelque secours ?

M. DE CRESSAC. Ah ! je vais avec toi les consoler. Je suis trop intéressé dans l'événement cruel qui cause leurs peines. O jour que je croyais si malheureux, tu me rends bien plus que tu ne me fais perdre ! Pour quelques biens que tu m'enlèves, tu me donnes une nouvelle famille, et des amis dignes de mon cœur !

LE GRAND JARDIN.

M. Sage n'avait reçu de ses pères qu'une fortune bornée, mais à laquelle il avait su toujours conformer ses goûts et ses désirs ; et quoiqu'il fût obligé de se priver de bien des choses dont il voyait les autres jouir en abondance, jamais un sentiment jaloux n'avait troublé l'égalité de son humeur et la paix de son ame.

Le seul regret qu'il eût éprouvé dans le cours de sa vie, était celui d'une épouse vertueuse, que la mort avait frappée dans ses bras. Un fils, tout jeune

encore, restait seul pour le consoler; et le bonheur de cet enfant devint l'objet de tous ses soins.

Philippe tenait de la nature une imagination très sensible, par laquelle son père avait trouvé le secret de former de bonne heure sa raison : c'était en lui montrant tous les objets sous leur vrai point de vue, qu'il lui en avait donné les premières idées. Par une suite d'images fortes, présentées avec ordre, et dans un moment choisi pour leur effet, il avait déjà fait prendre à ses réflexions un caractère de justesse et de profondeur.

Satisfait de son sort, ce père tendre voulut surtout inspirer à son fils les principes auxquels il devait le calme de sa vie et la sérénité de son cœur. Oui, se disait-il à lui-même, si je puis l'accoutumer à être content de ce qu'il possède, et à ne pas attacher un grand prix à ce qu'il ne peut obtenir, j'aurai travaillé plus utilement pour sa félicité que si je lui laissais un immense trésor.

Occupé sans cesse de cette importante leçon, il mena un jour son fils, pour la première fois, dans un magnifique jardin, ouvert au public. Philippe, dès l'entrée, fut saisi d'un sentiment de surprise et d'admiration. L'éclat et le parfum des fleurs, la profusion des statues, la largeur imposante des allées, l'affluence d'hommes et de femmes qui se promenaient superbement vêtus sous des voûtes de verdure, les mouvements confus de cette foule empressée, le murmure de leurs discours, le bruit des jets d'eaux et des cascades, tout plongeait ses esprits dans

une rêverie profonde. Il promenait ses yeux d'un air égaré, et frappait dans ses mains. Son père, le voyant bien pénétré de toutes ces impressions, l'emmena dans un bosquet plus solitaire, pour rendre un peu de repos à ses sens trop vivement émus. Il lui proposa ensuite de prendre quelques rafraîchissements. Philippe y consentit avec joie; et lorsqu'il eut satisfait son appétit : Mon papa, dit-il, comme on est bien ici! Ah! si nous avions un aussi beau jardin! Avez-vous fait attention au nombre des voitures qu'il y avait à la porte? Et tous ces gens qui se promènent là-bas, comme ils sont richement habillés! je voudrais bien savoir pourquoi nous sommes obligés de vivre avec tant d'épargne, lorsque les autres ne se refusent rien : je commence à voir que nous sommes pauvres. Mais pourquoi les autres sont-ils plus riches? Ils ne sont certainement pas plus honnêtes gens que nous deux.

Tu parles comme un enfant, lui répondit son père; je suis très riche, moi.

PHILIPPE. Où sont donc vos richesses?

M. SAGE. J'ai un jardin beaucoup plus grand que celui-ci.

PHILIPPE. Vous, mon cher papa? Oh! je voudrais bien le voir.

M. SAGE. Suis-moi, je vais te le montrer.

Il prit son fils par la main, et le conduisit dans la campagne. Ils montèrent sur une colline du haut de laquelle s'étendait une perspective admirable. A droite, on découvrait une vaste forêt, dont les

extrémités se perdaient dans l'horizon. A gauche, on voyait s'entrecouper, dans un agréable mélange, de riants jardins, de vertes prairies et des champs couverts de moissons dorées. Au pied de la colline serpentait un vallon, arrosé dans toute sa longueur par mille petits ruisseaux. Tout ce paysage était animé. Dans son immense étendue, on distinguait des pêcheurs qui jetaient leurs filets, des chasseurs qui poursuivaient des cerfs fugitifs avec leurs meutes aboyantes, des jardiniers qui remplissaient leurs corbeilles d'herbages et de fruits, des bergers qui conduisaient leurs troupeaux au son des musettes, des moissonneurs qui chargeaient des chariots de leurs dernières gerbes et les précédaient en dansant autour de leurs bœufs. Ce tableau délicieux captiva longtemps dans une extase muette les regards de M. Sage et de son fils. Celui-ci rompant enfin le silence dit à son père :

Mon papa, arriverons-nous bientôt à notre jardin?

M. SAGE. Nous y sommes, mon ami.

PHILIPPE. Mais ceci n'est pas un jardin, mon papa ; c'est une colline.

M. SAGE. Regarde aussi loin que tu pourras voir autour de toi, voilà mon jardin. Cette forêt, ces champs, ces prairies, tout cela m'appartient.

PHILIPPE. A vous? C'est vous moquer de moi.

M. SAGE. Je ne me moque point. Je vais te faire voir tout à l'heure que j'en dispose en maître.

PHILIPPE. Je serais charmé d'en être bien sûr.

M. SAGE. Si tu avais tout ce pays, dis-moi, qu'en ferais-tu ?

PHILIPPE. Ce que l'on fait d'un bien qui est à soi.

M. SAGE. Mais quoi encore?

PHILIPPE. Je ferais abattre des arbres dans la forêt pour me chauffer cet hiver, j'irais à la chasse du chevreuil, je pêcherais du poisson, j'élèverais des troupeaux de bœufs et de brebis, et je recueillerais les riches moissons qui couvrent ces campagnes.

M. SAGE. Voilà un plan qui me paraît bien entendu, et je me félicite de ce que nous nous rencontrons dans nos idées. Tout ce que tu voudrais faire, je le fais déjà, moi.

PHILIPPE. Comment cela donc?

M. SAGE. D'abord, j'envoie couper dans cette forêt tout le bois dont j'ai besoin.

PHILIPPE. Je ne vous ai jamais vu donner vos ordres.

M. SAGE. C'est qu'on a l'avisement de les prévenir. Tu sais qu'il y a du feu toute l'année dans notre cuisine, et tout l'hiver dans nos appartements. Eh bien, c'est du bois que j'en tire.

PHILIPPE. Cela peut être; mais il faut le payer.

M. SAGE. Si j'étais celui que tu crois le véritable propriétaire de cette forêt, ne serais-je pas obligé de le payer tout de même?

PHILIPPE. Non, sans doute. On vous l'apporterait, sans que vous eussiez rien à débourser.

M. SAGE. Tu crois cela? Je pense, au contraire qu'il me reviendrait peut-être plus cher. Car alors, n'aurais-je pas à payer des gardes pour veiller à ma

forêt, des maçons pour l'enclore de murs, des bûcherons pour y exploiter les arbres?

PHILIPPE. Passe pour cela; mais vous ne pouvez pas y allez chasser!

M. SAGE. Et pourquoi veux-tu que j'y chasse?

PHILIPPE. Pour avoir votre provision de gibier.

M. SAGE. Est-ce que nous pourrions manger un cerf ou un chevreuil à nous deux?

PHILIPPE. Il faudrait être de bon appétit.

M. SAGE. Ne pouvant aller moi-même à la chasse, j'y envoie des chasseurs pour moi. Je leur donne rendez-vous à la halle, où ils m'apportent tout ce qui m'est nécessaire.

PHILIPPE. Pour votre argent?

M. SAGE. D'accord; mais c'est encore pour moi une bonne affaire; car je n'ai point de gages à leur payer, je n'ai besoin de leur fournir ni poudre, ni plomb, ni fusil. Tous ces furets, ces braques, ces chiens courants, Dieu merci, ce n'est pas mon pain qu'ils dévorent.

PHILIPPE. Sont-elles aussi à vous ces vaches et ces brebis qui paissent là-bas dans la prairie?

M. SAGE. Vraiment oui; ne manges-tu pas tous les jours du beurre et du fromage? C'est elles qui me le fournissent.

PHILIPPE. Mais, mon papa, si tous ces troupeaux, si toutes ces petites rivières sont à vous, pourquoi n'avons-nous pas à notre table de grands plats de viandes et de poissons, comme les gens riches?

M. SAGE. Est-ce qu'ils mangent tout ce qu'on leur sert?

PHILIPPE. Non; mais ils peuvent choisir sur la table.

M. SAGE. Et moi, je fais mon choix avant de m'y mettre. Tout le nécessaire m'appartient. Le superflu, il est vrai, n'est pas à moi. Mais qu'en ferais-je, s'il m'appartenait? Il me faudrait aussi un estomac superflu.

PHILIPPE. Les gens riches font bonne chère, et vous n'en faites pas?

M. SAGE. Je la fais bien meilleure. J'ai une sauce qui leur manque presque toujours dans leurs grands festins, c'est le bon appétit.

PHILIPPE. Et de l'argent pour satisfaire mille petites fantaisies, en avez-vous autant qu'eux?

M. SAGE. Bien davantage; car je n'ai pas de fantaisies.

PHILIPPE. Il y a pourtant du plaisir à les contenter.

M. SAGE. Cent fois plus encore à être content, et je le suis.

PHILIPPE. Mais enfin, le bon Dieu les aime plus que vous, puisqu'il leur a donné de grands trésors d'or et d'argent.

M. SAGE. Philippe, te souviens-tu de cette bouteille de vin muscat que nous bûmes l'autre jour, que nous avions prié ton oncle à dîner?

PHILIPPE. Oui, mon papa; vous eûtes la bonté de m'en donner un petit verre presque tout plein.

M. SAGE. Tu vins m'en demander une seconde fois. J'aurais bien pu t'en donner, puisqu'il en restait encore. Pourquoi ne t'en donnai-je pas?

PHILIPPE. C'est que vous aviez peur que cela ne me fît mal.

M. SAGE. Je me souviens de te l'avoir dit. Penses-tu que j'eusse raison?

PHILIPPE. Oui, mon papa; je sais que vous m'aimez et que vous ne cherchez que mon bonheur. Ainsi, vous ne m'auriez pas refusé un peu de vin muscat, si vous aviez pensé que cela pût me faire du plaisir, sans m'incommoder.

M. SAGE. Et crois-tu que le bon Dieu ait moins de tendresse pour toi que moi-même?

PHILIPPE. Non, mon papa, je ne puis le croire; vous m'avez raconté tant de merveilles de sa bonté!

M. SAGE. D'un autre côté, crois-tu qu'il lui fût difficile de te donner de grandes richesses?

PHILIPPE. Oh! non, pas plus qu'à moi de faire présent à quelqu'un d'une poignée de sable.

M. SAGE. Eh bien! si, pouvant t'en donner, il ne t'en donne pas, et que cependant il t'aime, que dois-tu penser de son refus?

PHILIPPE. Que les richesses que je lui demande pourraient m'être dangereuses.

M. SAGE. Cela te paraît-il assez clair?

PHILIPPE. Oui, mon papa, je n'y vois rien à dire; cependant...

M. SAGE. Pourquoi secoues-tu la tête? Tu as

certainement encore quelque poids sur le cœur, dis-le-moi.

PHILIPPE. Je pense que, malgré vos raisons, il n'est pas à vous tout ce pays-là.

M. SAGE. Et pourquoi le penses-tu ?

PHILIPPE. Parce que vous ne pouvez pas en jouir comme vous voulez.

M. SAGE. Connais-tu monsieur Richard ?

PHILIPPE. Si je le connais ? Oh dame ! c'est lui qui a de beaux jardins !

M. SAGE. Et peut-il en jouir comme il veut ?

PHILIPPE. Ah ! le pauvre homme, il ne le peut guère ; il n'ose pas manger seulement une grappe de chasselas.

M. SAGE. Il a cependant dans son jardin des treilles superbes.

PHILIPPE. Oui, vraiment ; mais cela l'incommode.

M. SAGE. Tu vois donc qu'on peut posséder beaucoup de choses, et cependant n'oser en jouir comme on veut. Je n'ose jouir de mon jardin comme je le voudrais, parce que ma fortune ne me le permet pas ; et M. Richard n'ose jouir à son gré du sien, parce que sa santé le lui défend. Je suis encore le plus heureux.

PHILIPPE. Mon papa, vous aimez à monter à cheval, n'est-il pas vrai ?

M. SAGE. Oui, cet exercice me fait beaucoup de bien, lorsque j'ai le temps de le prendre.

PHILIPPE. Eh bien ! si cette prairie est à vous ,

pourquoi n'en récoltez-vous pas le foin pour en nourrir un cheval ?

M. SAGE. C'est ce que je fais. Cette meule de foin que tu vois là-bas est peut-être pour celui que je monte.

PHILIPPE. Vous n'en avez pourtant pas dans votre écurie ?

M. SAGE. Dieu me préserve de cet embarras !

PHILIPPE. Oui, mais aussi vous ne le montez pas lorsque vous voulez ?

M. SAGE. Tu te trompes ; car je suis assez sage pour ne le vouloir que lorsque j'en ai besoin, et alors je me le procure pour un écu. Dieu merci, je peux en faire la dépense.

PHILIPPE. Croyez-vous qu'il ne vous serait pas bien plus commode d'avoir deux beaux chevaux gris-pommelés pour vous traîner dans un bon carrosse?

M. SAGE. Cela serait assez doux. Mais quand je pense à tous les inconvénients d'une voiture, au besoin que l'on a sans cesse du sellier, du charron et du maréchal ; à la dépendance où l'on vit de la santé de ses chevaux et de l'exactitude de son cocher ; aux risques infinis dont on est menacé à chaque pas ; aux suites funestes de la mollesse, dont on prend le goût ; en vérité, je n'ai pas de regret de ne faire usage que de mes jambes. Elles m'en dureront plus longtemps. Mais voilà le soleil qui se couche ; il est temps de nous retirer. Allons, mon ami, n'es-tu pas content d'avoir vu mon domaine ?

PHILIPPE. Ah, mon papa ! je le serais bien davantage, si tout cela était réellement à vous.

M. Sage sourit à son fils, et le prenant par la main, il descendit avec lui de la colline. Ils passaient auprès d'une prairie, qu'ils avaient prise d'en haut pour un étang, parce qu'elle était couverte d'eau. Ah, mon Dieu! s'écria M. Sage : vois-tu ce pré qui ne fait plus qu'une mare? Il faut que le ruisseau voisin se soit débordé avant la fenaison. Toute la récolte de foin est perdue pour cette année.

PHILIPPE. Celui à qui appartient cette prairie sera, je crois, bien triste quand il verra tout son foin gâté.

M. SAGE. Encore s'il en était quitte pour cela! Mais il faudra faire des réparations aux digues du ruisseau, construire peut-être une nouvelle écluse. Il sera bien heureux, s'il n'y dépense pas le produit de dix années de sa prairie.

PHILIPPE. Quel bonheur que celui-là!

M. SAGE. Il me semble qu'il y avait ici près un moulin.

PHILIPPE. Il y est aussi toujours, mon papa. Tenez, tenez, le voyez-vous?

M. SAGE. Tu as raison, je le vois à présent. C'est que je ne l'entendais pas aller. O mon Dieu! je parie que l'inondation en a emporté les rouages. Voyons. Justement. Le voilà tout délabré; que deviendra le malheureux propriétaire? Il faut qu'il soit bien riche pour résister à toutes ces pertes.

PHILIPPE. Je le plains de tout mon cœur. Mais, mon papa, la journée des ouvriers est finie; pourquoi les maçons demeurent-ils encore à l'ouvrage?

M. SAGE. Je n'en sais rien. Il n'y a qu'à le leur demander. Mon ami, voudriez-vous bien nous dire pourquoi vous restez si tard au travail?

LE MAÇON. Monsieur, nous y passerons encore toute la nuit. Hier, dans l'obscurité, des voleurs vinrent abattre ce pan de muraille pour entrer dans le parc, et voler les meubles d'un pavillon qu'on venait de faire construire. On ne s'en est aperçu que ce matin, et il est fort heureux qu'on ne les ait pas pris sur le fait.

M. SAGE. Et comment donc cela?

LE MAÇON. C'est qu'on a trouvé dans le parc des mèches qu'ils y avaient répandues, apparemment pour mettre le feu à la forêt, si on était venu les surprendre, afin de se sauver à la faveur du tumulte et de la confusion de l'incendie. Le propriétaire de cette terre est encore, comme vous voyez, fort heureux dans son malheur, car il aurait pu perdre toute sa forêt, au lieu qu'il ne lui en coûtera que les réparations de sa muraille, la dépense d'un garde de plus pour veiller la nuit, et la perte des meubles de son pavillon, qui, à la vérité, étaient fort précieux.

Mon fils, dit M. Sage à Philippe, après avoir fait quelques pas en silence, que dis-tu de tous ces malheurs? Te causent-ils beaucoup de chagrin?

PHILIPPE. Pourquoi m'en chagriner, mon papa? Je ne souffre en rien de ces pertes.

M. SAGE. Mais si cette terre t'appartenait de la même manière que les jardins de M. Richard lui

appartiennent, et qu'en te promenant aujourd'hui tu eusses vu tes prairies inondées, ton moulin emporté, un pan de la muraille de ton parc démoli, et ton pavillon mis au pillage, t'en retournerais-tu à la maison aussi tranquille que tu me parais l'être?

PHILIPPE. Mon Dieu non! Je serais, au contraire, bien triste d'essuyer de si grandes disgraces en un jour.

M. SAGE. Et si tu avais tous les jours de semblables disgraces à souffrir ou à craindre, serais-tu alors plus heureux que tu ne l'es à présent?

PHILIPPE. Je serais mille fois plus malheureux.

M. SAGE. Eh bien, mon ami! tel est le sort de presque tous ceux qui possèdent de grands biens. Sans parler des soucis qui les agitent, et des besoins sans nombre qui les tourmentent, l'éclat de leur fortune devient souvent lui-même l'origine de sa décadence. Il suffit d'une seule année stérile, ou d'une seule méprise dans leurs avides projets, pour en entraîner le bouleversement. Comme ils craindraient de perdre de leur considération imaginaire, s'ils imposaient quelques sacrifices à l'orgueil de leur luxe, plus leurs revers sont frappants, plus ils croient devoir étaler de faste et de somptuosité pour soutenir l'opinion de leur opulence, et établir un crédit imposteur. Quel est donc l'effet de cette misérable vanité? Leurs domestiques, frustrés du prix de leurs services, introduisent un brigandage effréné dans toute la maison. La culture de leurs biens étant négligée, ainsi que

l'éducation de leur famille, leurs terres tombent en friche, et ne produisent plus que des moissons avortées; leurs enfants, abandonnés à tous les vices, commettent des actions déshonorantes, qu'ils sont forcés d'étouffer à prix d'argent. Toutes leurs vastes possessions, saisies par d'inexorables créanciers, achèvent de dépérir sous une administration de rapine. Le gouffre des procédures en engloutit les derniers débris; et ces favoris de la fortune, si fiers de leurs trésors, de leurs honneurs, et des jouissances de leur mollesse, tombent tout à la fois dans l'indigence, l'opprobre et le désespoir.

PHILIPPE. Ah, mon papa! quel tableau venez-vous de m'offrir!

M. SAGE. Celui qui se présente à tout moment dans la société; et n'imagine pas qu'il y ait rien d'exagéré dans cette peinture. Je te ferai voir chaque jour dans les papiers publics l'histoire du renversement de quelque grande maison; leçon frappante, que la providence expose sans cesse aux regards des riches, pour les avertir du sort qui menace leur folie et leur orgueil! Nous irons demain devant ces superbes hôtels qui excitent ton envie; je t'y ferai lire la ruine des hôtels voisins, affichée sur toutes leurs colonnes, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes enveloppées du décret de leur propre ruine. Eh! que ne puis-je épargner à tes oreilles sensibles les cris de mille familles désolées, qui n'attestent que trop, par leur désespoir, ces effrayantes révolutions.

PHILIPPE. Eh quoi ! me faudrait-il donc regarder la médiocrité de notre fortune comme un bienfait du ciel ?

M. SAGE. Oui, mon fils, si tu es économe et laborieux, si tu sens en toi le courage de vaincre l'ambition et la cupidité, d'enchaîner tes désirs et tes espérances aux bornes de l'état que tu dois remplir. Vois s'il manque quelque chose à mon bonheur; et voudrais-tu être plus heureux que ton père ? Regarde l'univers entier comme ton domaine, puisqu'il te fournit, pour prix de ton travail, une subsistance honnête, et les premières douceurs de la vie. Le ciel a placé ton habitation terrestre sur le doux penchant d'une montagne dont le sommet est escarpé, et au pied de laquelle s'étendent des marais impurs, entrecoupés de mille précipices. Elève quelquefois tes yeux vers les riches et les grands, non pour envier la hauteur de leur poste, mais pour oberver les orages qui grondent autour d'eux. Abaisse aussi tes regards vers le pauvre, qui rampe au-dessous de toi, non pour insulter à sa misère, mais pour lui tendre la main. Si Dieu te donne un jour des enfants, répète-leur sans cesse la leçon que tu viens de recevoir, et surtout donne-leur-en l'exemple que je t'ai donné moi-même.

Ils se trouvèrent à ces mots à l'entrée de leur maison. M. Sage se hâta de monter dans son appartement, et s'étant précipité à genoux, il rendit graces au ciel et lui offrit sa vie. Que lui restait-il à faire sur la terre ? Ses jours avaient été pleins de

justice et d'honneur, et en inspirant la modération à son fils il venait de lui transmettre un riche héritage.

COLIN-MAILLARD,

DRAME EN UN ACTE.

—

PERSONNAGES :

M. DE JULIERS.
FRÉDÉRIC son fils.
LÉONOR, JULIE, } ses filles.
DOROTHÉE, ADÉLAIDE, LOUISE, un peu boiteuse, } leurs amies.
DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, bègue, } amis de Frédéric.
ROBERT, leur voisin.
LE PALEFRENIER de M. de Juliers.

La scène se passe dans un salon. Du côté droit est une porte qui conduit au cabinet de M. de Juliers, et dans le fond une autre qui s'ouvre sur l'escalier. Sur le côté gauche on voit une table couverte de livres et de papiers, avec des flambeaux et un porte-voix.

SCÈNE PREMIERE.

FRÉDERIC *avance la tête à travers la porte qui donne sur l'escalier, comme s'il parlait encore à son père tandis qu'il descend.* Oui, mon papa, soyez tranquille. Il n'arrivera point d'accident à vos papiers; je vous en réponds. Je vais prendre aussi vos livres, et je les porterai tout de suite dans votre cabinet. (*Il revient en sautant et en fredonnant tra le ra le ra.*) Nous allons faire aujourd'hui un beau tapage! Quand le chat est hors de la maison, les souris dansent sous la table.

SCENE II.

FRÉDÉRIC, JULIE.

FRÉDERIC. Eh bien, ma sœur, maman est-elle sortie ? Notre petite société est-elle arrivée?

JULIE. Mes amies sont déjà ici ; mais il n'est encore venu aucun de tes camarades.

FRÉDERIC. Oh ! je le crois bien. Nous ne sommes pas éventés comme vous autres. Il faut toujours nous arracher de l'étude. Tiens, je parie qu'en ce moment ils travaillent encore, que la tête leur en brûle.

JULIE. Oui, à forger quelqu'une de leurs bonnes malices. A propos, est-il bien vrai que mon papa nous ait permis de jouer ici dans le salon ? Notre chambre là-haut est si petite, si petite, qu'on ne sait où se fourrer.

FRÉDERIC. Est-ce qu'il avait quelque chose à refuser, dès que je me mêlais de la négociation ? Ah çà, petite fille, prenez bien garde à ne pas brouiller les papiers qui sont sur la table.

JULIE. Garde cet avis-là pour toi et pour tes petits vauriens.

FRÉDERIC, *avec un air d'importance*. C'est pourtant moi qu'on a chargé de mettre ici de l'arrangement.

JULIE. Vraiment, mon papa s'est adressé à un homme d'ordre. Allons, voyons que je t'aide un peu. Ensuite je rangerai les chaises et les fauteuils. Je vais d'abord prendre quelques livres.

FRÉDERIC. Avise-toi d'y toucher. Tout ce que je puis te permettre, c'est de me les mettre sur les bras. (*Il joint les mains en dessous devant lui. Julie y*

pose un livre, puis un autre, tant qu'il en ait jusqu'au menton.)

JULIE. Mais tu en as trop?

FRÉDERIC, *reculant la tête et se penchant en arrière.* Encore un. Bon; en voilà assez pour un voyage. (*Il fait quelques pas, et laisse tomber toute la charge au milieu de la chambre.*

JULIE, *poussant un grand éclat de rire.* Ha, ha, ha, ha! voilà tout le bataclan par terre! Ces beaux livres que mon papa ne voulait pas nous laisser toucher, même du bout du doigt! Il aura, je crois, bien du plaisir de les voir si joliment accommodés.

FRÉDERIC. Tu ne sais pas, toi; c'est que j'ai perdu le *centrum* de la *gravitatis*, comme dit mon précepteur. C'est bien savant, au moins! (*Il se met à ramasser les livres; et tandis qu'il en prend un, il en laisse retomber un autre.*) Diantre! il faut que ces drôles-là aient appris à faire la cabriole.

JULIE, *approchant de lui.* Tu ne finirais jamais sans moi. Tiens, arrange-les dans mon tablier.

FRÉDERIC. Ah! c'est bien dit. (*Fréderic se jette à genoux, et d'une main appuyé contre terre, de l'autre il met les livres dans le tablier de Julie.*)

JULIE. Doucement donc, pour qu'ils ne se froissent pas. Bon, les voilà tous. Je vais les porter dans le cabinet, et les placer sur la cheminée. (*Elle sort.*)

FRÉDERIC, *se relevant tout essoufflé.* Ouf! je ne vaudrais rien dans le pays où les hommes vont à quatre pattes comme des singes. (*Il s'évente avec son chapeau.*)

JULIE, *en rentrant.* Si tu voyais comme c'est rangé! Dépêche-toi de me donner le reste. (*Frédéric assemble les papiers et le reste des livres, et les donne à Julie, qui dit en les recevant* :) Il faut convenir que les filles ont bien plus d'ordre que les garçons.

FRÉDERIC. Oh oui! toi surtout. Ta sœur est occupée du matin au soir à remettre tes chiffons à leur place.

JULIE. Et toi donc! si ton précepteur n'y veillait sans cesse, tu ne saurais jamais où trouver tes thêmes et tes versions. (*Elle regarde autour d'elle.*) Mais voilà tout, je pense?

FRÉDERIC. Oui, je ne vois plus rien, va. (*Julie sort. Frédéric range la table, les fauteuils et les chaises.*) Bon! Nous aurons nos coudées franches à présent. Comme nous allons nous en donner! Je suis pourtant surpris qu'ils n'arrivent pas. Pour moi j'ai cela de bon, que je ne me fais guère attendre aux rendez-vous de plaisirs.

JULIE, *en rentrant, regarde de tous côtés.* Ah! voilà qui est bien; mais le porte-voix il faut le cacher. Si tes camarades l'aperçoivent ils vont se mettre à corner, jusqu'à nous rompre les oreilles.

FRÉDERIC. Attends, je vais le mettre derrière la porte. J'en aurai peut-être besoin. Que tes petites demoiselles viennent m'étourdir, nous verrons qui criera le plus fort.

JULIE. Bah! Nous n'aurions qu'à nous réunir, nous viendrions bien à bout d'un petit garçon comme toi.

FRÉDERIC. Oui dà? si vous avez du babil, mesdemoiselles, nous autres hommes, nous avons une voix mâle qui se fait respecter. (*En grossissant sa voix.*) M'entends-tu?

JULIE, *haussant les épaules*. Oh mon Dieu! je te respecte si fort, que je m'en vais. Adieu. Je cours retrouver ma sœur et mes amies.

FRÉDERIC. Fais-moi le plaisir de dire au portier de m'envoyer ici ma petite société sitôt qu'elle arrivera.

JULIE, *en sortant*. Oui, oui.

SCENE III.

FRÉDERIC, *maniant le porte-voix*. Voici qui m'a souvent fait venir malgré moi du fond du jardin. Il me semble toujours l'entendre corner : Frédéric! Frédéric!.. Ces messieurs ne demeurent qu'au bout de la rue; voyons s'ils ont l'oreille fine. (*Il se met à la fenêtre, embouche le porte-voix, et crie :*)

Courez, volez, troupe joyeuse,
Le jeu va bientôt commencer.

(*Il se retire de la fenêtre, et va vers la porte.*) Eh bien, cela n'est-il pas merveilleux? C'est comme le cor enchanté d'Arlequin. Il me semble déjà entendre parler sur l'escalier. (*Il prête l'oreille.*) Mais oui, ce sont les petits Duverney. (*Il cache le porte-voix derrière la porte.*) Allons, je vais sauter sur la table, et faire comme si j'étais assis sur mon trône. (*Il va chercher devant la fenêtre une banquette, la pose sur la table, et se dispose à grimper. Les petits Duverney se présentent à la porte.*)

SCENE IV.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDERIC. Ne pouviez-vous pas attendre un moment que je fusse monté sur mon trône, pour vous recevoir du haut de ma grandeur?

DUVERNEY l'aîné. Bon! tu n'as pas besoin de cela pour avoir un air tout à fait royal. Et puis, si alerte que tu sois, le trône pourrait bien dégringoler avec sa majesté.

FRÉDERIC. En effet, j'en ai déjà vu bien des exemples dans mon histoire ancienne.

DUVERNEY l'aîné. C'est à peu près ce qui vient d'arriver à mon frère, quoiqu'il ne soit pas un grand prince. Il s'est mis le nez tout en sang sur notre escalier.

DUVERNEY le cadet, *d'un ton pleureur, et en bégayant.* Hé-é-las! ou-ou-i. Il me fait en-encore un peu-eu mal. Ce mon-on-sieur Ro-o-bert est un ga-ar-çon bien mal éle-e-vé!

FRÉDERIC. Est-ce qu'il est avec vous?

DUVERNEY l'aîné. Dieu nous en préserve! Si nous avions su qu'il vînt ici, nous n'aurions pas bougé de la maison.

DUVERNEY le cadet. Il ne son-on-ge qu'à-a-mal.

FRÉDERIC. Qu'est-ce donc qu'il a fait?

DUVERNEY l'aîné. J'étais resté pour prendre un mouchoir. Mon frère descendait tout seul. Robert l'a entendu; il s'est caché, puis il a sauté tout à coup sur lui, en poussant un grand cri. Mon frère a eu tant de peur, qu'il est tombé; et en roulant sur les marches, il s'est massacré tout le nez.

FRÉDERIC. Oh! j'en suis bien fâché pour le pauvre petit. Monsieur Robert a toute la mine d'un mauvais sujet. C'est aujourd'hui la première fois qu'il nous honore de sa compagnie. Son père a tant prié mon papa de le mettre de ma société.

DUVERNEY l'aîné. Je te plains. Nous ne vivons plus avec lui.

FRÉDERIC. Mon papa vous croyait fort bien ensemble, parce que vous demeurez dans la même maison; et il a pensé que ce serait vous faire plaisir de l'inviter en même temps que vous.

DUVERNEY l'aîné. Ah! du plaisir! Nous en aurions un fort grand de le savoir à cent lieues. Depuis qu'il est notre voisin, il ne nous a causé que de la peine. Il a déjà cassé toutes les vitres à coups de pierres, et il voulait faire croire que c'était nous.

FRÉDERIC. Est-ce qu'on ne s'en plaint pas à son père?

DUVERNEY l'aîné. Eh! c'est un homme singulier. Il gronde un peu son fils, paie le dommage, et puis il n'y pense plus.

FRÉDERIC. A la place de votre papa, je ne voudrais pas vous voir demeurer sous le même toit que lui.

DUVERNEY l'aîné. Que veux-tu? Nous étions embarrassés d'un appartement considérable qui se trouvait vide depuis la mort de maman. Mon papa ne pouvait plus y entrer que les larmes ne lui vinssent aux yeux. Il a été bien aise de trouver à le louer.

FRÉDERIC. Et il en est peut-être fâché à présent?

DUVERNEY l'aîné. Oh ! je t'en réponds. Il nous a bien défendu de nous lier avec Robert. C'est un si mauvais garnement ! Tous les gens du quartier ne passent qu'en tremblant devant la maison. Tantôt il les seringue avec de l'eau sale, ou leur jette sur la tête un panier d'ordures; tantôt il va leur accrocher derrière le dos des queues de lapins ou de grands morceaux de papier, pour les faire huer par la populace. Et puis sa pêche des perruques !

FRÉDERIC. Que veux-tu dire?

DUVERNEY l'aîné. Oui, il les prend à l'hameçon comme des carpes. Lorsqu'un honnête ouvrier s'arrête pour causer sous nos fenêtres avec quelqu'un de ses amis qu'il rencontre dans la rue, Robert monte au balcon, et avec un crochet attaché au bout d'une longue perche, il enlève la perruque; puis il court l'attacher à la queue d'un chien qu'il a tout prêt, et qu'il chasse par une autre porte de la maison. En sorte que la malheureuse perruque a traîné un quart-d'heure dans la crotte, avant que le pauvre homme ait pu la rattraper.

FRÉDERIC. Mais voilà qui passe le badinage.

DUVERNEY l'aîné. Ce ne sont encore là que ses moindres méchancetés. Si je te parlais de tous les chiens qu'il estropie, de tous les chats auxquels il a coupé la queue, je ne finirais pas. Il n'y a pas long-temps qu'un des amis de son père se fracassa l'épaule en tombant sur l'escalier, où Robert avait semé, par malice, des pois secs. Pour les domes-

tiques, je suis sûr qu'il n'en resterait pas un seul pendant vingt-quatre heures à la maison, sans les gros gages qu'on est obligé de leur donner.

FRÉDERIC. Je t'avoue que je ne serais pas fâché de le voir. J'aime les enfants un peu gais.

DUVERNEY l'aîné. A la bonne heure. Il est tout naturel d'aimer ses semblables. Mais sa gaîté est bien différente de la tienne. Tu es un petit brin espiègle, toi. Je suis pourtant bien sûr que tu ne voudrais pas faire de mal exprès à qui que ce soit ; au lieu que le méchant ne demande que plaies et bosses.

FRÉDERIC. Oh ! cela ne m'effraie pas. J'en aurai plus de gloire à le morigéner.

DUVERNEY l'aîné. S'il vient, tu ne trouveras pas mauvais que mon frère se retire. Il lui jouerait quelque vilain tour.

DUVERNEY le cadet. Ou-ou-i. Je m'en i-irai.

FRÉDERIC. Non, non; nous sommes d'anciens amis, nous. Je ne veux pas que ce nouveau venu vienne nous séparer. Je saurai bien lui tenir tête, tu verras. Mais j'entends du bruit. Est-ce lui ? Non, c'est ma sœur avec ses amies.

SCENE V.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE. (**Les petits messieurs s'inclinent respectueusement devant les jeunes demoiselles.**)

LEONOR. Je suis bien votre servante, messieurs. Mais pourquoi donc vous tenez-vous debout? Il

me semble, mon frère, que tu aurais pu faire asseoir ces messieurs depuis qu'ils sont ici ?

FRÉDERIC. Comme si nous ne savions pas qu'il faut être debout pour recevoir les dames !

LEONOR. Je suis charmée que tu connaisses ton devoir. Mais est-ce que M. Robert n'est pas ici ? (*A Duverney l'aîné.*) Je croyais qu'il serait venu avec vous.

DUVERNEY l'aîné. Il y a longtemps que nous n'allons plus ensemble, Dieu merci.

FRÉDÉRIC. Je viens d'apprendre de ses nouvelles. Il me tarde de me trouver face à face avec lui. Ah ! mon petit coquin ! Nous nous verrons.

DOROTHÉE. Est-ce qu'il pourrait être encore plus espiègle que M. Frédéric ?

LOUISE, *d'un air malin.* C'est beaucoup dire.

ADÉLAÏDE. M. Frédéric ? c'est un agneau en comparaison. Nous le connaissons depuis longtemps, ma sœur et moi, ce M. Robert ; n'est-il pas vrai, Louise ?

LOUISE. Oh sûrement ! il m'a déjà fait bien endêver.

ADÉLAÏDE. Il était autrefois de la société de mon frère, qui heureusement s'en est dépêtré. C'est bien le plus méchant lutin !...

LÉONOR. Oh ! pour de la lutinerie, vous en êtes tous là, vous autres messieurs.

DOROTHÉE. Oui, mais faire le mal pour le plaisir de le faire !

JULIE. C'est cela qui est vilain. Non, non, mon frère vaut mieux.

FRÉDÉRIC, *d'un ton ironique.* Crois-tu? Je te remercie.

DOROTHÉE. Ah ça! ma chère Léonor, nous nous mettons sous ta sauvegarde. Tu es la plus grande; et puis tu es aujourd'hui maîtresse de maison, tu pourras lui en imposer.

LÉONOR. Ne craignez pas qu'il vous manque en ma présence. Je saurai le tenir en respect.

FRÉDÉRIC, *d'un air important.* Oui, oui, tu défendras ces demoiselles; et vous, mes amis, je vous prends sous ma protection.

DUVERNEY l'aîné. Il ne s'avisera pas de se jouer à moi, je t'assure, il me connaît. Je ne crains que pour mon frère.

DUVERNEY le cadet. Il se mo–o–que tou–oujours de moi.

LOUISE. Le voilà bien! Les plus petits sont les plus exposés à ses malices. C'était moi qu'il attaquait toujours.

LÉONOR. Je le crois; presque tous les méchants sont des lâches. Il me semble voir un roquet poursuivre un chat tant qu'il se sauve. Si le chat se retourne, et lui montre ses moustaches, le roquet s'arrête, et se sauve à son tour.

JULIE. Eh bien! tu lui feras le chat, toi.

LOUISE. Oui, tu lui montreras les moustaches.

LÉONOR. Il me semble que nous ferions bien de nous asseoir. Nous n'avons pas besoin, pour cela, d'attendre monsieur le songe-malices.

FRÉDÉRIC. Ah! le voici!

SCENE VI.

FRÉDÉRIC, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, ROBERT.

ROBERT, *à Frédéric, Léonor et Julie, en leur faisant un salut respectueux*. Monsieur votre père a bien voulu me permettre de vous rendre ma visite.

LÉONOR. Il nous a fait espérer beaucoup d'avantages de l'honneur de votre connaissance, particulièrement pour mon frère.

JULIE. Oh ! il a besoin de bons exemples, je vous en avertis.

FRÉDÉRIC. Eh quoi ! mes sœurs, voudriez-vous laisser croire que les vôtres ne me suffisent pas?

LÉONOR. Je crois, monsieur, devoir, avant tout, vous faire connaître notre petite société. Voici mademoiselle Dorothée de Louvreuil.

ROBERT, *d'un ton de voix moqueur*. Vraiment, j'en suis ravi.

LÉONOR. Voici mesdemoiselles de...

ROBERT. Oh! j'ai bien l'honneur de les connaître. Celle-ci (*montrant Adélaïde*), c'est mademoiselle de Pimbèche, qui chicane les gens à tort et à travers. Celle-là (*en montrant Louise, et boitant tout autour de la chambre*), hi han, hi han, hi han, c'est la petite jument boiteuse, qui s'est cassé la jambe en voulant courir pour esquiver les coups de fouet. Pour monsieur (*en montrant Duverney l'aîné*), c'est un grave professeur de sagesse, qui regarde tous les humains en pitié. Et ce

petit grivois, le meilleur de mes amis (*en montrant Duverney le cadet et faisant tomber son chapeau à terre*), c'est le chevalier de la B-r-r-r-edouille, à qui sa maman a oublié de délier la langue lorsqu'il est venu au monde. (*Toutes les jeunes demoiselles se regardent avec la plus profonde surprise.*)

FRÉDÉRIC. Et moi, monsieur Robert, qui suis-je donc? car je m'aperçois que vous êtes fort habile pour les portraits.

ROBERT. Il faut que je vous connaisse un peu mieux pour vous peindre. Mais vous n'y perdrez rien.

LÉONOR. Pour vous, monsieur, vous vous faites connaître au premier coup d'œil; et je dois avouer que vous n'y gagnez pas grand' chose. Je n'aurais jamais imaginé que des personnes polies et bien élevées se reprochassent les défauts de la nature. Et si mes petits amis ne l'étaient pas aussi sincèrement, ils auraient des reproches à me faire de les avoir exposés à votre méchanceté. Mais ils voient bien que je ne devais pas m'y attendre.

ROBERT. M. Frédéric, savez-vous bien que vous avez là une sœur fort éloquente? C'est apparemment le frère prêcheur de la maison.

FRÉDÉRIC. Elle s'entend assez bien à dire aux gens leurs vérités. C'est pour cela que nous l'aimons de tout notre cœur.

ROBERT. Mais je n'y réussis pas mal, comme

vous voyez. Aussi vous m'allez aimer à la folie. (*Fléchissant un genou devant Léonor.*) Je vous demande pardon, mademoiselle, de m'être mêlé de votre emploi. Vous vous en tirez si bien!

LÉONOR. Vos excuses et votre génuflexion sont une ironie insolente que je méprise. Mais, fussent-elles sincères, à peine suffiraient-elles pour réparer toutes vos malhonnêtetés; et si je n'avais pris tout ceci pour un badinage, fort grossier à la vérité, je sais bien ce que j'aurais déjà fait. Je vous prie très instamment, monsieur, de ne plus vous permettre des plaisanteries de ce genre, afin que nous puissions rester ensemble, et nous amuser pendant la soirée.

ROBERT, *un peu confondu.* Mais vous n'entendez pas raillerie, à ce que je vois? Allons, soyons bons amis. (*Il lui tend la main.*)

LÉONOR, *lui donnant la main.* Très volontiers, monsieur Robert; mais à condition...

ROBERT, *lui tournant le dos, et allant vers le petit Duverney.* Tu es aussi un bon petit garçon, mon cousin; allons, tope là. (*Le petit Duverney hésite à lui donner la main. Robert la saisit, et lui secoue le bras avec tant de violence, que l'enfant se met à crier.*)

DUVERNEY l'aîné, *courant au secours de son frère.* Monsieur Robert!

FRÉDÉRIC *l'arrête et se met entre eux.* Je vous prie, monsieur, de laisser cet enfant tranquille; autrement...

ROBERT. Eh bien! que feriez-vous, petit marmouzet?

FRÉDERIC, *d'un ton fier*. Je suis petit; mais j'aurai toujours assez de force quand il faudra défendre mes amis.

ROBERT. En ce cas-là, je veux en être. J'aurais cependant envie de faire auparavant un petit assaut.

(Il saute tout à coup sur lui, le prend par la queue, et lui donne un croc-en-jambe pour le faire tomber. Frédéric se tient ferme, et le repousse. Robert chancelle, et tombe. Frédéric lui met un genou sur la poitrine, et lui saisit les mains. On veut les séparer.)

FRÉDERIC, *avec sang-froid*. Un moment, s'il vous plaît, mesdemoiselles. Je ne lui ferai pas de mal. Eh bien! M. Robert, comment vous trouvez-vous de votre entreprise?

ROBERT, *en se débattant*. Aye! aye! Otez-vous donc, vous m'étouffez.

FRÉDERIC. Je ne me lèverai point que vous n'ayez demandé pardon à toute la compagnie.

ROBERT, *furieux*. Pardon!

FREDERIC. Sûrement, puisque vous nous avez tous offensés.

ROBERT. Eh bien! oui, grace, grace.

FREDERIC. S'il vous échappe encore une méchanceté, nous vous renfermerons jusqu'à demain dans la cave, pour y faire vos réflexions. Cela vaut beaucoup mieux que de vous tuer. Vous n'en valez pas la peine. Allons, relevez-vous. (*Frédéric se lève, lui tend la main pour le ramasser, et quand il est debout :*) Ne m'en veuillez pas de mal, monsieur, ce n'est pas moi qui ai commencé le combat.

(*Robert paraît honteux, et garde un moment le silence.*)

DOROTHÉE, *bas à Julie.* Je n'aurais pas cru ton frère si brave.

JULIE. Oh ! il est hardi comme un lion, sans être pourtant querelleur. C'est le meilleur enfant de la terre. Mais, qu'attendons-nous depuis si longtemps ? Nous devrions bien nous asseoir, et chercher à nous amuser par quelque jeu.

FRÉDERIC. Vraiment oui, nous ne sommes ici que pour cela. Voyons, à quoi jouerons-nous? A quelque jeu un peu drôle, n'est-ce pas Duverney?

DUVERNEY l'aîné. Il faut laisser le choix à ces demoiselles. (*Robert se moque de lui par une grimace. Les autres ne font pas semblant de s'en apercevoir.*)

LÉONOR. Frédéric, voilà une leçon de politesse que tu devrais retenir de ton ami. Nous pourrions jouer au loto, ou choisir un jeu aux cartes qui nous amuse tous à la fois.

LOUISE. Moi, j'aimerais mieux me divertir avec le petit Duverney. Si tu avais un livre d'images, nous nous amuserions à le feuilleter, n'est-il pas vrai, mon ami ?

DUVERNEY le cadet. Oh ! ou-ou-i.

LÉONOR. De tout mon cœur, mes enfants; je vais vous installer là-haut dans notre chambre. Vous ne manquerez point d'images, ni de joujoux. (*Louise et le petit Duverney se prennent par la main, et sautent de joie.*)

LÉONOR. Voulez-vous monter un instant avec moi, mes chères amies ? J'ai un bonnet charmant à vous montrer.

TOUTES ENSEMBLE. Oui, mon cœur; allons, allons.

DUVERNEY l'aîné. Me permettez-vous de vous donner la main jusqu'à votre appartement?

LÉONOR. Présentez-la plutôt à quelqu'une de ces demoiselles. (*Duverney présente la main à Dorothée, qui se trouve le plus près de lui.*)

ROBERT, *d'un ton hargneux.* Est-ce qu'on va me laisser tout seul ici ?

FRÉDERIC. Non, monsieur ; ces demoiselles voudront bien m'excuser, et je resterai avec vous.

SCENE VII.

FRÉDÉRIC, ROBERT.

ROBERT. Bon ! nous voilà seuls ; nous pouvons imaginer entre nous deux quelque drôlerie.

FRÉDÉRIC. Je ne demande pas mieux. Voyons.

ROBERT. Il y aurait un tour à jouer aux petits Duverney.

FRÉDERIC. Non, non, je n'entends pas raillerie là-dessus. Point de malice à mes amis.

ROBERT. On m'avait dit que vous étiez si gai, que vous aimiez tant les espiégleries !

FRÉDERIC. Si je les aime ! Eh ! je ne vis que de cela ; mais toujours sans fâcher personne. Quel tour aviez-vous donc imaginé ?

ROBERT. Tenez, voyez-vous ? Voici deux grosses aiguilles. Je vais les enfoncer par dessous deux chaises, et faire passer la pointe seulement d'un

demi-pouce. Vous présenterez les siégès à vos amis, car peut-être se défieraient-ils de moi. Et puis lorsqu'ils voudront s'asseoir : aye! aye! Figurez-vous leurs grimaces. Ha, ha, ha, ha! Cela me fait étouffer de rire d'avance. Ces demoiselles, qui font tant les renchéries, en mourront elles-mêmes de plaisir.

FRÉDERIC. Et si je vous en faisais autant à vous, comment prendriez-vous la chose?

ROBERT. Oh moi! c'est bien différent. Mais ces petits idiots?

FRÉDERIC. Vous les croyez idiots, parce qu'ils ne font pas de méchancetés.

ROBERT. Vous êtes bien difficile au moins. Eh bien! en voulez-vous d'un autre!

FRÉDERIC. A la bonne heure.

ROBERT. J'ai de gros fil dans ma poche, je vais enfiler une de ces aiguilles. Les demoiselles ne tarderont guère à descendre. L'un de nous deux ira poliment à leur rencontre, leur fera bien des mignardises, bien des révérences, et l'autre, caché par derrière, coudra leurs robes ensemble. Il faudra danser, nous les prendrons, et crac! crac! Entendez-vous? Ha, ha, ha, ha!

FRÉDERIC. Oui, pour déchirer leurs habits, et les faire gronder par leurs mamans?

ROBERT. Eh! tant mieux. C'est le plaisir.

FRÉDERIC. N'en trouvez-vous donc qu'à faire du mal?

ROBERT. Mais cela ne m'en fait pas à moi.

FRÉDÉRIC. Ah ! je comprends. Vous ne voyez que vous seul dans l'univers. Vous comptez tous les autres pour rien.

ROBERT. Il faut pourtant imaginer quelque chose pour rire. Ecoutez, si nous faisions peur à la petite Louise et au petit Duverney ?

FRÉDERIC. Mais c'est vilain encore. On n'aurait qu'à vous faire peur aussi à vous.

ROBERT, *d'un air fanfaron.* Oh ! je le permets ; Je n'ai peur de rien, moi.

FRÉDERIC *à part, en se mordant le bout du doigt.* Oui-dà ! nous le verrons. (*Haut à Robert.*) Passe pour cela.

ROBERT. Eh bien ! j'ai à la maison un masque effroyable, je cours le chercher. Tâchez de faire descendre ici les deux enfants tout seuls, et vous verrez. Je suis à vous dans un moment.

FRÉDERIC. Bon ! bon ! (*Robert fait quelques pas pour sortir.*)

FRÉDERIC *à part.* C'est toi quoi y seras pris, va. (*Il court après lui.*) M. Robert ! M. Robert !

ROBERT, *revenant sur ses pas.* Qu'est-ce donc?

FRÉDERIC. Il vaut mieux attendre qu'ils soient tout seuls là-haut ; car lorsqu'il n'y a que deux ou trois personnes dans ce salon, il y revient quelquefois un esprit, et nous pourrions nous en trouver fort mal nous-mêmes.

ROBERT. Que voulez-vous dire avec vos esprits?

FRÉDERIC. Oui. D'abord on entend un grand tintamarre, ensuite on voit un fantôme avec une

torche allumée, puis la chambre paraît toute en feu. (*Il se recule en affectant de la frayeur.*) Tenez, il me semble que je le vois.

ROBERT, *un peu effrayé*. Eh ! mon Dieu, que me dites-vous ? Et d'où cela vient-il donc ?

FRÉDERIC, *à voix basse en le tirant à part.* C'est qu'il logeait ici autrefois un avare à qui on vola son argent. Il se coupa la gorge de désespoir, et son ombre revient de temps en temps pour chercher son trésor.

ROBERT *tremblant.* Oh ! je ne reste plus avec vous, tant qu'il n'y aura pas de monde.

FRÉDERIC. Vous faisiez tant le brave tout à l'heure.

ROBERT. Ce n'est pas que j'aie peur.... mais, mais c'est que....Je cours chercher mon épouvantail.

FREDERIC. Oui, allez, allez. Je vais tout disposer, moi. Oh ! quel plaisir !

ROBERT, *avec un sourire méchant.* Sentez-vous comme ce sera plaisant ?

FRÉDERIC. On aura une belle frayeur, je vous en réponds.

ROBERT. Eh ! tant mieux ! tant mieux ! Je ne ferai qu'un saut pour aller et revenir. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

FRÉDERIC *seul.* Ah ! tu veux effrayer les autres, et tu n'as pas de peur ? Je vais t'épouvanter, moi.

SCENE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR. Nous venons de voir sortir M. Rober

en courant. Il a passé devant nous sans nous saluer. Est-ce que vous vous êtes encore chamaillés ensemble ?

FRÉDERIC. Au contraire. Il me croit à présent le meilleur de ses amis. J'ai fait semblant de vouloir être de moitié d'une malice qu'il prétendait faire aux enfants qui sont là-haut. Mais il s'en mordra les doigts, je t'assure. Je ne crois pas qu'il ait envie de rentrer jamais dans cette maison.

LÉONOR. Quel est donc ton projet ?

FRÉDERIC. Je te le dirai tout à l'heure. Je n'ai pas un moment à perdre. Il faut que tout soit prêt lorsqu'il reviendra. Permettez-vous, mesdemoiselles, que je sorte un instant ?

DOROTHÉE. Oui, monsieur Frédéric, mais revenez bien vite. Il nous tarde de savoir votre manœuvre.

FRÉDERIC. Je me ferai un devoir de vous en instruire. Je suis ici dans la minute.

SCENE X.

LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR. Voilà deux bons vauriens aux prises. Nous verrons ce qui en arrivera. L'un vaut bien l'autre.

DUVERNEY l'aîné. Ah, mademoiselle ! de grace, ne faites pas cette injure à votre frère et à mon ami, de le comparer avec un aussi méchant garçon que Robert.

ADÉLAÏDE. M. Duverney a raison. L'un n'a que des gentillesses, l'autre ne fait que des noirceurs.

JULIE. Tout cousu qu'il est de méchanceté, je suis sûre que mon frère l'attraperait mille et mille fois.

DOROTHÉE. Quel service il nous rendrait de nous délivrer de ce mauvais garnement ! Nous n'aurions plus de plaisir à nous trouver ensemble s'il était de notre société.

LÉONOR. Pourvu que Frédéric ne pousse pas les choses trop loin ! Il se croira peut-être tout permis envers lui.

DUVERNEY l'aîné. Il n'en saurait jamais faire assez. Ces ames noires et basses ont besoin d'être frappées à grands coups. C'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre, et je suis persuadé que son père nous en saura un gré infini. Hélas ! il donnerait la moitié de sa fortune pour avoir un enfant comme Frédéric.

DOROTHÉE. Ah ça, Léonor, ne va pas au moins contrarier ton frère dans ses desseins.

LEONOR. Mais, ma chère amie, ma position est fort délicate. Je tiens ici la place de maman, et je ne puis rien permettre qu'elle n'eût elle-même approuvé.

ADELAÏDE. Laisse-le faire. Nous prenons tout sur nous !

JULIE. Oui, ma sœur. Guerre, guerre aux méchants !

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDERIC, *accourant joyeux*. Voilà mes batte-

ries toutes dressées. Il peut venir à présent. Nous le recevrons.

LÉONOR. Mais enfin, peut-on apprendre....

DOROTHÉE. Oui, oui, nous voulons être du complot, et nous vous aiderons de toutes nos forces.

FRÉDERIC. Il n'est pas nécessaire, mesdemoiselles. Il est brutal et je ne veux pas vous exposer. Je viens d'arranger toutes choses avec le palefrenier. Il m'a compris à demi-mot, et il me secondera à merveille.

LÉONOR. Au moins faut-il que nous sachions....

FRÉDERIC. Voici tout ce que vous devez savoir. Nous allons jouer à Colin-Maillard, pour qu'il nous trouve bien en train lorsqu'il reviendra. Après quelques tours, je me ferai prendre. Vous me laisserez voir un peu à travers le mouchoir, afin que je puisse le prendre à mon tour. Quand je lui banderai les yeux, vous vous retirerez tout doucement dans le cabinet de mon papa, en emportant les lumières, et vous me laisserez seul avec lui. Je vous appellerai lorsqu'il en sera temps.

DUVERNEY l'aîné. Mais s'il va te rosser dans votre tête-à-tête ?

FRÉDERIC. Bon ! tu as vu comme je l'ai terrassé! Je ne le crains pas. Je viens de voir encore tout à l'heure combien il est poltron. Mais, avant tout, il faut faire descendre les petits ; car il pourrait monter là-haut tout de suite, et leur faire quelque frayeur. Julie, va les chercher, et amène-les ici.

JULIE. Oui, oui, j'y cours.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

LÉONOR. Mais, Frédéric, je ne sais pas trop si je dois permettre...

ADÉLAÏDE. Eh, mon Dieu! laisse-le donc faire.

FRÉDERIC. Oui, ma sœur, repose-t'en sur moi. Tu sais que je ne suis pas méchant. Je ne lui ferai pas seulement la moitié de ce qu'il mérite. Il en sera quitte pour la peur.

LÉONOR. A la bonne heure, sur ta parole.

FRÉDERIC. Allons, dépêchons-nous de ranger tout ceci, pour être en mouvement à son arrivée. (*On range la table et les chaises. Dans cet intervalle, Julie revient avec Louise et le petit Duverney.*)

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

FRÉDERIC, *allant à leur rencontre.* Venez, mes petits amis, passez dans le cabinet de mon papa, et prenez bien garde de ne pas faire trop de bruit, de peur que Robert ne vous entende.

JULIE. Je vais les y conduire. Il y a un livre d'estampes, je resterai avec eux pour les amuser.

LOUISE. J'ai cru qu'on venait nous chercher pour le goûter. Est-ce que nous ne pouvons pas rester avec vous pour l'attendre?

FRÉDERIC. J'irai vous chercher lorsqu'on l'aura servi. Entrez toujours. Robert voudrait vous faire du mal, et je ne le veux pas.

DUVERNEY le cadet. O-oh! a-al-lons-nou-ous-en. (*Julie prend un flambeau sur la table, et les conduit dans le cabinet.*)

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné.

FRÉDERIC. Tout est bien convenu entre nous? Mes yeux mal bandés, et, à mon signal, emporter les lumières et passer dans le cabinet. Du silence surtout.

DOROTHÉE. Oui, oui; soyez tranquille.

FRÉDERIC. J'entends du bruit, je crois. Chut. (*Il court à la porte qui donne sur l'escalier, et prête l'oreille.*) C'est lui, c'est lui. Vite, que l'un de vous se fasse bander les yeux.

DOROTHÉE. Tiens, Adélaïde, je commencerai. Voilà mon mouchoir.

(Adélaïde bande les yeux à Dorothée, et le jeu commence. Frédéric, Duverney l'aîné, Léonor et Adélaïde passent et repassent autour de Dorothée, qui les poursuit sans les attraper).

SCENE XV.

FRÉDÉRIC, LÉONOR, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, DUVERNEY l'aîné, ROBERT. (Robert en entrant va pincer au doigt à Dorothée.)

DOROTHÉE *étend ses mains en avant, saisit Robert et s'écrie :* C'est monsieur Robert. Je le reconnais à sa malice.

FRÉDERIC. Il est vrai, c'est lui; mais il n'était pas d'abord du jeu. C'est à recommencer.

ROBERT. Monsieur Frédéric a raison.

DOROTHÉE. A la bonne heure. Mais, si je vous

attrape à présent, ce sera tout de bon, je vous en préviens.

ROBERT. Oui, oui. (*Il prend Fréderic à l'écart, tire à demi son masque de la poche, et le lui montre*. Voyez-vous cela ?

FRÉDERIC, *reculant comme s'il avait peur*. Oh! comme il est affreux! Il m'effraierait moi-même. Cachez-le bien. Nous allons encore jouer quelques minutes, et nous nous esquiverons.

ROBERT, *bas à Frédéric*. C'est bien dit. Il faut que je fasse d'abord un peu enrager ces demoiselles.

FRÉDERIC, *bas à Robert*. Je vais faire le premier une malice à Dorothée. Si elle me prend, elle croira que c'est vous, et rien de fait.

ROBERT, *bas à Frédéric*. Bon, bon ! Je veux faire la mienne aussi.

ADÉLAÏDE. Eh bien, messieurs, finissez-vous vos secrets ? Vous faites languir tout notre jeu.

ROBERT. Nous voilà, nous voilà !

(Frédéric rôde autour de Dorothée avec l'air de vouloir la tirailler par sa robe ; et voyant que Robert s'éloigne pour aller chercher une chaise, il dit tout bas à Dorothée :)

Je vais me faire prendre.

(Robert revient avec une chaise, et la couche sur le chemin de Dorothée. Frédéric ôte la chaise, et se met en place à quatre pattes. Dorothée le rencontre du pied, se baisse et le saisit. Frédéric rentre sa tête dans ses épaules comme s'il avait peur qu'on le reconnût).

DOROTHÉE, *après l'avoir tâtonné long temps et fait semblant d'hésiter, s'écrie :* C'est monsieur Frédéric !

FRÉDERIC, *affectant un air déconcerté*. Ah diantre, me voilà pris.

DOROTHÉE, *ôtant son mouchoir.* Vous vous avisez donc aussi de faire des malices ? Je croyais que cela n'appartenait qu'à M. Robert. Allons, allons, je prendrai ma revanche.

(Elle bande les yeux à Frédéric de manière qu'il puisse y voir un peu, le conduit au milieu de la chambre, lui fait faire deux tours et demi, et levant ses deux mains en l'air :)

Combien de doigts ?

FRÉDERIC. Six.

DOROTHÉE, *le poussant.* Pauvre aveugle, passe ton chemin.

(Frédéric erre longtemps et se laisse houspiller par tout le monde. Dorothée surtout l'agace et le chatouille. Il feint de la poursuivre, et tombe tout à coup sur Rob ert).

FRÉDERIC. Ha, ha ! j'en tiens un. C'est un garçon. M. Robert ! (*Il baisse le mouchoir.*) Effectivement, je ne me suis pas trompé.

ROBERT, *bas à Frédéric.* Pourquoi me prendre ?

FRÉDERIC, *bas à Robert.* Laissez faire, je vais vous pousser Duverney dans les mains. (*Avec un air mystérieux :*) Motus !

ROBERT, *à part.* Ah, c'est bon ! quand je le saisirai, je veux le pincer jusqu'au sang.

(Frédéric se met à bander les yeux à Robert. Aussitôt Duverney et les demoiselles emportent les bougies, et se retirent sur la pointe du pied dans le cabinet, en disant l'un après l'autre, avant d'y entrer.

Eh bien ! c'est-il fait — Dépêchez-vous donc. — Il vous faut bien du temps. — Que complotez-vous-là tous deux ?

(Au même instant le palefrenier se présente à la porte qui donne sur l'escalier, portant une torche allumée d'une main, et de l'autre, au bout d'un bâton, une tête de bois ensevelie sous une vaste perruque. Il est couvert dans toute sa hauteur d'une longue

robe noire traînante. Frédéric lui fait signe de rester à l'entrée du salon. Il achève de bander les yeux à Robert et lui fait faire quelques pas).

Allons, les trois tours. Les bras étendus. (*Robert tourne.*) Un. Paix donc, mesdemoiselles. Deux. Que chacun reste à sa place. Et trois. Allez. (*Il le pousse.*) Va, pauvre aveugle ; cherche ton chemin. (*Il court aussitôt prendre son porte-voix derrière la porte, détache de la ceinture du palefrenier de grosses chaînes qui tombent autour de lui, et s'écrie :*) Que vois-je ? Le revenant ! sauvons-nous, sauvons-nous ! (*Il ferme la porte à grand bruit, se cache derrière le prétendu fantome et crie avec son porte-voix :*) C'est donc toi qui viens voler mon trésor ? (*Robert tout tremblant, et sans avoir le courage de se débander les yeux :*) Qu'entends-je ? Au feu ! Au secours ! Frédéric ! Duverney !

LE PORTE-VOIX. Il ne viendra personne. Je les ai tous fait disparaître. Ote ton bandeau, et regarde-moi.

(Il va se poster au côté droit du salon. Robert, sans ôter son mouchoir, se cache encore la tête entre les deux mains. Il recule à mesure du côté opposé, en entendant le bruit des chaînes que traîne le fantôme.)

LE PORTE-VOIX. Je le veux.

(Robert baisse en tremblant le mouchoir qui lui tombe autour du cou. Ses yeux sont fixés à terre. Il les relève peu à peu ; et considérant le fantôme, il pousse un grand cri, et demeure immobile, la bouche béante).

LE PORTE-VOIX. Je te reconnais ! tu es Robert !

(Robert, à ce mot, se met à courir de tous côtés pour se sauver. Il trouve la porte fermée. Il tombe à genoux à quelques pas, étend ses bras devant lui, et détourne la tête.)

LE PORTE-VOIX. Crois-tu donc m'échapper ?

ROBERT, *d'une voix entre coupée.* Je ne vous ai rien fait. Ce n'est pas moi qui vous ai volé.

LE PORTE-VOIX. Tu ne m'as pas volé ? Tu es capable de tout. Qui est-ce qui seringue les passants ; qui leur accroche au derrière des queues de lapin ; qui pêche leurs perruques à l'hameçon ; qui estropie les chiens, et coupe la queue à tous les chats ; qui voulait tout à l'heure piquer les fesses à ses amis ? Qui est-ce qui a dans sa poche un masque effroyable pour faire peur à deux enfants ?

ROBERT. Ah ! c'est moi, c'est moi. Je suis le plus méchant des hommes. Mais je vous demande pardon ; je ne ferai plus rien à l'avenir.

LE PORTE-VOIX. Et tout ce que tu as fait ? Tu ne feras plus rien ? Qui m'en répondra ?

ROBERT. Moi, moi !

LE PORTE-VOIX. Me le promets-tu ?

ROBERT. Oui, je vous le jure.

LE PORTE-VOIX. Eh bien, je te fais grace. Il ne tiendrait pourtant qu'a moi de te foudroyer.) (*Le fantôme agite sa torche qui répand un grand éclat de lumière et s'éteint. Robert tombe étendu de tout son long, le visage contre terre.*)

SCENE XVI.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, ROBERT, LE FANTOME. (M. de Juliers entre dans le salon, tenant un flambeau à la main.)

M. DE JULIERS. Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends ?

ROBERT, *sans lever la tête.* Mais, est-ce que je

fais du bruit donc? Mon Dieu, mon Dieu! Ah! ne m'approchez pas.

M. DE JULIERS, *l'apercevant*. Qui est là?

ROBERT. Eh! vous savez bien qui je suis. Vous m'aviez fait grace.

M. DE JULIERS. Moi, je vous ai fait grace?

ROBERT. Je ne vous ai pas volé. Je ne serai plus méchant, je ne le serai plus.

M. DE JULIERS. Mais n'est-ce pas Robert?

ROBERT. Eh oui, je suis Robert; grace, grace!

M. DE JULIERS. Que faites-vous donc, mon ami, dans cette posture? (*Il pose la lumière à terre, va à lui et le relève.*)

ROBERT, *se débattant d'abord, et le reconnaïssant ensuite*. M. de Juliers! c'est vous? (*son visage s'éclaircit.*) Ah! il est parti. (*Il tourne la tête de tous côtés; il aperçoit le fantôme, et se retourne avec effroi.*) Le voilà encore? Le voyez-vous? (*Frédéric va ouvrir la porte du cabinet.*)

SCENE XVII.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet, sortant du cabinet avec des flambeaux, LE FANTOME. (Louise et Duverney le cadet témoignent quelque frayeur à l'aspect du fantôme. Les autres poussent de grands éclats de rire).

M. DE JULIERS. Que signifie tout ceci?

FRÉDERIC, *s'avançant*. Rien que de fort simple, mon papa. Ce grand fantôme, c'est votre palefrenier, avec votre perruque et votre robe de palais.

LE PALEFRENIER *jette à terre son déguisement*

et paraît en souquenille. Oui, monsieur, c'est moi.

M. DE JULIERS. Voilà un fort vilain badinage, mon fils.

FRÉDERIC. Mon papa, demandez à la compagnie si M. Robert ne l'a pas mérité. Il voulait faire peur à ces petits (*en montrant Louise et Duverney le cadet*). Je n'ai fait que le prévenir. Qu'il fasse voir le masque effroyable qu'il a dans sa poche.

M. DE JULIERS, *à Robert.* Cela est-il vrai?

ROBERT, *lui donnant le masque.* Hélas ! oui, monsieur, le voilà.

M. DE JULIERS. Vous n'avez donc que ce que vous avez mérité?

DOROTHÉE. C'est nous qui avons engagé Léonor à permettre que M. Frédéric lui donnât cette leçon.

ADÉLAÏDE. Si vous saviez toutes les autres méchancetés qu'il a faites !

M. DE JULIERS. Quoi ! monsieur, est-ce donc ainsi que vous vous annoncez chez moi le premier jour que vous y entrez ? Vous m'avez manqué dans mes enfants, qui se faisaient une fête de vous recevoir. Vous avez manqué à ces demoiselles, que vous deviez respecter. Retournez chez M. votre père. En vous voyant chasser d'une maison honnête, il apprendra de quelle importance il est de corriger les vices de votre cœur. Je ne veux point de vos détestables exemples pour mes enfants. Allez, monsieur, et ne reparaissez plus ici. (*Robert confondu se retire.*)

SCENE XVIII.

M. DE JULIERS, FRÉDÉRIC, LÉONOR, JULIE, DOROTHÉE, ADÉLAÏDE, LOUISE, DUVERNEY l'aîné, DUVERNEY le cadet.

M. DE JULIERS. Et vous, mes amis, si la circonstance excuse peut-être aujourd'hui ce que vous avez fait, ne vous permettez plus de ces jeux à l'avenir. Les frayeurs dont on est frappé dans un âge aussi tendre que le vôtre peuvent avoir des suites funestes pour toute la vie. Ne vous vengez des méchants qu'en vous montrant meilleurs; et souvenez-vous, d'après l'exemple de Robert, qu'en voulant faire du mal aux autres, on le fait le plus souvent retomber sur soi-même.

ABEL.

Le petit Abel, à peine âgé de huit ans, venait de perdre sa mère. Il en fut si affligé, que rien ne pouvait lui rendre la gaîté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son père.

Ils allaient cependant le voir quelquefois. Abel quittait alors ses habits de deuil; et quoiqu'il eût le chagrin dans le cœur, il s'efforçait de prendre une figure joyeuse. M. Duval était sensible à cette attention délicate de son fils; mais il n'en ressentait qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mère de cet aimable enfant; et son désespoir le poussait à grands pas vers le tombeau.

Il y avait près de quinze jours qu'Abel n'était allé le voir. Sa tante, sous différents prétextes, avait toujours éludé ses instances. M. Duval était dangereusement malade. Il n'osait demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain Abel s'était éveillé de bonne heure, et il tourmentait sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son père. Il vit qu'on lui faisait reprendre ses habits de deuil.

ABEL. Pourquoi ce vilain noir, aujourd'hui que nous allons chez mon papa ? Qui est donc mort encore ?

Sa tante était si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

ABEL. Eh bien ! si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir plus longtemps ; et laissant éclater sa douleur : C'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle.

ABEL. Il est mort ! O mon Dieu, ayez pitié de moi ! C'est d'abord maman, et ensuite mon papa. Pauvre petit enfant abandonné que je suis, sans père ni mère ! O mon papa ! O maman !

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire

Ne t'afflige pas, lui disait-elle, tes parents te restent encore.

ABEL. Et où donc? Où les retrouver?

SA TANTE. Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, et ils auront toujours l'œil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage, honnête et laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne, et sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

ABEL. Hier au soir! Quand je me réjouissais de l'aller embrasser aujourd'hui! Hier au soir! Il n'est donc pas encore à l'église? O ma tante! je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux! Ah! il craignait de m'affliger, et je l'aurais peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chère tante, je vous en supplie.

SA TANTE. Eh bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie; j'étais pauvre, et je ne subsistais que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la providence. Elle veille pour nous. Tranquillise-toi, mon petit ami.

ABEL. Il faut bien que je me tranquillise. Mais, ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, et ils sortirent. Le

jour était sombre, il tombait un brouillard épais, Abel marchait en pleurant.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils la trouvèrent tendue de noir. Le cercueil était sur la porte. Tous les amis de M. Duval étaient autour de lui ; ils pleuraient, ils sanglottaient, ils disaient tous que sa vie avait été pleine d'honneur et de probité. Le petit Abel fendit la presse, et se jeta sur le cercueil. D'abord, il ne put proférer une seule parole ; enfin il releva sa tête en s'écriant : O mon papa ! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolais, lorsque maman mourut, et pourtant tu pleurais toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa !

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche était ouverte, et sa langue restait immobile. Ses yeux, tantôt fixes, tantôt hagards, n'avaient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenait embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, et la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son père. Elle n'osait le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnèrent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardait était sortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, et cout à l'église. Les prêtres achevaient les prières des morts. On descendait le cercueil en silence. Un cri se fait entendre : Enter-

rez-moi avec mon papa. — Abel s'était précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé !

On le retira pâle, défait, tout meurtri, et on l'emporta hors de l'église.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisait revenir à lui, par intervalle, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première douleur se calma. Il ne pleurait plus, mais il était encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avait pas été inconnu. Il alla chez sa sœur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père. Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils, et il gagnait tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernait déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisait prospérer avec tant d'habileté, que M. Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avait toujours soutenu sa tante de ses économies; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchait, qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant ce qu'il avait une fois éprouvé à cette époque; et il avouait que c'était aux sensations dont il était alors affecté qu'il devait les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNÉE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'était pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit ; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix.

Ainsi que les Romains s'adressaient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très honoré père, je viens.... Ah !... je viens....

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvait point. Le pauvre malheureux se tourmentait et suait à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher ; et l'ayant embrassé tendrement ; il lui dit : voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé ?

PORPHIRE. Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour cela. C'est mon frère qui est en rhétorique. Oh ! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire Grecque.

M. DE VERMONT. Non, mon ami, cela n'est pas

nécessaire. Ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère.

PORPHIRE. Oh! il a bien été quinze jours à le composer, et moi aussi longtemps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il fallait m'en souvenir. Hier encore, je le déclamais si bien à votre tête à perruque! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvait vous le dire!

M. DE VERMONT. J'étais alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE. Vous m'avez entendu? Ah, mon papa, que je vous embrasse! Je le disais bien, n'est-ce pas?

M. DE VERMONT. A merveille.

PORPHIRE. Oh, c'est qu'il était beau!

M. DE VERMONT. Ton frère y a mis toute son éloquence. Mais je te l'avoue, j'aurais mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE. Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec!

M. DE VERMONT. Oui, si tu te bornais à me dire: mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvais-tu pas chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

PORPHIRE. Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille,

vos amis et votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT. Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

PORPHIRE. O mon papa, de tout mon cœur.

M. DE VERMONT. Eh bien ! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avais besoin de recourir à personne.

PORPHIRE. Je ne croyais pas être si savant. Mais, c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurais jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des compliments à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT. Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE. Je sens bien à peu près ce que vous voulez me dire ; mais je ne saurais le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT. Très volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitais tout à l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse la durée de son bonheur ; à un malheureux, la fin de ses peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public, qu'il lui donne la force d'esprit et le courage né-

cessaires pour les exécuter, qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités ; à des enfants la conservation de leurs parents, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse ; aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfants ; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, et adresser des vœux au ciel pour qu'il les fassse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le désir de se réconcilier avec nous.

PORPHIRE. O mon papa, que je vous remercie ! me voilà en fonds de compliments pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais, dites-moi, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. DE VERMONT. C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu?

PORPHIRE. Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT. Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE. Ah! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT. Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

PORPHIRE. O mon papa, quelle belle perspective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT. Saint-Cloud s'offrit à notre vue; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE. Eh bien, mon papa! est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. DE VERMONT. Pas mal. Je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

PORPHIRE. Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher, et on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT. Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE. Ah! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quarts de mille et les demi-milles, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT. Fort bien, mon fils; ton observation est très juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE. Je ne m'en souviendrais pas mieux, si c'était d'hier. D'abord, comme je me sentais ingambe, et que j'étais glorieux de vous le montrer, je voulus aller très vite, et je faisais je ne sais combien de faux pas. Vous me tranquillisâtes d'aller plus doucement, parce que la route était longue. Je suivis votre conseil; je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyais, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentait un banc de pierre ou une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis, nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis tout en marchant, quatre vers latins que mon précepteur m'avait donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue ni d'ennui; et le bon repas que nous fîmes en arrivant acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT. Voilà un récit très fidèle de

notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres sur lequel il allait tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui était tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrais.

PORPHIRE. Eh! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT. Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE. Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étais si content! Si vous saviez combien cela me délassait! J'en marchais bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT. La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE. Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT. Le coup d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnait, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre.

L'ardeur avec laquelle tu voulais courir, sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporterait à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savait la modérer. Les connaissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures ; ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaîment, malgré la pluie et l'orage ; il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourraient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course n'est qu'une faible image de la récompense que Dieu nous réserve, à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE. Oui, mon papa, cela cadre tout juste. Oh ! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui.

M. DE VERMONT. C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour ? Le ciel était serein dans ce moment, et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

PORPHIRE. Oh! oui. J'étais fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT. Le serais-tu de même, aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré faible et nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers aliments. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, tout avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnaissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parents toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?....

PORPHIRE. Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé; j'aime mieux porter ma vue sur

l'avenir. Tout ce que j'aurais dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT. Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme à mon tour pour toi dans ce renouvellement de l'année.

LES ÉTRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

—

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
ÉDOUARD, son fils.
VICTORINE, sa fille.
CHARLES, ami d'Édouard.
ALEXIS, jeune orphelin.
COMTOIS, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS. Eh quoi! de si bonne heure ici, monsieur Charles?

CHARLES. Ah! c'est vous que je cherchais, Alexis.

ALEXIS. Moi, monsieur? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite?

CHARLES. Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien! avez-vous eu de jolies étrennes?

ALEXIS. Oh mon Dieu! que me demandez-vous? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contents.

CHARLES. Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine?

ALEXIS. Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avait pour

mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf? c'est d'Edouard que je le tiens. Il avait été acheté pour lui; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur; et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES. C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes!

ALEXIS. Oh! sûrement. Son papa est si riche! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui; et ce que l'on a tous les jours ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES. J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu? Il vous aura sûrement fait voir les présents qu'on lui a faits?

ALEXIS. Oui, mais comment me les rappeler tous? Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES. Ce n'est pas là ce que je désire le plus de savoir: ce sont les friandises et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS. Oh! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac, et à l'égard des joujoux,

qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES. Et quoi, par exemple ?

ALEXIS. Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur ; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions ?

CHARLES. Je sais bien ce que je fais. J'avais mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

ALEXIS. Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

CHARLES. Je ne les dis à personne. Cependant, si vous me promettiez d'être discret....

ALEXIS. Je ne fais jamais de rapport.

CHARLES. Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS. Voilà ma main.

CHARLES. Eh bien ! je vous dirai en confidence qu'Edouard a été bien attrapé.

ALEXIS. Mon bon ami ! Je ne le souffrirai pas.

CHARLES. En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

ALEXIS. Comment ! vous pourriez faire tort à mon cher Edouard ?

CHARLES. Oh ! je n'en ferai ni à sa santé ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS. Mais, s'il est attrapé, c'est qu'on le trompe.

CHARLES. Non; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS. Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES. Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être ; ce qui serait partageable, s'entend.

ALEXIS. Eh bien ! comment pourrait-il perdre à ce marché ? Son papa n'est pas si riche que le vôtre ; et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES. Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent ; tenez, cette montre que voici. Mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS. Et vous n'avez eu rien de plus?

CHARLES. Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boites de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'était une autre affaire. C'est alors que j'avais des bonbons et des colifichets de toute espèce. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi ; et avant hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez....

ALEXIS. Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitié de gâteau et d'une petite boite de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu

de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guère vous croire.

CHARLES. Que voulez-vous dire, M. Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez....

ALEXIS. Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre affaire; et si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES. Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avait eu rien pour ses étrennes?

ALEXIS. Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il serait malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire....

CHARLES. Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS. Quoi donc, est-ce que vous persistez encore?...

CHARLES. Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez?

ALEXIS. Je ne recevrais rien, n'ayant rien à donner; et je lui rendrais sa parole.

CHARLES. Votre serviteur très-humble. Gardez

vos bons conseils. Notre convention est une gageure; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre...

ALEXIS. Encore jurer, M. Charles? fi de vos serments! Je suis bien pauvre, mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusque'à votre montre, je ne voudrais pas faire un serment inutile.

CHARLES. Allez, vous êtes un enfant. Sans ce serment, comment serait-on lié à sa promesse?

ALEXIS. Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurais que penser de vous.

CHARLES. Vous croyez donc qu'Édouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, *avec chaleur*. Si je le crois! Il n'aurait qu'à y manquer, je ne le regarderais plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES. C'est ce que nous verrons. Rappelez-

lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS. Je n'ai rien à lui rappeler ; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES. Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS. Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine ?

CHARLES. Je me moque de lui, comme il se serait moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS. Non, non, monsieur ; je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, *en sortant*. A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCENE II.

ALEXIS, *seul*. Je n'aurais jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenait si dure pour son ami? Quelle avarice, quelle bassesse! Au reste, c'est la faute d'Édouard, et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCENE III.

ALEXIS, ÉDOUARD.

EDOUARD, *tenant un billet à la main*. Ah ! mon cher Alexis ! je mériterais de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne.*)

ALEXIS. Je sais tout ce qu'il contient, mon ami.

Mais aussi qui t'engageait à faire ce marché ? Il me semble que tu aurais dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parents n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

EDOUARD. D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS. Eh bien ! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée ?

EDOUARD. Parce que l'année dernière, et encore celle d'auparavant, Charles avait eu de plus belles étrennes que moi. Je croyais....

ALEXIS. Oui, tu croyais en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

EDOUARD. Ah ! si j'avais su me contenter de ce qui devait m'appartenir !

ALEXIS. Point de regrets, mon ami. N'en aurastu pas encore assez de ta moitié ?

EDOUARD. Tu crois donc ?....

ALEXIS. N'achève pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole ?

EDOUARD. Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part ?

ALEXIS. Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

ÉDOUARD. Mais comment son père l'aurait-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu toutes les années précédentes recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS. C'était de sa maman; elle n'est plus.

Son père pense comme le tien ; au lieu de bagatelles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

ÉDOUARD. Oh! je le connais. Charles niera ce qu'il devait partager avec moi, et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS. S'il en agissait de cette manière, ce serait un fripon.

ÉDOUARD. Et dans ce cas, serais-je obligé de lui tenir parole?

ALEXIS. Pourquoi non? C'est comme si tu disais que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

ÉDOUARD. Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas?

ALEXIS. Et pourras-tu te le cacher à toi-même?

ÉDOUARD. Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante.

ALEXIS. As-tu fait cette exception dans votre traité?

ÉDOUARD. Hélas! non vraiment.

ALEXIS. Ainsi cela s'entendait de tout ce que tu pourrais recevoir.

ÉDOUARD, *frappant du pied*. Mais que ferai-je donc?

ALEXIS. Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

ÉDOUARD. Si je le veux, toutefois. Qui pourrait m'y forcer?

ALEXIS. L'honneur. Si tu penses assez mal pour

y manquer, Charles aura le droit de te déclarer partout pour un fripon.

ÉDOUARD. Oh ! cela ne m'embarrasse guère ; je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourrait-il me convaincre ?

ALRXIS. Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

ÉDOUARD. Quoi ! tu aurais pu me trahir? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS. J'en aurais la mort dans le cœur, mon cher Édouard. Il me serait bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention. Mais, s'il m'avait appelé en témoignage, il aurait toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

ÉDOUARD. Tu aurais pris son parti contre moi, et je serais ton ami ! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS. Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié était pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais, au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner ; et, si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

ÉDOUARD. Un bon ami, vraiment, qui voudrait me voir dépouiller !

ALEXIS. Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même ? Pourquoi t'engager dans une promesse par laquelle tu t'exposais à perdre ?

ÉDOUARD. Mais aussi je pouvais y gagner.

ALEXIS. Et alors aurais-tu exigé que Charles remplît ses engagements envers toi?

ÉDOUARD. Belle question!

ALEXIS. Pourquoi donc ne remplirais-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

ÉDOUARD. Oui, pour la moitié de tout ce que je possède?

ALEXIS. L'autre moitié te reste. Eh bien! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense surtout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage seront forcés de t'admirer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi; au lieu que tu marcheras devant lui la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étais riche, tu ne gémirais pas longtemps de cette perte; je voudrais te donner tout, tout ce que j'aurais, pour t'en dédommager.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étais un garçon injuste et intéressé; mais, va, je ne le serai plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles

en prenne la moitié. Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser, pour avoir eu des idées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS. Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connaissais ton cœur, et je savais le parti que tu allais prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques jours, tu t'en serais dégoûté, et tu l'aurais donné au premier venu.

ÉDOUARD. Oui, tu me connais bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnaissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur ?

ALEXIS, *en l'embrassant*. M'aimer toujours, Edouard.

ÉDOUARD. Oui, toujours, toujours, mon Alexis ! Allons, je vais chercher mes présents ; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrais encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS. Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCENE IV.

ALEXIS, *seul*. Non, quand tout cela serait pour moi-même, je n'en aurais pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs ! Ce sacrifice lui coûte, sans

doute. Eh bien ! il n'en est que plus glorieux. J'étais sûr de sa droiture ; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCENE V.

ALEXIS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *portant par les deux anses une grande corbeille.* Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confitures. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu, prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boite.

ALEXIS. Non, non ; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croirait peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits ; deux pour l'un, et deux pour l'autre.—Six cornets de pastilles; trois pour chacun. (*Il fait deux parts, qu'il place aux deux bouts de la table.*) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse?

EDOUARD. Deux cents.

ALEXIS, *après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix.*) Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres.

EDOUARD. Et ces quatre compagnies de soldats? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille ! N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS. J'en aurais, si tu les gardais. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillants que les bleus. — Un jeu de loto, et un microscope.

EDOUARD. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partage.

ALEXIS. Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendrait nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant connaître mille beautés de la nature, qui se déroberaient à nos regards.

EDOUARD. Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS. Tu n'aurais jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent ?

EDOUARD. Les neuf Muses, et les quatre Saisons.

ALEXIS. Donne-lui les saisons. Tu as droit à la meilleure part ; et les Muses ne se séparent jamais. Mais, veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté*). Les voilà dans son lot.

EDOUARD. Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS. Ce que j'aurais fait moi-même à ta place. — Ha ! ha ! des estampes encadrées ! J'avais oublié de lui en parler.

EDOUARD, *avec joie*. Est-il bien vrai, mon ami ?

ALEXIS, *d'un air sévère.* Et qu'importe? N'est-ce pas comme s'il le savait? Combien y en a-t-il? Voyons. Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les princes régnants de l'Europe; et là, les grands hommes de France.

EDOUARD. Eh bien! lesquels choisirons-nous?

ALEXIS, *lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.* Ah, mon cher Edouard! notre choix est tout fait. Voici La Fontaine et Fénélon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits; ensuite il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*) Voilà tout, je crois?

EDOUARD, *tristement.* Hélas! oui.

ALEXIS. Pourquoi cet air si triste?

EDOUARD. C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS. Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux. C'est toi qui l'as voulu et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours?

EDOUARD. Oui, oui; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS. N'y pense plus, mon ami. Tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (*Il sort.*)

SCENE VI.

EDOUARD, *seul.* Oh, oui! mourir de honte! Il

se moquera de moi, voilà tout. S'il avait eu honte, il ne m'aurait pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste.*) Et il faut que je me prive de tant de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerais mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens ! Et ce loto que j'avais tant désiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auraient fait une armée ! Tout cela était à moi. Je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais non : Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

SCENE VII.

ÉDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE, *regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.* Que fais-tu donc là, mon frère ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y aurait une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce serait une fort aimable galanterie ?

EDOUARD. Ah, ma sœur ! je le voudrais, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE. Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah ! j'entends, c'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

EDOUARD. Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon ; je voudrais, pour tout ce que je possède, avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE. Mais enfin, que veut dire ce déménagement ?

EDOUARD. Que je suis bien puni d'avoir été si avide ! Il faut que je cède à Charles la moitié des présents que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE. Au lieu de me les donner ! Et à quel propos ?

EDOUARD. Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur, j'ai eu beaucoup, et lui rien.

VICTORINE. Il n'aurait donc rien de moi ; c'est la justice.

EDOUARD. Que veux-tu ? Nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole ; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE. Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours.

EDOUARD. Mais n'a-t-il pas raison?

VICTORINE. Lui? jamais. Et je parierais même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

EDOUARD. Sérieusement tu le croirais, ma sœur? mais non, non ; tu lui fais injure. Alexis est trop généreux.

VICTORINE. C'est toi qui es trop faible. Il pren-

drait bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y était intéressé.

EDOUARD. Je suis son ami. Il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE. Ha, ha, ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

EDOUARD. Cela vaudrait toujours mieux.

VICTORINE. Et d'une manière si ridicule ! Oh comme ils vont se moquer de toi ! Ha, ha, ha !

EDOUARD. Alexis se moquerait de moi ?

VICTORINE. S'il aide à te tromper.

EDOUARD. Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE. Eh bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes, lorsqu'ils pensent t'attraper !

EDOUARD. Oui, que je me déshonore pour sauver ces misères !

VICTORINE. Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

EDOUARD. Et par quel moyen ?

VICTORINE. Le voici. C'est d'aller compter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui serait plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présents. Je me charge de la mission.

EDOUARD. Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE. A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer? Je le veux aussi. Je ne perds rien à cela.

Tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne serait que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCENE VIII.

EDOUARD *seul.* Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit ? Il est vrai que ce ne serait pas bien. J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devais tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah ! si Alexis était ici pour me décider ! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCENE IX.

ÉDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS. Charles ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

EDOUARD. Il me trompe, j'en suis sûr ; il faut encore que je paraisse content !

ALEXIS. N'as-tu pas sujet de l'être ? Tu as rempli ton devoir.

EDOUARD. Eh bien, je tâcherai de me vaincre

et faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disait tout à l'heure ma sœur ? qu'il fallait prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présents, que de cette manière je conserverais mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS. Et le repos de ta conscience, le conserverais-tu aussi par ce moyen ?

EDOUARD. Hélas! non ; je sentais déjà en moi qu'il serait malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS. Pourquoi donc balancer davantage ? O mon cher Edouard ! ne résistons jamais à ces premiers sentiments de droiture et de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux ? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusements. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

EDOUARD. Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, et c'est à toi que je le devrai. Je me fais gloire de sentir le prix de ton conseil ; et je le suivrai, quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères! pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS. Bien comme cela, mon ami ! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

EDOUARD. Prends toujours soin de ma faiblesse ; et si tu me voyais fléchir, parle pour moi.

ALEXIS. Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement ; c'est Charles qui s'avance.

SCENE X.

CHARLES, ÉDOUARD, ALEXIS.

CHARLES, *avec l'air un peu embarrassé.* Bonjour, Edouard ; Alexis est venu me dire que tu me demandais. Me voici. Je suis cependant fâché...

EDOUARD. De quoi es-tu fâché, mon ami ?

CHARLES. De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je...

EDOUARD. N'est-ce que cela ? sois tranquille.

ALEXIS. Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. Si vous saviez quelle joie il s'en est promis ! N'est-ce pas, Edouard ?

EDOUARD. C'est de tout mon cœur. (*Il prend Charles par la main et le conduit vers la table.*) Tiens, voilà tous mes présents que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS. Il y avait deux choses qui n'étaient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Edouard, suivant vos conventions, pouvait les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

EDOUARD. J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai

gardé les neuf Muses ; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenait. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES. Eh non, mon ami ! je suis content.

EDOUARD. Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient ; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES *veut courir après lui pour le rappeler.* Où vas-tu donc ? ce n'est pas la peine.

ALEXIS, *l'arrêtant.* Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCENE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS. Eh bien, monsieur, convenez-en, Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES, *confus.* Est-il vrai ? Vous me faites rougir. Et je ne sais comment....

ALEXIS. Ce n'est pas votre faute si vos parents ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, *en se détournant.* Le pauvre Edouard!

ALEXIS. Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous

en imposer qui l'aurait rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

SCENE XII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

EDOUARD, *revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles.* Tiens, voilà qui t'appartient par dessus le marché.

CHARLES, *le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.* Non, non; c'en est trop.

EDOUARD. Prends-le, je te le donne; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir celé quelque chose. Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS, *en regardant fixement Charles.* Oui, je le suis, à la face de tout l'univers. (*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, monsieur Charles! Qu'avez-vous donc?

CHARLES. Rien, rien; si ce n'est que je suis un malheureux, qui.... qui vous a trompé.

ALEXIS. Toi, me tromper! Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance, fils de bons voisins et de bons amis?

CHARLES. Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout à fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises, mais... mais... (*Il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étais un

trompeur, tandis que tu étais si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement, par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

ÉDOUARD, *lui sautant au cou.* Oh! toujours, toujours, toute ma vie! Comme tu me ravis de plaisir! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas...

SCENE XIII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE. Allons, vite, vite, qu'Alexis vienne trouver mon papa.

ALEXIS. O ma chère Victorine! ne pourrait-il attendre un moment? Ce serait me dérober un plaisir, un plaisir!...

VICTORINE. Oui, de faire quelque nouvelle escroquerie à mon frère? Venez, venez; mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

ÉDOUARD. Ma sœur, ma sœur! quelques minutes encore!

VICTORINE, *en se retournant d'nn air moqueur.* Mon frère, mon frère! Non cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

SCENE XIV.

CHARLES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *prenant la main de Charles.* O mon cher ami, que je suis touché de ce noble retour! Je n'étais pas en droit de l'espérer.

CHARLES. Comment! lorsque tu me donnais la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi?

ÉDOUARD. Ah ! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtait. Non, jamais je n'aurais eu la force de tenir ma parole sans les encouragements d'Alexis.

CHARLES. Eh! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité ! Lorsqu'ensuite je suis venu, et que j'ai vu combien de loyauté tu avais mis dans le partage...

ÉDOUARD. Moi, le partage ! C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre ; mais il me faisait trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnais et je croyais m'enrichir.

CHARLES. Ah ! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurais plus osé te regarder en face. J'étais loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

ÉDOUARD. Et moi donc, comme j'étais tourmenté! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux. Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis ! Si pauvre, avoir tant de droiture ! N'est-ce pas, qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses ?

CHARLES. Lui? mon cher Édouard ! D'où te viendrait ce vilain soupçon?

ÉDOUARD. C'est ma sœur qui, par jalousie, voulait me e faire accroire.

CHARLES. Ah! si tu l'avais entendu parler de toi!

Comme il soutenait vivement ton parti! j'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie ; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

ÉDOUARD. Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES. Que dis-tu ? Moi ! Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devait entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre, et lui de le gagner.

ÉDOUARD. Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire? Nous pouvons nous donner bien du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES. Bien, bien! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

ÉDOUARD. Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair. (*Il sort en courant.*)

SCENE XV.

CHARLES, *en remplissant la corbeille.* Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content! et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter! Ah! je ne la céderais pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurais encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant désiré, qu'à le garder pour moi? Je voudrais être mon papa pour l'enrichir. Grâce à lui, je sens à présent qu'être

juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCENE XVI.

ÉDOUARD, CHARLES, COMTOIS.

ÉDOUARD, *à Comtois qui le suit.* Entrez, entrez, Comtois. (*Il ferme la porte au verrou.*) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS. Oh! de grand cœur, monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

ÉDOUARD, *à Charles.* As-tu fini, mon ami?

CHARLES. J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

ÉDOUARD. C'est bien pensé; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES. Voilà qui est fini.

ÉDOUARD, *à Comtois.* Bon! vous n'avez qu'à prendre la corbeille et la porter secrètement où je vous ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, et surtout prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES. Attends donc; voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons. (*On entend la voix d'Alexis qui frappe à la porte et qui dit :*) Ouvrez, ouvrez; c'est moi.

ÉDOUARD. O mon Dieu! qu'allons-nous faire? (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES, *mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.* Tenez, vous glisserez ceci dans la corbeille.

ÉDOUARD, *en lui présentant la corbeille.* Prenez-la sous le bras, et tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES. Oui, oui, tout contre la muraille; et vous tâcherez de vous esquiver, sans qu'il vous voie.

COMTOIS. Laissez-moi faire.

ALEXIS, *de derrière la porte.* Eh bien, m'ouvrirez-vous? Édouard, ton papa me suit de près.

ÉDOUARD, *à Charles.* Je peux lui ouvrir maintenant?

CHARLES. Oui; c'est fait. (*Il fait un signe à Comtois de ne pas faire du bruit.*)

SCENE XVII.

ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte à Alexis.* Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés. (*Il le prend par la main, et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.*)

ALEXIS. Et à quoi donc? (*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*) A qui en veut-il avec ses mines? (*Il se retourne et aperçoit le domestique.*) Ha, ha! qu'est-ce qu'il porte là? (*Il va vers lui, et veut regarder dans la corbeille.*)

COMTOIS, *lui retenant le bras.* Doucement, monsieur Alexis; c'est un secret.

ALEXIS. Comment! Du mystère?

COMTOIS. Vous l'apprendrez tantôt chez vous. *Il veut sortir, Alexis l'arrête.*) Je veux le savoir

en ce moment. Ah ! si j'avais deviné ! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis ?

ÉDOUARD. Qu'appelles-tu un outrage ? C'est le faible prix du service que tu viens de nous rendre. (*Il prend la corbeille et la lui présente.*) Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES, *lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.* Et ceci encore ? (*Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Édouard continue de lui offrir.*)

ALEXIS. Que faites-vous? Non, non, jamais.

ÉDOUARD. Je le veux.

CHARLES. Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami, comme vous l'êtes d'Édouard.

COMTOIS. Si j'osais joindre ma prière à celle de ces messieurs ! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrais bien avoir comme eux la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il serait petit, mais je vous le donnerais de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS. O mon cher Edouard ! mon généreux Charles ! (*Il les embrasse.*) Et vous, mon brave Comtois ! (*en le regardant d'un air attendri*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi ; je ne l'accepterai jamais.

EDOUARD. Veux-tu me chagriner ?

CHARLES. Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié ?

SCÈNE XVIII.

M. DUFRESNE, ÉDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE, *qui est entré depuis un moment à l'improviste, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel, ensuite il s'avance, comme s'il n'avait rien entendu, et dit :* Eh bien ! vous trouverai-je toujours en querelle !

EDOUARD, *courant à lui.* Ah, mon papa ! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole....

CHARLES. Il me rend à l'honneur....

EDOUARD. Et il méprise notre reconnaissance.

ALEXIS, *se jetant dans les bras de M. Dufresne.* O mon digne protecteur, mon second père ! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on voulait vous inspirer sur son compte ; et j'irais maintenant me démentir ! Non, non ; je me rendrais suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Me me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE. Mes chers enfants, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présents ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard et à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnaissance.

EDOUARD. Ah, mon papa! de quel plaisir voulez-vous me priver !

CHARLES. Vous me punissez, Monsieur, comme je le méritais peut-être tout à l'heure; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah ! par pitié, daignez vous joindre à moi, pour obtenir d'Alexis....

ALEXIS, *à M. Dufresne*. Non, non; de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE. Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y aurait que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère, qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS. Vous m'y forcez, monsieur, je vous obéis. Oh ! quelle joie pour elle ! Mais, au moins, qu'Édouard garde ses présents.

M. DUFRESNE, *tirant sa bourse*. Eh bien ! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachette en son nom, pour ces trois louis d'or

ALEXIS. Ah! mon cher monsieur Dufresne! arrêtez, arrêtez! Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnaissance... Ma pauvre mère ! Il y a bien longtemps qu'elle ne se sera vue si riche ! O mes bons amis ! (*Il embrasse Édouard et Charles sans pouvoir leur parler.*)

M. DUFRESNE, *à Édouard*. Mon fils, je te dois aussi une récompense pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

ÉDOUARD. Eh! mon papa! comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui !

M. DUFRESNE. Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

ÉDOUARD. Oh! comme je vais profiter près de lui!

ALEXIS, *se jetant aux genoux de M. Dufresne.* Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés?

M. DUFRESNE, *le relevant.* Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimais ton père.

CHARLES. Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne, et je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE. Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur; et soyez hommes ce que vous êtes enfants.

LE RETOUR DE CROISIÈRE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES :

M. DE FAVIÈRES.
Mme DE FAVIÈRES.
MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, leurs enfants.
M. DE BLEVILLE, fiancé de Mélanie.
M. ARMAND, précepteur des enfants.
THOMAS, jardinier.
FANCHON, sa femme.
COLIN, leur fils.
MATHURIN, vieux fermier.
Troupes de jeunes filles et de jeunes garçons du village.
Foule de paysans.

La scène se passe à l'entrée du château de M. de Favières, situé sur le bord de la mer à deux lieues de Marseille.

T. 2 page 184.



Le retour de Croisière.



Euphrasie.

T. 2. page 2..

Le fond du théâtre représente le château. Il est bordé d'une terrasse, d'où l'on descend dans le jardin, qui vient aboutir au parc par une grande allée.

La toile, en se baissant, sépare le parc du jardin.

SCÈNE PREMIERE.

THOMAS, COLIN.

THOMAS *est occupé à ratisser une allée; Colin accourt à perte d'haleine, et se presse en tremblant contre son père.* Eh bien, eh bien, petit drôle! où cours-tu ainsi tout effaré?

COLIN. Ah! mon père, mon père, je suis mort.

THOMAS. C'est encore fort heureux d'avoir assez de voix pour le dire. Mais qu'est-ce donc?

COLIN. Un revenant! un revenant!

THOMAS. Un revenant en plein jour? Je crois que tu veux te moquer de ton père. Et quelle mine a-t-il? d'une bête ou d'un homme?

COLIN. C'est... c'est fait comme un homme.

THOMAS. Imbécile que tu es! C'est donc un homme. A-t-il une bouche, des yeux, des pieds, des mains?

COLIN. Oui, une bouche, des yeux, des pieds, des mains, de tout cela, comme nous, et non pas comme nous pourtant.

THOMAS. Quels sots contes viens-tu me faire-là?

COLIN. Oh! si vous l'aviez vu! C'est, Dieu me le pardonne, une ombre de Turc.

THOMAS, *un peu effrayé.* Une ombre de Turc?

COLIN. Oui, oui, mon père. Vous m'avez fait voir des Turcs à Marseille. Eh bien, c'est la même chose. Une longue robe qui lui bat les talons, un

manchon sur la tête, un couteau de cuisine à sa ceinture, une grande barbe grise, et un visage de mort sur le sien. (*On entend du bruit derrière la charmille.*) Oh! c'est lui, mon père, c'est l'ombre, c'est le Turc. Sauvons-nous, sauvons-nous! (*Il s'échappe.*)

THOMAS, *avec un air d'inquiétude.* Colin, Colin! veux-tu bien revenir?

(Colin, au lieu de se retourner, continue de courir de toutes ses forces. Thomas le poursuit; mais comme son rateau lui échappe des mains, et s'embarrasse dans ses jambes, sa course est ralentie, et il ne peut l'atteindre.)

Ce petit poltron, me laisser tout seul! S'il disait vrai, pourtant! Je ne suis pas fait à des ombres de Turc, moi. Oh! je ne resterai pas ici pour les attendre.

(Tandis qu'il se baisse pour ramasser son rateau, M. de Favières, en longue robe rouge, avec un turban sur la tête et un masque sur le visage, s'approche de lui, et le saisit par la camisole. Thomas, en se relevant, l'aperçoit. Il veut fuir; mais se sentant arrêté, il se met à crier avec effroi:)

Au secours! au meurtre! un revenant! un Turc!

SCENE II.

M. DE FAVIÈRES, THOMAS.

M. DE FAVIÈRES *lui mettant la main sur la bouche, et cherchant à lui imposer silence.* Eh bien, Thomas, ne fais donc pas l'enfant. Est-ce que tu ne me reconnais plus?

THOMAS, *sans le regarder.* Il n'y a que Satan qui puisse te connaître. Je ne suis pas de ta clique.

M. DE FAVIÈRES. Ah! je vois ce que c'est. (*Il ôte son masque.*) Regarde-moi à présent.

THOMAS, *le visage caché dans ses mains.* Moi, regarder votre effroyable visage! Laissez-moi aller, ou je crie dix fois plus fort.

M. DE FAVIERES, *tâchant de lui séparer les mains.* Que crains-tu de moi?

THOMAS. Finissez. Vous allez me rôtir. Oh! comme vous brûlez.

M. DE FAVIERES *lui lâche les mains.* Es-tu fou, Thomas? Remets-toi donc, mon ami. Est-ce que ma voix ne t'est plus connue?

THOMAS. Je la connais bonne à faire mourir de peur.

M. DE FAVIÈRES. Regarde-moi seulement à travers tes doigts.

THOMAS. Eh bien, oui; mais reculez-vous.

M. DE FAVIERES, *s'écartant de lui.* Tiens, te voilà satisfait.

THOMAS, *se reculant aussi.* Êtes-vous bien loin? Attendez. *Il écarte un peu ses mains et le fixe.*) Que vois-je? Monseigneur! est-ce vous?

M. DE FAVIERES. Eh oui, mon cher Thomas, c'est ton maître.

THOMAS, *se découvrant un peu plus le visage.* Êtes-vous bien sûr au moins de n'être pas son ombre?

M. DE FAVIERES. Mais, je ne te reconnais plus à mon tour, toi que j'ai vu autrefois si brave et si gaillard.

THOMAS, *le visage tout à fait découvert*, *et le regardant encore.* Oh! oui, c'est bien vous à pré-

sent. (*Il tombe à ses genoux et les embrasse.*) O mon cher maître! pardon de ne vous avoir pas reconnu tout de suite. (*Il se relève.*) C'est mon benêt de fils qui m'avait fourré ces frayeurs dans la tête. (*Prenant un air fanfaron,*) Un revenant! Oh bien oui, comme si je croyais aux revenants, moi!... Mais, monseigneur, où diantre avez-vous chaussé ce grand vilain bonnet? Savez-vous qu'il ne faut pas se jouer avec ces habits de païen? Si vous alliez rester Turc pour toute votre vie! Tenez, je me rappelle fort bien avoir entendu conter cent fois à ma mère qu'elle avait vu quelqu'un qui avait entendu dire de tout temps dans sa famille... Oh! ce que je vous dis là est vrai, au moins.

M. DE FAVIERES. Bon, bon! tu me raconteras un autre jour ton histoire. Sommes-nous seuls?

THOMAS. Oui, vous et moi; car ce sot de Colin ne s'avisera pas de revenir. Il a peur, lui. Voyez pourtant! vous n'aviez qu'à être un esprit; il vous aurait laissé tordre le cou à son père.

M. DE FAVIERES. Ma femme, mes enfants et leur précepteur sont-ils toujours ici?

THOMAS. Eh! sûrement. Ils sont restés pour vous préparer une fête à votre retour. Oh! comme ils vont être contents! Attendez, attendez. Sot que je suis, de ne pas courir leur apprendre cette nouvelle, et la répandre ensuite dans tout le village! (*Il veut sortir.*) Allons, Thomas, allons, mon ami.

M. DE FAVIERES *le retient.* Doucement, dou-

cement. C'est précisément ce que je ne veux pas.

THOMAS. Comment! est-ce que vous ne seriez pas de la fête qu'on célèbre pour la paix? C'est à cause de vous qu'on l'a retardée. Tous les villages voisins ont déjà fait leur feu de joie.

M. DE FAVIERES. Nous ferons aussi le nôtre ; sois tranquille.

THOMAS. Pardienne, nous en ferions pour vous tout seul, quand vous n'auriez pas amené la paix avec vous. Vous êtes un si bon seigneur, et nous vous aimons tant dans le village! Toutes les cloches devraient être en branle déjà. A quoi s'amuse le carillonneur?

M. DE FAVIERES. Mon cher Thomas, un peu de patience. Je paraîtrai bien quand il en sera temps.

THOMAS. Voilà ce qui est fort aisé à dire. Mais je vais crever d'impatience, si cela dure.

M. DE FAVIERES. Et moi, tu me fais mourir de la peur de ton indiscrétion. Ne va pas me ravir la joie que je me suis promise. Veux-tu que, pour ma bien-venue, je sois obligé de te congédier?

THOMAS. Oh! que dites-vous? S'il ne tient qu'à cela, je serai muet comme un poisson. C'est bien mal à vous pourtant de nous laisser plus longtemps dans l'inquiétude. Nous vous croyions pris ou noyé, de ne pas vous voir revenir. Vous ne savez pas tous les soupirs que cette crainte nous a coûtés. O mon bon maître, si nous vous avions perdu! s'il nous avait fallu marcher aux fêtes de la paix en longs crêpes et en habits de deuil! Je frissonne seulement

d'y penser. Nous aurions mieux aimé encore la guerre pour dix ans et ne pas vous perdre.

M. DE FAVIERES. Que je suis sensible à ces témoignages naïfs de ton attachement! Quelle joie plus touchante encore ils me font espérer en rentrant dans ma famille!

THOMAS. Eh bien! que n'y venez-vous tout de suite?

M. DE FAVIERES. Non, te dis-je, mon ami. Je veux doubler ce plaisir par une vive surprise. Fais-moi seulement parler au précepteur de mes enfants.

THOMAS. A M. Armand?

M. DE FAUVIERES. Oui; je lui ai écrit de Marseille pour le prévenir. Lui et toi, vous serez les seuls du mystère. Mais chut! j'entends venir quelqu'un par cette allée. (*Il va se cacher derrière la charmille.*) De la discrétion, Thomas.

SCENE III.

THOMAS, *seul.* Oui, de la discrétion? il n'est pas difficile d'être discret quand on n'a rien à dire. Mais, quand on sait tout ce que je sais; ce secret-là, je sens déjà qu'il m'étouffe. (*Il se tourne, et aperçoit M. Armand.*) Dieu soit loué! Il m'envoie du moins à qui parler.

SCENE IV.

THOMAS, M. ARMAND.

THOMAS, *courant vers lui.* De la joie! de la joie, M. Armand! Nous avons la paix; nous avons monseigneur; nous vous avons; vous m'avez. (*Il jette son bonnet en l'air.*)

M. ARMAND. M. de Favières est ici?

THOMAS, *avec un air important.* Je voudrais bien qu'il n'y fût pas, quand je vous le dis. Je suis, comme vous, de la manigance.

SCENE V.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS.

M. DE FAVIERES, *sortant de derrière la charmille.* Voilà mon secret bien placé! Vraiment, Thomas, je n'aurais eu qu'à me fier à toi! (*Il court vers M. Armand qui l'embrasse*) Mon cher Armand, que je suis aise de vous revoir!

M. ARMAND. O monseigneur, quel jour de fête pour nous!

M. DE FAVIERES. Pourvu que Thomas, avec sa joie folle et son bavardage, n'aille pas renverser tous mes projets,

THOMAS. Ne m'aviez-vous pas dit que M. Armand était du secret? Est-ce que j'en ai sonné le moindre mot à qui que ce soit dans le monde?

M. ARMAND. Oui, parce que tu n'as vu personne que moi.

M. DE FAVIERES. Ne perdons pas un moment. Il faut, mon cher Thomas, que tu me caches dans ta cabane, jusqu'au moment où je veux me montrer.

THOMAS. Je ne demande pas mieux. Venez, venez, vous y serez bien reçu.

M. ARMAND. Ce n'est pas tout. Il faut poster ton fils en sentinelle, pour qu'on n'aille pas instruire madame ou les enfants.

M. DE FAVIERES. Oui, et surtout ne laisser entrer personne chez toi.

THOMAS. Mais, si madame s'y présente, ou bien quelqu'un de vos enfants, je ne peux pas leur fermer la porte sur le nez. Cela ne serait guère poli.

M. ARMAND. Bon! Un homme fin comme toi saura bien trouver quelque prétexte pour les écarter.

THOMAS. Vous avez raison, je vais faire le bec à ma femme.

M. ARMAND. Ne va pas oublier les bouquets.

THOMAS. N'ayez pas peur. Ce n'est pas pour rien que nous sommes en Provence. On ne fera pas grace au moindre bouton. Dans ces jours de plaisirs, les fleurs sont cent fois plus belles à nos chapeaux que dans nos parterres.

SCENE VI.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND.

M. DE FAVIERES. Croyez-vous, mon cher Armand, que madame de Favieres ne soupçonne rien de nos préparatifs?

M. ARMAND. Il ne m'aurait pas été possible de les lui cacher. J'ai mieux aimé les faire de concert avec elle, en lui laissant croire qu'elle vous surprendrait agréablement par cette fête à votre retour. Je lui ai dit que votre croisière serait peut-être encore prolongée. Elle ne charme les ennuis de votre absence qu'en s'occupant de tout ce qui peut faire éclater à vos yeux la joie qu'elle aura de vous revoir.

M. DE FAVIERES. Ainsi donc, c'est moi qui lui donnerai la fête qu'elle compte me donner. Ah! mon cher Armand, que ne vous dois-je pas?

M. ARMAND. J'espère que vous serez content de nos soins. Tout le monde a voulu contribuer à vos plaisirs. J'ai aussi formé quelques jeunes filles et quelques jeunes gens du canton. Ils savent déjà leur rôle à merveille.

M. DE FAVIÈRES. Et moi, pour compléter notre fête, j'amène le fiancé de ma fille, qui s'est couvert de gloire dans un combat contre les Algériens. Il est allé, avec douze hommes, dans une chaloupe, enlever une tartane de ces brigands qui attaquaient un de nos vaisseaux de commerce. Ces habits sont de leurs dépouilles; et j'ai imaginé de les employer à notre déguisement, pour éviter d'être reconnus. Ah! j'oubliais de vous dire que j'amène aussi de Marseille toutes sortes d'instruments. Je les ai laissés près de l'entrée du parc.

M. ARMAND. Tant mieux, car nous n'avions que les ménétriers du village.

M. DE FAVIERES. Je serais fâché que rien manquât à notre fête. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui dans toute ma terre une seule créature qui ne tressaille de joie. La plupart des fêtes ne sont que pour les riches. Il faut que des événements comme celui-ci, où le pauvre est le plus intéressé, soient célébrés avec toute la solennité possible, pour lui en faire mieux sentir le bonheur. Il faut qu'il en conserve longtemps le souvenir, pour le retracer à ses enfants et à ses petits-enfants. Il en vivra plus satisfait de son état, plus attaché à son seigneur, à son roi et à sa patrie.

M. ARMAND. Oh! l'excellent homme ! toujours le même. Vous ne paraissez jamais, que tout ne respire auprès de vous la joie et la bienfaisance.

M. DE FAVIERES, *lui serrant la main.* Eh ! mon ami ! ces plaisirs ne sont-ils pas encore plus doux pour celui qui les donne? (*On voit Colin qui s'avance tout doucement le long de la charmille.*)

SCENE VII.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, COLIN portant un panier de fleurs à son bras.

COLIN. Il faut que ce revenant de Turc ne soit pas si méchant. De quel air d'amitié il parle à M. le précepteur ! Il lui serre la main.

M. ARMAND. N'entends-je pas quelqu'un?

M. DE FAVIERES. Oui. Je cours me cacher là derrière. (*Il s'approche de la charmille et se trouve vis-à-vis de Colin, qui le regarde un moment en face, tout tremblant, et tout à coup s'écrie avec transport :*)

COLIN. Eh ! c'est mon parrain, mon bon parrain ! (*Il jette son panier à terre, s'élance dans les bras de M. de Favières, lui baise les mains et les habits.*)

M. DE FAVIÈRES, *après l'avoir embrassé.* Doucement, mon ami, doucement.

M. ARMAND. Oui, Colin; monseigneur ne veut pas qu'on sache qu'il est arrivé. Garde-toi bien d'en rien dire à personne, au moins.

COLIN. Quoi ! ni à madame, ni aux enfants?

M. ARMAND. C'est précisément à eux qu'il faut le cacher.

SCENE VIII.

M. DE FAVIÈRES, M. ARMAND, THOMAS, COLIN.

THOMAS, *en entrant sans voir Colin.* Allons, monseigneur, vous pouvez me suivre.

COLIN. Ce n'est pas moi qui l'ai dit à mon père, toujours.

THOMAS, *apercevant Colin.* Ah ! tout est perdu. Voilà ce drôle qui va jaser. Moi qui voulais l'envoyer en commission hors du village !

M. ARMAND, *caressant Colin.* Va, va ; je suis sûr qu'il sera tout au moins aussi discret que toi. N'est-ce pas, mon petit ami?

COLIN. Oh ! laissez-moi faire. Je garde mon secret tout comme un autre. Ce ne sera pas la première fois.

THOMAS. Oui! Et quand cela t'est-il arrivé?

COLIN. Eh parguienne, l'autre jour, quand vous me rossâtes pour savoir qui avait dérobé les pommes du jardin, est-ce que je vous dis que c'était moi?

THOMAS. C'est toi qui m'as volé mes pommes ? Attends, attends ! (*Colin se sauve dans les bras de M. de Favières.*) Oh ! tu me le paieras.

M. ARMAND. A la bonne heure, s'il parle de monseigneur.

M. DE FAVIÈRES. Et s'il n'en parle pas, un louis pour sa récompense.

THOMAS. Entends-tu, Colin? un louis!

COLIN. Bah! je l'aurais gardé pour rien, pour l'amour de monseigneur.

M. ARMAND. Et pouvons-nous compter également sur la discrétion de ta femme?

THOMAS. Ma femme? Dès qu'il y a du tripotage à se taire, vous verrez si elle jasera. Je ne sais pas tant seulement le tiers de ce que son mari devrait savoir. Allons, allons. Toi, Colin, reste ici pour empêcher qu'on ne vienne nous surprendre. Mais s'il t'échappe un mot, gare les pommes. Je te coupe les oreilles avec le coutelas de monseigneur. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX.

COLIN, *ramassant son panier et faisant un bouquet.* Si l'on ne sait rien que de moi, l'on n'en saura guère. Mais mademoiselle Mélanie, mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Minette, monsieur Constantin : ces pauvres enfants! cela me fait de la peine qu'ils ne sachent pas que leur papa est ici. Si je le disais à l'oreille à mademoiselle Minette! Elle est bien de mes amies, mademoiselle Minette! C'est la plus petite, mais c'est la plus fûtée. Oh oui! voilà qu'elle le dirait à mademoiselle Alexandrine, mademoiselle Alexandrine à monsieur Constantin, monsieur Constantin à Gothon, Gothon à mademoiselle Mélanie, mademoiselle Mélanie à sa maman, et puis tout le monde serait du secret. Un louis de perdu, et mes oreilles coupées. Oh! il vaut mieux faire le muet. Tant que je ne parlerai pas, je n'en dirai rien à personne, d'abord. (*Il frappe sur sa bouche.*) Allons, te voilà clouée jusqu'à demain.

SCENE X.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, COLIN.

CONSTANTIN, *frappant doucement sur l'épaule de Colin.* Bonjour, mon ami.

ALEXANDRINE, *lui faisant une révérence moqueuse.* Je suis la très humble servante de monsieur Colin.

MINETTE, *lui tendant la main d'un air d'amitié.* Eh! bonjour, monpetit homme. (*Colin lui donne un bouquet, Minette le remercie.*)

CONSTANTIN. Te voilà seul? (*Colin lui répond d'un signe de tête.*)

MINETTE. Maman voudrait parler à ton père. Où est-il? (*Colin lui montre du doigt le côté par où Thomas vient de sortir.*)

ALEXANDRINE. Te moques-tu de nous? Est-ce que tu ne sais pas parler? (*Colin, sans répondre, fixe les yeux en l'air.*)

CONSTANTIN. Mais parle donc.

ALEXANDRINE. (*Lui donnant un coup sur les mains.*) Ah! je t'apprendrai à faire le plaisant.

MINETTE, *retenant Alexandrine.* Doucement, ma sœur, ne fais pas de mal à mon petit Colin. (*Colin regarde Minette d'un air d'amitié.*)

CONSTANTIN, *d'un air impérieux.* Il n'a qu'à parler, ou je le... Est-ce qu'il est devenu muet?

ALEXANDRINE. Ou bien sourd?

MINETTE. Il lui est peut-être arrivé quelque malheur, n'est-ce pas vrai, mon ami? (*Colin lui fait signe que non.*

TOUS LES ENFANTS, *excepté Minette, se jettent sur lui, le secouent, le tiraillent, le pincent, le chatouillent, en s'écriant tous ensemble :*) Oh bien ! tu parleras, tu parleras, tu parleras, ou tu diras pourquoi.

MINETTE, *tâchant de les écarter*. Finissez donc, ou je vais me mettre avec lui contre vous.

ALEXANDRINE. Le beau champion qu'il aurait là pour le défendre !

MINETTE, *à Constantin*. Mon frère, toi qui es l'aîné, fais-la finir, je t'en prie. Je vais lui parler doucement, et j'en aurai peut-être quelques paroles.

CONSTANTIN, *avec fierté*. Non ; je veux qu'il obéisse quand je lui commande.

MINETTE. Laisse-moi faire. (*A Colin.*) Colin, mon petit Colin, réponds-moi, je t'en prie, quand ce ne serait qu'un petit mot. (*Colin lui sourit, mais lui fait signe qu'il ne parlera pas.*)

MINETTE. Sais-tu bien que je me mettrai aussi en colère contre toi ? — Mais non. Tiens, Alexandrine, va chercher son père, puisque maman le demande.

ALEXANDRINE. Oui, oui, je le dirai à Thomas, qui le fera parler, peut-être. (*Elle veut sortir, Colin lui barre le chemin en secouant la tête.*)

CONSTANTIN, *d'un air d'autorité*. Comment ! Est-ce qu'il ose arrêter ma sœur ? Attends, attends.

MINETTE, *retenant Constantin*. Tu vois bien qu'il ne lui fait pas de mal. — Eh bien, Colin, va donc chercher toi-même ton père, et dis-lui d'aller

parler à maman. Le feras-tu? *Colin lui fait signe qu'oui, et sort. Les enfants le suivent des yeux.*)

SCENE XI.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE.

ALEXANDRINE. Il entend au moins, s'il ne parle pas.

MINETTE. Je savais bien, moi, que j'en tirerais ce que je voudrais.

CONSTANTIN. Il a bien fait de s'en aller. Mais il me le paiera, de ne m'avoir pas obéi. (*On voit dans l'éloignement Colin qui va chercher son père, et lui dit d'aller trouver les enfants. On voit Thomas s'avancer.*)

MINETTE, *le voyant venir.* Ah bon! voici Thomas. Nous saurons ce qui est arrivé à mon petit ami.

SCENE XII.

CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, THOMAS. (**Tous les enfants courent vers Thomas et sautent autour de lui.**)

THOMAS. Bonjour, mon jeune monsieur! bonjour, mes jolies demoiselles! comment vous en va-t-il aujourd'hui?

MINETTE. Fort bien, fort bien. Mais dis-nous, qu'a donc ton fils, mon pauvre Colin?

THOMAS. Ce qu'il a? Bon appétit, toujours.

MINETTE. Il n'est donc pas malade?

THOMAS. Lui, malade?

CONSTANTIN. Il est donc bien obstiné.

ALEXANDRINE. Ce petit vaurien s'est moqué de nous.

MINETTE. Ah, quelle tête!

THOMAS. Comment donc?

MINETTE. Je craignais qu'il ne fût devenu muet.

THOMAS. Lui, muet?

ALEXANDRINE. Nous l'avons pincé, chatouillé, pas un mot.

THOMAS. Est-il possible? Il m'a bien étourdi de ses criailleries ce matin. Il ne tenait qu'à moi d'avoir une belle peur.

CONSTANTIN. Pour nous, il n'a pas daigné nous dire une parole.

THOMAS, *en souriant.* Est-il vrai? Ce petit coquin! Voyez la finesse! Il a cent fois plus d'esprit que son père.

MINETTE. De l'esprit à ne pas parler?

THOMAS. Dites-moi où il est allé prendre cette imagination?

ALEXANDRINE. Que veux-tu dire?

THOMAS. Et puis qu'on vienne nous chanter que le monde va de mal en pis! Les enfants ont, morguienne, au temps qui court, plus d'avisement que toute leur famille.

ALEXANDRINE. Ils sont, je crois, devenus fous tous les deux. L'un qui ne parle pas, et l'autre qui parle sans nous répondre.

THOMAS. Oh! il savait bien ce qu'il ne disait pas, et je sais bien ce que je dis.

ALEXANDRINE. Nous ne le savons guère, nous autres.

THOMAS. Il n'y a pas grand mal. Mais où est madame? Colin m'a dit qu'elle me demandait.

CONSTANTIN. Il te l'a dit?

MINETTE. Il parle donc ?

CONSTANTIN. Oh bien ! s'il parle, je vais le faire parler, moi.

ALEXANDRINE. Allons, allons.

THOMAS. Oui, oui, allez. Il s'est lâché dans le parc. Vous ne lui verrez seulement pas les talons. Il a des jambes, s'il n'a pas de langue. (*Constantin et Alexandrine sortent.*)

SCENE XIII.

MINETTE, THOMAS.

MINETTE. O mon cher Thomas, dis à Colin, je te prie, de parler un peu seulement pour moi. J'aime tant à causer avec lui !

THOMAS. Oui, oui, laissez-moi faire. Je lui parlerai, il vous parlera, et nous nous parlerons tous bientôt. Oh ! qu'il y aura de gens à parler !

MINETTE. Bon ! bon ! Je vais courir après mon frère et ma sœur pour empêcher qu'on ne le tourmente. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

THOMAS, *seul*. J'ai bien fait, je crois, de l'envoyer un peu loin. Ces marmots l'auraient tant houspillé, qu'ils lui auraient fait dire son secret. Avez-vous jamais rien vu de si malin, pourtant? Ne pas parler, de peur de rien dire. On ne peut pas être plus retors que ça. Mais voici madame avec mademoiselle Mélanie. Allons, mon ami, prends garde à toi. Un homme et son secret aux prises avec deux femmes, il y a là de quoi batailler.

SCENE XV.

Madame DE FAVIÈRES, MÉLANIE, THOMAS.

MADAME DE FAVIÈRES. Eh bien, Thomas, il faut donc que je vienne te chercher? Il y a une heure que je t'ai fait appeler par mes enfants.

THOMAS. Eh oui, madame, je courais aussi près de vous.

MADAME DE FAVIÈRES. C'est qu'il faut tout préparer comme pour la fête. M. Armand vient de me dire qu'il désirerait en faire aujourd'hui une répétition générale. C'est peut-être pour adoucir mes ennuis; mais il m'assure que mon époux ne peut tarder à revenir. Cette idée, qui semble encore rapprocher son retour....

THOMAS. Il n'est peut-être pas si loin qu'on le pense. Que diriez-vous.... (*En se retournant.*) Chut! Qu'allais-tu dire toi-même, Thomas?

MADAME DE FAVIÈRES. Est-ce que tu aurais appris de ses nouvelles?

THOMAS. Pardienne oui, de ses nouvelles! C'est bien plus sûr encore ce que je sais. (*A part.*) Où diantre me suis-je enfourné?

MÉLANIE. Que veux-tu dire, Thomas? Explique-toi.

THOMAS. C'est que.... Tenez, comprenez-vous?... Quand le marché est fini, je reviens à grands pas vers notre ménage; encore n'ai-je pas une femme comme vous, madame, ni une fille comme mademoiselle Mélanie. (*A part.*) Peste! ce

n'est pas mal s'en tirer, je crois. (*Haut.*) Ainsi, par semblance du cas, je vois que monseigneur galope vers ici. C'est clair ça; demandez.

MADAME DE FAVIÈRES. Ah! quand viendra cet heureux moment où je pourrai le presser contre mon sein, et le retenir dans mes bras!

THOMAS. Que sait-on? Je vais toujours me dépêcher; ça le poussera peut-être. Si chaque coup de mon râteau était un coup de fouet pour son cheval! Je ne ménagerais pas non plus celui de votre fiancé, mademoiselle Mélanie. (*Mélanie sourit.*)

MADAME DE FAVIÈRES. Voilà qui est fort obligeant de ta part, mon cher Thomas.

THOMAS. C'est que j'ai de la peine de vous voir tristes. Vous êtes comme des fleurs après une ondée du printemps, belles à travers les larmes. Viendra un jour de soleil qui séchera tout ça, et qui vous rendra plus belles encore. Allons, de la joie, de la joie! Voici M. Armand qui semble bien joyeux, lui.

SCENE XVI.

Madame DE FAVIÈRES, MÉLANIE, M. ARMAND, THOMAS.

M. ARMAND. Tout va bien, madame. J'ai envoyé rassembler les jeunes filles et les jeunes garçons du village qui doivent figurer dans notre fête; elle est prête à commencer. Je fus très satisfait hier de l'ordre et de la précision qu'ils mirent dans leurs exercices; et j'espère que la répétition générale d'aujourd'hui pourra vous plaire, si vous nous faites l'honneur d'y assister.

MADAME DE FAVIÈRES. Je ne me priverai point

assurément d'un si doux plaisir. Je m'en promets beaucoup à vous rendre ce témoignage de la satisfaction que j'ai de votre zèle, de votre intelligence et de votre activité.

M. ARMAND. Je ne pouvais, madame, en recevoir un prix plus flatteur. Mais n'étais-je pas déjà payée de mes soins par l'idée de seconder vos vues, et de prévenir celles de votre époux! Il aurait été fâché qu'un événement si heureux pour ses vassaux n'eût pas été célébré d'une manière qui le fixât pour jamais dans leur souvenir.

MADAME DE FAVIÈRES. Oui, voilà bien son noble caractère. Aussi, quelle douce idée je me fais de sa surprise et de sa satisfaction!

THOMAS. Il ne sera peut-être pas le plus surpris, ni le plus content de l'aventure. (*M. Armand fait à Thomas un signe de silence.*)

MADAME DE FAVIERES. Que veux-tu dire, Thomas?

THOMAS, *embarrassé*. Oh! c'est que... c'est que d'abord pour la suprise, je me doute que vous serez bien surprise, vous, de le revoir frais et gaillard, tout rebondi de santé, de gloire et de plaisir. Mademoiselle Mélanie sera bien surprise aussi de revoir son jeune fiancé. Je parierais ma bêche contre une de vos épingles, qu'elle en rougira comme une fraise. Nous serons vraiment bien plus surpris encore, nous autres; car un bon seigneur, ça surprend toujours.

M. ARMAND. Ah, madame! que ce serait un spectacle bien doux pour votre cœur de voir l'im-

patience avec laquelle on l'attend ! Je ne puis faire un pas dans le village, que tout le monde ne s'empresse à me questionner sur son arrivée. Je crois entendre une nombreuse famille me demander son père, son frère, son fils, son mari. Vous verriez les femmes, et jusqu'aux plus petits enfants, tresser des guirlandes, et les porter aux pieds de la statue que vous lui avez élevée dans le jardin. Imaginez quelle sera leur joie, lorsqu'ils le reverront lui-même.

MADAME DE FAVIÈRES. Je conçois leurs transports par les miens. Mais quand reviendra-t-il? Je tremblerai toujours jusqu'à ce que je le revoie.

M. ARMAND. D'où naîtraient vos frayeurs ? Ce n'est plus le temps où la soif qu'il a de la gloire pouvait l'exposer à des dangers.

MÉLANIE. Ah ! maman ! vous rappelez-vous ces jours cruels où nous ne prenions que d'une main tremblante les nouvelles publiques? Il nous semblait voir son nom dans toutes les listes des morts et des blessés.

M. ARMAND. Ne vous livrez donc aujourd'hui qu'aux douceurs de l'espérance. Une paix heureuse ne nous laisse plus aucun sujet d'alarmes.

MADAME DE FAVIÈRES. Oui, je la bénis cette paix céleste ; je la bénis au nom de toutes les mères, de toutes les épouses.

THOMAS. Et moi au nom de tous les jardiniers. Ah ! si vous aviez roulé comme moi votre corps dans le monde ! Tenez, pendant la dernière guerre

d'Allemagne, j'y servais... dans un jardin. Il vint de ces maudits housards. Au bout d'une heure, il n'y avait pas une seule haie sur pied dans tout le pays. Les Amours, les Jupiters, les Hercules, ils vous les prenaient par le nez, et leur faisaient lever les jambes en l'air. Tous ces dieux-là auraient encore pu s'en aller au diable; mais mes pauvres asperges! mes pauvres melons! ça me fendait le cœur. Je n'étais pourtant que garçon de jardin. Aujourd'hui que je suis jardinier en chef, figurez-vous si cela m'était arrivé! Je me serais jeté la tête la première dans mon puisard. Mais allons, nargue à ces démoniaques! nous avons la paix. De la joie! de la joie! Venez, M. Armand, nous allons arranger tout ça. (*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

Madame DE FAVIÈRES, MÉLANIE.

MADAME DE FAVIÈRES. La gaîté du brave Thomas vient de se communiquer à mon ame. Je me trouve maintenant plus tranquille. Je ne sens plus que la douce émotion de l'espérance. Oui, Mélanie, mon cœur me l'annonce, nous allons bientôt le revoir.

MÉLANIE. Hélas, maman! je me réveille chaque jour pour me livrer à cette idée flatteuse, et chaque jour elle s'évanouit.

MADAME DE FAVIÈRES. Nos murmures contre le ciel sont presque toujours injustes. Combien je maudissais cette guerre cruelle, lorsqu'elle vint

m'arracher mon époux! Eh bien, la paix va me le rendre couvert de la gloire qu'il s'est acquise dans son expédition des Indes; chargé de la reconnaissance de ses concitoyens, dont il a protégé le commerce sur ces mers; il revient lorsque sa présence est le plus nécessaire pour l'éducation de ses enfants; il ramène avec lui l'époux que ton choix et le nôtre te destinent, et nous pourrions encore nous plaindre d'une courte absence? Ah, ma fille! combien de femmes sur la terre envient aujourd'hui notre sort!

MÉLANIE. Oui, maman, je suis une folle; mais vos bontés m'ont, jusqu'à présent, rendue si heureuse, que je ne puis supporter la moindre altération de mon bonheur.

MADAME DE FAVIÈRES. Embrasse-moi, ma fille, et laisse reprendre à ta figure sa gaîté naturelle; elle te sied si bien! N'allons pas empoisonner, par un air d'inquiétude, le plaisir que vont goûter ces bonnes gens de nous rendre les témoins de leur joie.

SCENE XXVIII.

Madame DE FAVIÈRES, MÉLANIE, CONSTANTIN, ALEXANDRINE, MINETTE, MATHURIN.

MINETTE, *courant vers sa mère.* Maman, maman! c'est le bon Mathurin que je vous amène.

ALEXANDRINE, *qui la suit.* Le voici, le voici!

(On voit Mathurin qui arrive, soutenu d'une main sur son bâton, et de l'autre sur Constantin. En apercevant madame de Favières, il veut doubler le pas, il chancelle. Madame de Favières et Mélanie s'avancent vers lui.)

CONSTANTIN. Appuie-toi plus fort sur mon épaule. Va, tu ne me fais pas de mal.

MELANIE. Doucement, mon cher Mathurin.

MADAME DE FAVIÈRES. Prends bien garde de ne pas tomber.

MATHURIN. Madame, on est venu chercher nos enfants dans le village, avec leurs habits de fête. Est-ce que monseigneur serait arrivé? Je ne me le pardonnerais pas.

MADAME DE FAVIÈRES. Non, mon ami, nous l'attendons encore.

MATHURIN. Ah, tant mieux! Et par où doit-il venir? dites-le-moi. J'ai la tête assez bonne, mais les jambes me manquent. Il faut que je me mette en marche avant les autres, pour arriver en même temps.

MADAME DE FAVIÈRES. Comment, est-ce que tu voudrais aller à sa rencontre, faible comme tu l'es?

MATHURIN, *avec vivacité.* Si je le veux? Quoi! je resterais ici à l'attendre, quand il a couru toute sa vie au-devant de mes besoins? Je me ferais plutôt porter par mes enfants.

MÉLANIE. Non, Mathurin; mon papa te saurait mauvais gré, je t'assure, de t'exposer à cette fatigue.

MATHURIN. Quand ce ne serait pas pour lui, ce serait pour moi. J'ai besoin de le voir. Il est comme le soleil qui ragaillardit ma vieillesse.

MADAME DE FAVIÈRES. Mais, mon ami, à ton âge...

MATHURIN. Mon âge fait que je lui dois plus d'o-

bligation que les jeunes. Madame, je le connais depuis plus de temps que vous. Combien de fois je l'ai mis à cheval sur ce bâton que voilà ! Il n'était pas si grand que M. Constantin, qu'il était déjà mon bienfaiteur. J'étais pauvre alors, et lui, il n'avait que l'argent de ses plaisirs. Eh bien, il trouvait encore le secret de me tirer de peine. J'avais beau ne lui dire que la moitié de mon embarras, il savait en deviner plus que je ne lui en cachais. Dès qu'il put disposer de ses biens, il me fit présent de la chaumière que j'habite, et de quelques terres à l'entour. A chaque enfant que me donnait ma femme, il ajoutait, lui, de quoi le nourrir. Grace à sa bonté, je me suis vu en état de les élever tous, et de les établir dans l'aisance. Aussi je les regarde comme faisant sa famille autant que la mienne, et je n'en trouve que plus de plaisir à les aimer.

MADAME DE FAVIÈRES. Tu sais aussi qu'il a pour toi beaucoup d'attachement? Il est peu de ses lettres où il ne me demande de tes nouvelles.

MATHURIN, *avec transport*. Est-il vrai ? Mais oui, je le crois. Ecoutez donc, il me le doit au moins. Il a fait du bien à beaucoup de gens dans sa terre ; il a relevé leurs chaumières renversées par l'orage ; il leur a fourni du grain dans de mauvaises années ; il a payé la taille pour eux ; je veux qu'ils le bénissent, qu'ils le révèrent ; mais je mourrais de chagrin, si je savais qu'après sa famille, quelqu'un l'aimât ici plus que moi. Ce que je dis là,

c'est encore pour vous, madame, et pour vous aussi, mademoiselle. (*Madame de Favières et Mélanie lui font des amitiés.*)

LES ENFANTS, *sautant autour de lui.* Et nous, Mathurin.

MATHURIN. Il faut bien que je vous aime, vous êtes ses enfants. Vous me faites pourtant fâcher quelquefois.

MINETTE. Nous, te faire fâcher?

MATHURIN. Oui, vous avez pour moi trop de soins, cela m'impatiente. On dirait que je suis si vieux, si vieux!

MINETTE. Oh que non! tu es bien gaillard encore. Tiens, je veux t'arranger en petit-maître. Voici mon bouquet, je vais le mettre à ta boutonnière.

ALEXANDRINE. Donne-moi ton chapeau, que j'y passe un ruban.

CONSTANTIN, *se levant sur le bout de ses pieds pour atteindre son oreille.* Je te ferai donner une roquille de notre bon vin.

MATHURIN. O chères petites créatures! vous êtes tout cœur comme votre père. Venez, venez, que je vous embrasse. Madame, vous pardonnez...

MADAME DE FAVIÈRES. C'est moi qui t'en prie. Rien n'est si doux à mes yeux que de voir mes enfants dans les bras d'un vieillard comme toi. C'est le tableau de l'innocence et de la vertu.

(*Les enfants se jettent dans les bras de Mathurin, qui les embrasse et les presse contre son cœur. On entend un bruit de musique.*)

MATHURIN, *se relevant avec vivacité.* Qu'est-ce que j'entends ? Serait-ce monseigneur ?

MÉLANIE. Ah, plût au ciel !

MADAME DE FAVIÈRES. Non, mon ami, ce sont les jeunes gens du village qui viennent faire une répétition de leur fête.

MATHURIN. Oh ! je veux la voir. J'y figurais autrefois. A peine aujourd'hui pourrais-je la suivre. Permettez que j'aille me poster au pied de cet arbre. Je l'ai planté dans mon enfance ; nous étions alors du même âge ; il est à présent bien plus jeune que moi.

MADAME DE FAVIERES. Non Mathurin ; je veux que tu viennes prendre place à mon côté.

MÉLANIE. Oui, entre nous deux.

MATHURIN. Moi, madame ; me faire cet honneur aux yeux de tout le village !

MADAME DE FAVIERES. Eh ! ne faut-il pas qu'il apprenne, par notre exemple, à respecter la vieillesse et la probité ? Viens, mon ami.

(Madame de Favières et Mélanie le conduisent vers un banc de verdure, et le font asseoir au milieu d'elles. Alexandrine et Minette arrangent ses habits. Constantin assure son bâton pour le soutenir.)

MATHURIN, *en essuyant ses yeux.* Pourvu que je n'aille pas mourir de joie avant l'arrivée de monseigneur !

(On voit entrer des deux côtés de la scène de jeunes garçons et de jeunes filles qui viennent se réunir deux à deux dans le milieu. Les jeunes garçons portent des fleurs, des gerbes, des pampres de vigne ; les jeunes filles, des agneaux, des tourterelles et des corbeilles de fleurs. La marche commence, précédée des ménétriers

du village. A la suite de la marche s'élève un olivier, au pied duquel s'entrelace une tige de lis. La troupe, après avoir défilé devant le banc où madame de Favières est assise avec ses enfants et Mathurin, porte les présents sur un gradin placé derrière l'olivier, tandis que les ménétriers se forment sur un côté de la scène, en face du banc.

La ronde commence autour de l'arbre, au son du tambourin et du galoubé.)

LE PREMIER MÉNÉTRIER.

Air du tambourin des vendangeurs : *Pour animer nos chansons.*

Allons, joyeux tambourin,
Amis, en cadence; (*bis en chœur.*)
La paix sur un gai refrain
Veut mener la danse. (*bis en chœur.*)

UN JEUNE GARÇON.

Air : *Soleil, soleil, brillant soleil.*

O paix ! ô paix ! ô douce paix !
Tu viens essuyer nos larmes :
O paix ! ô paix ! ô douce paix !
Vois les heureux que tu fais.

La guerre à nous opprimer
Avait excité nos armes ;
Toi, du besoin de s'aimer
Tu nous fais sentir les charmes.
O paix ! etc.

LE PREMIER MENÉTRIER.

Anglais, voici notre main,
Jetez là vos lances ; (*bis en chœur.*)
Et sous des flots de bon vin
Noyons nos vengeances. (*bis en chœur.*)

UN VIGNERON.

Air : *Je ris, je bois.*

Qu'il vienne un fier ennemi
Me présenter son défi ;
Je veux, armé d'un plein verre,

Coucher mon héros par terre.
La paix! la paix!
Pour sa fête, buvons frais.

LE PREMIER MENETRIER.

Pourquoi d'un fer assassin
S'entr'ouvrir la panse, (*bis en chœur.*)
Lorsqu'on peut dans un festin
Crever de bombance? (*bis en chœur.*)

UNE JEUNE FILLE.

Air des vendangeurs : *C'est demain que j'obtiens ma Lisette.*

Lento.
Les yeux en pleurs, et dans nos champs seulettes,
Par nos soupirs nous appelions la paix.
La paix! la paix!
Allegro.
Elle a déjà réveillé nos musettes,
Et les plaisirs sont ses premiers bienfaits.

LE PREMIER MENÉTRIER.

Allons gai, mon tambourin,
Pressons la cadence. (*bis en chœur.*)
Vive, en éternel refrein,
Louis et la France! (*bis en chœur.*)

(La ronde finie, les jeunes gens vont prendre des bouquets, et les apportent à madame de Favières, à Mélanie, aux enfants et à Mathurin.)

MADAME DE FAVIERES. O mes amis! je suis pénétrée de joie. Que ne donnerais-je pas en ce moment pour la voir partager à mon digne époux!

MINETTE. Ah, maman, s'il était ici! N'est-ce pas, Mathurin?

MATHURIN. Je crois que j'oublierais ma vieillesse pour danser de plaisir.

(Au même instant, on entend le bruit d'une marche guerrière. La toile se lève; on voit sur un piédestal M. de Favières en habit

algérien, mais sans turban sur la tête. Son gendre est à sa droite dans le même déguisement. A sa gauche est M. Armand; et du même côté, Thomas, Fanchon et Colin.

Tout le jardin est illuminé. On aperçoit sur la terrasse des groupes de paysans, mêlés de matelots en habit algérien.

Les enfants se regardent tout ébahis. Constantin s'approche le premier, fixe un instant M. de Favières, le reconnaît et s'écrie :)

CONSTATIN. Eh, c'est mon papa !

ALEXANDRINE et MINETTE *qui le suivent.* Oh c'est lui, c'est lui !

(Madame de Favières, Mélanie et Mathurin se lèvent à ces cris, balancent un moment, et accourent. L'habit algérien de M. de Favières et celui de M. de Bléville tombent alors à leurs pieds, et les laissent voir en habits d'uniforme de marine. M. de Favières s'élance le premier du piédestal, et se précipite dans les bras de sa femme et de sa fille, qu'il embrasse tour à tour.)

MADAME DE FAVIÈRES. O cher époux !

MÉLANIE. Mon père !

LES ENFANTS, *le tirant par son habit.* Mon papa ! mon papa ! embrassez-nous donc, c'est bien notre tour, je crois.

M. DE FAVIERES. Je voudrais vous tenir tous à la fois dans mes bras. O ma femme, ma fille, mes enfants !

MADAME DE FAVIERES. Nous sommes encore trop bonnes de t'aimer, après le tour que tu nous joues. Mais d'où vient ce déguisement?

M. DE FAVIERES *présentant M. de Bléville.* Tenez, voilà celui que vous devez gronder de toute cette aventure; ma femme, je le livre à ta vengeance. (*M. de Bléville baise la main de madame de Favières.*) Sans le coup brillant qu'il a fait, je n'aurais pas songé à cette folie; j'ai voulu

vous le montrer dans son habit de victoire. Je vous raconterai ses exploits. Ma fille, je te donne un jeune héros.

M. DE BLÉVILLE. J'étais animé par votre présence; et je ne voulais me présenter à mademoiselle qu'après une action qui me rendît moins indigne de ses bontés. (*Il baise la main de Mélanie qui lui sourit en rougissant.*)

M. DE FAVIERES, *se tournant vers Mathurin.* Mais, ne vois-je pas là mon vieux ami? (*Il court à Mathurin et l'embrasse.*)

MATHURIN. Je ne pouvais parler, tant j'étais ivre de joie. Je vous ai vu, mon bon seigneur, je puis mourir aujourd'hui, je mourrai content.

M. DE FAVIERES. Non, mon cher Mathurin; tu vivras. Je veux que ce jour te rajeunisse de dix années. Ma femme, je te remercie des honneurs que tu lui as rendus. Il n'est point dans le village un plus honnête homme, et notre famille n'aura jamais un plus digne ami. D'ailleurs c'est dans les jours de fête de la patrie qu'il faut honorer ceux qui lui ont rendu les plus vrais services. (*Il se tourne vers les autres paysans.*) Et vous, mes enfants, que je me réjouisse de vous revoir! Me voilà fixé pour toujours parmi vous. La guerre m'a empêché de vous faire tout le bien que j'aurais désiré, la paix va m'en fournir les moyens. Ne songeons qu'à nous rendre heureux les uns les autres. Vous me prouverez votre reconnaissance par votre bonheur.

CRIGÉNÉRAL. Ah! le bon seigneur que nous avons! —Qu'il vive! qu'il vive! — Vive notre bon seigneur!

M. DE FAVIÈRES *attendri*. Et vous aussi, mes enfants, vivez tous heureux; et, pour cela, prenons de la joie. J'ai reçu votre fête, je veux vous rendre la mienne : nous ne manquerons pas de rafraîchissements; tout est préparé.

M. ARMAND. Madame, nous voulions surprendre M. de Favières, mais il est plus alerte que nous.

THOMAS. Ouf! on ne peut pas être plus discret que moi, toujours.

COLIN. Et moi donc, mon père?

MINETTE. Ah! tu parles à présent?

FANCHON. Oui, vantez-vous bien, vous autres. Je crois pourtant que personne n'a eu plus de mal que moi dans toute cette journée; car je n'ai que ce mot à dire, et je suis la dernière à parler.

(Les paysans, au signal de M. de Favières, prennent Mathurin dans leurs bras, et le portent sur le gradin placé derrière l'olivier. Une danse générale commence autour de lui. M. de Favières s'y joint avec toute sa famille, au son d'une musique guerrière, interrompue, à certains intervalles, par le tambourin et le galoubé.)

LA GUERRE ET LA PAIX.

M. de Favières, encore agité des douces émotions de la journée, ne put fermer l'œil que vers le milieu de la nuit; mais alors un sommeil profond, égayé par des songes gracieux, vint le délasser des fatigues de son voyage, et calmer le tumulte de ses esprits. Le lendemain, ses premiers regards ren-

contrèrent ceux de ses enfants, qui, debout en silence autour de son lit, attendaient le moment de son réveil. Il reçut leurs aimables caresses, les embrassa tendrement; et s'étant habillé à la hâte, il descendit avec eux dans le jardin.

La sérénité du jour dans une saison si nébuleuse pour les autres climats, le plaisir de revoir des lieux qu'il avait cultivés de ses mains, la joie de se retrouver au sein de sa famille, après en avoir été si longtemps séparé, jusqu'au souvenir même des traverses qu'il avait essuyées pendant sa vie, tout mettait son cœur dans un état d'épanchement, dont ses enfants profitèrent pour lui faire mille questions ingénues.

Il leur raconta ses longs voyages aux extrémités du monde, les tempêtes qui l'avaient assailli, et les expéditions périlleuses où il s'était signalé. Il se plaisait à leur peindre tantôt les solitudes profondes qu'il avait pénétrées, tantôt les peuplades nombreuses dont il avait observé, dans ses passages, les coutumes, les mœurs et le caractère.

Il étudiait avec soin pendant ce récit, tous les sentiments que ces diverses circonstances imprimaient tour à tour sur leur physionomie. Au moindre détail des dangers qu'il avait courus, il sentait ses genoux tendrement pressés par ses deux petites filles; il leur échappait des soupirs, et leurs yeux se mouillaient de larmes, tandis qu'un rayon d'audace et de joie éclatait sur les traits de Constantin. C'était surtout lorsqu'il entendait raconter quelque action

belliqueuse, qu'on voyait s'enfler sa poitrine et ses regards s'enflammer.

O mon papa! s'écria-t-il enfin, si j'étais déjà grand, que j'aimerais la guerre pour me distinguer à mon tour comme vous!

M. DE FAVIÈRES. Voilà un souhait bien cruel que tu formes là, mon ami.

CONSTANTIN. Quoi donc! n'est-ce pas au métier des armes que vous me destinez?

M. DE FAVIÈRES. Il est vrai, mon fils.

CONSTANTIN. Et ce métier n'est-il pas nécessaire?

M. DE FAVIÈRES. Hélas! oui, malheureusement. Il en est d'un empire comme du corps humain. L'un et l'autre sont sujets à des maladies intérieures, et à des accidents étrangers. Le médecin veille sur le corps de l'homme, pour prévenir les désordres qui pourraient survenir en lui par la fermentation de ses humeurs, ou pour le guérir des maux qu'il reçoit au dehors par des atteintes nuisibles. De même le guerrier veille sur le corps de l'état, soit pour arrêter les séditions qui s'élèveraient dans son sein, soit pour repousser les attaques de ses voisins ambitieux.

CONSTANTIN. Mais si mon métier est nécessaire, ne dois-je pas désirer de l'exercer?

M. DE FAVIÈRES. Que dirais-tu d'un médecin qui, pour avoir plus d'occasions de pratiquer son art, désirerait qu'une maladie dangereuse attaquât tous ses concitoyens?

MINETTE. O mon papa! il serait bien méchant!

M. DE FAVIÈRES. Que dois-je donc penser de celui qui, pour satisfaire un mouvement d'orgueil ou d'ambition, appelle par ses vœux un fléau destructeur pour sa patrie?

ALEXANDRINE. Là, voyons, mon frère, qu'as-tu à répondre?

CONSTANTIN. C'est pourtant une belle chose que la guerre, quand on est roi.

M. DE FAVIÈRES. Et en quoi la trouves-tu si belle?

CONSTANTIN. C'est que, d'abord, on peut se rendre plus puissant.

M. DE FAVIÈRES. Quand ce moyen de le devenir serait juste, crois-tu qu'il soit bien certain? Figurez-vous, mes enfants, que les terres situées autour de la mienne forment de petits états, dont les seigneurs sont autant de souverains indépendants.

ALEXANDRINE. Oui, comme les rois de France et d'Angleterre; comprends-tu, Minette?

MINETTE. Ne t'en inquiète pas, ma sœur; j'entends à merveille. Eh bien, mon papa?

M. DE FAVIÈRES. Si je fais prendre les armes à mes vassaux pour enlever un champ au seigneur de la terre voisine, n'armera-t-il pas les siens pour se défendre, ou même pour envahir à son tour quelque partie de mon domaine?

MINETTE. C'est tout naturel.

M. DE FAVIÈRES. Me voilà donc plongé dans des inquiétudes continuelles, toujours occupé à méditer des surprises, ou à me garantir de celles de mon ennemi; craignant sans cesse de voir se réunir

contre moi tous mes voisins pour arrêter mes conquêtes si je suis victorieux, ou pour se partager mes dépouilles si je succombe.

CONSTANTIN. Et la gloire que vous pourriez acquérir en vous distinguant par votre valeur?

M. DE FAVIÈRES. Fort bien. Pour acquérir cette gloire imaginaire, j'irai compromettre le repos, les biens et la vie de ceux que je dois regarder comme mes enfants; d'ailleurs, mon rival pourrait se montrer encore plus habile que moi. Qu'aurais-je alors gagné à mon entreprise?

CONSTANTIN. Ce serait à vous de former une troupe si nombreuse et si bien disciplinée, que vous fussiez sûr de la victoire.

M. DE FAVIÈRES. Je pourrais toujours te répondre que mon voisin chercherait sans doute, de son côté, à prendre les mêmes avantages; qu'il serait peut-être plus heureux, et qu'il pourrait m'en coûter cher d'avoir réveillé en lui cette ardeur guerrière. Mais je veux que la fortune me favorise, et que la guerre étende mes possessions; ces conquêtes seront peut-être elles-mêmes la cause de ma ruine.

CONSTANTIN. Comment donc, mon papa? Il me semble qu'elles ne serviraient qu'à vous enrichir. Avec une plus grande terre, vous auriez bien plus de revenus.

M. DE FAVIÈRES. Eh, mon ami! ce n'est pas de la mesure du sol que dépend la récolte, c'est du soin qu'on donne à sa culture.

ALEXANDRINE. Sûrement. Voyez ces landes de M. de Bernay, qui sont de l'autre côté du grand chemin. Je ne donnerais pas en échange un quart de notre verger.

MINETTE. Je le crois bien. Elles ne produisent que des épines, et notre verger rapporte de si beaux fruits !

CONSTANTIN. Mais qui vous empêcherait de cultiver ces terres que vous auriez conquises ?

M. DE FAVIÈRES. Si j'ai perdu par la guerre une partie de mes vassaux, si les mains des autres sont employées à manier les armes, de qui me servirai-je pour labourer mes champs ? J'aurai cependant à faire subsister, dans l'intervalle, ces hommes arrachés à l'agriculture, et que j'exerce encore à la détruire. Pour les nourrir, il faudra que j'épuise le petit nombre de ceux qui resteront occupés à des travaux utiles. Si je les foule, ils quitteront leur patrie pour aller s'établir sous un autre maître plus pacifique et plus humain. Je n'aurai donc plus autour de moi que des bras armés, qui, au moindre mécontentement, se tourneront contre ma tête.

CONSTANTIN. Il est vrai que notre précepteur m'en a déjà fait remarquer plusieurs exemples dans l'histoire.

M. DE FAVIÈRES. Supposons maintenant qu'au lieu d'inquiéter mes voisins, je travaille à me les attacher par les liens d'un commerce également avantageux pour nos peuples, et par mon attention à prévenir tout ce qui pourrait amener entre nous

les plus légères divisions, tandis que j'encourage dans l'intérieur les progrès de l'agriculture et de l'industrie, et que je fais goûter à mes sujets les douceurs de l'aisance, les jouissances des arts, et la sécurité d'un gouvernement juste et modéré : ne serai-je pas alors plus heureux moi-même par le bonheur de tout ce qui m'environne, que par l'orgueil de mes conquêtes? Et mon empire ne sera-t-il pas établi sur des fondements plus solides que si j'avais étendu ses limites pour l'affaiblir?

CONSTANTIN. Mais, mon papa, vous compariez tout à l'heure un royaume au corps humain. Notre corps prend de nouvelles forces à mesure qu'il grandit : un royaume devrait donc aussi devenir plus puissant, à proportion qu'il s'accroît?

M. DE FAVIÈRES. Il le deviendrait sans doute, mon fils, si ces accroissements se faisaient comme dans la nature, par une marche lente et mesurée, et non par de brusques révolutions.

ALEXANDRINE. Expliquez-nous cela, mon papa, je vous prie.

M. DE FAVIÈRES. Je puis vous le rendre sensible, par un trait tiré de ton histoire, Constantin.

CONSTANTIN. De mon histoire? Je ne la croyais pas encore bonne à citer.

M. DE FAVIÈRES. Te souviens-tu de ce morceau de gâteau que tu enlevas l'autre jour à ta sœur? Qui te portait à cette injustice?

CONSTANTIN. C'est qu'il me paraissait injuste à

moi-même qu'une petite fille eût un portion presque aussi grande que la mienne.

MINETTE. Voyez donc, le grand homme !

M. DE FAVIÈRES. Voilà en effet le prétexte de tous les conquérants. Mais qu'en arriva-t-il? tu ne l'as sûrement pas oublié. Les aliments étant destinés à fortifier l'homme, il semble d'abord que plus il prendrait de nourriture, plus il devrait être vigoureux ; comme un prince, en acquérant de plus grandes possessions, semblerait devoir devenir plus puissant. Mais l'administration d'un empire, ainsi que l'opération de notre estomac, se trouble et s'embarrasse, pour être trop surchargée. En te contentant de la portion que j'avais jugée suffisante pour toi, cet aliment bien digéré t'aurait donné de la vigueur. Ce que ton avidité te fit prendre au delà de tes besoins, au lieu de te fortifier, te jeta dans un état de faiblesse. Si ta sœur, usant de la violence que tu lui avais donné le droit d'exercer à son tour, était venue en ce moment t'enlever aussi ce que tu possèdes, toute petite qu'elle est, tu n'aurais pas eu la force de le défendre contre elle.

MINETTE. Je le sentais bien ; mais c'est que j'eus pitié de lui.

M. DE FAVIÈRES. Les conquérants avides ne sont pas ordinairement si généreux envers leurs rivaux. Eh ! s'ils l'étaient seulement envers leurs propres sujets, comment pourraient-ils penser sans frémir au nombre de victimes qu'ils vont sacrifier, dans le premier jour de bataille, à leur vengeance ou à

leur ambition? Je voudrais qu'à la veille d'entreprendre une guerrre, on suspendît dans leur conseil un tableau qui en représentât toutes les horreurs; que, l'esprit continuellement frappé de ces terribles objets, ils entendissent, dans la solitude de la nuit, les hurlements des blessés qui leur reprochent leurs souffrances, les cris de désespoir des mères et des épouses qui les accablent de malédictions, les clameurs de tout un peuple affamé qui leur demande du pain. Leur ame se laisse quelquefois attendrir à d'injustes sollicitations pour accorder la grace d'un coupable; et ils signent, sans pitié, l'arrêt d'une mort sanglante pour des milliers d'hommes innocents. Un roi sage emploie des années à méditer des projets utiles qui favorisent, dans quelques parties de ses états, la culture, le commerce ou la population; un siècle souvent s'écoule à les exécuter; et par la résolution précipitée d'un jour, ils dépeuplent leurs plus belles provinces, arrêtent les travaux des campagnes, renversent les manufactures, arrachent au pauvre sa subsistance en lui ôtant son travail, portent dans toutes les familles les alarmes ou la désolation, bouleversent leur royaume entier, et l'épuisent de ses richesses.

CONSTANTIN. Cependant, mon papa, l'on disait l'autre jour qu'il s'était fait à Marseille des fortunes considérables pendant la guerre.

M. DE FAVIÈRES. Eh, mon ami! voilà encore un mal de plus qu'elle produit. Sans parler des haines

que l'inégalité des richesses sème entre les habitants d'une même ville, ces fortunes énormes enfantent un luxe qui porte la corruption des mœurs à son dernier degré. Le faste dont il s'environne, les jouissances qu'il procure, la considération honteuse qu'on n'ose lui refuser, engagent ceux de la même classe qui sont moins riches à l'afficher avec la même indécence : soit pour satisfaire leur orgueil, soit pour animer leur crédit, ils emploient leurs richesses réelles à le soutenir, dans l'espoir des richesses imaginaires qu'ils se promettent. Pressés par la crainte prochaine de leur ruine, s'ils ne se hâtent de la prévenir par des moyens violents, ils forment les entreprises les plus hasardeuses, dans lesquelles ils exposent non seulement ce qu'ils possèdent, mais encore la fortune de ceux qu'ils savent y intéresser par l'appât d'un gain trompeur. Leur chute enfin se déclare ; mais cet exemple terrible n'intimide point la cupidité, qui se flatte d'un succès plus heureux, en y employant plus d'artifice et de mauvaise foi. Dès que la probité cesse de régner, la confiance s'éteint, et le commerce périt par l'excès des richesses qu'il a produites.

CONSTANTIN. Mais si l'état s'enrichissait par la paix, n'aurait-on pas toujours le même malheur à craindre ?

M. DE FAVIÈRES. Non, mon fils. Ce sont les fortunes rapides qui enivrent leurs possesseurs, et qui leur en font faire un usage si insensé. Les richesses acquises dans le cours ordinaire du commerce

sont le fruit d'un travail de plusieurs années. On ne prodigue point légèrement le prix de ses longues sueurs ; on le réserve pour être la récompense de son activité dans le délassement de la vieillesse. Les fortunes sont d'ailleurs plus égales, et tout le monde est riche, sans que personne soit opulent. L'état, ayant moins de besoins dans le calme dont il jouit, n'est plus obligé de fouler le laboureur. Il s'empresse au contraire de l'encourager, soit pour fournir au négociant les fruits qu'il lui demande, soit pour nourrir les étrangers qui viennent de toutes parts se jeter dans son sein. Un empire ainsi fortifié dans l'agriculture et dans le commerce devient imposant, même par son repos. Ses voisins craignent sa puissance; et au lieu de l'attaquer dans une guerre trop inégale pour eux, ils cherchent à le ménager en établissant avec lui des relations nouvelles. Ces besoins rapprochent les peuples, éteignent les haines nationales, inspirent des sentiments de concorde et d'union. Le prince n'a plus à s'occuper que du soin de prévenir les abus, et il trouve des secours dans l'accroissement naturel des lumières. La législation perfectionnée fait naître l'ordre et la justice. Ces principes passent des particuliers aux gouvernements mêmes. La raison s'établit entre les empires. Les arts les sciences et le commerce sont comme des ponts jetés de l'un à l'autre, sur lesquels la paix et l'abondance se promènent sans cesse pour veiller au bonheur des nations qu'elles ont réunies.

CONSTANTIN. Mais, s'il n'y a plus de guerre, les soldats sont inutiles, et me voilà déjà réformé.

M. DE FAVIÈRES. Non, mon fils. Un état sans défense serait trop exposé, par sa richesse même, aux attaques de ses voisins. Il doit former des troupes dans la paix, s'il veut n'en avoir pas besoin pour la guerre. Mais, au lieu de les voir s'énerver dans le libertinage et l'oisiveté, il leur assignera des travaux capables de les occuper utilement et d'entretenir leur vigueur. Elles remplaceront, dans les corvées publiques, le laboureur, qui n'abandonnera point sa charrue. Un lien de plus les unira à leur pays, par l'attachement qu'on a pour l'ouvrage de ses mains, et le noble orgueil qu'on sentirait à le défendre. L'officier, chargé de conduire leurs bras, ne verrait plus, à la vérité, son nom dans les relations passagères, pour des exploits subordonnés que l'histoire néglige de recueillir; mais il le graverait sur une colonne au pied de la montagne qu'il aurait aplanie, sur le bord d'un canal ou d'un port qu'il aurait construit. Le voyageur viendrait du fond de l'Europe contempler la hardiesse et la magnificence de ses travaux, ses concitoyens en béniraient les avantages, et la postérité la plus reculée en admirerait la solidité. Son habit ne réveillerait plus des idées de meurtre; il exciterait la reconnaissance qu'on doit à ses bienfaiteurs, et le respect commandé par le génie. Les moments de son loisir seraient employés à étendre les sciences qu'il aurait cultivées; à éclairer le gou-

vernement, par ses observations, sur l'état des différentes provinces qu'il aurait parcourues; l'homme enfin, par l'étude qu'il en aurait faite en vivant au milieu de toutes les conditions. Retiré dans ses terres pour y jouir de l'honneur et du souvenir d'une vie utile, son activité se ranimerait encore pour la culture. J'ose me proposer pour exemple. Je puis avoir rendu quelques services à mon prince par ma valeur; mais je suis bien plus fier du bien que je crois avoir fait à ma patrie en cultivant l'héritage de mes pères, et en vous donnant une bonne éducation. Je tâcherai d'expier le mal involontaire que j'ai fait à l'humanité, en soulageant mes vassaux dans leurs peines; et je ne mourrai pas sans avoir rempli jusqu'au tombeau les devoirs d'un bon citoyen.

CONSTANTIN. Mais, mon papa, ce que vous dites est si sensible! pourquoi tous les hommes n'en sont-ils pas frappés comme vous?

M. DE FAVIÈRES. C'est qu'ils ont été malheureusement élevés dans des préventions contraires, et qu'ils n'ont pas eu le courage de se désabuser. Les philosophes n'ont jusqu'ici parlé qu'à des esprits trop obscurcis de préjugés pour entrevoir la vérité de ces principes. On n'en peut rien espérer qu'en les imprimant à des ames neuves, capables de les recevoir dans toute leur pureté. C'est dans l'enfance qu'il faut préparer l'homme à ce qu'il doit être un jour. C'est en lui inspirant de bonne heure des sentiments de droiture, de bienfaisance et de gé-

nérosité, qu'on lui donnera le goût et l'habitude de les exercer dans l'âge de sa vigueur, et qu'on lui fera trouver sa gloire à contribuer de tout son pouvoir à la révolution générale qui paraît se faire vers le bien. Un jeune prince pénétré de ces nobles idées, instruit que la génération naissante en est pénétrée comme lui, pourrait, avec un caractère de justice, d'ordre et de fermeté, former un peuple nouveau, qui deviendrait le modèle de tous les peuples. Félicitez-vous, mes enfants, d'être nés en ces jours heureux, où vous êtes, dans l'Europe entière, les premiers objets des veilles du philosophe; où des femmes, malgré nos misérables préjugés qui condamnent leur esprit, aussi juste que pénétrant, aux ténèbres, et leur voix persuasive au silence, ont assez profité des lumières de leur siècle, de leur réflexion et de leur talent, pour travailler à former vos cœurs dans des ouvrages dignes d'être couronnés au nom de la nation. C'est peut-être à vous et à vos jeunes contemporains qu'est réservé le bonheur de voir s'effacer de la terre jusqu'aux dernières traces de l'injustice et de la barbarie. Heureux moi-même si, en répandant de plus en plus les premières notions de cette morale universelle, si simple et si sublime, je puis contribuer en quelque chose à préparer son règne fortuné!

EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *à sa poupée*. Eh bien mademoiselle, vous ne voulez donc pas obéir? Vous tiendrez tou-

jours votre cou raide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons; ho, que vous êtes mausade! prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

MADAME DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots.* Tu me parais un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

EUPHRASIE. Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

MADAME DE SELIGNY. Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlais de te mettre en colère?

EUPHRASIE. Oh, non. Je lui reprochais seulement... Vous avez peut être entendu ce que je lui ai dit?

MADAME DE SELIGNY. Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrais-tu de me mettre dans la confidence?

EUPHRASIE. Non, maman; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

MADAME DE SELIGNY. Très bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disais à ta poupée.

EUPHRASIE. C'est qu'elle ne voulait pas porter un peu de côté sa tète; et je lui disais que si elle elle refusait de m'obéir, je me mettrais en colère;

et que je me fâcherais encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

MADAME DE SELIGNY. Tu penses donc que je me mis en colère?

EUPHRASIE. Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

MADAME DE SELIGNY. Ce n'était pas de l'humeur, c'était de la tristesse; car, d'abord, j'eus de la peine de voir que tu faisais mal à ton chien; ensuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si tu continuais de le frapper. Je t'en avertis; et, comme tu semblais recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante, et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étais en colère? Fi donc! Je me serais aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE. Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disais à ma poupée?

MADAME DE SELIGNY. Il y aurait bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulais lui donner, et que tu commençais par prendre toi-même.

EUPHRASIE. Je croyais, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéraient fort bien.

MADAME DE SELIGNY. Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie, et je ne serais pas du tout de son avis.

EUPHRASIE. J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'allaient à merveille.

MADAME DE SELIGNY. Tu penses donc que les contorsions et simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE. Et à quoi donc, maman, je vous prie?

MADAME DE SELIGNY. A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE. O mon Dieu! que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé: je serais peut-être tombée dans ce vice sans m'en apercevoir.

MADAME DE SELIGNY. Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serais peut-être aperçue que lorsque le mal aurait eu fait des progrès, et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfants aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE. Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serais-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée? J'en serais morte de honte.

MADAME DE SELIGNY. Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus

frappante ; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE. Ah ! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il ?

MADAME DE SELIGNY. C'est de m'obéir au premier coup d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander ; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE. Ah ! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises !

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger le parti qu'elle devait prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvait embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa maman, et ses propres réflexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde était aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite, et de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avait acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre, savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, et la tendresse de ses parents.

LE SAGE COLONEL.

M. d'Orville, parvenu par son mérite au grade de colonel, voyait avec peine les officiers de son régiment se livrer au jeu et à l'oisiveté. Il les invita un jour à dîner chez lui; et ayant adroitement amené la conversation sur cette matière, il leur raconta l'histoire suivante :

J'avais à peine achevé le cours de mes exercices, lorsque mes parents m'achetèrent une lieutenance dans le régiment que j'ai l'honneur de commander aujourd'hui. Le goût que j'avais témoigné pour l'étude, dès ma plus tendre enfance, leur faisait espérer que j'aurais la même ardeur à m'instruire de mon état, et que je pourrais un jour remplir les idées qu'ils osaient concevoir de ma fortune. Je répondis en effet, pendant quelques mois à leurs espérances; mais bientôt, l'exemple funeste de mes camarades, leurs séductions et leurs instances m'ayant engagé dans leurs parties, le démon du jeu s'empara si bien de moi, que tous les devoirs qui m'empêchaient de me livrer à cette nouvelle passion, me devinrent dès-lors insupportables. A peine pouvais-je me résoudre à dérober quelques heures au jeu pour les donner au repos. Au milieu du plus profond sommeil, je voyais en songe des monceaux d'or et d'argent; les cartes se déployaient dans mon imagination, et le bruit des dés remplissait continuellement mon oreille.

Le besoin naturel des aliments était devenu mon supplice. Je les dévorais avec avidité pour retourner plus vite aux tables de jeu.

Les plus belles matinées du printemps, les soirées délicieuses de l'été, le calme voluptueux des jours sereins de l'automne, tout ce que la nature nous offre de plus digne de notre admiration, avait perdu pour moi ce charme ravissant dont j'étais autrefois pénétré; l'amitié même n'avait plus d'accès dans mon ame. Je ne me trouvais bien qu'auprès de ceux qui n'aspiraient qu'à me dépouiller. L'idée de mes parents m'était devenue importune; et si je pensais à Dieu, c'était pour l'outrager par mes blasphêmes.

La fortune me traita d'abord avec une bienveillance marquée; et ses faveurs avaient tellement égaré et avili mon esprit, qu'il m'arrivait quelquefois de répandre mon gain à terre, et de me coucher dessus, afin qu'on pût dire de moi, dans le sens le plus littéral, que je roulais sur l'or.

Telles furent pendant trois ans entiers les indignes occupations de ma vie. Je ne puis me les rappeler aujourd'hui, sans rougir de la flétrissure intérieure qu'en a reçue mon honneur, et je voudrais les racheter au prix de la moitié des jours qui me restent à vivre. Mais comment oser vous raconter un excès plus affreux encore, dont rien ne pourra jamais effacer la tache, même après vingt années d'une vie d'honneur et de probité? Jugez, messieurs, de l'intérêt que je prends à vous rendre

mon exemple utile, par la peine qu'il doit m'en coûter à vous faire cette humiliante confession.

Je fus un jour commandé pour aller lever des recrues dans une ville frontière assez éloignée. J'avais abandonné ce devoir aux soins de mon sergent, afin de pouvoir me livrer à ma funeste passion. Deux jours après, il m'amena vingt hommes choisis pour leur payer leur engagement. Je venais malheureusement de perdre non-seulement tout ce que je possédais, mais encore le dépôt sacré que m'avait confié ma compagnie. Imaginez, messieurs, quelle fut ma confusion et mon désespoir! Je dépêchai sur-le-champ un exprès vers un de mes camarades que j'avais laissé à la garnison. Je lui avouai mon crime, et je le priai de me prêter cinquante louis.

« Quoi! me répondit-il, je prêterais une somme aussi considérable à un joueur de profession? Non, monsieur; s'il me faut perdre mon argent, ou l'amitié d'un homme qui se déshonore, c'est mon argent que je garde. »

A la lecture de cette réponse outrageante, je tombai dans un évanouissement profond; et je me rappelle encore les horribles images qui, dans un moment, vinrent toutes à la fois assaillirmon esprit: d'un côté, la douleur et l'indignation de mon père, le déshonneur que j'imprimais à ma famille, la honte d'être cassé à la tête du régiment; de l'autre, la perspective brillante des postes où j'aurais pu m'élever par une conduite plus honnête. Je ne repris enfin l'usage de mes esprits, que pour

songer à me délivrer, par un nouveau crime, de l'ignominie dont le premier devait me couvrir. J'étais déjà prêt à exécuter cette affreuse résolution, lorsque je vis paraître à ma porte le même officier dont la réponse avait achevé de m'accabler.

Dans le premier mouvement de ma fureur, je me jetai sur lui pour le percer de mille coups. Il me désarma sans peine; et me serrant dans ses bras: J'ai répondu, me dit-il, d'une manière un peu dure à votre lettre, pour vous laisser sentir un moment toute l'horreur de la situation où vous vous êtes plongé par votre folie. Je vous en vois pénétré : mes biens, mon sang, tout ce que je possède est à vous.

Tenez, continua-t-il, en jetant sa bourse sur la table, prenez ce qui vous est nécessaire pour vos recrues; le reste vous servira pour jouer si vous voulez.

Jouer! Jamais, lui répondis-je en le serrant étroitement contre mon cœur.

J'ai tenu exactement ma parole. Je commençai dès ce jour même à m'interdire tous les plaisirs dispendieux, afin de regagner sur mes épargnes de quoi m'acquitter envers mon généreux ami. J'employai tous les instants de mon loisir à m'instruire. Mon assiduité à mes devoirs me fit remarquer de mes supérieurs; et c'est à cette heureuse révolution que je dois l'honneur de me voir à votre tête.

Ce récit fit une impression si vive sur les jeunes militaires, que, dès ce moment, tout jeu de hasard cessa dans la garnison. Une noble émulation de connaissances utiles prit la place d'une basse cupi-

dité, et l'on vit bientôt les graces du prince se répandre avec prédilection sur tous les officiers de ce régiment.

LA CUPIDITÉ DOUBLEMENT PUNIE.

—

Un riche particulier, voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres. Je leur ai moins donné, depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus : un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition : Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital ; et le jeune homme, doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui allait entraîner sa ruine.

LES JOUEURS,

DRAME EN UN ACTE.

—

PERSONNAGES.

M. DE FLORIS.	AUGUSTE, ami de Jules.
HÉLÈNE, sa fille.	RAOUL, } jeunes joueurs.
ALBERT, son fils,	VICTOR, } jeunes joueurs.
JULES, voisin d'Albert.	CARAFFA, } jeunes joueurs.

La scène se passe dans un jardin commun aux appartemens de M. de Floris et du père de Jules.

SCÈNE PREMIERE.

JULES, AUGUSTE.

AUGUSTE. Que vas-tu donc faire chez Albert?

JULES. Il faut que je lui parle. Tu le connais aussi, toi?

AUGUSTE. Seulement pour l'avoir trouvé quelquefois chez nos amis. Vous n'étiez pas alors trop liés ensemble.

JULES. Je le vois plus souvent depuis que mon père a loué un appartement dans cette maison. Nous avons causé le soir dans le jardin. Il est même venu le premier me trouver dans ma chambre, où nous nous sommes amusés à quelques petits jeux.

AUGUSTE. Tu n'as plus que des jeux en tête, à ce qu'il me paraît. Je te vois toujours faufilé avec des jeunes gens, tels que Raoul et Victor, dont je n'attends rien de bon.

JULES. Tu ne les connais que trop bien! Plût à Dieu que je ne les eusse jamais connus!

AUGUSTE. Que me dis-tu, mon ami? Mais il est encore temps de rompre société. C'est de toi seul qu'il dépend de fuir ou de rechercher leur entretien.

JULES. Ah! ce n'est plus en mon pouvoir. Me trahirais-tu, si je te confiais mon embarras?

AUGUSTE. Nous sommes amis depuis l'enfance, et tu crains de m'ouvrir ton cœur.

JULES. O mon cher Auguste, ils m'ont rendu bien malheureux! Ils m'ont engagé à des choses qui vont

me perdre, si mon papa vient à les découvrir. Je n'ai plus un moment de repos.

AUGUSTE. Tu m'épouvantes, au moins. Qu'est-ce donc, mon ami?

JULES. Je me suis laissé entraîner hier chez Caraffa, ce jeune Italien qui voyage. Il y avait à déjeuner du vin de Champagne et des liqueurs. J'en ai bu pour la première fois; on m'a fait jouer, et ils m'ont gagné tout mon argent.

AUGUSTE. Te voilà bien puni d'aller boire et jouer comme un libertin. Mais que cette aventure te serve de leçon. Ne joue plus, et ta perte sera un gain pour toi.

JULES. Oh, ce n'est pas tout! Ecoute-moi seulement, et ne me chasse pas de ton cœur. Comme je n'avais plus d'argent, et que je croyais toujours prendre ma revanche en continuant de jouer, ils m'ont gagné ma montre, la garniture de boutons d'argent de mon habit, mes boucles, mes boutons de manche, et tout ce que je pouvais avoir sur moi de quelque valeur. Je dois encore un louis à l'Italien. Si je ne le paie pas aujourd'hui, il doit venir demain trouver mon papa; et tu connais sa sévérité?

AUGUSTE. Je ne vois qu'un parti à prendre; c'est de lui avouer ta faute, et de te soumettre à sa punition. Je suis sûr qu'il te ferait grace, en voyant ton repentir.

JULES. Jamais, jamais. Tu ne sais pas ce que j'aurais à craindre de sa première fureur.

AUGUSTE. Mais que veux-tu donc faire ?

JULES. Je n'ose te le dire.

AUGUSTE. Voyons toujours.

JULES. J'ai découvert ma peine à Raoul et à Victor. Je leur ai dit tous les malheurs qui ne manqueraient pas de m'arriver, si mon papa savait ma perte ; et nous avons fait un complot pour me tirer d'embarras.

AUGUSTE. Cela doit être bien imaginé.

JULES. Ce n'est pas certainement ce qu'il y aurait de mieux à faire. Mais que veux-tu ? Je leur ai déjà fait lier connaissance avec le jeune Albert. Il a de l'argent, lui ; je lui ai vu une bourse toute pleine d'écus.

AUGUSTE. Eh bien ! est-ce que vous prétendez le voler ?

JULES. Dieu m'en préserve ! Ils veulent seulement lui faire ce qu'ils m'ont fait ; ensuite ils partageront avec moi le profit, pour que je puisse payer ce que je dois.

AUGUSTE. Comment ! pour sortir d'un mauvais pas où tu es tombé par ta faute, tu leur donnes de sang-froid ton ami à dépouiller ? Et d'où savez-vous, vous autres, que vous serez les plus heureux ? Ne t'exposes-tu pas à perdre encore davantage ?

JULES. Oh que non ! J'ai vu qu'il jouait sans malice.

AUGUSTE. Est-ce que tu joues en aigrefin, toi ?

JULES. Que veux-tu dire ? Je joue en garçon d'honneur.

AUGUSTE. Voilà pourquoi tu as perdu. Et si, comme je l'espère, tu joues toujours de même, es-tu sûr de gagner?

JULES. Je ne sais comment cela doit arriver; mais Raoul m'a bien assuré qu'ils avaient de petites adresses particulières, et que ceux qui ne les entendent pas perdent toujours avec eux.

AUGUSTE. Des adresses? Il n'y a qu'un mot pour nommer cela; ce sont des escroqueries. Et toi, Jules, tu voudrais t'en servir ou en profiter? Tu sais que je ne suis pas riche; mais, quand je devrais le devenir comme Crésus, je rougirais d'acquérir ma fortune à ce prix, et je voudrais, pour tout au monde, ignorer encore ton dessein.

JULES. Mon cher Auguste, prends pitié de moi! je te promets....

AUGUSTE. Qu'oses-tu me promettre pour t'aider à tromper?

JULES. Non, je veux dire que si j'ai le bonheur de gagner de quoi satisfaire ce maudit Caraffa, je romps sur le champ tout commerce avec les joueurs, et que je ne touche plus une carte de ma vie. S'il m'arrive de manquer à cette promesse, tu peux aller trouver mon papa, et lui dire tout, tout. (*Auguste branle la tête.*) Et puis ce n'est pas moi qui peux tromper; je ne suis pas adroit. C'est Caraffa qui prend la chose sur lui. Je me laisserai seulement donner des cartes. Ils m'ont promis de ne rien prendre de moi si je perds, et que je ne serai de moitié que dans le profit.

AUGUSTE. Eh bien! je veux être témoin de la partie.

JULES. Je ne demande pas mieux. Je cours inviter Albert pour cet après-midi. Son père est à la campagne, et ne doit revenir que dans quelques jours.

AUGUSTE. A merveille. Mais je te préviens que si tu te permets quelque tromperie....

JULES. Eh, mon Dieu, non! Ne me tourmente pas davantage, ne suis-je pas assez malheureux? Je voudrais ne t'avoir pas dit mon secret.

AUGUSTE. Je voudrais aussi que tu l'eusses gardé, je n'aurais à répondre de rien.

JULES. Et à qui aurais-tu à répondre?

AUGUSTE. A ma conscience. Je vois qu'un honnête jeune homme va être trompé.

JULES. Mais ce n'est pas moi qui trompe, ni toi non plus.

AUGUSTE. Garderais-tu le silence, si tu voyais un filou escamoter une bourse, même à un étranger?

JULES. Bon! Albert en sera quitte pour quelques écus. C'est peut-être un bonheur pour lui. Cette leçon le dégoûtera du jeu.

AUGUSTE. Oui, comme tu t'en dégoûtes toi-même. On joue encore pour regagner ce que l'on a perdu, et l'on emploie des moyens infames.

JULES. Doucement! j'entends quelqu'un à la porte.

AUGUSTE. C'est le jeune Albert lui-même.

SCENE II.

AUGUSTE, JULES, ALBERT.

ALBERT. Je vous salue, mes bons amis.

AUGUSTE. Bonjour, monsieur Albert.

JULES. Comment! vous n'êtes pas encore descendu au jardin dans un beau jour de fête comme celui-ci, où vous n'avez pas de devoir?

AUGUSTE. M. Albert n'aime pas à courir comme toi. Il fait fort bien de s'amuser sans quitter la maison.

ALBERT. Oh! je me suis déjà promené ce matin de bonne heure dans le bosquet; et puis j'ai déjeuné sous le berceau avec ma sœur et mon papa.

JULES, *un peu surpris.* Quoi! votre père est déjà de retour? Vous n'en êtes pas trop content, j'imagine?

ALBERT. Que dites-vous? J'en ai ressenti une joie, une joie que je ne puis vous exprimer. Après avoir passé trois semaines sans le voir, et lorsque je ne l'attendais que le mois prochain!

JULES. J'aime bien aussi mes parents; mais s'ils aimaient les voyages, je ne leur en saurais pas du tout mauvais gré. Je supporterais de temps en temps leur absence pour quelques jours.

ALBERT. Je voudrais que mon papa ne s'éloignât jamais un seul instant. Il est si doux et si bon!

JULES. Et le mien si dur et si sévère! Il n'est pas question de plaisirs avec lui.

AUGUSTE. Qui sait les plaisirs qu'il te faudrait pour te satisfaire? J'ai reçu, moi, les plus tendres témoignages de sa bonté.

ALBERT. Je croyais que vous n'aviez rien à désirer sur ce point. Depuis que vous demeurez si

près de nous, je vous vois presque tous les jours devant la porte. Je suis venu quelquefois vous trouver pour jouer dans votre chambre ou dans le pavillon du jardin, et je n'ai vu personne qui vous ait gêné.

JULES. Oui, les jours que mon papa soupe chez ses amis. C'est le seul bon temps qu'il me laisse, et j'en profite. Mais à présent que le vôtre est de retour, nous ne vous verrons pas si souvent dans la soirée.

ALBERT. Pourquoi non? Il ne me refuse aucun plaisir permis. Cependant je ne trouve la société de personne au monde aussi joyeuse que la sienne; et l'on croirait, à le voir, qu'il s'amuse beaucoup avec moi. Aussi nous sommes toujours à nous chercher.

JULES. Voilà ce qui s'appelle un bon père! Il vous permet donc de sortir quand il vous plaît, et d'aller où bon vous semble?

ALBERT. Oui, sûrement, parce que je lui dis toujours où je vais.

AUGUSTE. Et parce qu'il sait que vous allez toujours où vous dites.

JULES. Que faites-vous donc, lorsque vous êtes ensemble, pour être si satisfaits de vos amusements?

ALBERT. Dans les belles soirées d'été, nous allons à la promenade.

JULES. Mais on est bientôt las de marcher; et je ne vois rien de si triste que d'aller et revenir continuellement devant soi.

ALBERT. Je le trouve bien doux, après avoir resté

assis presque toute la journée. Et puis, en causant de bonne amitié, l'on ne s'aperçoit pas de la fatigue. Je voudrais que vous fussiez un jour de nos plaisirs. Je commence à connaître les plantes et les fleurs : nous nous amusons à en chercher. Et quelle joie, lorsqu'un de nous deux en découvre d'inconnues ! Il faut les observer dans toutes leurs parties, pour les classer. Cette recherche nous rappelle en un moment tout ce que nous avons appris; et nous voilà saisis d'une ardeur nouvelle pour retourner encore herboriser le lendemain.

AUGUSTE. Et vos soirées d'hiver, à quoi les employez-vous?

ALBERT. A parler de mille choses curieuses au coin du feu, lorsque nous sommes seuls ; ou bien, à nous instruire dans l'histoire naturelle, la géographie ou les mathématiques. Nous jouons aussi de petits drames avec ma sœur et mes amis. Vous ne sauriez croire combien cela nous exerce à parler avec aisance, et à nous bien présenter. Nous trouvons de cette manière, jusque dans nos plaisirs, de quoi perfectionner notre éducation.

JULES. Mais, pour étudier tant de choses, vous devez bien vous rompre la tête?

ALBERT. Bon ! tout cela s'apprend comme un jeu.

JULES. Un jeu de cartes me paraît cent fois plus récréatif. Y jouez-vous quelquefois ?

ALBERT. Vraiment oui. Mon papa veut bien, de temps en temps, me mettre de sa partie.

JULES. Et vous jouez de l'argent ?

ALBERT. Sans doute; mais une bagatelle, seulement pour intéresser le jeu, et pour apprendre à perdre noblement.

AUGUSTE. C'est fort bien : il faut savoir gouverner sa bourse.

ALBERT. Oh! ne croyez pas que l'argent me manque. Mon papa m'en donne au delà de mes besoins.

JULES. Et combien donc, pour voir?

ALBERT. Six francs par semaine.

JULES. Voilà une jolie pension! Et tout cela pour vous divertir?

AUGUSTE. Oh, que non! J'imagine que vous êtes chargé d'une partie de votre entretien?

ALBERT. Oui, de ces petites bagatelles pour lesquelles je rougirais d'aller importuner mon papa. Je vous avouerai, entre nous, que cela me rend beaucoup plus soigneux.

AUGUSTE. Je le crois. On sent mieux le prix des choses, lorsqu'il faut les payer soi-même.

JULES. Vous avez aussi quelques bonnes aubaines dans l'année?

ALBERT. Oui, le jour de ma fête, je reçois bien cinq ou six pistoles. Je me trouve à présent cinq bons louis d'or dans ma bourse, sans compter la monnaie.

JULES. Cinq louis d'or! que faites-vous d'une si grande somme?

ALBERT. Eh, n'ai-je donc pas mes dépenses? Je paie les mois d'école des enfants de notre portier.

J'ai un vieux maître d'écriture qui est devenu aveugle; je lui fais une petite pension toutes les semaines. J'achète aussi de bons livres et quelques estampes. Je fais de temps en temps des cadeaux à ma sœur; et je garde le reste pour les occasions où il faut de l'argent, comme pour le jeu.

JULES. Mais vous n'y êtes pas si malheureux, M. Albert? vous me gagnâtes encore l'autre jour trente sous au vingt et un.

ALBERT. J'en ai du regret; je suis fâché de gagner mes amis. D'ailleurs mon papa n'aime pas tous ces jeux de cartes. Il donne la préférence aux dames polonaises et aux échecs.

JULES. Bah! autant vaudrait étudier ses leçons. On ne joue que pour se divertir. Etes-vous engagé ce soir?

ALBERT. Non, je reste au logis. Mon papa doit faire un mémoire pour un pauvre malheureux.

JULES. Tant mieux; et le mien doit sortir à cinq heures. Venez me trouver. Je tâcherai de vous occuper agréablement. Nous aurons Raoul et Victor. Je veux aussi vous faire connaître un jeune Italien, plein d'esprit, qui voyage.

ALBERT. C'est bon, j'aime les voyageurs; on s'instruit à les entendre. Je cours en demander la permission à mon papa. Restez-vous ici?

JULES. Non, je vais rentrer pour retenir mes amis. Auguste pourra me rapporter votre réponse.

SCENE III.

AUGUSTE, ALBERT.

ALBERT. Voulez-vous me suivre, M. Auguste?

Mon papa sera charmé de vous voir. Il a beaucoup d'estime pour vous.

AUGUSTE. Je suis très sensible à ses bontés. L'estime d'un homme aussi sage est flatteuse. Mais je souffre un peu dans ce moment. Je vous demanderai la permission de rester dans le jardin.

ALBERT. Oui, faites un tour de promenade pour vous dissiper. Je serai bientôt de retour.

SCENE IV.

AUGUSTE, *seul et rêveur*. Je ne sais le parti qu'il faut prendre ! Jules est dans la peine. Si je pouvais l'en voir sortir ! Mais quoi ! laisser ainsi sacrifier le pauvre Albert ! Non, non ; le complice est aussi criminel que le malfaiteur. Favoriser de telles friponneries, c'est friponner soi-même. Je vais tout révéler. Mais doucement ! voici la sœur d'Albert. Tâchons de l'aider à garantir son frère du péril, sans trahir cependant la confiance de mon ami.

SCENE V.

HÉLÈNE, AUGUSTE.

HÉLÈNE. Ah ! vous voilà, M. Auguste ! Vous êtes seul ? Il me semblait avoir vu mon frère s'entretenir avec vous.

AUGUSTE. Il vient de me quitter à l'instant même.

HÉLÈNE. Je voudrais bien, si sa société vous était agréable, qu'il ne vous quittât jamais. Je n'aurais plus d'inquiétude sur son compte.

AUGUSTE. Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle. M. Albert est trop bien élevé pour qu'on ait rien à craindre de lui.

HÉLÈNE. Je n'en crains rien, tant qu'il ne verra que d'honnêtes jeunes gens. Mais voulez-vous que je vous parle avec franchise? Je n'ai pas entendu dire des choses trop flatteuses de ceux qui fréquentent M. Jules. Et mon frère est bien ardent à se jeter dans leur société.

AUGUSTE. Je ne me suis pas encore aperçu qu'elle lui ait été pernicieuse.

HÉLÈNE. Je l'espère; mais, avec de l'esprit, il est doux et crédule. Il juge tout le monde d'après l'honnêteté de son cœur. Que deviendrait-il, si ceux qu'il croit ses amis étaient des méchants? J'ai bien vu que vous-même vous semblez craindre leur commerce.

AUGUSTE. Vous savez que je ne suis pas riche, ainsi je ne dois pas me lier avec des jeunes gens plus fortunés que moi. Je ne veux pas avoir à rougir.

HÉLÈNE. Mais vous aimez M. Jules; êtes-vous bien aise de lui voir former ces nouvelles liaisons?

AUGUSTE. S'il faut vous le dire, j'aimerais mieux qu'il s'en tînt à l'amitié de votre frère. Au reste, ils ont l'un et l'autre des parents éclairés qui veillent sur leur conduite.

HÉLÈNE. Le mal se remarque quelquefois un peu tard. On peut bien empêcher qu'il n'ait des suites plus fâcheuses, mais non réparer ses premiers effets.

AUGUSTE. Vous me paraissez, mademoiselle, aimer tendrement votre frère. Ecoutez-moi; mais que je ne sois pas compromis. Jules vient de l'en-

gager à l'aller joindre à la maison. Les jeunes gens que vous craignez doivent être de la partie. On y jouera, sans doute ; tâchez d'en détourner M. Albert. J'étais ici pour attendre sa réponse ; mais je pense qu'il ne me convient pas de m'en charger. Il ne tardera peut-être pas à revenir ; trouvez bon, mademoiselle, que je me retire, et songez bien au conseil que j'ai cru devoir vous donner.

SCENE VI.

HÉLÈNE, *seule*. Voilà qui me paraît sérieux. Ah, mon frère, toi qui fais la joie de mon papa, si tu allais changer pour son tourment?

SCENE VII.

HÉLÈNE, ALBERT.

ALBERT. Les amis de mon papa prennent bien leur temps pour venir le complimenter sur son arrivée. Il ne m'a pas été possible de l'aborder.

HÉLÈNE. Il me semble que ses plaisirs doivent aller devant les tiens. Tu as donc quelque chose de bien important à lui dire?

ALBERT. Très important pour moi, puisqu'il s'agit d'aller me divertir chez mes amis.

HÉLÈNE. Chez M. Jules, sans doute?

ALBERT. Oui, chez lui-même.

HÉLÈNE. J'en étais sûre. Je t'ai cependant fait entendre combien cette société me déplaisait.

ALBERT. Il est vraiment fort à plaindre de ne pas être dans tes bonnes graces. Comment faut-il donc être fait pour avoir cet honneur?

HÉLÈNE. Mais, comme toi, mon frère.

ALBERT. Tu penses te moquer?

HÉLÈNE. Je parle sérieusement, je t'assure. Tu es un fort aimable et fort brave garçon.

ALBERT. Que prétends-tu dire par là?

HÉLÈNE. Je crois parler assez clair : faut-il expliquer les mots les plus simples à quelqu'un aussi bien instruit? Je veux dire, un jeune homme bien né, sensible, honnête et très poli envers tout le monde, excepté envers sa sœur.

ALBERT. Parce que sa sœur est une petite moqueuse, qu'elle fait quelquefois endêver son frère, et qu'elle se croit plus raisonnable et plus avisée que lui.

HÉLÈNE. Vraiment j'avais oublié la modestie, dans son éloge.

ALBERT. Mais que veut dire tout ce babil? Je te demande pourquoi tu viens me faire des plaisanteries au sujet de M. Jules? Le connais-tu assez pour en parler?

HÉLÈNE. Je cherche à le connaître par ses actions.

ALBERT. Est-ce qu'il t'appelle pour en être témoin?

HÉLÈNE. Je puis en juger par les personnes qu'il fréquente, et par leurs liaisons.

ALBERT. Ah! j'entends; il te déplaît parce que je le fréquente et que je suis de sa société.

HÉLÈNE. Voilà un petit trait d'humeur, mon frère. Il me semble qu'il a des liaisons plus anciennes et plus étroites que la tienne. Et voilà les

personnes que j'ai entendu nommer plus d'une fois des vauriens.

ALBERT. Des vauriens?

HÉLÈNE. Oui, qui jouent ensemble pour se gagner vilainement leur argent, et le manger plus vilainement encore.

ALBERT. Voyez la belle merveille, qu'ils s'amusent à jouer, lorsqu'ils sont réunis! Nous jouons bien aussi, nous autres, à gagner ou à perdre, et nous dépensons notre argent comme il nous plaît. Et puis, n'ai-je pas été de leurs parties? J'ai vu ce qu'ils jouent, et je les ai même gagnés quelquefois.

HÉLÈNE. Oui, tu leur as gagné leur monnaie, et ils te gagneront tes écus.

ALBERT. Que t'importe? C'est moi qui les perdrai, non pas toi. Mais voilà bien ma sœur! Elle serait désolée de ne pas troubler mes plaisirs, quand je ferais tout au monde pour la rendre heureuse.

HÉLÈNE, *lui prenant la main*. Non, mon frère! tes plaisirs sont les miens; mais je ne me consolerais jamais, s'ils te faisaient perdre tes bonnes qualités et ton repos, et à moi la douceur de t'aimer.

ALBERT. Oui, je sais que tu m'aimes. Je t'aime bien aussi; mais tu m'affliges de croire que je ne suis pas en état de me conduire.

HÉLÈNE. Tu ne serais pas le premier qui aurait eu cette confiance, et qui cependant..... Mais voici mon papa.

SCENE VIII.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT.

M. DE FLORIS. Ah, mes enfants! je viens de goûter une des plus douces satisfactions de ma vie, la joie de revoir mes amis, et de recevoir les témoignages de leur attachement.

HÉLENE. Il faut bien vous chérir, lorsqu'on a le bonheur de vous connaître.

M. DE FLORIS. Vous êtes donc bien aises aussi de mon retour?

ALBERT. Comment ne le serions-nous pas? Vous êtes notre plus tendre, notre meilleur ami.

HÉLÈNE. Notre maison était un vrai désert pour moi depuis votre absence.

ALBERT. Je ne trouvais plus d'agrément, ni dans mes études, ni dans mes promenades. Ah! sans vous, mon papa.....

M. DE FLORIS. Il faut cependant apprendre de bonne heure à vous trouver sans moi sur la terre: car, suivant le cours ordinaire de la nature, il faudra que je vous quitte le premier.

HÉLÈNE. Eh, mon papa, auriez-vous le cœur de nous affliger, quand nous ne devons penser qu'à nous réjouir?

ALBERT. Oui, vous vivrez longtemps encore pour notre avantage et pour notre bonheur. Mais ne parlons plus de choses si tristes. J'aurais une petite prière à vous adresser.

M. DE FLORIS. Voyons, mon fils, de quoi s'agit-il?

ALBERT. M. Jules..... Vous savez que son père

est notre voisin? Eh bien, il vient de m'inviter à m'aller divertir chez lui.

M. DE FLORIS. Voilà une nouvelle connaissance que je ne te savais pas. Je suis ravi que tu trouves une bonne société si près de la maison.

HÉLÈNE. Une bonne société, entends-tu, mon frère?

ALBERT. Je le crois un brave garçon, et je le trouve de plus très aimable. On passe fort bien son temps avec lui. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, et il m'a fait connaître d'autres jeunes gens.

HÉLÈNE. De braves jeunes gens aussi?

ALBERT. Oui, ma sœur : je les connais mieux que vous, ce me semble; de braves jeunes gens.

M. DE FLORIS. Lorsque je parle d'une bonne société, mon cher Albert, je veux dire s'ils sont doux, bien élevés....

ALBERT. Oui, mon papa! fort doux et fort polis.

M. DE FLORIS. Honnêtes, appliqués, fidèles à leurs devoirs?

HÉLÈNE. Comment pourrait-il savoir tout cela, pour les avoir vus seulement dans quelques passades?

ALBERT. N'ai-je pas été trois ou quatre fois une demi-heure de suite dans leur société?

M. DE FLORIS. Et de quelle manière s'est formée votre connaissance?

HÉLÈNE. N'est-ce pas au jeu?

ALBERT. Pourquoi pas au jeu? Mais est-ce au jeu seulement? N'avons-nous pas causé longtemps ensemble?

HÉLÈNE. Et vous n'avez pas joué, surtout ?

ALBERT. Sans doute, que nous avons joué : mon papa me l'a bien permis.

M. DE FLORIS. Il est vrai. Je vous permets le jeu, lorsqu'il forme un léger délassement pour l'esprit, à la suite du travail et de l'application ; lorsqu'il ne peut amener ni une perte qui vous dérange, ni un gain dangereux qui fasse dégénérer ce goût en passion ; un jeu tel qu'on le joue ordinairement dans notre famille, innocent, honnête, sans vues intéressées, et dans les moments où l'on ne peut rien faire de plus utile.

HÉLÈNE. Je croyais, mon papa, qu'il n'était pas un seul moment où l'on ne pût faire quelque chose de plus utile que de jouer.

ALBERT. Mais on ne peut pas être toujours cloué sur les livres, travailler toujours.

M. DE FLORIS. La réponse d'Hélène est assez raisonnable. On pourrait sans doute employer plus utilement son loisir, si toutes les sociétés étaient si bien composées, qu'on y trouvât un sujet assez fécond d'amusement, dans un entretien spirituel, instructif, ou même badin. Mais, lorsqu'on n'a d'autre moyen de prévenir l'ennui que de se livrer à des réflexions malignes sur ses semblables, à des propos oiseux ou dépourvus de raison, vous savez qu'alors je vous engage moi-même à un jeu récréatif, et que le plus souvent je m'établis de la partie.

HÉLÈNE, *à Albert*. Voilà sans doute vos raisons pour jouer, n'est-ce pas ?

ALBERT. Est-ce que tu as le droit de me faire des questions ?

M. DE FLORIS. Pourquoi lui en savoir mauvais gré ? C'est par amitié pour toi qu'elle s'en informe.

ALBERT. Ou plutôt parce qu'elle cherche à vous rendre mes liaisons suspectes, et qu'elle veut me desservir dans votre esprit.

M. DE FLORIS. Peux-tu avoir cette idée de ta sœur ?

HÉLÈNE, *le regardant tendrement*. Mon frère !

ALBERT, *attendri*. Hélène, pardonne-moi, j'ai tort de t'accuser. Mais conviens aussi que ta défiance est injurieuse.

M. DE FLORIS. Peut-être ses soupçons ont-ils quelque fondement. Il faut les examiner de sang-froid, quand ce ne serait que pour l'en faire revenir s'ils sont injustes. Nous n'avons pas, je pense, à nous défier de nos dispositions les uns envers les autres. Nous sommes si tendrement unis ensemble ! (*Hélène et Albert lui prennent la main.*)

HÉLÈNE. O mon papa, que vous êtes bon et conciliant !

ALBERT. Vous oubliez toujours avec nous les droits d'un père, et vous ne montrez que les égards d'un ami.

M. DE FLORIS. Je ne serais pas digne de vous élever, si je tenais une autre conduite. Un père qui n'est pas le meilleur ami de ses enfants ne remplit que la moitié de ses devoirs. Je vous pardonnerais peut-être de négliger les témoignages extérieurs de respect qui me sont dus, mais jamais de

manquer à la franchise et à la confiance que j'attends de votre tendresse. Vous ne devez pas avoir un secret que vous ne veniez le déposer dans mon sein; et lorsqu'il sera de nature à vous faire craindre que le père en soit instruit, l'ami n'aura jamais l'indiscrétion de le révéler.

HÉLÈNE. J'espère bien n'avoir jamais de mystères pour un père si indulgent.

ALBERT. Pourquoi vous cacher nos fautes? Vous pouvez nous en reprendre, mais vous ne cessez pas de nous aimer.

M. DE FLORIS. Je suis charmé que vous ayez de moi cette idée. Aussi longtemps que vous serez mes amis, comme je suis le vôtre, le père n'aura jamais occasion de punir. Sa prévoyance vous préservera du danger, ou il vous prêtera des secours pour en sortir. Mais il faut qu'il connaisse d'abord votre situation. Ainsi voyons, Hélène, quels reproches tu fais à cette nouvelle société de ton frère.

HÉLÈNE. Il m'est revenu que ces jeunes messieurs étaient un peu dissipés, et qu'ils avaient continuellement des cartes à la main.

ALBERT. Et qui t'a fait ce rapport?

HÉLÈNE. Il ne s'agit pas de savoir qui me l'a dit; mais si la chose est véritable.

M. DE FLORIS. Je viens de t'exposer mon sentiment sur le jeu. Tout dépend de celui que vous jouez.

ALBERT. Oh! c'est un jeu qui ne demande pas de grands efforts d'attention, mais qui est bien amusant. Il se nomme le *vingt et un*.

M. DE FLORIS. Je t'avouerai qu'il n'est pas trop de mon goût.

ALBERT. Pourquoi donc, mon papa ? Rien n'est plus simple et plus innocent. Celui qui a vingt et un, ou qui en est le plus près, gagne tous ceux qui sont au-dessous.

M. DE FLORIS. Sais-tu que c'est là ce qu'on appelle un jeu de hasard ?

ALBERT. Oui, parce que je peux perdre ou gagner. Mais n'en est-il pas de même de tous les jeux ?

M. DE FLORIS. Avec cette différence qu'ici le hasard seul décide, au lieu que dans les jeux de société je puis, lors même qu'il ne m'est pas bien favorable, employer de sages combinaisons pour prévenir des coups fâcheux, et balancer la fortune de mes adversaires. En un mot, les jeux de hasard ne demandent que des doigts, et point de tête ; or, un jeu où la tête n'a rien à faire me paraît indigne d'un homme sensé.

HÉLÈNE. Il ne doit pas même être bien amusant.

ALBERT. Ah ! ma sœur, tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre une carte, de la recevoir dans l'incertitude, et d'y lire d'un coup d'œil sa destinée.

M. DE FLORIS. Parce que la passion de l'avarice s'en mêle.

ALBERT. Mais encore, dans les jeux de société, n'y a-t-il jamais que la perte ou le gain.

M. DE FLORIS. Il est vrai. Seulement on y fixe de certaines bornes à l'un et à l'autre, pour n'avoir à former ni des vœux avides, ni des regrets honteux.

D'ailleurs, comme je viens de te le dire, on y tient en quelque sorte la fortune captive par son intelligence. Enfin, le pis est que dans les jeux de hasard on court souvent le risque d'être la dupe d'indignes fripons.

ALBERT. O mon papa, croyez-vous? Comment cela serait-il possible ?

HÉLÈNE. J'imagine qu'ils ont une manière d'arranger les cartes pour se donner toujours celles qui leur conviennent.

M. DE FLORIS. Voilà effectivement leur secret. J'ignore comment ils le pratiquent, car je n'ai jamais été joueur, et je n'ai pas reçu dans ma société des gens de cette profession. Tout ce que je sais, c'est qu'ils emploient ces moyens, et dans mes voyages j'en ai vu des exemples affreux.

ALBERT. Oh ! racontez-nous-en quelqu'un, mon papa.

M. DE FLORIS. Volontiers, mon fils. Quand j'étais à Spa, je vis un jeune Anglais qui perdit, dans une soirée, l'argent qu'il destinait à parcourir l'Europe, et tout son bien encore, qui se montait à plus de cent mille écus.

HÉLÈNE. Mon Dieu, tout son bien ! Et comment fit-il donc ensuite pour vivre ?

ALBERT. Il dut être bien furieux.

M. DE FLORIS. Le désespoir s'empara de tous ses traits, lorsqu'il vit sa fortune entière perdue et qu'il n'eut plus aucune espérance de la regagner. Il jetait autour de lui des regards que je n'osais soute-

nir. Il grinçait des dents, se frappait le front, s'arrachait les cheveux. Bientôt il devint stupide et muet; il haletait et râlait comme un mourant. Enfin, il se leva avec précipitation, et sortit en forcené.

ALBERT. Et parmi ceux qui le gagnaient, il ne se trouva personne qui eût assez de pitié pour lui rendre son argent? Je lui aurais plutôt donné tout le mien pour le tirer de peine.

M. DE FLORIS. Ils continuèrent de rester assis, et de jouer avec leur sang-froid ordinaire. Ils le regardaient seulement en dessous avec un regard d'ironie et de mépris.

HÉLÈNE. Oh! les méchants! Je suis sûre que personne sur la terre n'aura plus voulu jouer avec eux.

M. DE FLORIS. Tu ne connais pas l'aveuglement des hommes. Dix fous pour un se mirent aussitôt à sa place. Mais voici le plus déplorable de l'aventure. On apprit le lendemain que ce jeune homme, d'un extérieur très aimable, et rempli d'ailleurs de qualités et de talents, s'était cassé la tête d'un coup de pistolet.

HÉLÈNE. Ah! que me dites-vous?

ALBERT. Mais c'était encore bien fou de s'ôter la vie. Puisqu'il avait des qualités et des talents, ne pouvait-il pas rétablir sa fortune?

M. DE FLORIS. Tu vois comme une seule faute peut nous priver du sens et de la raison, et nous précipiter dans le désespoir. Peut-être ne put-il résister à l'horrible pensée de tomber du comble du

bonheur dans le gouffre de la misère. On apprit aussi dans la suite qu'il avait laissé dans sa patrie une jeune personne très vertueuse, à qui ses parents avaient dessein de l'unir par un mariage qui lui promettait la plus entière félicité.

HÉLÈNE. Oh! la pauvre demoiselle! que je la plains! Combien elle a dû souffrir à cette triste nouvelle! Il ne mérite plus de pitié après l'avoir oubliée.

M. DE FLORIS. La honte de lui présenter une main qui venait de lui ravir, ainsi qu'à lui-même, tout le bonheur de sa vie, de lui porter un cœur sur lequel la passion du jeu avait eu plus d'empire que les sentiments d'estime qu'elle était si digne d'inspirer, la douleur de retourner dans son pays comme un mendiant, tout révoltait son orgueil; et par une mort criminelle il crut pouvoir mettre fin aux tourments de sa conscience.

ALBERT. O mon papa! je ne touche plus une carte de ma vie, je vous le promets. Je cours trouver Jules, et lui dire...

M. DE FLORIS. Doucement, mon fils; tu es toujours trop précipité dans tes résolutions. On ne doit pas renoncer entièrement à un plaisir, parce que son excès peut nous être dangereux. Je t'ai dit souvent qu'un petit jeu de société entre amis était agréable, innocent et même utile.

HÉLÈNE. Utile, mon papa?

M. DE FLORIS. Oui, parce qu'il nous apprend à vaincre notre humeur, et à supporter la fortune dans ses vicissitudes.

HÉLÈNE. C'est-à-dire, mon frère, à n'être pas triomphant lorsqu'on gagne, et à ne pas laisser tomber sa tête lorsqu'on perd.

M. DE FLORIS. Il faut bien considérer, avant de se mettre au jeu, si l'on est en état de supporter la plus grande perte possible, sans épuiser ses moyens. De cette manière, que l'on perde ou que l'on gagne, on conserve toujours une riante sérénité et une noble indifférence, qui témoignent que notre cœur n'est esclave d'aucune vile passion.

ALBERT. Dieu merci, je ne suis point avare; mais pour m'épargner toute espèce de regrets, il vaut mieux que je ne voie plus ni Jules ni ses amis.

M. DE FLORIS. Ce serait une faiblesse dont tu aurais à rougir. Ne peux-tu pas les voir sans jouer?

ALBERT. Oh ! je les connais. Ils voudront absolument que je joue.

M. DE FLORIS. Eh bien ! joue, joue tout ce qu'ils voudront. C'est un moyen de les mieux connaître, pour rechercher ou fuir à jamais leur société. Mais au lieu d'aller chez Jules, invite-le, avec ses camarades, à venir chez moi. Tu leur diras que ta sœur sera peut-être aussi de la partie.

HÉLÈNE. Moi, mon papa?

M. DE FLORIS. Oui, je te le permets.

HÉLÈNE. Et si ces messieurs me gagnent mon argent?

M. DE FLORIS. Je te le rendrai. Albert, dis-leur encore que tu attends un ami, et que tu le feras jouer avec eux.

ALBERT. Mais je n'attends personne. Voulez-vous que j'aille leur faire un mensonge ?

M. DE FLORIS. Il n'y en aura point. N'as-tu pas un ami à la maison? Je pensais...

HÉLÈNE. Le malin papa ! C'est lui qu'il veut dire.

M. DE FLORIS. Oui, moi-même. Nous étions déjà d'accord sur cette qualité.

ALBERT. Oh ! oui, ils voudront bien jouer avec moi, si vous en êtes !

M. DE FLORIS. Pourquoi non? Seulement ne leur dis pas quel est cet ami. Aussitôt que j'aurai terminé mon mémoire, je viendrai vous joindre, et je verrai ce que j'aurai à faire. Jouez toujours en attendant. Ne refusez aucun enjeu qu'on vous propose. Perte ou gain, je vous donne ma pleine approbation.

ALBERT. Ainsi, je vais engager tout de suite Jules et ses amis?

M. DE FLORIS. Oui, mon enfant. Surtout n'oublie pas Auguste. Je serai charmé de le voir. Tous ses maîtres font son éloge ; et vous-mêmes, vous m'en avez dit souvent du bien.

HÉLÈNE. Il le mérite aussi, je vous assure. C'est un brave garçon, lui.

ALBERT. Un mot encore, mon papa ; resterons-nous dans le jardin?

M. DÉ FLORIS. Comme tu voudras. Le temps est doux. Vous pouvez vous mettre sous le berceau ou dans le petit pavillon.

SCENE IX.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE.

M. DE FLORIS. Ecoute, ma chère fille, ne quitte pas un moment ton frère ; il peut avoir besoin de tes conseils.

HÉLÈNE. Je crois que votre présence serait encore plus nécessaire que la mienne.

M. DE FLORIS. Comment donc ?

HÉLÈNE. Par quelques mots qui viennent d'échapper à M. Auguste, je soupçonne que les coquins ont fait un complot pour escroquer l'argent du pauvre Albert.

M. DE FLORIS. Tant mieux, s'il s'y trouve pris. Je laisserai venir ces filous, et je me cacherai derrière le berceau pour les observer. Mais toi, quand tu verrais clairement leurs friponneries, ne fais pas semblant de t'en apercevoir.

HÉLÈNE. J'aurai bien de la peine à me contenir. Combien je souffrirai de voir mon frère devenir l'objet de leurs risées, et la dupe de sa confiance !

M. DE FLORIS. Il faut qu'il en soit désabusé par lui-même. J'obtiendrai plus aisément de lui qu'il soit à l'avenir plus attentif sur ses liaisons ; et je le guérirai peut-être pour la vie de la funeste passion du jeu, à laquelle il me paraît tout prêt à s'abandonner.

HÉLÈNE. Comment peut-il avoir seulement la pensée de toucher des cartes ! Il devrait bien se connaître. Il est si crédule, qu'il ferait naître à tout le monde l'envie de le tromper ; et si bouillant, qu'il perdrait la tête au premier coup de malheur.

M. DE FLORIS. Voilà en effet son caractère. Je ne te croyais pas tant de talent pour observer les hommes.

HÉLÈNE. Il faut bien qu'on étudie ceux qu'on voudrait servir.

M. DE FLORIS. Je vois que ces messieurs ne veulent pas perdre un moment. Il me semble déjà les entendre à la porte du jardin.

HÉLÈNE. Oui, les voilà.

M. DE FLORIS. Je me sauve à travers la charmille, et je reviendrai par un détour derrière le berceau.

SCENE X.

HÉLÈNE, *seule*. Qu'il me tarde de savoir comment tout cela va tourner! O mon frère! ce moment doit peut-être décider du bonheur de ta vie.

SCENE XI.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

JULES, *à Hélène*. Je craignais, mademoiselle, que notre société pût vous importuner; mais M. Albert a voulu...

ALBERT. Comment! l'importuner? J'espère bien que ma sœur nous tiendra compagnie.

HÉLÈNE. De tout mon cœur, si ces messieurs veulent m'y recevoir.

VICTOR, *avec un air contraint*. C'est beaucoup d'honneur pour nous.

CARAFFA, *bas à Jules*. Voilà qui est fâcheux. Nous serons obligés, par politesse, de jouer le jeu qu'elle voudra. Pourquoi venir ici?

ALBERT. Peut-être que nous aurons un de nos bons amis encore.

RAOUL. Oui-dà ! et qui donc ?

ALBERT. Vous verrez. Il a une bonne bourse celui-là.

JULES, *à part*. Ah ! tant mieux.

HÉLÈNE. Nous resterons ici dans le jardin, si vous le trouvez bon.

AUGUSTE. Sans doute, nous aurons le plaisir de nous promener.

RAOUL. Est-ce que vous pensez à vous promener, vous ?

AUGUSTE. Qu'aurais-je autrement à faire ?

VICTOR. Et jouer ?

AUGUSTE. Je ne sais pas le jeu ; et quand je le saurais, je n'ai pas d'argent à perdre.

CARAFFA. Comme si l'on était sûr de perdre toujours !

AUGUSTE, *en le fixant*. Oui, monsieur, surtout avec vous. Je vous crois beaucoup trop habile pour moi.

ALBERT. Si je gagne, je vous promets de vous rendre votre argent.

JULES. Et moi aussi.

RAOUL et VICTOR. Nous de même.

AUGUSTE. Vous m'offensez, messieurs. Perdre mon argent pour le reprendre, ou gagner le vôtre pour le garder, ce ne sont pas là de mes conditions ; et s'il faut tous mutuellement se restituer la perte, ce n'est pas la peine de se mettre au jeu.

HÉLÈNE. C'est bien pensé, monsieur Auguste.

AUGUSTE. Ne vous mettez pas en peine de moi. Je vous verrai jouer, ou je me promènerai dans le jardin.

HÉLÈNE. Mon papa ne peut pas avoir l'honneur de vous recevoir. (*On voit éclater la joie sur leurs traits.*) Mais il m'a recommandé de vous bien accueillir. Mon frère, va faire préparer des rafraîchissements; moi, je cours demander des cartes à Justine.

CARAFFA. Ce n'est pas la peine, mademoiselle, j'ai des cartes sur moi.

ALBERT. Comment, sur vous?

CARAFFA. Oui, c'est mon livre de récréation.

HÉLÈNE. Et des jetons, en avez-vous aussi?

CARAFFA. Je vous prierai de nous en procurer; à moins que nous ne jouions tout uniment notre argent.

JULES, *bas à Caraffa.* Vous savez bien que je n'en ai pas. (*Haut.*) Non, non : c'est le moyen de s'embrouiller toujours dans ses comptes. Ainsi, mademoiselle, si vous voulez avoir cette bonté.....

HÉLÈNE. Il suffit; je vais chercher la bourse. Viens, mon frère. (*Albert sort avec Hélène; les autres entrent sous le berceau, excepté Auguste qui s'éloigne.*)

SCENE XII.

JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

VICTOR. Je suis fâché que nous fassions ici notre partie.

RAOUL. Bon! n'avez-vous pas entendu que son père n'y est pas?

CARAFFA. Vous n'auriez pas dû accepter l'invitation, M. Jules.

JULES. Ici, ou chez moi, cela ne fait pas une grande différence.

RAOUL. Et puis, lorsque Albert aura perdu, nous emporterons son butin, et nous irons jouer où nous voudrons.

VICTOR. Peut-être viderons-nous aussi la bourse de la petite demoiselle.

CARAFFA. C'est bien là mon compte : mais soyez prudents. Nous mettrons d'abord les fiches à deux sous; et lorsque le jeu commencera à s'échauffer, nous les porterons à quatre.

JULES. Vous savez bien ce que vous m'avez promis?

CARAFFA. Soyez tranquille. Nous sommes d'honnêtes gens. Notre perte, entre nous, consistera en fiches, dont nous ne paierons pas la valeur les uns aux autres. Je vais arranger les cartes de manière que nous perdions quelque chose dans les premiers tours pour les allécher.

JULES. Mais vous m'avez mis à sec l'autre jour. Je n'ai plus que six sous dans ma bourse. Comment fournir mon enjeu ?

CARAFFA. Vous ne devez rien jusqu'au compte ; et alors nous aurons assez de profit, si nous savons nous entendre.

VICTOR. Je voudrais bien que l'ami d'Albert se hâtât de venir. Ce serait un oison de plus que nous aurions à plumer.

RAOUL. Oui, je ne vois rien de si dupe que ces jeunes gens si instruits.

CARAFFA. Je pense que nous ferions bien de commencer, pour qu'ils nous trouvent au jeu. (*Il tire des cartes de sa poche.*) Allons, je vais les

arranger pour vous faire perdre. (*Il parcourt les cartes et les dispose.*) Tenez, vous allez voir. (*Il donne, une à une, deux cartes à Jules, Victor èt Raoul. A Jules.*) Etes-vous content?

JULES. Non : je demande une carte.

CARAFFA. La voici.

JULES, *regardant la carte.* Je crève.

CARAFFA, *à Victor.* Et vous?

VICTOR. Une carte encore, mais bien petite.

CARAFFA. Je vous la choisis, tenez.

VICTOR, *regardant la carte.* Oui, pas mal. Je crève.

CARAFFA, *à Raoul.* A votre tour de crever. Une carte, n'est-ce pas?

RAOUL. Non : je m'y tiens.

CARAFFA. Je m'y tiens aussi. Combien avez-vous?

RAOUL. Seize.

CARAFFA. Et moi vingt. J'ai gagné. Il ne tenait qu'à moi de perdre, en faisant le contraire de ce que j'ai fait; et je veux le pratiquer aux deux premiers tours, pour affriander nos étourneaux. Je tiendrai la banque le premier.

JULES. Mais comment cela peut-il arriver?

CARAFFA. Vous m'avez assez payé votre école, pour que je vous montre mon secret : je n'ai rien de caché pour mes amis, quand je tiens leur argent. Vous regagnerez avec d'autres ce que vous avez perdu avec moi, et partant quittes.

JULES. Ah! voyons, voyons.

CARAFFA. Je cherche, en mêlant, à rassembler

par dessous, les dix et les figures, et par dessus les cartes basses de deux, trois, quatre, cinq.

Je vous en donne avec subtilité une d'en haut et une d'en bas. Vous avez quinze ou seize. Vous en demanderez certainement une troisième, pour approcher de vingt et un. Eh bien, je vous en donne alors une forte de dessous, qui vous fait crever infailliblement.

JULES. Mais, pour séparer, en mêlant, les grosses des petites, vous les reconnaissez donc par derrière?

CARAFFA. Voilà mon secret, et je vous l'apprendrai quand vous m'aurez payé le louis que vous me devez encore. La leçon est à grand marché. Demandez à ces messieurs qui profitent si bien de mes instructions. Mais je vois la petite demoiselle qui revient. Remettons-nous à notre partie, sans qu'il y paraisse.

SCENE XIII.

HÉLÈNE, JULES, RAOUL, VICTOR, CARAFFA.

HÉLÈNE, *posant sur la table une boîte de jeu avec des cartes, des fiches et des jetons.* Vous connaissez le prix du temps, à ce qu'il me semble; vous n'en voulez rien perdre.

CARAFFA. C'est que je montrais à M. Jules un jeu nouveau pour lui.

JULES. Vous êtes des nôtres, mademoiselle? vous nous ferez cet honneur?

HÉLÈNE. Je ne sais pas encore si je connais le jeu que vous jouerez.

VICTOR. C'est le vingt et un. Il est tout simple.

RAOUL. Quand vous ne l'auriez jamais vu, vous en sauriez bientôt assez pour nous tenir tête.

HÉLÈNE. Oh! je le sais un peu. Il serait peut-être plus sage de ne pas m'exposer avec d'habiles gens comme vous. Cependant, si cela vous fait plaisir...

JULES. Oh oui! le plus grand qu'on puisse imaginer.

VICTOR. Même quand vous nous gagneriez tout notre argent.

HÉLÈNE, *en souriant.* C'est bien mon projet.

RAOUL, *avec un air hypocrite.* Cela ne pourrait guère vous enrichir, car nous jouons petit jeu.

JULES, *d'un ton d'impatience.* Eh bien! à quoi vous amusez-vous? Le temps se perd à causer.

CARAFFA. Il faut attendre M. Albert. Il est juste qu'il s'amuse : c'est lui qui nous reçoit.

SCENE XIV.

HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA.

ALBERT, *de loin.* Me voici, me voici! On va vous apporter des rafraîchissements.

JULES, *allant au devant d'Albert.* Venez, venez. Nous n'attendions que vous.

ALBERT. Ah! je vous remercie.

VICTOR. Faisons le partage des fiches. Combien à chacun?

RAOUL. Nous sommes six. Chacun en aura vingt, et dix jetons qui en vaudront cent.

JULES. Mais combien la fiche?

CARAFFA. C'est à mademoiselle d'y mettre le prix.

HÉLÈNE. Je tiens votre jeu ordinaire.

ALBERT. Nous jouâmes deux sous la fiche, la dernière fois.

HÉLÈNE. Eh bien! qu'à cela ne tienne. La fiche à deux sous.

JULES, *à Victor*. As-tu fini de compter?

VICTOR. Oui, voilà qui est fait.

(Le jeu commence. Caraffa prend la main, Victor et Raoul après lui. Ils disposent si bien les cartes, que la perte est tout entière de leur côté et de celui de Jules.)

HÉLÈNE. Hé, hé! si cela continue, j'aura bientôt accompli ma prophétie.

CARAFFA. Tant que nous ne jouerons que deux sous la fiche, vous ne nous aurez pas ruinés de longtemps.

VICTOR. Il n'y a qu'à la mettre à quatre sous.

ALBERT. Je le veux bien. J'ai une bourse qui n'est pas facile à tarir.

(Il tire sa bourse et fait sonner son argent. Raoul et Victor se regardent avec un sourire. Caraffa lorgne la bourse en dessous, et Jules la considère avec avidité.)

HÉLÈNE. Je peux bien risquer autant que mon frère, peut-être.

CARAFFA. En ce cas, il faut payer d'abord nos dettes et reprendre ensuite de nouveau notre premier enjeu, pour qu'il n'y ait pas d'embrouillamini. Voyons. (*Il compte ses jetons et ses fiches.*) Je perds six fiches et un jeton : trente-deux sous; les voilà.

RAOUL. J'ai tous mes jetons, il ne me reste que deux fiches. C'est dix-huit que j'ai perdues. Voilà mes trente-six sous.

VICTOR. Je suis le plus maltraité. J'ai perdu quatre fiches et trois jetons. Les trois jetons, trois livres; les quatre fiches, huit sous; en tout, trois livres huit sous que voici.

ALBERT. Et vous, M. Jules?

JULES. Je suis le moins malheureux. Je perds seulement quinze fiches. C'est trente sous. En voici six. Je changerai six francs à la fin du jeu, pour vous payer les vingt-quatre sous qui restent.

HÉLÈNE. Non, vous me devrez tout. Je me charge de votre dette, et voilà vos quinze fiches. Voyons ce que je gagne de plus. Voici mon enjeu. Il me reste trois fiches et trois jetons. M. Victor me donnera trois livres et six sous; et voilà bien trois jetons et trois fiches que je lui rends. Pour les deux sous de surplus, mon frère lui donnera une fiche; il en donnera aussi dix-huit à M. Raoul pour ses trente-six sous. Albert, il doit te rester encore six fiches et un jeton que perd M. Caraffa; prends ses trente-deux sous. Cela fait-il ton compte?

ALBERT, *comptant*. Oui, tout juste.

HÉLÈNE. Ainsi tu gagnes trois livres dix sous; et moi, quatre livres seize, en y comprenant la dette de M. Jules. Il est assez drôle que nous soyons les seuls à gagner. Ce n'est pas trop bien recevoir ses visites.

RAOUL. Oh! je perds toujours, moi.

JULES. Ainsi les fiches sont maintenant à quatre sous?

ALBERT. C'est entendu.

CARAFFA, *prenant et mêlant les cartes*. Allons, je vais recommencer la banque.

SCENE XV.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, VICTOR, RAOUL, CARAFFA, AUGUSTE (qui survient dans le cours de la scène.)

(A l'aspect de M. de Floris, Jules, Victor, Raoul et Caraffa se lèvent, se regardent tout étonnés, et rougissent.)

M. DE FLORIS. Ne vous dérangez pas, messieurs, je vous prie. Albert, fais asseoir tes amis.

ALBERT. Remettez-vous donc, s'il vous plaît. Mon papa ne vient point pour troubler nos plaisirs. Je vous disais bien que j'attendais un de mes bons amis. Je n'aurais qu'à lui dire un mot pour le faire jouer avec nous. N'est-il pas vrai, mon papa ?

HÉLENE. Oh oui ! Nous serions bien charmés de vous gagner votre bourse, qui vaut mieux que la nôtre. Je suis sûre que ces messieurs s'en feraient honneur et plaisir.

M. DE FLORIS. Vous savez qu'il n'est pas dans mon caractère de vous refuser. Mais, avant tout, que chacun reprenne sa place.

(Les joueurs sont si troublés, qu'ils perdent toute contenance, et laissent éclater sur leur visage leur profonde consternation. Ils veulent reprendre leur chapeau pour se retirer ; M. de Floris les retient.)

Est-ce que vous craignez, messieurs, de jouer avec moi? J'ose vous répondre que je ne suis pas un escroc. (*Ils s'asseyent enfin. A Caraffa.*) C'était à vous, monsieur, de donner les cartes, lorsque je suis entré. Continuez, je vous prie ; mais voyons d'abord si le jeu est complet. (*Caraffa*

veut laisser tomber les cartes, M. de Floris les saisit et les parcourt.) Il est assez singulier que les figures se trouvent toutes ensemble. Hélène, pourquoi donner des cartes si crasseuses? Fais-moi passer celles qui sont là dans la boîte.

HÉLENE. Ce n'est pas ma faute, mon papa. Monsieur (*en montrant Caraffa*) en avait porté dans sa poche, et le jeu était commencé quand je suis revenue.

M. DE FLORIS, *à Auguste qui s'avance.* Ah! vous voilà, M. Auguste; je suis enchanté de vous voir. Mais, est-ce que vous ne jouez pas?

AUGUSTE. Non, monsieur; permettez-moi de n'être que simple spectateur. Vous savez que je n'ai rien à risquer.

M. DE FLORIS. Je vous loue de votre prudence. (*A Caraffa.*) Tenez, monsieur, voici des cartes plus propres. (*Caraffa les prend d'une main tremblante.*) A quoi jouez-vous?

ALBERT. Au vingt et un.

M. DE FLORIS. Et combien la fiche?

HÉLÈNE. Quatre sous. Voilà vingt fiches et dix jetons pour un louis.

M. DE FLORIS. Un louis? Y pensez-vous? Mais soit! pourvu que tout le monde ait de quoi payer. Allons, messieurs, voyons vos bourses. M. Jules, vous êtes le plus près de moi, commençons par vous. (*Jules pâlit.*) Qu'avez-vous donc, mon ami? est-ce que vous vous trouvez mal?

JULES, *tremblant.* Oui, monsieur, permettez

que je... (*Raoul et Victor rougissent et suent à grosses gouttes. Caraffa mord ses lèvres et baisse les yeux.*)

M. DE FLORIS. Que vois-je ? L'un pâlit et bégaie, les autres sont en sueur ; et vous, monsieur (*à Caraffa*), vous semblez vous déconcerter !

ALBERT, *surpris.* Que leur arrive-t-il donc tous à la fois ?

M. DE FLORIS. Je vois qu'il est temps de te l'expliquer. Tu vois, mon fils, les effets d'une conscience criminelle. Heureusement qu'elle n'est pas encore assez dépravée pour se cacher sous un front d'airain, et prendre les traits de l'innocence.

ALBERT. Que dites-vous, mon papa ? Vous vous trompez, je vous assure. C'est ma sœur et moi qui gagnons.

CARAFFA, *qui reprend un peu courage.* Est-ce que nous ne vous avons pas tous honnêtement payés, à l'exception de M. Jules ?

JULES. Oui, parce que vous m'avez gagné tout mon argent par vos escroqueries.

M. DE FLORIS. Je m'attendais bien qu'ils se démasqueraient eux-mêmes. Rien de si lâche que les fripons. Vois, mon fils, à quelle bande de voleurs tu allais te livrer.

ALBERT. Non, mon papa, jamais je ne pourrai le croire.

M. DE FLORIS. Eh bien ! parlez, M. Jules, vous me paraissez le moins endurci. N'y avait-il pas un complot entre vous pour escroquer mes enfants ?

JULES. Oui, monsieur, il est vrai; mais on m'y a fait entrer malgré moi. Je ne voulais que ravoir ce que j'ai perdu. Oh! si vous saviez tout ce que ce maudit étranger m'a gagné!

M. DE FLORIS. Vous avez mérité de le perdre, en le risquant. (*A Caraffa.*) Restez là, monsieur. (*A Raoul et à Victor.*) Et vous petits scélérats, sortez de ma présence. Peut-être qu'il est temps encore de vous arracher au vice. Je vais, dès ce soir, en instruire vos malheureux parents.

RAOUL ET VICTOR, *tombant à genoux.* O monsieur! pardonnez-nous pour cette fois, je vous en conjure. Nous ne remettrons jamais le pied dans votre maison.

M. DE FLORIS. C'est bien comme je l'entends. Mais il ne suffit pas que mes enfants soient à l'abri de votre scélératesse, je dois le même service à tous les pères. Quelle perversité! A votre âge, être non-seulement des joueurs, mais de vils escrocs, les plus méprisables des hommes! Je veux bien encore, par pitié de votre jeunesse, et sur l'espoir d'une meilleure conduite, ne découvrir votre bassesse qu'à vos parents; mais s'il me revient que vous continuez ce détestable métier, j'affiche votre infamie à toutes les portes de la ville. Allez, hâtez-vous, et que je ne vous retrouve jamais devant moi; vous m'inspirez trop d'horreur. (*Raoul et Victor se retirent muets et confondus.*)

SCENE XVI.

M. DE FLORIS, HÉLÈNE, ALBERT, JULES, AUGUSTE, CARAFFA.

M. DE FLORIS, *à Caraffa.* Et vous, monsieur, qu'est-ce donc que vous avez gagné à ce jeune imprudent ?

AUGUSTE. Rien que sa montre, ses boucles, et la garniture de boutons d'argent de son habit.

M. DE FLORIS. Est-il vrai?

CARAFFA, *les yeux baissés et en balbutiant.* Oui, monsieur.

M. DE FLORIS. Je sais comme vous les avez gagnés. Mais n'importe; M. Jules les a perdus, et l'a bien mérité. Il faut y mettre un prix, et les rendre tout à l'heure.

JULES. Hélas ! monsieur, je n'ai pas de quoi les retirer de ses mains. Je lui dois encore un louis, que je n'étais pas en état de payer.

ALBERT. O mon papa! si tout ce que j'ai dans ma bourse pouvait y suffire ! Tenez, il y a plus de cinq louis d'or. Prenez-les tous pour tirer mon ami d'embarras.

M. DE FLORIS, *attendri, prend la bourse.* Oui, oui, mon cher fils.

JULES. Quoi ! M. Albert...

ALBERT. Nous sommes voisins, nous aurons bien le temps de nous arranger ensemble. Vous me paierez de vos économies. Ne songeons qu'au plus pressé. (*Caraffa rend à Jules ses effets.*)

M. DE FLORIS, *à Jules.* Tout vous est-il rendu?

JULES. Oui, je les tiens. Ils vont me sauver de

la fureur de mon père. Oh! je ne les risquerai de ma vie.

M. DE FLORIS, *à Caraffa, en lui montrant la bourse.* En voilà le prix, monsieur, il est à vous. Je vais le remettre au magistrat pour servir à vous faire conduire hors du royaume. Vous y êtes venu porter le désordre et la corruption; il vous vomit de son sein. Vous y avez déshonoré votre patrie; il vous rend à elle pour exercer sur vous sa juste vengeance. Vous ne rapporterez à ses yeux que la note de votre infamie. Eloignez-vous de quelques pas, votre présence souille nos regards. (*Caraffa se détourne en pleurant de rage.*)

JULES, *se jetant aux genoux de M. de Floris.* Oh, monsieur! de quel abîme vous me retirez! Eh! sans vous, que serais-je devenu? Chassé de la maison de mon père, et peut-être un jour flétri publiquement pour mes vices! Je vous dois le repos, la vie, l'honneur. (*Il se relève et saute au cou d'Albert.*) Et vous, généreux Albert, vous que j'allais...

ALBERT. Oubliez-le comme moi, et soyez heureux.

AUGUSTE. Je dois rendre cette justice à M. Jules, qu'il a bien souffert pour se laisser entraîner dans le complot.

M. DE FLORIS, *à Jules.* Eh bien! vous pouvez continuer de voir mon fils; mais, après ce qu'il a fait pour vous, je vous regarderais comme le dernier des hommes, si vous ne vous rendiez digne d'être son ami.

JULES. Oui, je veux le devenir pour toujours.

HÉLÈNE. O mon papa! comme vous êtes terrible envers les méchants!

M. DE FLORIS. Autant que je suis passionné pour les gens de bien. M. Auguste, je suis pénétré d'amitié pour vous, d'après ce qu'on m'a dit de votre réserve et de votre droiture. Vous pouvez, par vos nobles exemples, assurer le bonheur de mon fils. Je ne vous proposerais pas de récompense plus digne de vous que cette douce satisfaction, si je n'avais en même temps à satisfaire ma reconnaissance. Soyez tranquille sur votre sort.

AUGUSTE, *lui baisant la main*. O monsieur! je n'avais besoin que de votre estime.

M. DE FLORIS. Vous voyez, mes enfants, les suites exécrables de la passion du jeu.

ALBERT. O mon Dieu! j'en frémirai toute ma vie.

M. DE FLORIS. Tu vois aussi combien il faut être circonspect dans le choix de ses amis.

ALBERT. Oh oui, mon papa! et je sentirai surtout combien il est heureux d'en avoir un dans son père!

LE DÉJEUNER.

Viens, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeuner dans la prairie voisine.

—Ah! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin,

en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-nous ici, mon fils, dit M. de Gerseuil, cet endroit est charmant pour un déjeuner.

PAULIN. Nous n'avons pas de table, mon papa : comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL. Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en servirait, si nous en avions besoin ; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN. A la bonne heure ; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL. Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs ! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN. Le tapis, mon papa ? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL. Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon. Mais il y en a aussi un ici.

PAULIN. Où donc est-il ? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL. Le gazon est le tapis des champs ; le joli tapis d'une belle verdure ! il est plus frais et plus douillet que les nôtres ; et comme il est grand, il s'étend partout, sur les montagnes et sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auraient à souffrir sur une terre nue et dessé-

chée ? Leurs membres sont si délicats ! bientôt ils seraient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes ; le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN. Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. DE GERSEUIL. J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN, *goûtant le gâteau.* Ah, mon papa, qu'il est bon ! Il ne manquerait plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez ?

M. DE GERSEUIL. Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN. Un, deux, trois gâteaux ! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande ! Ah ! contez, contez-moi, je vous prie.

M. DE GERSEUIL. Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN. Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. DE GERSEUIL. — *Les trois gâteaux.* — Il y avait un enfant de ton âge qui s'appelait Henri, Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri était un fort joli petit garçon, et il aimait ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir ; et le lendemain,

s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière, et lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, madame, de tout mon cœur ; et aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il était fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avait rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confites. Elle avait glacé le dessus avec du sucre, en sorte qu'il était blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui, en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper, il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude ; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré que Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire ; mais il est très sûr, au moins, que le lendemain, au point du jour, il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avait plus d'appétit ; et il voyait, avec ja-

lousie, le plaisir que prenaient les autres enfants à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venait lui proposer des parties de boule, de paume, de volant ; il n'avait pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disait : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri ; lui qui était si gaillard, qui aimait tant à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu ! Le principal vint lui-même et fut très inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avait envoyé un grand gâteau, qu'il s'était dépêché de le manger, et que tout le mal venait de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvait bien mauvaises ; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir, ce qui lui serait infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes, et d'un régime très rigoureux, sa santé se rétablit enfin ; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverrait plus de gâteaux.

PAULIN. Il ne méritait plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me disiez qu'il y en avait trois dans votre histoire ?

M. DE GERSEUIL. Patience, mon ami! voici le second.

Il y avait dans la pension de Henri un autre enfant qui s'appelait François. François avait écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avait pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu de Henri. Je ferai durer mon plaisir plus long-temps. Il prit le gâteau, qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivait adroitement d'entre ses camarades, montait sur la pointe du pied dans sa chambre, coupait un morceau de son gâteau, et renfermait le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en était encore qu'à moitié, tant il était grand! Mais qu'arriva-t-il? à la fin, le gâteau se dessécha et se moisit; les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN. Ni moi non plus. Comment! garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis! Fi, que c'est vilain! Mais voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL. Il y avait encore dans la même

pension un enfant dont le nom était Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimait beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimait encore davantage. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman ; il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'était muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau en autant de portions qu'il y avait de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne, et ayant commencé par celui qui était le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avait servi le premier. Gratien alors prit le reste, et dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avait une longue barbe toute blanche ; et comme il était aveugle, il se faisait conduire par un petit chien qu'il tenait au bout d'une longue corde. Le petit chien le menait avec beaucoup d'adresse ; et quand il voyait du monde, il secouait la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passants de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis

sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfants autour de lui, il leur dit : Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfants ne demandaient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'aperçut que tandis qu'il jouait les airs les plus gais, une grosse larme tombait le long de ses joues ; et il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvais travailler pour nous faire vivre tous deux ! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas ! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleurait comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avait gardé pour lui ; puis il revint tout joyeux, en criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il ? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portait à sa bouche, il en réservait pour le petit chien fidèle qui venait dîner dans sa main; et Gratien debout à son côté souriait de plaisir.

PAULIN. Ah, Gratien ! le bon Gratien ! Mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GERSEUIL. Le voici. Qu'en veux-tu faire ?

PAULIN. Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avais de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre ! J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeuner ; et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'aurait pas de violon.

LE SOLEIL ET LA LUNE.

—

La charmante soirée! viens, Antonin, disait M. de Verteuil à son fils. Regarde. Le soleil est prêt à se coucher. Comme il est beau! Nous pouvons l'envisager maintenant. Il n'est pas si éblouissant qu'à l'heure du dîner, lorsqu'il était au plus haut de sa course. Comme les nuages sont beaux aussi autour de lui! ils sont de couleur de soufre, de couleur d'écarlate et de couleur d'or ! Mais vois-tu avec quelle vitesse il descend! Déjà nous ne pouvons plus en voir que la moitié. Nous ne le voyons plus du tout. Adieu, soleil, jusqu'à demain au matin.

A présent, Antonin, tourne les yeux de l'autre côté. Qu'est-ce qui brille ainsi derrière les arbres? Est-ce un feu? Non, c'est la lune. Elle est bien grande. Eh! comme elle est rouge! On dirait qu'elle est pleine de sang. Elle est toute ronde au-

jourd'hui, parce que c'est pleine lune. Elle ne sera pas si ronde demain au soir. Elle perdra encore un morceau après-demain, un autre morceau le jour suivant, et toujours de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle devienne comme ton arc; alors on ne la verra plus qu'à l'heure où tu seras au lit. Et de jour en jour, elle deviendra encore plus petite, jusqu'à ce qu'on ne la voie plus du tout au bout de quinze jours.

Ce sera ensuite nouvelle lune, et tu la verras dans l'après-midi. Elle sera d'abord bien petite; mais elle deviendra chaque jour plus grande et plus ronde, jusqu'à ce qu'au bout de quinze autres jours elle soit tout à fait pleine comme aujourd'hui; et tu la verras encore se lever derrière les arbres.

ANTONIN. Mais, mon papa, comment le soleil et la lune se tiennent-ils tout seuls en l'air? Je crains toujours qu'ils ne me tombent sur la tête.

M. DE VERTEUIL. Tranquillise-toi, mon fils, il n'y a pas de danger. Je t'expliquerai un jour ce qui t'embarrasse, lorsque tu seras plus en état de m'entendre. Ecoute, en attendant, ce que l'un et l'autre t'adressent par ma bouche.

Le soleil dit d'une voix éclatante : Je suis le roi du jour. Je me lève dans l'orient, et l'aurore me précède pour annoncer à la terre mon arrivée. Je frappe à ta fenêtre avec un rayon d'or, pour t'avertir de ma présence, et je te dis : Paresseux, lève-toi. Je ne brille pas pour que tu restes enseveli dans

le sommeil; je brille pour que tu te lèves et que tu travailles.

Je suis le grand voyageur; je marche comme un géant à travers toute l'étendue des cieux; jamais je ne m'arrête et je ne suis jamais fatigué.

J'ai sur ma tête une couronne de rayons étincelans que je disperse sur tout l'univers, et tout ce qu'ils frappent brille d'éclat et de beauté.

Je donne la chaleur aussi bien que la lumière; c'est moi qui mûris les fruits et les moissons : si je cessais de régner sur la nature, rien ne croîtrait dans son sein, et les pauvres humains mourraient de faim et de désespoir dans l'horreur des ténèbres.

Je suis très haut dans les cieux, plus haut que les montagnes et les nuages. Je n'aurais qu'à m'abaisser un peu plus vers la terre, mes feux la dévoreraient dans un instant, comme la flamme dévore la paille légère qu'on jette sur un brasier.

Depuis combien de siècles je fais la joie de l'univers! Il y a six ans qu'Antonin ne vivait pas encore : Antonin n'était pas au monde ; mais le soleil y était. J'y étais lorsque ton papa et ta maman ont reçu la vie, et bien des milliers d'années encore auparavant; cependant je n'ai pas vieilli.

Quelquefois je dépose ma couronne éclatante, et j'enveloppe ma tête de nuages argentés; alors tu peux soutenir mes regards; mais lorsque je dissipe les nuages pour briller dans toute ma splendeur du midi, tu n'oserais porter sur moi ta vue, j'éblouirais tes yeux, je t'aveuglerais. Je n'ai permis qu'au

seul roi des oiseaux de contempler d'un œil immobile l'éclat de ma gloire.

L'aigle, s'élançant de la cime des plus hautes montagnes, vole vers moi d'une aile vigoureuse, et se perd dans mes rayons en m'apportant son hommage. L'alouette, suspendue au milieu des airs, chante, à ma rencontre, ses plus douces chansons, et réveille les oiseaux endormis sous la feuillée. Le coq, resté sur la terre, y proclame mon retour d'une voix perçante ; mais la chouette et le hibou fuient à mon aspect, en poussant des cris plaintifs, et vont se réfugier sous les ruines de ces tours orgueilleuses que j'ai vues s'élever fièrement, dominer pendant des siècles sur les campagnes, et s'écrouler ensuite sous le poids d'une longue vieillesse.

Mon empire n'est pas borné, comme celui des rois de la terre, à quelques parties du monde. Le monde entier est mon empire. Je suis la plus belle et la plus glorieuse créature qu'on puisse voir dans l'univers.

La lune dit d'une voix tendre : Je suis la reine de la nuit. J'envoie mes doux rayons pour te donner de la lumière lorsque le soleil n'éclaire plus la terre.

Tu peux toujours me regarder sans péril, car je ne suis jamais assez resplendissante pour t'éblouir, et je ne te brûle jamais. Je laisse même briller dans l'herbe les petits vers-luisants à qui le soleil dérobe impitoyablement leur éclat.

Les étoiles brillent autour de moi, mais je suis

plus lumineuse que les étoiles, et je parais dans leur foule comme une grosse perle entourée de plusieurs petits diamants étincelants.

Lorsque tu es endormi, je me glisse sur un rayon d'argent à travers tes rideaux, et je te dis : Dors, mon petit ami, tu es fatigué ; je ne troublerai point ton sommeil.

Le rossignol chante pour moi, c'est lui qui chante le mieux de tous les oiseaux. Perché sur un buisson, il remplit la forêt de ses accents aussi doux que ma lumière, tandis que la rosée descend légèrement sur les fleurs, et que tout est calme et silencieux dans mon empire.

LE ROSIER A CENT FEUILLES
ET LE GENET D'ESPAGNE.

Qui veut me donner un petit arbre pour mon jardin? disait un jour Frédéric à ses frères et à sa sœur.

(Leur papa leur avait cédé à chacun un petit coin de terre pour y travailler.)

— Ce n'est pas moi, répondit Auguste. Ni moi, répondit Julien. C'est moi, c'est moi, répondit Joséphine. Quel est celui que tu veux ?

— Un rosier, s'écria Frédéric. Vois-tu le mien, le seul qui me reste, il est tout jauni.

— Viens-en choisir un toi-même, dit Joséphine. Elle conduit son frère au petit carré qu'elle culti-

vait, et lui montrant un beau rosier : Tiens, Frédéric, tu n'as qu'à le prendre.

FRÉDÉRIC. Comment, tu n'en as que deux, et c'est le plus beau que tu me donnes? Non, non, ma sœur, voici le plus petit; c'est précisément celui qu'il me faut.

JOSÉPHINE. Quel plaisir aurais-je à te le donner? Il ne te produirait peut-être pas de fleurs cette année. L'autre en aura, j'en suis sûre, et je puis le voir aussi bien fleurir dans ton jardin que dans le mien.

Frédéric, transporté de joie, emporta le rosier, et Joséphine le suivit, plus joyeuse encore que lui.

Le jardinier avait vu le trait d'amitié de la petite fille. Il courut de suite chercher un beau pied de genêt d'Espagne, et il le planta dans le jardin de Joséphine, à la place que venait de quitter son rosier.

Ceux qui ont un mauvais cœur n'ont pas ordinairement un esprit bien soigneux. Lorsque le mois de mai arriva, les rosiers d'Auguste et de Julien, négligés dans leur culture, poussèrent à peine quelques fleurs, dont la plupart moururent dans le bouton. Celui de Frédéric, au contraire, cultivé par ses mains et par celles de Joséphine, porta les plus belles roses à cent feuilles de tout le pays. Aussi longtemps qu'il fleurit, Frédéric eut chaque jour une rose à donner à sa sœur pour mettre dans son sein, et une autre pour placer dans ses cheveux.

Le genêt d'Espagne fleurit aussi très heureuse-

ment; on en respirait l'agréable parfum des deux extrémités du jardin. Il devint cette même année assez haut et assez épais pour que Joséphine y trouvât de l'ombrage dans la grande chaleur du jour. Son papa venait quelquefois l'y trouver, et lui racontait des histoires qui tantôt la faisaient rire aux éclats, et tantôt faisaient couler de ses yeux des larmes si douces, qu'elle se souriait à elle-même un moment après.

En voici une qu'il lui raconta un jour, en se rappelant sa générosité envers son frère, pour lui montrer que ce noble sentiment reçoit quelquefois sa récompense de la part de ceux qu'on oblige, sans compter le prix qu'on en trouve toujours au fond de son cœur.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir les premières fleurs du printemps. Ils avaient tous deux à la main leur déjeuner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme, tenant dans ses bras un petit garçon qui paraissait mourir de faim.

Ah! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard qui marchait le premier, donnez de grace à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

— Oh! j'ai bien faim moi-même, répondit Gas-

pard ; et il continua sa route en croquant son déjeuner.

Que fit Eugène? Il avait aussi bon appétit que son camarade, mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain ; et il reçut en échange, de la mère, mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venait de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie, et lui aida à cueillir des fleurs, dont l'odeur suave le délassait de sa fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvait se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avait qu'un si petit qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'était le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avait perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : Je n'ai pas le temps; et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchait çà et là courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe, il eut enfin le bonheur de trouver ce

qu'il cherchait, et ils commencèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avait aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avait refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très mécontent.

Gaspard croyait être plus heureux le troisième jour. Il marchait d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étaient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avait donné son pain qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles fleu 'il avait cueillies, toutes fraîches encore de rosé

Gaspard voulut en ram quelques unes ; mais le moyen d'en trouver ! Le etit garçon s'était levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédents.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrais être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous conterait de jolis contes et qu'il jouerait lui-même avec nous.

Tiens, suis-moi dans notre jardin; il y a d'au-

tres enfants qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin; et Gaspard, il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui, on ne l'avait pas invité.

Il apprit par là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger; et il serait devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avait toujours mis plus de grace dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avait prise dès sa plus tendre enfance.

LE CADEAU.

C'est bientôt la fête de mon frère Denis, disait un jour la petite Victoire à madame de Saint-Marcel sa mère. Je ne sais que lui offrir pour bouquet. Ne pourriez-vous pas me donner quelque chose, maman, pour lui faire un cadeau?

MADAME DE SAINT-MARCEL. Je le pourrais sans doute, ma fille; mais j'aime bien autant lui faire ce cadeau moi-même. Crois-tu que je goûte moins de plaisir que toi à donner? Et puis, fais une petite réflexion : si je te remets quelque chose pour lui en faire cadeau, c'est moi qui fais le cadeau et non pas toi.

VICTOIRE. Cela est vrai, maman; mais je voudrais pourtant bien avoir quelque présent à lui faire.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Eh bien, Victoire,

voyons. Comment faut-il nous y prendre ? N'as-tu pas quelque chose à toi ? Ton petit oranger, par exemple?

VICTOIRE. Mon oranger, maman, qui me fournit des fleurs pour tous mes bouquets !

MADAME DE SAINT-MARCEL. Et ton agneau ?

VICTOIRE. O maman ! mon agneau, qui me caresse avec tant d'amitié, et qui me suit partout !

MADAME DE SAINT-MARCEL. Et tes tourterelles ?

VICTOIRE. Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfants à moi.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Tu n'as donc rien à donner à ton frère ?

VICTOIRE. Pardonnez-moi, maman.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Et quoi donc ?

VICTOIRE. Vous souvenez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or que ma tante m'a donnée pour mes étrennes? Elle est bien belle au moins !

MADAME DE SAINT-MARCEL. Cela est vrai. Mais penses-tu que ce présent fût bien agréable à ton frère? Il ne peut en faire usage de longtemps ? Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE. Mais, maman, c'est toujours un joli cadeau.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Non, ma fille ; un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-même, et qui doit faire aussi plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE. Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

MADAME DE SAINT-MARCEL. Non ; tu peux donner autant, ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grace.

VICTOIRE, *réfléchit pendant quelques moments, et elle dit :* Eh bien, je cueillerai pour le bouquet de mon frère les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Fort bien, Victoire. Voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE. Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

MADAME DE SAINT-MARCEL. Embrasse-moi, ma fille. Cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grace. Tu ne pouvais nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frère.

— Ni à moi-même non plus, répondit Victoire avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel ; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête, et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman ; et de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenterait à son frère.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécile avait farci l'esprit des enfants de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'un de ces enfants, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'était pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en râclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle était cachée ; et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osait qu'à peine regarder autour d'elle ;

tout à coup, sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours ! au secours !

Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avait à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sortit ; et pour prouver à la petite fille combien peu elle avait eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, et sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier qui avait le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit ; et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existait réellement des hommes à qui la nature donnait un visage tout noir, mais qui n'étaient point à craindre pour les enfants ; qu'il y avait même un pays où les enfants étaient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisaient pour l'effrayer.

LES CERISES.

—

Julie et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer

seuls dans le jardin. Ils avaient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaîté paisible à laquelle il est si facile de reconnaître les enfants bien élevés.

Contre les murs du jardin, étaient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguait un jeune cerisier qui portait pour la première fois. Ses fruits se trouvaient en très petite quantité; mais ils n'en étaient que plus beaux.

Madame Dumesnil n'en avait point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs; elle les réservait pour le retour de son mari, qui devait ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfants étaient accoutumés à l'obéissance, et qu'elle leur avait sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveraient à terre pour les manger sans sa permission, elle avait cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le long des murs du verger. Ils regardaient les beaux fruits suspendus aux arbres, et s'en réjouissaient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avait fait tomber à son pied toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes et donna les autres à sa sœur, qui les mangea aussi.

Ils en avaient encore les noyaux dans la bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avait faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnait.

Ah, mon frère! s'écria-t-elle, nous avons été désobéissants, et maman se fâchera contre nous. Qu'allons-nous faire ?

FIRMIN. Maman n'en saura rien, si nous voulons.

JULIE. Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN. Oui; mais nous avons été desobéissants, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE. Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous, et alors il ne nous arrive plus de si tôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN. Oui, ma sœur; mais elle est toujours fâchée de nous punir, et cela me ferait de la peine de la voir fâchée.

JULIE. Et à moi aussi. Mais ne le sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute ? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfants, et que nous ne le mériterons plus ?

FIRMIN. Ah, ma sœur ! que nous serions de pe-

tits monstres! Allons, allons la trouver, et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un l'autre, et ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chère maman, dit Julie, nous venons de vous désobéir; nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité, mais ne vous mettez pas en colère; nous aurions de la peine, si cela vous donnait du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'était passée, et sans chercher à s'excuser.

Madame Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfants, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute qu'en leur en accordant le généreux pardon. Elle savait bien que, sur des enfants nés avec une belle ame, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtiments.

LA PETITE BABILLARDE.

Léonor était une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans, elle maniait déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse; et toutes les jarretières de ses parents étaient de sa façon. Elle savait aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentait. Les lettres de son écriture étaient bien formées. Elle n'en mettait point de grandes, de moyennes et de petites dans le même mot; les unes penchées en avant, les

autres en arrière; et ses lignes n'allaient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas, ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfants de son âge.

Ses parents n'étaient pas moins contents de son obéissance, que ses maîtres ne l'étaient de son application. Elle vivait dans la plus douce union avec ses sœurs, traitait les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parents, tous les étrangers qui venaient pour la première fois dans la maison, en paraissaient également enchantés.

Qui croirait qu'avec tant de qualités, de talent et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta, vint à bout de détruire l'effet de tous ces agréments; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les graces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers.

Lorsque, par exemple, elle prenait le matin son ouvrage, il fallait d'abord qu'elle dît : Ho, ho ! il est bien temps de se mettre en besogne. Que dirait maman si elle me trouvait les bras croisés? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais, Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah ! voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à

l'heure de mon clavecin. En deux heures, on peut expédier bien du travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer ! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour ; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soient les dragées. Ah! si Dorothée venait aujourd'hui ! je lui ferais voir ma belle garniture. Elle est assez drôle, cette petite Dorothée ; mais elle aime trop à parler, on n'a jamais le temps de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé ? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé ? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie. Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt ; le doigt vous saigne, cela fait grand mal, et puis votre ouvrage est tout sali. Justine ! Justine ! où es-tu donc ? N'as-tu pas vu mon dé ? Mais non ; le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisait impitoyablement toute la journée. Quand son père et sa mère s'entretenaient ensemble de choses intéressantes, elle venait étourdiment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner elle en était encore à sa soupe, lorsque les autres avaient presque fini leur repas. Elle oubliait le boire et le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenait plusieurs fois le jour de ce défaut ; les avis et les reproches étaient également

inutiles; les humiliations ne réussissaient pas mieux. Comme personne ne pouvait s'entendre auprès d'elle, on l'envoyait toute seule dans sa chambre. Aux repas on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il était possible de la grande. Léonor était affligée, mais elle ne se corrigeait pas. Elle avait toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même, quand sa langue ne pouvait s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle aurait lié conversation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagnait-elle donc à suivre cette malheureuse habitude ? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore à souffrir.

Ses parents étaient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne; c'était dans l'automne; le temps était superbe, et il n'est guère possible de se représenter l'abondance qu'il y avait, cette année, de pommes, de poires , de pêches et de raisins.

Léonor s'était figuré qu'elle accompagnerait ses parents. Elle fut bien surprise, lorsque son père, ordonnant à ses petites sœurs Julie et Cécile de se préparer, lui annonça que pour elle il fallait qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. — Ah ! ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi ? — Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère, mais il

est impossible de tenir à ta société ; tu troublerais tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

— Faut-il donc que je ne parle jamais ? reprit Léonor.

— Ce défaut, lui répliqua sa mère, serait aussi grand que celui dont nous voulons te guérir ; mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parents, et à des personnes plus âgées et plus raisonnables que toi. Il faut aussi t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête.. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots ; et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même si tes parents ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'aurait pas manqué de paroles pour se justifier ; mais elle entendit son papa qui appelait sa femme, et Julie, et Cécile. La voiture était déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant; et son œil plein de larmes suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin, et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue ! s'écria-t-elle ; c'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises à l'avenir un mot de plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parents revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avaient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de partager avec Léonor

mais Léonor était si rassasiée par sa tristesse, qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa, et lui dit : Ah, mon papa ! pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre. Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grace et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de démangeaison, roulait çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivants. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entièrement de son insupportable babil; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

MAIN CHAUDE.

LE CADET, L'AINÉ.

—

LE CADET. Mon frère, voilà tous nos camarades qui se retirent ; mais je me sens encore en train de jouer. Quel jeu ferons-nous ?

L'AINÉ. Nous ne sommes que deux ; il n'y aura guère de plaisir.

LE CADET. Cela ne fait rien ; jouons toujours.

L'AINÉ. Mais à quoi ?

LE CADET. A colin-maillard, par exemple.

L'AINÉ. Bon ; cela ne finirait pas. Ce n'est pas comme dans une foule, où l'on attrape toujours quelqu'un qui ne se tient pas sur ses gardes. Mais quand on n'est que deux, on ne pense qu'à cela ; on évite trop aisément ; et puis, si je t'attrapais, je saurais à coup sûr qui j'aurais pris.

LE CADET. Tu as raison. Eh bien, jouons à la main chaude.

L'AINÉ. Tu vois bien que ce sera la même chose. Il est trop facile de deviner.

LE CADET. Peut-être que non. Essayons pour voir.

L'AINÉ. Je ne demande pas mieux pour te satisfaire. Tiens, si tu veux je ferai main chaude le premier.

LE CADET. Soit. Mets une main sur le bord de cette chaise ; appuie ton visage dessus pour te fermer les yeux, et mets ton autre main sur le dos. Bien, comme cela. Tu ne regardes pas, au moins?

L'AINÉ. Non, sois tranquille. Allons.

LE CADET, *donnant son coup*. Pan! Qui a frappé?

L'AINÉ, *se relevant*. Eh, c'est toi.

LE CADET. Oui ; mais de quelle main?

L'aîné ne s'attendait pas à cette question ; il fut embarrassé. Il nomma au hasard la main droite ; c'était de la gauche que son frère l'avait frappé.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Mme DE MONVAL, PAULINE et EUGÉNIE, ses filles.

MADAME DE MONVAL. Où as-tu donc mis ton argent, Eugénie?

EUGÉNIE. Je l'ai donné, maman.

MADAME DE MONVAL. Et à qui, ma fille ?

EUGÉNIE. A un méchant petit garçon.

MADAME DE MONVAL. Pour qu'il devînt meilleur, sans doute ?

EUGÉNIE. Oui, maman. N'est-il pas vrai que les oiseaux appartiennent au bon Dieu ?

MADAME DE MONVAL. Oui, comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE. Eh bien, maman, ce malin garçon avait dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portait pour le vendre. Le pauvre oiseau criait de toutes ses forces, et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avait peur que le bon Dieu ne l'entendît et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

MADAME DE MONVAL. Et toi, Eugénie ?

EUGÉNIE. Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise. (*Elle saute de joie.*)

MADAME DE MONVAL. Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE. Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avait besoin d'argent.

MADAME DE MONVAL. Je le crois aussi.

EUGÉNIE. Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avais, moi qui n'en avais pas besoin.

PAULINE. Nous avons eu là-dessus une petite dis-

pute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse, et il y avait bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il aurait fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il voulait avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE. Qui de nous deux a raison, maman?

MADAME DE MONVAL. Ce n'est pas tout à fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE. Mais ne m'as-tu pas enseigné qu'il ne fallait jamais balancer à faire le bien?

MADAME DE MONVAL. Je t'ai dit qu'il fallait être toujours décidé à le faire : mais qu'il fallait aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il serait en notre pouvoir. Par exemple aujourd'hui, puisque tu avais plus d'argent qu'il n'en fallait pour racheter le pauvre oiseau, il fallait réserver le reste pour une pareille occasion; car s'il était venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent; là, voyons, qu'aurais-tu fait?

EUGÉNIE. Maman, je serais venue t'en demander.

MADAME DE MONVAL. Et si je n'en avais pas eu moi-même?

EUGÉNIE. Ah! tant pis.

MADAME DE MONVAL. Tu vois donc que ta sœur te donnait un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien. Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvais donner des secours?

EUGÉNIE. Ah ! je ne pensais qu'à lui dans ce moment. Si tu avais vu comme il avait l'air de souffrir ! Si tu l'avais vu ensuite comme il paraissait content quand on lui a donné la volée ! Il était si étourdi de sa joie, qu'il ne savait où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercherait pas à le rattraper.

MADAME DE MONVAL. Tu as toujours fait le bien, ma fille; et en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE. O maman ! je te remercie.

MADAME DE MONVAL. Voilà encore un baiser par dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.

LE MENTEUR CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

Le petit Gaspard était parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisait rien de mal, ainsi il n'avait aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivait quelque malheur, comme de casser une vitre, ou de faire une tache à son habit, il allait tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avait la bonté de lui pardonner, et il se contentait de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit voisin Robert vint le trouver. Celui-ci était un fort méchant garçon. Gaspard,

qui voulait amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie serait d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avait défendu de jouer de l'argent. Enfin, il se laissa séduire par les prières de Robert, et il perdit en un quart d'heure tout l'argent qu'il avait économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte ; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimait beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embrasser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD. C'est le petit Robert, mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD. Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

GASPARD. Non, mon papa.

M. GASPARD. Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

GASPARD. C'est que je voulais faire voir à Robert l'argent que j'avais épargné pour m'acheter un livre. Je l'avais mis par précaution derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna dans ce récit un peu de mensonge ; mais il cacha son mécontentement, et il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit : Eh bien, mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino? — Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

— Et combien as-tu gagné à mon fils?

— Vingt-quatre sous.

— Et t'a-t-il payé ?

— Eh mais ! sans doute. Oh ! oui ; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un ton de mépris : Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison, et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très beau porte-crayon, dont son oncle lui avait fait présent. Robert en eut envie, et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles, sa toupie et ses raquettes ; mais comme il vit que Gaspard ne voulait s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément : Le porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'était un cadeau de son oncle. Robert se mit en devoir de le lui arracher ; et comme Gas-

pard le tenait fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dans le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard entra chez lui le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah, mon papa ! s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger. Le méchant petit Robert, m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais, au lieu de le plaindre, son père lui répondit : Va, menteur, tu l'as joué sans doute au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard, confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnais, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous méfier de mes paroles.

Son père m'assurait l'autre jour que depuis ce moment il n'était pas échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que de son côté il l'en récompensait par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeait plus de lui ni assurance, ni protestation.

C'était assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avait vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

—

Je voudrais bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disait la petite Laurette à madame Durval, sa mère.

MADAME DURVAL. Quoi ! pendant la journée entière ?

LAURETTE. Mais oui, maman.

MADAME DURVAL. Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE. De jouer, maman? Oh que non! vous verrez.

Laurette courut en sautant chercher tous ses joujoux. Elles les apporta. Mais elle était seule; car ses sœurs devaient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise, elle se trouva fort heureuse durant une heure entière. Peu à peu, le plaisir qu'elle goûtait commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avait déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, et ne savait plus quel parti en tirer.

Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade.

Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusements, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avait alors des affaires pressantes à terminer; et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendraient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au devant d'elles, et leur dit, d'une voix plaintive, combien le temps lui avait paru long, et avec quelle impatience elle les avait désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux des grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimaient fort tendrement.

Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ces amusements étaient usés pour elle, et de ce qu'ils ne lui causaient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avaient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très sensée et très raisonnable, lui prit la main, et lui dit avec amitié :

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE. Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne devine pas.

ADÉLAIDE. C'est que tu n'a pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi; car, tu le vois bien, ces jeux nous amusent encore, quoique nous les ayons joués même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paraissent tout nouveaux. Si tu avais gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te serait certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle était, ne manquait pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que pour être heureuse il fallait mélanger adroitement les exercices utiles et les délassements agréables. Et je ne sais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'aurait pas encore plus effrayée qu'un jour entier des légères occupations de son âge.

LES TULIPES.

Lucette avait vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avait souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvait les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amu-

sait à bécher la terre de la plante-bande, et y enfonçait des ognons.

Ah ! mon papa, s'écrie-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous? Gâter ainsi toute notre planche de tulipes! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains ognons pour la cuisine!

Son père lui répondit qu'il savait bien ce qu'il avait à faire; et il allait lui apprendre que c'était de ces ognons que sortiraient, l'année suivante, des tulipes nouvelles; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'apaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retirait en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupirait, et elle pensait en elle-même qu'il était bien dommage que son père eût détruit le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours, et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'était pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvait l'y attirer? puisqu'il ne devait plus lui offrir sa superbe parure.

Un jour cependant elle y entra sans réflexion : Dieu! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée, lorsqu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente!

Elle resta d'abord immobile et muette d'admira-

n; enfin elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant : Ah, mon papa! que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes ognons, pour remettre à leur place ces belles fleurs que j'aime tant.

— Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son père; car ces belles fleurs que tu aimes tant ne sont venues que de mes tristes ognons.

L'opiniâtre Lucette n'en voulait encore rien croire, lorsque son père tira proprement de la terre une des plus belles tulipes, avec l'ognon d'où sortait la tige, et la lui présenta.

Lucette confondue lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontier, ma fille, lui répondit son père, pourvu que tu reconnaisses combien les enfants risquent de se tromper en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

— Oh oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des tulipes et des ognons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire; car vous allez voir ce qui arriva à un autre enfant, pour ne pas l'avoir sue.

LES FRAISES ET LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avait entendu dire à son père que les enfants ne savaient rien de ce qui pouvait

leur convenir, et que toute leur sagesse était de suivre les conseils des personnes au dessus de leur âge. Mais il n'avait pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avait-il oubliée.

On avait partagé entre son frère Prosper et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa portion de terre en propre. Il leur avait été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudraient.

Prosper se souvenait à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre?

Rufin lui donna des ognons et des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux et de les diriger.

M. Anselme levait les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous?

Fi donc! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons! Il alla cueillir des fleurs et les planta, par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étaient fanées, et penchaient tristement leur front. Il en planta d'autres qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'était en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des

fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons. Vers le milieu du printemps, il aperçut sur le terrain de son frère quelque chose de rouge suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étaient des fraises du plus beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah! s'écria-t-il, si j'en avais aussi planté dans mon jardin !

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendaient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha: c'étaient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissait le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, si j'en avais planté dans mon jardin !

— Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étaient à toi.

— Il ne tenait qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis de personnes plus expérimentées que vous.

LES ÉGARDS ET LA COMPLAISANCE.

Emilie, Victoire, Joséphine et Sophie avaient une gouvernante qui les aimait avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appelait mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent était que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur en-

fance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération.

Une tendre indulgence et une justice rigoureuse étaient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtait avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfants les plus heureux de la terre. Elles se remontraient doucement leurs fautes, se pardonnaient leurs offenses, partageaient toutes leurs joies, et ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfants empoisonnent-ils les sources de leur bonheur, à l'instant même où ils en goûtent les charmes ? Et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous un œil éclairé par la tendresse et par la prudence !

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque temps, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelaient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires; et à peine un mois s'était écoulé, qu'elle était déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureuses enfants!

Si l'une demandait le plus léger service à une autre, celle-ci le refusait avec aigreur; de là sui-

vaient des rebuffades et des querelles. La gaîté naïve qui présidait à leurs jeux, et qui assaisonnait jusqu'à leurs travaux, s'était changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animaient leurs entretiens, on n'entendait que des gronderies éternelles. Joséphine témoignait-elle le désir d'aller jouer dans le jardin, ses sœurs trouvaient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'était assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espèce de complaisances, elles cherchaient encore à se mortifier par des reproches désagréables, mademoiselle Boulon, qui était témoin de cette scène, en fut si affligée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit était encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfants entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusait les autres d'en être cause, et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avaient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement dans vos plaisirs. Afin que cet incon-

vénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée; mais la poupée ne savait que répondre : elle n'avait pas d'histoires à lui faire à son tour, et ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Joséphine poussait un volant, mais personne n'applaudissait à son adresse; elle n'avait personne pour le lui renvoyer; ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Emilie aurait bien voulu s'amuser à son jeu favori, *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Victoire, très entendue au jeu du ménage, avait le projet de donner un grand repas à ses amies. Elle devait envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune aurait cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardait fièrement sa solitude et son ennui. Cependait le jour allait finir.

Elles retournèrent encore vers mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venaient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un, mes enfants, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié; mais, si vous le voulez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

— Oh! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrièrent-elles ensemble; et elles étaient attentives à saisir le premier mot qui sortirait de sa bouche.

— C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié !

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses souvenirs; et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restaient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras, elles s'y jetèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étaient des prévenances délicates qui charmaient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.

LE NID DE FAUVETTE.

Maman, maman! s'écriait un soir Symphorien en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère; voyez, voyez ce que je tiens dans mon chapeau.

MADAME DE BLÉVILLE. Ha, ha! c'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN. J'ai découvert ce matin un nid dans la haie du jardin; j'ai attendu la nuit; je me suis glissé tout doucement près du buisson, et avant que l'oiseau s'en doutât, paff! je l'ai saisi par les ailes.

MADAME DE BLÉVILLE. Est-ce qu'il était seul dans son nid?

SYMPHORIEN. Ses enfants y étaient aussi, maman. Ah! ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

MADAME DE BLÉVILLE. Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN. Je veux le mettre dans une cage que j'accrocherai dans notre chambre.

MADAME DE BLÉVILLE. Et les pauvres petits?

SYMPHORIEN. Oh! je veux aussi les prendre, et je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

MADAME DE BLÉVILLE. Je suis fâchée que tu n'en aies pas le temps.

SYMPHORIEN. Oh! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier? c'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

MADAME DE BLÉVILLE. Ce n'est pas cela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN. Des soldats? Pour me prendre ?

MADAME DE BLÉVILLE. Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; et la garde qui l'a emmené a dit qu'elle allait revenir pour se saisir de toi et de ta sœur, et vous conduire en prison.

SYMPHORIEN. Hélas, mon Dieu ! que veut-on faire de nous ?

MADAME DE BLÉVILLE. Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN. Oh ! le méchant roi !

MADAME DE BLÉVILLE. Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, et du plaisir de me voir. (*Symphorien se met à pleurer*.)

MADAME DE BLÉVILLE. Eh bien, mon fils, qu'as-tu donc? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ? (*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*) Le roi en agit envers ton père, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant*. Oh! je vais lâcher la fauvette. (*Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se saure par la fenêtre.*)

MADAME DE BLÉVILLE, *prenant Symphorien dans ses bras.*) Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison; et ni toi, ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissais méchamment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant que tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on allait te prendre, autant l'a été cet oiseau lorsque tu lui as ravi la liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfants après leur mère, combien celle-ci doit gémir d'en être séparée? Cela ne t'est sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurais pas pris l'oiseau; n'est-il pas vrai, mon cher Symphorien?

SYMPHORIEN. Oui, maman; je n'avais pensé à rien de tout cela.

MADAME DE BLÉVILLE. Eh bien, penses-y dorénavant, et n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté, et qu'il serait cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrais apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN. De l'ami des enfants? Oh! récitez-la-moi, je vous en prie.

MADAME DE BLÉVILLE. Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette;
Ils sont deux, trois, quatre petits:

Depuis si longtemps je vous guette;
Pauvres oiseaux! vous voilà pris.

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encor vos ailes;
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine!
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons!

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir;
Je le sens bien, dans sa misère
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

T. 2 page 333



Le Déserteur.



Le Sortilége naturel.

T. 2 page 408

LE DÉSERTEUR,

DRAME EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

MARCEL.
GENEVIÈVE.
GEORGE, leur fils.
THOMAS, frère de Marcel.
LE BAILLI.
LE COLONEL.
LE CAPITAINE.
LE FOURRIER.
LE SERGENT.
LE PRÉVOT.
FLUET, cadet.
LA TERREUR, } soldats.
BRAS-CROISÉS. }

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière de paysan. Tout y annonce la plus extrême indigence. Geneviève est assise, filant au rouet.

ACTE PREMIER. — SCÈNE PREMIÈRE.

GENEVIÈVE, MARCEL.

MARCEL, *en entrant.* Femme, voici des soldats qui nous viennent.

GENEVIÈVE, *laissant tomber son fuseau.* Eh, mon Dieu, comment faire? Nous n'avons plus nous-mêmes de quoi vivre; et voilà encore des soldats à nourir!

MARCEL. Nous n'avons rien, ma femme; ainsi, rien à donner.

GENEVIÈVE. Mais voudront-ils nous en croire? Il y a tant de richards qui se font pauvres par avarice! Les soldats le savent. Comment vont-ils nous traiter?

MARCEL. Lorsqu'ils nous verront, il faudra bien qu'ils croient à notre misère. Je parie qu'ils auront plus de pitié de notre état que ceux qui pourraient l'adoucir.

GENEVIÈVE. Dieu le veuille, mon cher homme! La douleur et la faim nous ont tant affaiblis! de mauvais traitements nous auraient bientôt achevés.

MARCEL. Va, les soldats ne sont pas aussi méchants qu'on se le figure. Ils ont plus de conscience et d'humanité qu'un bailli, qui frappe sur le pauvre comme sur une gerbe. Celui-ci s'endurcit au mal, à force d'en faire; mais un soldat pense à une autre vie, parce qu'il est tous les jours face à face de la mort.

SCENE II.

MARCEL, GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET, avec leurs armes et leur bagage.

LA TERREUR. Salut et santé. La bonne mère, je vous amène des hôtes. Voici l'ordre. Trois hommes.

MARCEL. Femme, prends le billet. (*Geneviève met le billet sur le dessus de la porte.*)

MARCEL. Messieurs, nous partagerions de bon cœur avec vous, si nous avions quelque chose; mais nous sommes de pauvres gens. Voici toute notrè habitation; cette grande chambre, et une autre petite pour faire notre cuisine et pour coucher.

LA TERREUR. C'en est assez, vieux père. (*Il pose sur la table son sabre et son havresac.*) Allons, monsieur le cadet, mettez-vous à votre aise.

FLUET, *d'un ton pleureur*. Hu, hu! Je suis trempé de la tête aux pieds; et j'ai froid à ne pouvoir y tenir. Hu, hu, hu! (*Il pose son bagage en grelottant.*)

LA TERREUR. Bon! ce n'est rien encore. Lorsque

vous aurez un glaçon pendu à chacun de vos cheveux, c'est alors que vous pourrez vous plaindre du froid.

FLUET. Je n'y tiens plus. Je suis cadet, je n'irai pas sacrifier ma vie à traverser des marais à pied, comme un soldat. Si nous marchons après demain, et qu'il fasse le même temps, je prendrai, pour mon argent, un chariot, et je me ferai voiturer.

LA TERREUR. Oui bien, on vous laissera faire! Croyez-vous être le seul qui ait de l'argent? Il y en a tant d'autres qui se feraient traîner, si cela était permis! Il ferait beau voir la moitié de l'armée empaquetée dans des chariots! Comment vous trouverez-vous donc, lorsque, tout mouillé comme vous l'êtes, il vous faudra encore monter la garde? Le tour revient souvent, quand on est en quartier.

FLUET, *pleurant encore en se regardant.* Hu, hu! Je n'ai pas un fil sur moi qui ne soit trempé.

LA TERREUR. Fi donc! pleurer! Un soldat doit rire encore, tant qu'il n'a que la moitié de sa tête à bas.

FLUET. Toute ma frisure qui est défaite! Hu, hu, hu!

LA TERREUR. Ah! voilà qui s'appelle un malheur.

FLUET. Il fait encore plus froid ici que dans les champs. (*D'un ton dur, à Marcel.*) Allons, vieux coquin, fais du feu.

LA TERREUR. C'est un brave homme, monsieur le cadet! Il a plus de soin de votre santé que vous ne pensez. Si la chaleur vous prenait tout de suite, vous attraperiez un catarrhe.

FLUET. Je crois que vous voulez me faire crever. Je ne suis pas d'une race si dure que la vôtre. Vous êtes fils de roturier; et il y a dix-huit mois que nous sommes nobles de père en fils. (*A Marcel.*) Feras-tu du feu, maudit paysan?

LA TERREUR. Allons, bon papa, allons, faites du feu; autrement le roi va perdre un soldat.

MARCEL. Messieurs, ce serait de bon cœur. Je meurs de froid comme vous; mais je n'ai pas un morceau de bois.

GENEVIÈVE. Ecoute, mon homme. Notre compère Thomas pourrait nous prêter quelques fagots pour l'amour de ces honnêtes gens. Va le prier de nous rendre ce service. Ce jeune monsieur (*en montrant Fluet*) me fait peine au cœur. Dieu de bonté! il n'est pas encore accoutumé à souffrir. Va, mon ami, le compère ne nous refusera pas.

MARCEL. Eh bien, oui, j'y vais.

SCENE III.

GENEVIÈVE, LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR. Maintenant, la bonne mère, songeons au dîner. Que nous donnerez-vous?

GENEVIÈVE. Hélas, mes bons messieurs! il y a huit jours que nous ne vivons que de pain et d'eau; et du pain même (*avec un profond soupir*) bientôt nous n'en aurons plus. La mauvaise récolte de cette année nous a entièrement ruinés. Il nous a fallu vendre tout ce que nous avions pour avoir du pain. Et maintenant que nous n'avons plus rien

à vendre pour en avoir, quand nous aurons mangé le peu qui nous reste, de quoi vivrons-nous? Il n'y a que le bon Dieu qui le sait. N'allez pas croire au moins que je vous dise un mensonge. Venez, je vais vous conduire dans toute ma chaumière, vous n'y trouverez que de la pauvreté. Je donne du fond de mon cœur autant que je puis. Mais aujourd'hui où en trouver pour moi-même ? Ah! croyez-m'en ; je ne prendrais pas sur moi la honte de recevoir des aumônes, si j'avais le nécessaire.

LA TERREUR. Tranquillisez-vous, la bonne mère, tranquillisez-vous ; je vous en crois. On voit bien à la mine des gens lorsqu'ils disent la vérité.

GENEVIÈVE. Moi qui craignais tant de vous voir entrer chez nous! soyez les bien venus. Ah! Marcel avait bien raison. C'est chez les soldats qu'on trouve les meilleurs chrétiens. Ils font ce que les autres se contentent de prêcher.

LA TERREUR. Il faut tout dire. Il y a parmi nous des diables incarnés, qui épuisent toute leur bravoure dans les chaumières des paysans, et qui ne s'en trouvent plus ensuite en face de l'ennemi.

GENEVIÈVE. Vous n'êtes pas comme cela, vous, j'en suis sûre. Quel bonheur pour moi de n'avoir que de bons soldats à loger, lorsque je suis dans la peine !

LA TERREUR. Allons, monsieur le cadet, faites sauter quelque monnaie de votre bourse pour avoir de la viande, et nous en régaler avec ces braves gens, puisqu'ils n'ont que du pain.

FLUET. Oui-dà! Est-ce que je suis venu ici

pour festoyer ces misérables? Je suis bien plus à plaindre. Ils sont nés pour souffrir, et non pas moi.

LA TERREUR, *bas à Geneviève.* Voyez-vous? C'est un de ces braves dont je vous parlais tout à l'heure. (*A Fluet.*) Croyez-vous donc que ce soit leur faute, si vous n'avez pas trouvé ici un bon feu?

FLUET. Et faut-il que je souffre, parce qu'ils sont dans la misère?

LA TERREUR. Il fallait faire vos conventions en entrant au service, qu'on vous préparerait dans tous vos logements un lit de plume, un bon feu, une robe de chambre et des pantoufles.

FLUET. Laissez là vos sornettes, ou je m'en plaindrai au capitaine.

LA TERREUR. Vraiment, vous le connaissez bien, si vous croyez qu'on lui porte des plaintes comme à un maître d'école. Allez, allez lui parler. Il vous apprendra mieux que moi à vivre en soldat. Celui qui veut réussir parmi nous doit, avant tout, avoir un bon cœur. Qui aura de la compassion pour vous, si vous n'en avez pas pour les autres? Mais voilà comme ils sont tous, ces nobles de deux jours! Ils laissent la pitié dans les sarrots de toile dont ils se dépouillent pour prendre des habits cousus d'or. Ils croiraient se dégrader de regarder les pauvres. N'avez-vous pas été bien aise que je me sois chargé de vos armes pendant toute la marche? Fort bien. Vous n'avez qu'à les traîner vous-même une autre fois; je ne m'en soucierai guère. Vous pourrez aussi nettoyer votre fusil. Je ne sais pas pourquoi je travaillerais pour vous.

FLUET, *en rechignant.* Ne me l'avez-vous pas promis ?

LA TERREUR. Je croyais que vous le méritiez. Il y aura aussi une garde à monter dans trois heures. Nous verrons comment vous vous en tirerez par le temps qu'il fait.

FLUET. Je n'y tiendrai jamais.

LA TERREUR. Fouillez donc à l'escarcelle.

FLUET. Et combien faut-il ?

LA TERREUR. Un écu. Pas un sou de moins.

FLUET. C'est bien cher. (*Il lui donne de l'argent avec un air de regret.*)

LA TERREUR. Je le croyais dans vos entrailles, plutôt que dans votre bourse, tant vous avez eu de peine à le tirer. (*A Geneviève.*) Tenez, la bonne mère, ayez-nous de la viande et quelques légumes. Votre mari sera du repas.

GENEVIÈVE. Ah ! vous êtes trop bon. Le jeune monsieur voudra-t-il aussi manger avec nous ? S'il vous fréquente pendant quelque temps, il deviendra aussi un brave homme, j'en réponds. (*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA TERREUR, FLUET.

LA TERREUR. Voyez-vous ? Si vous aviez fait les choses de bonne grace, il ne vous en aurait coûté que la moitié. Voilà ce que l'on gagne à marchander avec le pauvre ; tandis qu'à moitié prix, on aurait pu encore avoir par dessus le marché la bénédiction du Seigneur. (*Il prend les armes de Fluet, et s'occupe à les nettoyer.*)

FLUET. Mais je n'ai pas mon argent pour les autres, mon papa entend que je le ménage.

LA TERREUR. Il vous a donc défendu de donner quelques secours aux malheureux ?

FLUET. Rien pour rien, m'a-t-il dit en partant: Ne paie que ce que l'on fera pour ton service, et tâche d'avoir toujours du bon marché.

LA TERREUR. Vous lui obéissez à merveille, à ce qu'il paraît. Pour moi, je n'aurais pu trouver de goût à rien aujourd'hui, si j'avais vu ces pauvres gens endurer la faim.

FLUET. On voit bien que vous n'avez jamais été riche. Il faut aller dans les grandes maisons pour voir comment on doit se comporter envers les pauvres. Quand vous verrez faire l'aumône, regardez si ce ne sont pas des gens du peuple, plutôt que des seigneurs. Il nous conviendrait bien de nous arrêter devant de la canaille couverte de haillons ! Si elle devenait un jour à son aise, qui trouverait-on pour nous servir?

LA TERREUR. Est-ce que c'est mon devoir de nettoyer vos armes ?

FLUET. Puisque je vous paie. Si vous ne le faites pas, j'en trouverai mille à votre place.

LA TERREUR. Cela n'est pas sûr. Pensez-vous qu'un brave soldat veuille être, pour quelques sous, le valet de gens de votre espèce ? Nous avons de l'honneur dans l'ame, et nous savons nous contenter, au besoin, du pain de munition. Avec cela, on se moque des riches et de leur argent. Si j'avais encore

le vôtre, vous verriez. Mais patience, je parlerai à mes camarades, et je vous attends à la première garde.

FLUET. Oh! je ne la monterai pas longtemps. Mon papa va bientôt m'acheter une enseigne.

LA TERREUR. Ce ne sera pas au moins dans notre régiment. Nous avons un brave colonel, qui ne prend ses officiers que parmi les vrais soldats, et non parmi des femmelettes comme vous.

FLUET. Eh bien, j'irai dans un autre.

LA TERREUR. A la bonne heure. Mais, croyez-moi, retournez plutôt auprès de votre maman; ou si vous pouvez tout acheter, faites une bonne emplette de courage. C'est la chose la plus nécessaire dans notre métier.

FLUET. Moi, je n'ai pas de courage? J'ai appris un an à faire des armes....

LA TERREUR, *branlant la tête*. Contre les lièvres peut-être, mais non contre l'ennemi. Il faut là une bonne conscience, que vous n'avez pas, puisque vous traitez les pauvres comme des chiens. Vous ne ferez pas mieux que tous ceux de votre trempe, qui viennent passer un an au service, et puis se retirent dans leurs terres, pour raconter leurs prouesses, quoiqu'ils se soient toujours tenus cachés derrière le bagage.

SCENE V.

LA TERREUR, FLUET, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *à la Terreur*. Tenez, mon cher monsieur, voici de la viande. Voilà encore des légumes que le jardinier du château m'a donnés. Je suis bien aise d'avoir quelque chose à vous rendre. A qui faut-il le remettre?

LA TERREUR. Gardez-le, ma bonne mère, ce sera pour boire. Est-ce que vous ne prenez pas de vin?

GENEVIÈVE. Il y a dix ans que je n'en ai bu, hélas! depuis que mon fils est parti.

LA TERREUR. Eh bien, cela vous donnera des forces.

GENEVIÈVE. Mon fils est soldat comme vous.

LA TERREUR. Soldat! et dans quel régiment?

GENEVIÈVE. Bourbonnais.

LA TERREUR, *avec vivacité.* Et comment s'appelle-t-il?

GENEVIÈVE. George Marcel. Dieu sait s'il vit encore. Il y a quatre ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

LA TERREUR. Tranquillisez-vous, bonne femme, il est encore vivant.

GENEVIÈVE. Est-ce que vous le connaissez, mon cher monsieur?

LA TERREUR, *embarrassé.* Je ne sais guère; mais il doit être plein de vie, puisqu'il a de si honnêtes parents.

GENEVIÈVE. Ah! ce n'est pas une raison. Les braves gens sont ceux que le bon Dieu éprouve les premiers; et cependant notre fils est le seul bien que nous eussions au monde.

FLUET. Oui, vraiment, un soldat vous servirait de beaucoup!

LA TERREUR. Et qu'en savez-vous, pour le dire? Vous ignorez tout ce qu'un homme peut faire avec un bon cœur. Allez, bonne mère, posez tout cela. Quand votre mari apportera du bois, nous mettrons le pot au feu. (*Bas à Geneviève.*) Le

troisième soldat que nous attendons est un peu dur. Si on le faisait attendre, il pourrait nous quereller.

GENEVIÈVE. Mon cher monsieur, je ne puis rien faire que mon homme ne soit de retour. Je me repose sur vous. Vous trouverez de bonnes paroles pour nous excuser.

LA TERREUR. Oh! il ne se laisse pas mener par des paroles; et puis il est caporal, c'est mon supérieur; je ne lui parle pas comme je voudrais.

SCENE VI.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE.

MARCEL, *jetant une charge de bois à terre.* Allons, voici des fagots; je vais vous allumer du feu.

GENEVIÈVE. Oui, mon homme, dépêchons-nous. Il doit nous venir un officier, et il n'est pas commode, à ce que dit monsieur.

MARCEL. Comment! un officier chez nous?

LA TERREUR. Quand je dis un officier, il lui faut encore un grade, mais il y montera. Il a quelques ordres à donner dans la compagnie, sans quoi il serait déjà ici. Allez, allez échauffer le foyer.

FLUET, *poussant Geneviève.* Parbleu, il est bien temps! Hâtez-vous donc, vous dis-je.

GENEVIÈVE. J'y vais, j'y vais. (*Elle est prête à sortir.*)

SCENE VII.

LA TERREUR, FLUET, MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE.

GEORGE, *en entrant.* Allons, allons, vite à dîner.

MARCEL. Hélas, monsieur! nous n'avons rien de prêt encore.

GEORGE. À quoi diantre vous amusez-vous?

GENEVIÈVE, *bas à La Terreur.* Mon cher monsieur, parlez-lui, je vous en prie, pour qu'il ne se fâche pas.

MARCEL, *à George.* Ce n'est pas notre faute, je vous en assure. Demandez à votre camarade.

LA TERREUR, *bas à George.* Finis ce badinage, et tire-les de peine. (*Haut à Geneviève.*) Bonne mère, regardez-le bien.

GEORGE. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas? (*Marcel et Geneviève le considèrent attentivement.*)

MARCEL. Ma femme, ne sens-tu rien dans ton cœur?

GENEVIYVE, *dans une incertitude où perce la joie, regarde tantôt Marcel, tantôt George.* O mon Dieu! serait-ce lui?

GEORGE. Oui, c'est moi, c'est moi, ma mère. Quel plaisir de vous revoir, mes chers parents!

MARCEL. Est-il possible? mon fils! Oh! sois le bien venu mille fois!

GENEVIÈVE, *l'embrassant.* Je te revois donc avant de mourir! La joie ne me laisse pas respirer.

MARCEL. Comment as-tu donc fait pour vivre encore, mon cher fils? Il y en a tant qui sont morts! et toi, tu es échappé!

GEORGE. On ne m'a pourtant jamais vu en arrière de mon devoir. C'est à vos prières sans doute que je suis redevable d'avoir été épargné par la mort. Mais comment avez-vous vécu, mes chers

parents? Je suis chez vous en quartier. Vous n'êtes pas fâchés de ce logement, peut-être?

MARCEL. Peux-tu nous le demander? Depuis que tu nous as quittés, mon cher fils, nous n'avons jamais eu tant de joie.

GENEVIÈVE, *à La Terreur*. Vous m'aviez dit que c'était un caporal que vous attendiez.

LA TERREUR. Et c'est bien vrai aussi.

MARCEL. Juste ciel! tu t'es avancé? Comment cela s'est-il fait? Tu ne savais pas lire.

GEORGE. Mon capitaine me l'a fait apprendre.

MARCEL. O ma femme! quel honnête homme cela doit être!

GENEVIÈVE. Qu'on vienne nous dire ensuite que les gens de guerre ne sont pas de braves gens!

LA TERREUR. Il n'en restera pas là, je vous en réponds. (*A George.*) Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que nous coucherions aujourd'hui dans ton village?

GEORGE. Camarade, j'étais si plein de ma joie, que je ne pouvais parler.

GENEVIÈVE. Combien resteras-tu avec nous?

GEORGE. Trois jours, ma mère. Nous faisons halte ici.

MARCEL. Oh! c'est bon, mon cher fils; nous aurons le temps de nous dire bien des choses.

FLUET. Au diable! Personne ne veut donc allumer du feu? Je pense qu'il en serait temps, depuis une heure.

GENEVIÈVE. Dans un moment, monsieur.

LA TERREUR, *à Geneviève.* Restez auprès de votre fils, la bonne mère. Je vais battre le briquet et faire la cuisine. (*A Fluet.*) Quand vous seriez à demi gelé, la joie de cette famille devrait vous réchauffer. Mais vous n'êtes pas capable de la sentir. Venez avec moi, je vais vous conduire dans quelque maison du voisinage, jusqu'à ce que la chambre soit chaude. Sinon, prenez votre parti de vous-même.

GENEVIÈVE. Oui, je vous en prie, mon cher monsieur. Notre voisin, à main droite, a une grande cheminée où l'on peut se dégourdir plus à son aise.

FLUET. Vraiment oui, j'irai encore m'exposer à l'air, pour arriver là plus transi.

LA TERREUR. Il n'y aura pas de chaleur d'une bonne heure, et vous achèveriez de geler. Venez, venez.

FLUET, *en pleurant.* Je crois qu'on l'a fait exprès de me donner le plus mauvais logement du village.

LA TERREUR. Oui, pour ceux qui sont toujours restés assis dans leur fauteuil, les pieds sur la cendre. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE.

GEORGE. Ce garçon-là s'imagine qu'il en est dans le monde comme dans sa maison, où sa maman ordonnait aux valets de suivre tous ses caprices.

GENEVIÈVE. Y a-t-il longtemps qu'il est soldat?

GEORGE. Trois semaines. C'est sa première marche. Mais asseyons-nous, mes chers parents. Ra-

contez-moi quelque chose de notre village. Que fait ma chère Madelaine ?

GENEVIÈVE. Elle a déjà quatre enfants.

GEORGE. Que me dites-vous ?

MARCEL. Tu ignores peut-être qu'elle a épousé le jardinier Thomas ?

GEORGE. Elle n'a donc pas voulu m'attendre ?

GENEVIÈVE. Il y a dix ans que tu es parti. Elle en a passé quatre à te pleurer.

GEORGE. Mais, comment est-elle ? Vit-elle au moins heureuse ?

GENEVIÈVE. Elle est encore plus misérable que nous, et ses enfants ne pourront, de quelques années, gagner leur vie.

GEORGE. Vous n'êtes donc pas à votre aise, vous autres ?

GENEVIÈVE. Hélas ! mon cher fils, nous ne savons jamais la veille où nous prendrons le pain du lendemain.

GEORGE. Juste ciel ! que m'apprenez-vous. (*Les deux vieillards se mettent à pleurer sans répondre.*) Parlez donc. Comment cela est-il possible ?

MARCEL. Tu as raison de t'en étonner. Tu sais que nous avons toujours été laborieux, et que nous ne faisions pas comme les trois quarts de ceux du village, qui ne savent pas ramasser pour l'hiver. Nous nous étions si bien conduits lorsque tu étais encore avec nous, que personne n'avait un sou de dette à nous demander. Notre ferme était pourvue de bon bétail, et nous avions toujours quelques de-

niers en réserve pour les besoins inattendus. Mais, mon cher fils, tout cela ne tarda guère à changer après ton départ. Nous avions beau travailler, nous vîmes bientôt qu'il nous manquait deux bras diligents. J'étais obligé d'épuiser mes forces pour tenir nos terres en bon état. La faiblesse vint avec l'âge. Dans le temps où nous aurions dû nous réjouir d'avoir élevé notre cher fils, nous fûmes obligés de prendre un valet de charrue pour payer nos charges et nous soutenir. Il vint de mauvaises années, nous fîmes des dettes, et depuis cinq ans nous avons tout fondu.

GENEVIÈVE. Nous sommes encore en arrière de trente écus envers le seigneur. Il nous est impossible de les payer ; et chaque jour nous attendons qu'on nous chasse de notre chaumière, pour nous envoyer mendier notre pain.

MARCEL. Dieu sait pourtant si c'est notre faute! Nous avons sûrement assez travaillé toute notre vie pour avoir du pain dans la vieillesse ; et nous l'aurions en abondance, si des méchants n'avaient mis leur plaisir à nous rendre malheureux.

GEORGE. Juste ciel! devais-je craindre de vous trouver dans une pareille situation ? Mais qui sont les méchants hommes dont vous vous plaignez ?

MARCEL. Le bailli seul, mon fils ! C'est lui qui fait toute notre misère. C'est sur lui que nous pouvons crier vengeance du fond de notre cœur. S'il ne t'avait fait soldat, nous n'aurions pas ainsi perdu notre bien, qui nous avait coûté tant de sueurs et de peines.

GEORGE. Il faut que la terre fournisse des hommes au roi, et ce n'est pas la faute du bailli si le sort m'est tombé.

GENEVIÈVE. Tu le crois, mon fils! Apprends que c'était une tromperie de sa part. Tu sais qu'il a toujours été notre ennemi; cependant de toute notre vie nous ne lui avons fait de mal.

MARCEL. C'est qu'il m'en voulait de n'avoir pu lui prêter de l'argent lorsqu'il n'était encore que simple clerc du greffier, et qu'il n'avait pas un habit entier sur le corps. Je me suis bien aperçu que sa haine venait de ce moment.

GENEVIÈVE, *à George*. C'était au fils aîné d'Antoine de marcher à ta place. Son père, à prix d'or, gagna le sergent de milice et le bailli. Il l'a déclaré en mourant, et on l'a vérifié sur le registre de l'inspecteur. Le bailli aurait été démis si ton père n'avait intercédé pour lui. (*A Marcel.*) Il fallait le laisser punir, il n'aurait eu que ce qu'il méritait. Nous ne serions peut-être pas aujourd'hui si malheureux.

MARCEL. Eh! ma femme, qu'y aurions-nous gagné, quand il aurait payé l'amende? Notre fils serait resté soldat, et le bailli aurait été encore plus acharné contre nous. On empire son mal à se plaindre de la justice; elle trouve toujours à se venger. Les choses se seraient arrangées de manière que nous aurions eu tout le tort sur nous, et qu'on nous aurait fermé la bouche pour jamais.

GENEVIÈVE. Sa punition ne restera pas en arrière.

Il faudrait qu'il n'y eût pas un Dieu dans le ciel ; et nous pouvons mourir tranquilles là-dessus. (*Avec un profond soupir.*) Seulement, si nous n'avions pas de dettes !

SCENE IX.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, LA TERREUR.

LA TERREUR. Bon ! Je viens de pourvoir au cadet. La mère, montrez-moi un peu où je ferai la cuisine. Vous pourrez après cela rester auprès de votre fils, j'aurai soin de tout.

GENEVIÈVE. Grand merci, mon cher monsieur, je vais vous aider.

LA TERREUR. Non, non, je m'en charge tout seul. Vous ne sauriez pas faire cuire comme il faut pour des soldats.

GENEVIÈVE, *prête à sortir*. Oui, mon fils, voilà ce qui nous est arrivé de t'avoir perdu : nous n'avons plus d'autre espérance que l'aumône. Je frissonne d'y penser. Vivre d'un morceau de pain qu'on mendie ! (*Elle sort en pleurant avec La Terreur.*)

SCENE X.

MARCEL, GEORGE.

GEORGE, *troublé*. N'est-il pas vrai, mon père, ma mère dit les choses pires qu'elles ne sont, comme font toujours les femmes ?

MARCEL. Non, mon fils, elle n'a pas dit un mot hors de la vérité. Il ne nous est pas seulement resté de la dernière récolte de quoi semer notre petit champ. Il a fallu tout vendre pour vivre. Nous devons des droits au seigneur, qui veut absolument

être payé, à ce que dit le bailli; mais où le prendre? Notre chaumière va être vendue, mon cher fils, tu n'hériteras pas d'un tuyau de paille de ton père.

GEORGE. Oh! si vous aviez seulement de quoi subsister, je ne m'embarrasserais guère de ce qui me regarde. Quand je ne pourrai plus servir, le roi me nourrira jusqu'à la mort. J'ai donné l'année dernière de mon pain à des paysans que la faim chassait dans la ville; j'ai pensé mille fois à vous, mais je ne croyais pas que vous fussiez aussi à plaindre. Je me réjouissais tant de vous voir! et aujourd'hui que je vous vois, c'est dans la plus affreuse misère. Je n'ose lever les yeux sur vous. (*Marcel lui tend les bras, et ils s'embrassent en pleurant amèrement. Après une courte pause.*) Si je pouvais encore faire quelque chose pour vous soulager! Voici tout ce que je possède. Je vous le donne avec des larmes, parce que je n'ai rien de plus à vous donner.

MARCEL. Que Dieu te le rende au centuple, mon cher fils! Nous avons là de quoi vivre deux jours.

GEORGE. Rien que deux jours! Mais comment le seigneur peut-il être si impitoyable de vous faire vendre votre chaumière et de vous rendre mendiants pour trente écus? Ne pourrait-il pas prendre patience? Que gagne-t-il à perdre ses vassaux? Je ne crois pas qu'il en trouve de plus honnêtes que vous.

MARCEL. Voilà ce qui arrive lorsque les seigneurs ne viennent pas sur leurs terres. Nous n'avons pas vu M. le comte depuis que son père est mort. Il

reste à la ville, et laisse faire au bailli, qui ne fait que des mendiants. Il sentira trop tard qu'il aurait mieux valu pour lui de venir voir, de ses yeux, si tout va comme on lui en fait le récit. Les autres seigneurs du voisinage vinrent l'année dernière dans leurs châteaux ; ils virent la misère des paysans et les prirent dans leurs bras ; mais le nôtre ne se met pas en peine de nous. Dieu me le pardonne ! il faut encore prier Dieu pour lui, lorsqu'il nous écorche jusque par dessus les oreilles. Le dernier terme est à demain ; tu entendras comme le bailli sait crier, il doit venir aujourd'hui.

GEORGE. C'est bon, je lui parlerai. Je lui dirai peut-être à l'oreille deux mots qui le rendront plus traitable. On assure que le roi doit passer ici. S'il y vient, il faut que vous alliez lui parler vous-même, et que vous lui représentiez votre état.

MARCEL. Moi, dis-tu, parler au roi? Je ne pourrais jamais lui lâcher un mot. Je serais comme une pierre en sa présence.

GEORGE. Ne craignez pas, il vous rendra bientôt la parole. J'étais une fois en sentinelle près de lui, il vint des paysans qui voulaient lui parler : ils se regardaient les uns les autres, et ne pouvaient ouvrir la bouche. Que voulez-vous, mes enfants? leur dit-il avec amitié. Ils lui donnèrent un écrit qu'il se mit à lire ; et lorsqu'il l'eut achevé, il les questionna de manière à les mettre à leur aise. Ils commencèrent aussitôt à jaser avec autant de confiance que s'ils avaient parlé à leurs femmes. Il ne les quitta

pas qu'ils n'eussent tout dit. Vous n'avez jamais vu son pareil de votre vie. Il y aurait de quoi s'épuiser à dire sa louange.

MARCEL. Que me dis-tu?

GEORGE. Croyez-moi, j'aimerais mieux avoir à lui parler, qu'à plusieurs de nos sous lieutenants.

MARCEL. Voilà ce qui s'appelle un roi.

GEORGE. Il ne peut pas y en avoir de meilleur. Savez-vous ce que je ferai, mon père? Je veux aller prier notre fourrier qu'il nous dresse un mémoire, et quand vous devriez l'aller présenter à six lieues, ne vous laissez pas manquer cette consolation. Pourvu qu'il vienne seulement!

MARCEL. Et quelle serait ta pensée, mon fils?

GEORGE. Nous verrons demain. Mais j'ai toujours ouï dire qu'il valait mieux avoir affaire aux grands qu'aux petits. Allons faire un tour dans le village. (*Il prend Marcel par la main et sort avec lui.*)

ACTE II. — SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE met le couvert; **MARCEL** avance des siéges; **GENEVIÈVE** essuie des assiettes de bois; **FLUET**, et ensuite **LA TERREUR**.

GENEVIEVE. Nous n'avons que trois assiettes.

GEORGE. Cela ne fait rien pour manger.

FLUET, *tirant un couteau à gaîne*. Mais il faut que j'aie une assiette, moi.

GEORGE. Rien de plus juste. Vous en aurez une aussi.

FLUET, *d'un air mécontent*. Oui, de bois!

LA TERREUR, *portant un plat de soupe*. Si vous

avez tant soit peu d'appétit, vous la trouverez excellente. Quand ceci sera gobé, j'ai encore autre chose à vous servir. (*Il sort.*)

MARCEL. Ce bon monsieur se donne bien de la peine.

GEORGE. Vous ne le connaissez pas, mon père. Après le plaisir de se battre, il n'en a pas de plus grand que celui de faire la cuisine.

LA TERREUR *revient avec une terrine pleine de viande et de légumes.* Allons, asseyons-nous. (*On s'assied.*) Cela doit être exquis. Eh bien! est-ce qu'on n'ose pas y toucher? Il n'est point de bonne soupe sans cuiller, ai-je toujours entendu dire. Voici la mienne. (*Il tire une cuiller et un couteau.*)

MARCEL. Ah! je suis bien aise; car nous n'en avions que pour trois.

LA TERREUR, *à Fluet.* Eh bien! monsieur le cadet, comment vous trouvez-vous à présent? Vous êtes servi comme un prince, au moins.

FLUET, *d'un air dédaigneux.* Oh! oui. (*Ils mangent.*)

GENEVIÈVE, *à Marcel.* Voilà une excellente soupe, mon ami.

MARCEL. Il y a longtemps que nous n'avions rien mangé de si bon.

GEORGE. Tâchez de vous en bien régaler.

LA TERREUR. Ne vous contraignez pas, monsieur le cadet, léchez-vous-en les doigts.

FLUET. Si vous aviez ici des œufs frais?

LA TERREUR. Les poules n'ont pas pondu d'au-

jourd'hui dans le village ; et la soupe saura bien descendre, sans qu'on vous graisse le gosier.

GEORGE. Il faut vous accoutumer à cette cuisine. Vous en trouverez rarement de plus friande dans les marches.

GENEVIEVE. Nous ne souhaitons rien de meilleur pour toute notre vie. Encore n'en demanderais-je pas tous les jours, seulement les dimanches.

GEORGE, *desservant le plat à soupe*. Maintenant, passons au ragoût.

LA TERREUR, *à Marcel*. Vous n'avez pas d'assiette, bon père ?

GENEVIEVE. Oh, ne vous inquiétez pas, nous mangerons dans la même.

LA TERREUR. Tenez, voici la mienne.

MARCEL. Non, non ; que faites-vous ? Et où mangeriez-vous donc ?

LA TERREUR. Oh ! je saurai bien m'en faire une. (*Il coupe un long morceau de pain, le retourne et met la viande dessus.*) Voyez-vous ?

GEORGE *en fait de même*. S'il nous fallait attendre des assiettes pour nos repas !...

LA TERREUR, *à Fluet qui le considère avec surprise*. Cela vous étonne ? Vous verrez bien autre chose. Il faut voir un soldat dormir sur une pierre, les poings fermés.

GEORGE. Pourquoi ne mangez-vous pas, mon père ?

MARCEL. Ah !

LA TERREUR. Qu'avez-vous donc à soupirer ?

MARCEL. C'est que ce serait à moi de régaler mon fils, et je n'ai pas même un morceau de pain à lui offrir. Il faut que je le nourrisse aux dépens d'un autre. Cela me fait de la peine.

LA TERREUR. Bon ! il n'y faut pas penser.

GENEVIEVE. Lorsque les enfants retournent chez leurs pères, c'est pour en recevoir des bienfaits ; et toi, quand tu viens nous retrouver après dix ans, c'est pour nous voir à ta charge et à celle de tes amis.

GEORGE. Ma mère, ne vous faites pas ces reproches, ou je ne pourrai plus rien manger.

LA TERREUR. Attends, camarade, j'y sais un remède. (*Il prend une tasse, et boit ; il la remplit de nouveau, et la présente à Marcel.*) Vous pouvez en boire en sûreté. Allons, bon papa ! ensuite vous, la mère ! et puis votre fils. Ne pensez plus au chagrin ; ne songeons qu'à nous goberger. Eh bien donc ! Lampez-moi ce nectar. Je souhaite que vous le trouviez aussi bon que moi.

MARCEL. Ma femme, joins ton cœur au mien. Que Dieu donne mille joies à notre bienfaiteur ! (*Il boit.*)

GENEVIEVE. Et qu'il donne à notre fils, dans sa vieillesse, des jours plus heureux que les nôtres ! (*Elle laisse tomber quelques larmes.*)

LA TERREUR, *lui versant à boire*. Que signifie cela de pleurer ? Vous allez gâter tout notre régal.

GENEVIEVE, *après avoir bu, donne la tasse à George*. Tiens, mon fils. (*A La Terreur.*) Que Dieu vous paie ce vin ! Il m'a tout réjoui le cœur.

LA TERREUR. Bon ! j'en suis bien aise. Mangez encore un morceau, vous le trouverez cent fois meilleur après. (*Il verse à boire à George.*)

GEORGE *à La Terreur*. Camarade, jusqu'à ma revanche. En attendant, je te remercie de tout le bien que tu fais aujourd'hui à mes parents.

LA TERREUR. Palsambleu, vous m'allez donner de l'orgueil. Vous buvez tous à moi, comme si j'avais gagné une bataille.

MARCEL. Vous le méritez bien aussi. Vous n'avez rien de trop ; et, par amitié pour mon fils, vous nous servez un si bon repas !

GENEVIÈVE. Un hypocrite ne peut faire moins que de remercier de la bouche ; mais nous, c'est du fond du cœur, aussi vrai qu'il y a un Dieu, et que nous sommes pauvres.

LA TERREUR. Oh ! je le crois, je le crois. Mais qu'ai-je donc fait de si merveilleux? Ah ! si je pouvais vous tirer entièrement de peine, voilà ce qui me rendrait fier. Mais pour cette bagatelle, qu'il n'en soit plus question, je vous prie. (*Il verse à boire à Fluet.*) Tenez, je gage que vous n'avez jamais trouvé le vin si bon de toute votre vie.

FLUET, *après avoir bu*. Oui, pas mauvais.

LA TERREUR. Vous en parlez bien froidement, monsieur le cadet. Que direz-vous, après cela, de ma casserole ? Il m'a semblé voir cependant que vous y avez fait honneur.

FLUET. Je n'imaginais pas y trouver tant de goût.

LA TERREUR. J'en étais sûr. Nous verrons, quand

ce sera votre tour, si vous saurez vous en tirer aussi bien.

FLUET. Oui-dà! vous pensez que j'irai vous faire la cuisine ?

LA TERREUR. Pourquoi non ? Je la fais bien, moi. Je vous prendrai à mon école.

FLUET. Est-ce que c'est du métier d'un soldat ?

LA TERREUR. Comme s'il était rien qui n'en fût ! Il faut qu'un soldat soit tout au monde, cuisinier, tailleur, médecin, forgeron ; tout enfin. (*On entend frapper à la porte.*)

GENEVIÈVE. O mon Dieu ! qui est-ce donc qui nous arrive encore ?

GEORGE. Ne craignez rien, ma mère, c'est qu'on vient faire la visite.

SCENE II.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR, un CAPITAINE, un FOURRIER.

LE FOURRIER, *avec des tablettes à la main.* Combien êtes-vous ici?

GEORGE, *en se levant.* Trois. (*Tout le monde se lève.*)

LE CAPITAINE. C'est bon. Restez assis, enfants, restez assis. Et vous aussi, bonnes gens, remettez-vous. Point de cérémonies. Je suis charmé du calme et de la cordialité qui règnent dans votre maison. Avez-vous des plaintes à faire contre vos soldats ?

MARCEL. Oh ! non, monsieur! pourvu qu'ils n'en aient pas contre nous.

LE CAPITAINE *à George*. Êtes-vous content de vos hôtes ?

GEORGE. Mon capitaine, je suis chez mon père : c'est à mes camarades de répondre.

LA TERREUR. Nous avons tout ce qu'il nous faut.

LE CAPITAINE, *se tournant vers Marcel*. Quoi! c'est votre fils ? Vous avez là un si bon sujet, que vous devez être aussi un honnête homme.

MARCEL. Hélas, monsieur! c'est toute ma richesse.

LE CAPITAINE. N'avez-vous pas de la satisfaction de votre fils ?

MARCEL. Oh ! si ses supérieurs pouvaient en être aussi contents !

GENEVIÈVE. Il a toujours été près de nous un brave garçon. Il nous a obéi au moindre signe : et celui qui est soumis à ses parents doit l'être aussi à ses supérieurs.

LE CAPITAINE. Je puis vous le dire, il est aimé de tout le régiment. Ses officiers l'estiment, et ses camarades donneraient leur vie pour lui. C'est la première fois qu'il entend son éloge de ma bouche; mais je ne puis le taire dans une pareille occasion. Le bon témoignage qu'on rend d'un enfant est la plus grande récompense des pères, et la joie des pères est pour les enfants l'encouragement le plus fort à persister dans le bien. (*Il regarde autour de lui.*) Je crois que votre situation n'est pas des plus heureuses ; mais vous êtes riches dans votre fils. Il fait honte à ceux dont l'éducation a ruiné leurs familles. Vous n'avez pas encore goûté toute la joie

qu'il peut vous donner. Si vous vivez de longues années, il sera le soutien de votre vieillesse.

GEORGE. Je vous remercie, mon capitaine, de m'avoir réservé cette louange pour l'oreille de mes parents. Je me comporterai de manière qu'ils n'auront jamais rien à perdre de la joie que vous leur causez.

LE CAPITAINE. Vous n'avez qu'à vous conduire comme vous avez fait jusqu'à ce jour.

MARCEL. Oh, monsieur ! le cœur me fond de plaisir.

GENEVIÈVE. Je serais encore bien plus heureuse, si vous le laissiez auprès de nous. Ne pourriez-vous pas arranger cela, monsieur le capitaine?

MARCEL. Que demandes-tu là, ma femme? Veux-tu qu'il meure de faim à notre côté? (*En montrant La Terreur au capitaine.*) C'est monsieur qui a bien voulu payer ce repas, autrement nous n'aurions trouvé rien sur notre table. La mauvaise récolte nous a entièrement ruinés. Et puis monseigneur le comte...

LE CAPITAINE. C'est un homme sans cœur ; je le connais. Il se livre aux plus affreuses débauches dans la capitale, et il laisse ses vassaux mourir de faim. Je n'ai trouvé nulle part tant de misère que dans ses terres. Les gens les plus riches (et c'est beaucoup dire) blâment son insensibilité. Consolez-vous, bons vieillards, vous trouverez bientôt des ressources, et l'on vous estimera plus que lui. Tenez, voici quelques légers secours. (*Il jette une*

pièce d'or sur la table.) Plût à Dieu que j'eusse tout l'argent qu'il prodigue à ses vices. je ferais mon bonheur de vous enrichir. Mais je ne vis que de ma paie, et je ne puis rien faire de mieux pour vous. George, voilà ce que tu as mérité à tes parents par ta bonne conduite. Retenez bien cela, monsieur le cadet. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un homme.

GEORGE. Ah! mon capitaine! si vous saviez de quel prix ce présent est pour nous dans ce moment! Non, de toute ma vie, je ne pourrai m'acquitter envers vous.

MARCEL. Il n'est que Dieu qui puisse vous en payer.

GENEVIEVE. Qu'il vous accorde une longue vie! Quand j'aurais dix enfants, je vous les donnerais tous avec joie.

LE CAPITAINE. Bonne femme, vous me rendez bien largement ce que je fais pour vous. Un enfant est d'un prix inestimable aux yeux de sa mère, et vous m'en donneriez dix! Si votre indigne seigneur pouvait connaître la volupté de la bienfaisance, combien il pourrait rendre ses plaisirs dignes d'envie! Mais j'interromps votre dîner. Continuez, je vous prie. Adieu, je vous verrai encore avant de partir. (*Il sort.*)

LE FOURRIER, *à Fluet.* La garde va bientôt se relever. Tenez vous prêt. (*Il sort.*)

SCENE III.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, FLUET, LA TERREUR. (Tous demeurent pendant quelque temps pensifs et immobiles, excepté Fluet qui continue de manger.)

LA TERREUR, *se versant à boire.* Vive, vive notre capitaine!

GEORGE. Oh, oui, qu'il vive! C'est lui qui nous sauve de la mort.

MARCEL, *joignant les mains, et les laissant tomber de surprise.* Il ne m'avait jamais vu, et il me donne la première fois une pièce d'or! Qui aurait attendu cela d'un étranger, quand ceux qui nous connaissent sont si impitoyables?

GENEVIEVE. On dirait d'un prince. (*Elle regarde la pièce d'or qui est sur la table.*) Combien cela peut-il valoir, mon ami? Il faut qu'il y en ait pour bien de l'argent!

MARCEL, *en la serrant dans ses mains.* Bon Dieu! aurais-je pu croire que je me serais jamais vu tant de bien dans une seule pièce? T'y connais-tu, mon fils?

GEORGE. Non, elle est trop grande pour que j'en sache la valeur.

LA TERREUR. Elle doit valoir plus d'un louis; mais je ne sais pas au juste.

FLUET., *au premier coup d'œil qu'il y jette.* C'est un louis double. Le peuple ne connaît pas cela.

LA TERREUR. Nous ne sommes pas nés au milieu de l'or comme vous. Cela vaut donc seize écus?

GENEVIEVE. Seize écus! O mon cher homme! la

moitié de notre dette! Pourvu que le bailli s'en contente en attendant!

MARCEL. J'espère qu'avec cet acompte, il nous donnera du répit.

GENEVIEVE. Crois-tu? O mon Dieu! je serais bien contente de ne manger que du pain jusqu'à la moisson, si nous pouvions garder notre cabane.

GEORGE. Ne vous embarrassez pas, ma mère, j'y pourvoirai.

MARCEL. Nous craignions tant un logement de soldats! et ce sont des soldats qui sont nos anges! Que Dieu soit loué pour ce repas, et pour les secours qu'il nous a envoyés! (*Tous se lèvent.*)

FLUET. Il faut que j'aille à la garde maintenant.

LA TERREUR. Tenez, voilà vos armes. (*Il lui décroche sa giberne, et le charge de son bagage.*) (*Fluet sort.*) A présent, je vais remettre les choses comme je les ai trouvées. (*Il veut desservir la table.*)

GENEVIEVE, *lui retenant le bras.* Oui, ce serait bien à moi de vous laisser faire! Reposez-vous; je vais tout arranger. N'est-ce pas assez que vous ayez fait la cuisine?

LA TERREUR. Non, non, c'est encore de mon emploi. Je veux que vous parliez toute votre vie du jour où j'ai été en quartier chez vous.

MARCEL, *à la Terreur.* Mon cher monsieur, que je boive encore une fois. Je trouverai le vin meilleur que tout à l'heure, à présent que j'ai de l'or dans ma poche..

LA TERREUR. Buvez, buvez, bon homme. Il n'y a jamais rien à laisser dans une bouteille. (*En frappant sur son ventre.*) Ceci est notre meilleur buffet. Il faut suivre le commandement qui dit de ne pas s'inquiéter du lendemain. (*George pousse la table. La Terreur lève la nappe, et emporte les plats et les assiettes dans l'autre chambre.*)

GENEVIEVE. Je ne suis plus étonnée que les femmes aiment tant les soldats. Il n'y a point de meilleurs maris; ils font toute la besogne. Il faut que je le suive, autrement il se mettrait à laver les assiettes. (*Prête à sortir, elle se retourne au bruit que fait Thomas en entrant.*) Ah! voici notre frère; voyons s'il reconnaîtra son neveu.

SCENE IV.

MARCEL, GENEVIÈVE, GEORGE, THOMAS.

GENEVIEVE, *à Thomas.* Tiens, regarde ce joli garçon. Ne va pas le prendre pour un simple soldat, au moins. (*A George.*) Et toi, le reconnais-tu? C'est ton oncle Thomas.

GEORGE, *s'avançant vers lui.* Que je vous embrasse, mon cher oncle!

THOMAS, *étonné.* Moi, ton oncle? Mais... mais... mais oui, c'est lui-même. Eh! sois le bien venu, mon neveu. (*Il l'embrasse.*) On n'a pas besoin de demander comment tu te portes.

GEORGE. Je souhaite que vous vous portiez aussi bien que moi.

GENEVIEVE. Et si tu savais tout ce qu'en dit son capitaine! Pourquoi ne puis-je rester ici pour te

conter tout cela! Mais il faut que j'aille de l'autre côté; car notre cuisinier m'arrangerait toute la maison.

SCENE V.

MARCEL, THOMAS, GEORGE.

THOMAS. Mon cher neveu, je me réjouis de tout mon cœur de te voir. Cependant, tu ne pouvais venir dans un temps plus malheureux. Nous sommes aussi pauvres que si le pays avait été mis au pillage.

MARCEL. Et notre méchant bailli, qui achève encore de nous sucer le peu de sang qui nous reste!

GEORGE. Il n'a plus de mal à vous faire. Vous pouvez lui payer la moitié de votre dette; et il faudra bien qu'il attende le reste. N'y pensons plus, je vous prie.

MARCEL, *montrant le double louis à Thomas.* Tiens, mon frère, vois ce que mon fils m'a procuré.

THOMAS, *à Marcel.* Que dis-tu? (*A George.*) Est-ce de tes épargnes, ou de quelque butin?

GEORGE. Ni de l'un, ni de l'autre. Mon capitaine en a fait présent à mon père.

MARCEL. C'est toujours à mon fils que j'en ai l'obligation. Le capitaine ne me l'a donné qu'à cause de sa bonne conduite.

THOMAS. Je m'en réjouis d'autant plus; car, pour épargner, on doit se refuser bien des choses, et pour ce qui est du butin, nommez-le comme vous voudrez, messieurs les soldats, c'est toujours de vilain argent qui ne doit jamais profiter.

GEORGE. J'ai toujours pensé de même. Je n'ai jamais rapporté rien d'une campagne ; mais ceux qui ont commis pillage sur pillage n'en ont pas conservé plus que moi. Encore ont-ils passé la moitié de leur temps en prison, pour avoir fait la débauche : au lieu qu'il n'y a jamais eu de plainte sur mon compte.

THOMAS. Je le crois, mon ami. Ta famille est pleine d'honnêtes gens ; tu ne voudrais pas être tout seul un vaurien. Si nous sommes pauvres, nous avons la paix de Dieu, qui vaut toutes les richesses.

MARCEL. Aussi ne demanderais-je plus rien au Seigneur, si le bailli....

THOMAS. Doucement. Le voici qui vient.

SCENE VI.

MARCEL, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Eh bien, Marcel, c'est demain le dernier jour de grace. Songe à me payer, ou ta cabane est vendue. J'ai déjà trouvé des acheteurs.

MARCEL. Mon cher monsieur, je ne puis vous en payer que la moitié. Encore n'aurais-je pu le faire, si le capitaine de mon fils n'était venu à mon secours. Ayez la bonté d'attendre pour le reste jusqu'à la moisson. Si nous avons une bonne récolte, vous savez que je ne serai pas content que je n'aie satisfait à ce que je vous dois. Prenez un peu de patience. Si ce n'est pas pour moi, que ce soit en considération de mon fils. Il sert son prince, et il ne peut m'aider dans mon travail. Voulez-vous qu'il ne trouve pas une seule pierre de l'héritage de son

père, lorsqu'il ne sera plus soldat? Considérez que cela crie vengeance au ciel, de prendre les pauvres gens par la misère, pour achever leur ruine.

LE BAILLI. Ce n'est pas la faute de monseigneur, si vous êtes misérables.

MARCEL. Il est vrai; mais est-ce la nôtre? Est-ce pour avoir été paresseux ou débauchés? Qui peut se défendre de la rigueur du temps? Mille autres ne sont-ils pas comme nous? S'il y avait de ma négligence, je n'oserais dire un seul mot. Mais tout cela vient de l'ordre du ciel. Un homme ne mérite-t-il donc aucune pitié?

LE BAILLI. Bon! voilà comme vous êtes; plus on fait pour vous, et plus vous demandez. M. le comte ne vous a-t-il pas accordé toute une année? Ne vous a-t-il pas généreusement prêté les semailles? Vous n'auriez pu mettre un grain dans la terre sans lui; et maintenant il est impitoyable de vous demander ses avances! Est-il obligé de vous faire des présents?

MARCEL. Ce n'est pas ce que nous demandons. Qu'il ait seulement la bonté d'attendre que nous puissions le payer. Recevez toujours ceci à compte, et parlez pour nous à son cœur. Vous attirerez sur lui et sur vous les récompenses d'un Dieu de miséricorde.

LE BAILLI. Oui, je n'ai qu'à lui représenter de se laisser encore conduire par le nez une autre année. C'est de quoi je ne m'aviserai point. Il faut que j'aie toute ma somme, ou je vous fais déguerpir.

GEORGE. Un peu de commisération, M. le bailli, je vous en conjure. Pensez que d'une seule parole vous pouvez faire le bonheur de mon père, ou le rendre tout à fait malheureux. Si rien ne reste impuni dans ce monde, ce n'est pas une petite chose de réduire un honnête homme à la mendicité.

LE BAILLI. Occupez-vous de votre mousquet, et non pas de ce que j'ai à faire.

GEORGE. Mon mousquet appartient au roi, et j'en aurai soin sans votre leçon. Quand le roi serait devant nous, il ne trouverait pas mauvais que je parlasse pour mes parents; et cependant, de vous à lui, il y a, je crois, une différence.

LE BAILLI. M. le soldat! vous pouvez avoir fait des campagnes; mais souvenez-vous que vous ne parlez pas ici à un bailli de terre conquise.

GEORGE. Je n'ai jamais parlé à aucun comme je vous parlerais, connaissant votre naturel, si je vous trouvais en pays ennemi.

LE BAILLI. Vous n'aurez pas cette satisfaction.

THOMAS. M. le bailli, excusez la brusquerie d'un soldat.

LE BAILLI. Je saurai lui répondre. Taisez-vous seulement. Vous n'êtes pas trop bien vous-même sur mes papiers.

GEORGE. Je le crois. Tous les honnêtes gens sont dans le même cas auprès de vous.

SCENE VII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LE BAILLI.

LE BAILLI. Qu'entendez-vous par là?

MARCEL. Je vous en prie au nom de Dieu, M. le bailli !

GENEVIÈVE. Prenez, en attendant, tout ce que nous pouvons vous donner. Nous vendrions notre sang pour vous payer la somme entière.

LE BAILLI. Je le crois bien, si vous aimez votre cabane ; car dès demain vous pourrez aller voyager.

GENEVIÈVE. Non, vous n'aurez point cette barbarie. Epargnez notre misère, je vous en conjure à genoux.

LE BAILLI. Toutes vos prières sont inutiles.

GENEVIÈVE. N'avez-vous donc pas une goutte de sang humain dans les veines ? Nous avons travaillé avec honneur pendant une longue vie, et sur nos vieux jours vous nous rendez mendiants ?

MARCEL. Nous ne sommes pas loin de la moisson, et ma cabane ne dépérira pas jusqu'à ce temps-là.

LE BAILLI. Qu'en savez-vous ? Elle peut brûler dans l'intervalle.

MARCEL. Mais j'aurais toujours payé la moitié.

LE BAILLI. Il n'est pas en mon pouvoir de mieux faire. Il faut que j'exécute les ordres de monseigneur.

GEORGE. Monseigneur ne vous a pas ordonné de ruiner, pour quinze misérables écus, une famille de ses vassaux. Il vous paie pour faire prospérer ses affaires, et en cela vous ne gagnez pas vos gages. Vous chassez les honnêtes gens pour recevoir des vagabonds. Lorsque la terre ne porte pas de fruits, le seigneur ne peut exiger aucune redevance ; et il

est de son devoir, au contraire, de soutenir ses pauvres paysans. Faites-y bien réflexion, vous verrez qu'il ne dépend que de vous d'accommoder les choses. Remplissez pour la première fois votre devoir, et parlez en faveur de ceux qui vous font vivre. Il n'est qu'une manière de présenter notre situation; et monseigneur donnera son consentement à tout ce que vous ferez d'après votre conscience.

LE BAILLI. Vous ne m'apprendrez pas mon devoir. Je n'ai que faire de vos conseils, je vous en préviens.

GEORGE. Et vous, ne soyez pas si grossier envers moi, je vous en avertis.

LE BAILLI. Vous ignorez ce qui peut vous en arriver. Je saurai bien vous apprendre à vivre.

GEORGE. C'est vous qui en avez besoin, non pas moi.

LE BAILLI. Où prenez-vous la hardiesse de me parler de la sorte?

LA TERREUR, *qui est rentré dans le cours de la scène.* Mettez-vous à sa place. Faut-il qu'il reste muet devant vous? Il est soldat. Un soldat sait toujours ce qu'il doit dire, et mille fois mieux qu'un bailli. Vous osez, à sa barbe, vilipender son père, et vous voulez qu'il soit là debout comme une vieille femme qui n'a plus de souffle? Qui ne s'emporterait pas de voir ruiner sa famille par la méchanceté d'un homme de votre robe? On sait qu'un bailli ne demande qu'à faire vendre pour gagner ses frais. Il vous a parlé d'abord avec douceur, vous avez fait la

sourde oreille. Il n'a plus qu'à vous dire vos vérités.

LE BAILLI. C'en est trop. (*A Marcel, d'un air furieux.*) Voulez-vous me payer, ou non? Je vous le demande pour la dernière fois.

MARCEL. Je vous ai déjà dit que je ne le pouvais pas en entier.

GENEVIÈVE. Nous vous avons offert tout ce que nous possédons.

LE BAILLI. Tout ou rien. Vous entendrez parler de moi. (*Il veut sortir.*)

GEORGE, *le retenant.* Faites-y bien attention encore. Il vous en coûterait cher. Je puis donner un placet au roi. Je lui parlerai de la situation de mon père, et de votre dureté. Il a ses droits sur les vassaux, avant le seigneur; et il ne permettra pas qu'ils soient maltraités injustement.

LE BAILLI. Le roi n'a rien à voir dans nos affaires. Votre père doit à monseigneur, et monseigneur veut être payé.

GEORGE. Que dites-vous? Le roi n'est-il pas le maître? et monseigneur n'est-il pas son sujet? Sachez que mon père vaut mieux que lui à ses yeux. Il travaille, et votre comte ne fait rien. Le roi ne peut souffrir les gens oisifs, parce qu'il sait s'occuper lui-même. Il saura mettre un frein aux méchants.

LE BAILLI. C'est ce que nous verrons; mais en attendant, je fais vendre la cabane et la terre. Vous me connaissez bien, pour m'effrayer de vos folles menaces! Oui, le roi va s'amuser à écouter un homme comme vous.

GEORGE. Pourquoi non? il écoute tout le monde;

et si nous étions tous deux en sa présence, je suis sûr qu'il m'entendrait le premier.

LE BAILLI. Il vous sied vraiment de me comparer à un drôle de votre espèce !

GEORGE, *lui donnant un soufflet.* Vous avez dit cela à un soldat et non à un paysan. Sors d'ici, vieux scélérat ! J'ai regret à toutes les paroles que j'ai pu te dire. Il fallait commencer par où j'ai fini. (*Il le pousse avec violence hors de la cabane.*)

LE BAILLI, *en sortant.* O mille vengeances !

SCENE VIII.

MARCEL, GENEVIÈVE, THOMAS, GEORGE, LA TERREUR.

GENEVIEVE. Mon fils, mon cher fils! qu'as-tu fait?

MARCEL. Nous sommes perdus.

GEORGE. Ne vous inquiétez pas; vos affaires n'en sont pas empirées d'un fétu. Quand nous l'aurions prié tout un siècle, avec des ruisseaux de larmes, il n'aurait pas démordu de son opiniâtreté. Il a l'ame d'un démon dans le corps. C'est la première fois que j'ai frappé un homme; mais jamais un homme ne m'avait donné le nom d'un drôle. Serais-je un soldat si je l'avais souffert?

LA TERREUR. Si tu ne luis pas donné ce soufflet, tu allais en recevoir un de moi.

MARCEL. Qui sait ce qu'il va nous en coûter?

GEORGE. Quoi ! pour m'être vengé d'une insulte?

GENEVIEVE. Sûrement, mon fils; avec tout cela, c'est un bailli.

LA TERREUR. Bah ! ce n'est pas le premier bailli souffleté par des soldats. Je crois que c'est un effet

de sympathie, qu'un soldat ne peut voir un fripon, sans lui donner sur les oreilles.

GENEVIEVE. Je ne puis croire qu'il ne se fût laissé à la fin attendrir.

GEORGE. Non, ma mère, jamais.

GENEVIEVE, *à Marcel.* Qu'en penses-tu, mon ami? Ne faudrait-il pas le suivre?

GEORGE. Ce serait inutile, j'en suis sûr. Vous allez vous exposer encore à des duretés.

MARCEL. Cela peut être; mais au moins je ne veux pas avoir de reproches à me faire. Viens, ma femme.

GEORGE. Restez ici, je vous en conjure. Vous perdriez vos pas et vos paroles.

GENEVIEVE. Non, mon fils, laisse-nous aller. Cela ne gâtera rien.

GEORGE. Eh bien, faites comme vous l'entendez. Si vous reveniez contents, j'irais baiser ses pieds; mais vous allez voir combien je voudrais m'être trompé.

MARCEL. Viens, ma femme, essayons ce dernier moyen. S'il ne réussit pas, que la volonté de Dieu s'accomplisse!

GENEVIEVE. Puisque Dieu nous laisse la vie, il ne nous laissera pas mourir de faim. (*Elle sort avec Marcel.*)

LA TERREUR. Ta mère est une femme qui a ses consolations toutes prêtes. Je vais voir, de mon côté, ce qu'il y a à faire avec nos camarades. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

THOMAS, GEORGE.

GEORGE. O Dieu, n'aurais-je fait qu'enfoncer

mes parents plus avant dans la peine! Si je pouvais, au prix de mon sang, les secourir!

THOMAS. C'est de l'argent qu'il leur faudrait; et tu n'en as pas à leur donner, ni moi non plus. Il ne tenait cependant qu'à eux d'en avoir la semaine dernière; mais ils n'en ont pas voulu, et ils ont bien fait. C'est une chose affreuse de tremper ses mains dans le sang de son semblable!

GEORGE. Et comment donc, mon oncle?

THOMAS. Ils trouvèrent un déserteur couché sur le ventre dans un fossé. Ils firent semblant de ne pas le voir. Ils auraient pourtant gagné vingt écus à l'aller dénoncer au bailli.

GEORGE. Que dites-vous?

THOMAS. Le forgeron du village ne fut pas si scrupuleux, et il gagna la récompense.

GEORGE, *avec un mouvement de joie.* O mon oncle! je puis sauver mon père, mais il me faut votre secours. Puis-je compter sur vous?

THOMAS. En tout, mon ami. Que faut-il faire?

GEORGE. Agir, et garder un secret. Me le promettez-vous?

THOMAS. Cela n'est pas difficile.

GEORGE. Mais savez-vous tenir votre parole?

THOMAS. Comme tu me parles!

GEORGE. Quelque chose qui puisse en arriver!

THOMAS. Pourvu qu'il n'y ait pas de mal, s'entend.

GEORGE. Personne n'aura à s'en plaindre.

THOMAS. Eh bien, tu n'as qu'à parler.

GEORGE. Ecoutez-moi donc... Mais si vous alliez me trahir!

THOMAS. Il faut que ce soit une chose bien extraordinaire.

GEORGE. Cela peut être; mais il n'y a pas de mal pour vous.

THOMAS. Qu'est-ce donc enfin?

GEORGE. Je déserte ce soir; vous irez me déclarer; il vous en reviendra vingt écus, et je paie la dette de mon père.

THOMAS. Et il n'y a pas de mal, me disais-tu! Fou que tu es! J'irai te conduire au gibet, moi ton oncle.

GEORGE. Que parlez-vous de gibet? Un soldat n'est jamais puni de mort la première fois qu'il déserte, à moins qu'il n'ait quitté son poste, ou fait un complot.

THOMAS. Oui; mais il passe par les verges, jusqu'à rester sur la place.

GEORGE. Je n'ai pas à le craindre. Je suis aimé dans le régiment; mes camarades sauront me ménager.

THOMAS. Non, mon ami, cela ne peut pas être. Ne tromperions-nous pas le roi?

GEORGE, *en pleurant.* Le roi! Ah! il ne saurait m'en vouloir. S'il connaissait ma situation, il viendrait me porter l'argent lui-même.

THOMAS. Mais si ton père le savait!....

GEORGE. D'où le saurait-il, si nous gardons notre secret à nous deux? Je ne mourrai pas pour cela. J'ai si souvent hasardé ma vie pour le roi, je puis bien la hasarder pour mon père qui me l'a donnée. Songez qu'il est votre frère, et que nous le sauvons de la mendicité, peut-être de la mort.

THOMAS. C'est le diable qui m'a retenu ici ; je ne sais quel parti prendre.

GEORGE. Vous m'avez donné votre parole, voulez-vous la fausser? Je déserterai toujours dans mon désespoir, et mon père n'y gagnera rien. Ne me refusez pas, ou vous n'avez jamais aimé votre famille.

THOMAS. Tu me tiens le couteau sur la gorge, comme un assassin. (*Il reste en suspens.*)

GEORGE. Décidez-vous tout de suite, le temps presse.

THOMAS. Mais si tu me trompais, si tu allais mourir!

GEORGE. Il n'y a pas à le craindre. Je sais souffrir. A chaque coup, je penserai à mon père, et je supporterai la douleur.

THOMAS. Et bien, je fais ce que tu veux. Mais s'il en arrive autrement....

GEOR E. Que voulez-vous qu'il en arrive? Embrassons-nous, et gardez-moi le secret. On fera l'appel ce soir à six heures; si je ne m'y trouve pas, je serai tenu pour déserteur. Vous me conduirez alors au colonel, et vous direz que vous m'avez surpris fuyant dans la forêt.

THOMAS. C'est la première tromperie que j'aurai faite de ma vie.

GEORGE. Ne vous la reprochez pas, mon oncle ; elle nous vaudra à tous deux des bénédictions. Embrassons-nous encore, et allons rejoindre mon père. Mais, je vous en conjure, ne laissez rien

remarquer. S'il peut y avoir quelque mal, Dieu me le pardonnera sans doute. Que ne doit pas supporter un bon fils pour sauver ses parents? (*Ils sortent.*)

ACTE III. — SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe dans la prison du château.

BRAS-CROISÉS, soldat; et LE PRÉVOT du régiment. (On entend dans le lointain un bruit de musique militaire.

BRAS-CROISÉS, *se réveillant.* Que le diable emporte ces maudits tambours! Je me suis fait mettre au cachot pour dormir à mon aise, et voilà une aubade qui vient me réveiller. (*Il prête l'oreille.*) Mais quoi! n'est-ce pas une exécution?

LE PRÉVOT. Tu ne sais donc pas le malheur du pauvre George?

BRAS-CROISÉS. De George, dis-tu? Cela n'est pas possible.

LE PRÉVOT. Cela n'est pourtant que trop vrai. Il a déserté hier au soir.

BRAS-CROISÉS. Lui! le plus brave soldat de la compagnie! Il y a longtemps que je ne fais que passer et repasser le guichet, et je ne l'ai jamais vu une seule fois en prison.

LE PRÉVOT. Il n'est personne qui ne soit étonné de cette aventure. Quand on l'a rapportée au colonel, il n'a jamais voulu le croire. Tout le régiment en est resté confondu. Les grenadiers sont allés demander sa grace au conseil de guerre; mais il l'a refusée pour l'exemple. On n'a pu obtenir qu'une modération de la peine; et il en sera quitte pour

faire un tour par les verges. Cela doit être fini à présent. (*On frappe à la porte.*)

LE PRÉVOT. Qui est là?

LA TERREUR, *du dehors*. Ami! la Terreur! (*Le prévôt ouvre la porte. La Terreur entre en sanglotant.*)

SCENE II.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR.

LA TERREUR. O bonté divine! mon pauvre George!

LE PRÉVOT. Eh bien! comment se trouve-t-il?

LA TERREUR. Il a supporté ses souffrances en héros. Il ne lui est pas échappé un seul cri, une seule plainte. Ah! si j'avais pu lui sauver la moitié du supplice! sur ma vie, je l'aurais fait de grand cœur. Le voici qui vient.

SCENE III.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, UN SERGENT qui le conduit.

GEORGE, *sur le seuil de la porte, levant les yeux et les mains vers le ciel.* Dieu soit loué! Tout est fini, et mon père est sauvé.

LE SERGENT, *à part, dans la surprise où le jettent ces paroles.* Que veut-il dire par là?

LA TERREUR, *se précipitant au cou de George, et le baignant de ses larmes.* O mon ami, que je te plains!

GEORGE. Ne pleure pas, camarade; je suis plus heureux que tu ne penses.

LE SERGENT. Voulez-vous un chirurgien?

GEORGE. Non, mon sergent, cela n'est pas nécessaire.

LE SERGENT, *à part, en branlant la tête.* Il faut que j'aille instruire de tout ceci mon capitaine. (*Il sort.*)

LA TERREUR, *présentant à George un verre d'eau-de-vie.* Tiens, camarade, voilà pour te restaurer.

GEORGE, *en lui serrant la main.* Je te remercie. (*Il boit.*)

LA TERREUR. Mais dis-moi donc, quelle folie t'a passé par la tête.

GEORGE. J'ai du regret de te le cacher; mais je ne puis te le dire. Il faut que mon secret meure dans mon cœur.

SCENE IV.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS. LA TERREUR, GEORGE, THOMAS.

THOMAS, *à George.* Te voilà bien satisfait, n'est-il pas vrai, de la vilaine action que tu m'as fait commettre? George, c'est indigne à toi.

LA TERREUR. Doucement, doucement, ne le tourmentez pas; il a besoin de repos. Un homme n'est pas toujours le même!

THOMAS. Je ne le sais que trop. Je ne conçois plus rien à lui ni à moi.

GEORGE. Mon oncle, modérez-vous, je vous prie. (*Bas.*) Vous allez détruire tout notre ouvrage.

THOMAS. Oh! il n'en faut plus parler. Tout est perdu.

GEORGE, *étonné.* Comment donc? (*Aux sol-*

dats.) Eloignez-vous un peu, mes amis, je vous en conjure.

THOMAS. Ton père ne veut plus me voir pour t'avoir dénoncé, et en avoir reçu l'argent. Quand j'ai voulu le forcer de le prendre, il l'a rejeté avec horreur, en s'écriant : Que Dieu m'en préserve ! à chaque denier je vois pendre une goutte du sang de mon fils. Que veux-tu maintenant que je fasse ? Je suis furieux contre toi. Tout le village va me détester ; on croira que c'est le démon de l'avarice qui me possède. Il n'y aura pas d'enfant qui ne me jette la pierre.

GEORGE. Soyez tranquille, mon oncle, tout s'arrangera ; le plus difficile est passé. Faites seulement que mon père vienne me voir.

THOMAS. Comment veux-tu que je l'aborde, à présent ? Mais quoi ! le voici qui vient avec ta mère.

SCENE V.

Le PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, THOMAS, MARCEL, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *aux soldats*. Où est-il, messieurs ? Je veux voir mon fils.

LA TERREUR. Passez, bonne mère, passez.

GENEVIÈVE, *courant à George*. O mon cher fils ! qu'as-tu donc fait ? Comment as-tu pu nous donner cette douleur ?

MARCEL, *d'un air sévère*. Te voilà, malheureux ! Toute la joie que tu m'avais donnée, tu la tournes toi-même en amertume. Tu faisais la gloire de tes

parents ; tu en fais la honte aujourd'hui. Je suis venu te voir pour la dernière fois.

GEORGE. Mon père, pardonnez-moi, je vous prie. J'ai subi ma peine.

MARCEL. Tu l'as subie pour ta trahison envers ton roi ; mais non pour ton crime envers nous, que tu déshonores dans notre vieillesse. Après soixante années de probité, je croyais mourir dans l'honneur ; et c'est toi qui me couvres d'infamie. Mais non, nous ne tenons plus l'un à l'autre ; je te renonce pour mon fils.

GEORGE. Mon père, vous êtes trop cruel envers moi. Je ne mérite pas votre malédiction. Dieu m'en est témoin. Je ne suis pas indigne de vous.

THOMAS, *à part*. Quel martyre de ne pouvoir parler. (*Marcel s'éloigne.*)

GEORGE, *le suivant*. Mon père, vous me quittez sans que je vous embrasse. Oh ! restez encore un moment ! (*A Geneviève.*) Et vous, ma mère, serez-vous aussi dure envers moi ?

GENEVIÈVE. O mon fils, que puis-je faire ?

MARCEL. Ne le nomme pas ton fils, il ne l'est plus !

GENEVIÈVE. Mon homme, pardonnez-lui ; c'est toujours notre enfant.

THOMAS. Oui, mon frère, laisse-toi toucher par son désespoir.

MARCEL. Tais-toi ; tu ne vaux pas mieux que lui toi qui vends à prix d'or le sang de ta famille. Ne me nomme pas plus ton frère que lui son père. Je ne vous suis plus rien.

GENEVIÈVE, *qui, pendant cet intervalle, s'est entretenue avec George.* Mon homme, il me fait de bonnes promesses; ne nous arrache pas le cœur tous deux. Mon enfant est la seule chose qui me reste, et je ne pourrais pas l'aimer ! Je ne pourrais plus te parler de lui ! Veux-tu que je meure à tes yeux?

MARCEL. Tais-toi, femme, et suis-moi. (*Il veut sortir.*)

LA TERREUR, *le retenant.* Bon homme, c'en est assez. Vous avez bien fait de décharger votre colère ; mais puisque le roi le reprend, ne le reprendrez-vous pas aussi? Donnez, donnez-lui votre main. Croyez-vous que je lui resterais attaché, s'il ne le méritait pas?

LE PRÉVÔT. Vieillard, vous êtes un brave homme. Si tous les hommes tenaient ainsi leurs enfants en respect, je n'aurais pas tant de besogne. Mais souffrez que je vous prie aussi pour votre fils.

GENEVIEVE. Vois-tu, mon ami, comme ces messieurs disent? Ils ne lui resteraient pas attachés, s'il ne le méritait pas; ne sois pas plus impitoyable envers lui que des étrangers. (*Geneviève et la Terreur poussent Marcel par la main, et veulent l'entraîner vers son fils.*)

SCENE VI.

LE PRÉVOT, BRAS-CROISÉS, LA TERREUR, GEORGE, MARCEL, GENEVIÈVE. THOMAS, LE CAPITAINE, LE SERGENT, FLUET.

MARCEL. Attendez, je veux d'abord parler à son

capitaine. (*Au capitaine.*) Ah, monsieur! n'avez-vous pas de regret d'avoir hier donné tant de louanges à mon vaurien de fils? Il me porte sous terre par ce coup-là.

LE CAPITAINE. Il avait mérité ce que je lui disais de flatteur. Véritablement je n'aurais pas imaginé que mes éloges eussent produit un si mauvais effet. (*A George.*) Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action? Tu dois avoir eu quelque motif extraordinaire. Ouvre-moi ton cœur, quelque chose qu'il en soit. Tu as subi ta peine, et il ne t'en arrivera rien de plus fâcheux.

GEORGE. Mon capitaine, ne me retirez pas vos bontés, je vous prie. Je chercherai à m'en rendre plus digne.

LE CAPITAINE. A condition que tu me dises la vérité; car, que tu aies déserté par la crainte des suites de ton affaire avec le bailli, ni moi, ni personne, nous ne pourrons le croire.

GEORGE. Il n'y a pourtant pas d'autre raison, mon capitaine. Vous savez que je n'ai jamais eu de querelle; et la moindre faute paraît toujours énorme, lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en commettre. J'en étais si troublé, que j'ai perdu toute réflexion; et puis la situation déplorable de mon père achevait d'égarer mes esprits.

LE CAPITAINE. Que signifiaient donc ces paroles: Dieu soit loué! tout est fini, et mon père est sauvé.

(*George paraît saisi d'étonnement, ainsi que Marcel et Genevieve.*)

MARCEL. Est-ce qu'il disait cela? Dieu me le pardonne! le diable aura troublé sa tête.

GEORGE, *en soupirant*. Je ne me souviens pas de l'avoir dit.

LE SERGENT. Moi, je me souviens de vous l'avoir entendu dire en entrant ici.

GEORGE. Cela peut m'être échappé dans la douleur, sans savoir ce que je pensais.

LE CAPITAINE. Il faut pourtant que ces paroles aient eu quelque signification.

GEORGE, *dans un plus grand embarras*. Je ne sais que vous dire.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main d'un air d'amitié*. George, ne cherche pas à m'en imposer. Cette désertion a une autre cause que ta querelle. Je suis offensé de ta dissimulation, et tu perds toute ma confiance. N'est-il pas vrai? c'est pour ton père...

GEORGE, *avec vivacité*. Que dites-vous, monsieur? Ah! gardez-vous de croire....

LE CAPITAINE. Tu ne vaux pas la peine que je m'inquiète de ton sort. Je ne veux pas en savoir davantage. Tu m'es plus indifférent que le dernier des hommes. Tu ne sais peut-être pas ce que tu perds à me taire la vérité.

THOMAS. Il faut que je la dise, moi.

GEORGE, *l'interrompant*. Mon oncle, qu'allez-vous faire? Voulez-vous nous rendre encore plus malheureux?

THOMAS, *au capitaine*. Je puis vous expliquer la

chose ; mais je crains que le mal n'en devienne plus grand.

LE CAPITAINE. Je t'en donne ma promesse, tu n'as rien à craindre.

THOMAS. Eh bien! c'est à cause de ses parents qu'il a déserté. Il a su m'engager, par de belles paroles, à l'aller dénoncer, et recevoir vingt-quatre écus, pour que son père les employât à payer ses dettes. Mais celui-ci ne veut entendre parler ni de l'argent ni de son fils. Débarrassez-moi, monsieur, de cet argent, que je ne puis garder; et tâchez que mon frère profite au moins de ce que ce brave enfant a voulu faire pour lui. La chose s'est passée comme je la raconte. (*Tout le monde paraît frappé de surprise.*)

LE CAPITAINE. Eh bien, George?

GEORGE, *versant un torrent de larmes.* Vous savez tout, mon capitaine. Croyez pourtant qu'il n'y a que le salut de mon père qui pût me faire résoudre à passer pour un mauvais sujet. J'ai méprisé la douleur, parce que j'espérais de le sauver. Mais à présent que tout est découvert, et que mon espérance est perdue, je souffre bien plus cruellement.

MARCEL, *se jetant au cou de George.* Quoi, mon fils! voilà ce que tu faisais pour moi?

GENEVIÈVE, *se précipitant dans ses bras.* Oui, nous pouvons maintenant l'embrasser; nous pouvons le presser sur notre sein. Mon cœur me le disait bien, qu'il était innocent.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.* O mon

ami ! quelle tendresse et quelle fermeté ! Tu es à mes yeux un grand homme. Cependant ton amour pour ton père t'a emporté trop loin. C'est toujours un artifice blâmable.

MARCEL. Sûrement, sûrement. Dieu me préserve d'en toucher seulement un denier.

GEORGE, *à Thomas.* Voyez-vous, mon oncle, avec votre bavardage ! Que me revient-il maintenant de ce que j'ai fait ?

THOMAS. Oui, voilà ! c'est moi qui suis maintenant le coupable. Mais (*en montrant le capitaine*) monsieur ne sera pas menteur. Vous avez entendu qu'il m'a promis....

LE CAPITAINE, *à Thomas.* Donne l'argent à ton frère. (*A Marcel.*) Prends-le, mon ami ; ton fils l'a bien mérité. J'aurai soin que tu n'aies pas à le rendre. Une faute extraordinaire demande un traitement hors des règles communes.

MARCEL. Moi, monsieur ? Je ne le prendrai jamais.

LE CAPITAINE. Je le veux ; il le faut. (*On entend des cris au dehors.*) Mais qu'est-ce donc ?

FLUET. J'entends crier : Le roi ! le roi !

LE CAPITAINE. Il vient ! Dieu soit béni ! réjouissez-vous. Je vais, s'il est possible, faire parvenir l'aventure à son oreille. (*A George.*) Tu as manqué à ton devoir comme soldat ; mais tu l'as trop bien rempli comme fils, pour qu'il n'en soit pas touché. Il le sera certainement. Je sors. Attendez-moi.

SCÈNE VII.

Les PRÉCÉDENTS, excepté le capitaine et le sergent.

MARCEL. Vois-tu ! Le roi est si bon, et j'aiderais à le tromper ! Non, jamais.

GEORGE. Mon père, accordez-moi cette grace, que j'aie réussi à finir vos malheurs. Vous n'avez plus à vous inquiéter de rien.

LA TERREUR. Oui, bonhomme, faites ce que dit votre fils. Il peut bien vous demander quelque chose à son tour. Il en guérira plus vite, de vous savoir à votre aise. Vous devez aussi penser qu'après votre mort votre cabane doit lui revenir.

MARCEL. Eh bien ! je la conserverai pour pouvoir la lui laisser en mourant. Viens, mon fils, pardonne-moi de t'avoir maltraité. Dieu m'est témoin combien je souffrais de te voir un mauvais sujet ; et c'est lorsque je t'accusais que tu remplissais au delà de tes devoirs envers moi ! Comment pourrai-je te récompenser de ton amour, dans le peu de temps qui me reste à vivre ?

GEORGE. Aimez-moi toujours comme vous l'avez fait.

GENEVIÈVE. Oh ! mille fois plus, mon ami. A chaque morceau que nous mangerons, nous nous dirons l'un à l'autre : c'est notre fils qui nous le donne.

GEORGE. Me voilà satisfait. (*A Thomas.*) Je vous remercie, mon oncle, de m'avoir si bien servi.

THOMAS. Oui, tu me remercies ? Il est heureux que les choses aient tourné de cette manière. Mais reviens-y une autre fois. (*A Marcel.*) Est-ce que

tu m'en voudrais encore, mon frère? Si je ne t'avais pas tant aimé, je ne me serais pas chargé de la manigance. Puisque tu pardonnes à ton fils, tu peux bien me pardonner.

MARCEL. Rien ne saurait excuser ce que tu as fait. Je peux bien prendre sur moi de mettre ma main sur un brasier ; mais attiser le feu sous un autre, il y a de la cruauté à cela. Cependant je ne veux pas te haïr.

THOMAS. Va, j'ai bien assez souffert pour mon compte. (*Ils se donnent la main.*)

LA TERREUR, *à George.* Camarade ! j'avais de l'amitié pour toi ; c'est aujourd'hui du respect que je sens. Tu es à mes yeux aussi grand qu'un général. On ne trouvera jamais d'enfant comme toi. Embrasse-moi, et sois toujours mon ami. (*Il lui tombe de grosses larmes des yeux.*)

GEORGE. Camarade ! je n'ai pas oublié la journée d'hier.

FLUET. Fi donc, La Terreur ! Vous êtes soldat, et vous pleurez !

LA TERREUR. Et pourquoi donc un soldat ne pleurerait-il pas? Les larmes ne sont pas déshonorantes, lorsqu'elles viennent du cœur. On ne m'a jamais vu fuir ni trembler, mais je mourrais de honte d'être insensible à une bonne action.

LE PRÉVOT. George, il y a quatorze ans bientôt que je suis dans le régiment ; mais je dois le dire à ta gloire, il ne s'y est jamais rien passé qui approche de ce que tu fais aujourd'hui. Cela te vaudra

de l'honneur et du bonheur ; c'est moi qui te l'annonce.

SCÈNE VIII.

Les PRÉCÉDENTS, LE BAILLI.

LE BAILLI. Avec votre permission.

LE PRÉVOT. Que voulez-vous ?

LE BAILLI. Je suis bailli du château ; je veux voir ce qui se passe ici. (*A Marcel et à Geneviève.*) Ha, ha ! vous êtes venus voir votre fils ; c'est fort tendre de votre part. Eh bien ! qu'en pensez-vous? Avez-vous autant de satisfaction de lui que vous en aviez hier ? Vous imaginiez, parce qu'il était soldat, qu'il pouvait se jouer de tout le monde. (*A George.*) Monsieur le militaire, on paie chèrement un soufflet. Cette leçon vous rendra une autre fois plus respectueux envers des gens comme moi.

LA TERREUR. Allez-vous-en, monsieur, ou bien nous reprendrons les choses au point où George les a laissées hier. Qu'avez-vous à chercher ici ?

LE BAILLI. Je suis dans le château de monseigneur ; je pense que personne n'a le droit de m'empêcher d'y faire l'inspection.

LA TERREUR. Faites-y l'inspection, mais non des moqueries. (*En le prenant par le bras.*) Sortez, ou je vous montre le chemin.

GEORGE. Un moment, camarade ! (*A Marcel.*) Mon père, achevez de lui payer votre dette pour qu'il vous laisse en repos.

THOMAS. Oui, finissons avec lui ; qu'il n'en soit plus question.

MARCEL. Voilà votre argent. (*Il lui compte quatorze écus.*) Vous n'aurez pas la peine de vendre notre chaumière.

GENEVIÈVE. Nous aurons soin, à l'avenir, de n'être jamais en arrière envers monseigneur; du moins aussi longtemps que vous serez son bailli. C'est trop affreux de vouloir gagner sur le pauvre! Acheter à vil prix tout le grain de la contrée, lorsque la moisson est abondante! en faire des amas dans ses greniers, pour le vendre ensuite trois fois plus cher dans le temps de disette! prêter à plus forte usure qu'un juif! cela est-il donc d'un chrétien, ou même d'un homme? Voilà pourtant ce que vous avez fait, et ce qui nous a ruinés.

MARCEL. Tais toi donc, femme.

GENEVIÈVE. Non; il faut lui apprendre qu'on n'est pas des buses, et qu'on voit tout son manége.

MARCEL, *au bailli*. Eh bien, cela fait-il votre compte?

LE BAILLI, *à part*. Que trop, morbleu! (*Haut et froidement.*) Oui, cela complète bien les trente écus. Mais d'où diantre avez-vous eu cet argent?

MARCEL. Que vous importe? Vous êtes payé.

GENEVIÈVE. Nous n'avons pas de compte à vous rendre.

LE BAILLI. Voyez, comme ils font les fiers!

GENEVIÈVE. Nous voilà quittes. Nous nous serions trouvés heureux de pouvoir vous souhaiter mille bénédictions, si vous vous étiez comporté honnêtement envers nous. Mais vous ne le

méritez pas. Il nous eût mieux valu avoir affaire à un Turc.

LE BAILLI. Prenez garde à ce que vous dites, vieille radoteuse ; vous êtes encore sous ma juridiction.

GEORGE. Point d'injures, monsieur ; mon père ne les souffrira plus. Il sait à qui porter ses plaintes.

THOMAS. Vous ne nous tenez plus les mains garrottées ; nous pouvons nous faire rendre justice. Nous remplirons nos devoirs envers monseigneur ; mais si vous croyez nous mener de force comme auparavant, vous vous trompez.

LE BAILLI. De quel ton me parlez-vous ? Je crois (*en montrant George*) que cet audacieux vous a tous endiablés. Ne me poussez pas à bout, ou je vous montrerai ce que je suis.

LE PRÉVÔT. Un mot encore, et je te fais sauter les yeux de la tête.

LA TERREUR, *le poussant par le bras.* Allons, sortez.

LE BAILLI, *se retournant.* Si vous me faites lâcher un décret...

LE PRÉVÔT. Voulez-vous me jeter ce drôle à la porte ? Je t'apprendrai à nous venir braver. (*Les soldats le saisissent, et veulent le mettre dehors. Le colonel paraît, suivi du capitaine et du sergent.*)

SCÈNE IX.

Les PRÉCÉDENTS, LE COLONEL, LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE COLONEL. Que signifie tout ce vacarme?

LE PRÉVÔT. C'est le bailli qui vient ici vomir des grossièretés contre ces honnêtes paysans.

LE COLONEL, *au bailli.* Etes-vous ce méchant homme? Restez. J'aurai deux mots à vous dire. (*Au capitaine.*) Lequel des deux est le père (*en montrant du doigt Marcel et Thomas*)?

LE CAPITAINE, *lui présentant Marcel.* Le voici, mon colonel.

LE COLONEL. Je vous félicite, mon ami. Vous pouvez sentir de l'orgueil d'avoir un tel fils. (*Il s'avance vers George.*) Permettez que je vous souhaite toutes sortes de prospérités. (*En l'embrassant.*) Monsieur, vous êtes mon égal. Je donnerais toutes les actions de ma vie pour celle que vous avez faite aujourd'hui. (*Au prévôt.*) Il est libre. (*Prenant une épée des mains du sergent.*) Vous êtes capitaine. Le roi, qui vient d'apprendre avec transport votre dévouement généreux, vous élève tout d'un coup à ce grade, sur les bons témoignages que le régiment entier a rendus de vous. (*En lui présentant une bourse.*) Recevez ceci de sa part, pour servir à votre équipage. Vous serez admis ce soir même à faire votre cour à sa majesté. (*George veut lui baiser la main.*) Que faites-vous? monsieur, souffrez plutôt que je vous embrasse.

LE CAPITAINE, *l'embrassant aussi.* Vous savez, mon camarade, quelle part je prends à votre avancement. Je suis fier de vous avoir eu dans ma compagnie.

MARCEL et GENEVIÈVE *tombant aux genoux du*

colonel. O monseigneur! que Dieu vous récompense!

LE COLONEL *en les relevant.* Ce n'est pas à moi, mes enfants; c'est au roi, c'est à votre fils que vous devez tout.

GEORGE *se jette dans les bras de ses parents et les embrasse tour à tour; puis s'interrompant tout à coup.* Je vous demande pardon, mon colonel.

LE COLONEL. Que dites-vous, monsieur? Ah! vous méritez bien de goûter les plus doux plaisirs de la nature! Vous en remplissez si héroïquement les devoirs!

THOMAS. Qui m'aurait dit pourtant que je me verrais en passe de faire un capitaine? car c'est moi qui ai arrangé tout cela. (*Au bailli.*) Je crois à présent, monsieur le bailli, que vous ne serez pas déshonoré de prendre mon neveu sous votre protection. (*Le bailli lui lance un regard furieux, et veut sortir.*)

LE COLONEL *l'arrêtant.* Un instant, s'il vous plaît. Le roi est instruit de votre barbarie; il fera rechercher avec soin si vous n'avez pas abusé de votre pouvoir; et malheur à vous si vous êtes coupable. Sortez maintenant.

LA TERREUR, *à George.* Monsieur le capitaine...

GEORGE, *l'embrassant.* Ne m'appelle que ton ami. (*Il l'embrasse encore.*) Je veux l'être toujours.

LE COLONEL, *à George.* Voulez-vous permettre, monsieur, que j'aille vous présenter au régiment? Il vous attend sous les armes.

(Il lui offre la main; George la prend, et tend l'autre au capi-

taine. Il marche entre eux, les regarde tour à tour les yeux baignés de larmes. Marcel et Geneviève baisent les habits du colonel, et lèvent leurs regards vers les cieux.)

GENEVIÈVE. O Dieu de justice! rends à notre bon roi les honneurs qu'il accorde à mon fils.

MARCEL. Et fais-lui connaître toutes les bonnes actions, pour lui donner le plaisir de les récompenser.

LE LIT DE MORT.

Deschamps, pauvre maçon de village, venait de perdre sa femme depuis quelques mois. Les dépenses d'une longue maladie, et l'interruption de ses travaux pendant la saison pluvieuse de l'hiver, l'avaient réduit à la plus profonde misère. Il voyait autour de lui ses enfants demi-nus et sans pain; et sa mère Susanne, couchée sur la paille en un coin de la chaumière, était dans les faiblesses et les convulsions de la mort.

Accablé de douleur, il venait de s'asseoir sur une chaise de jonc démembrée, tenant son visage couvert de ses deux mains pour cacher ses larmes.

Sa mère l'appela, et lui dit: Mon fils, n'as-tu rien à mettre sur moi? Je ne puis reprendre de chaleur.

DESCHAMPS. Attendez, ma mère, je vais vous couvrir de mes habits.

SUSANNE. Non, mon fils, je ne le veux point. Un peu de paille suffira. Mais as-tu encore un peu de bois pour réchauffer ces pauvres enfants? Tu ne peux plus maintenant aller dans la forêt, à cause

des soins que tu me donnes. Ma vie est bien longue, puisque je ne la traîne que pour t'être à charge.

DESCHAMPS. Ma mère, ne dites pas cela, je vous en prie. Si je pouvais, de mon sang, vous donner tout ce qu'il vous faut! Vous souffrez de la faim et du froid, et je ne puis vous secourir!

SUSANNE. Ne te chagrine pas, mon fils; mes douleurs, graces au ciel, ne sont pas bien vives. Elles vont bientôt finir; et ma bénédiction sera la récompense de ce que tu fais pour moi.

DESCHAMPS. O ma mère! vous avez bien trouvé dans mon enfance de quoi fournir à mes nécessités; et moi, il faut que, dans votre vieillesse, je vous voie pâtir de ma misère! Cela me déchire le cœur.

SUSANNE. Je sais que ce n'est pas ta faute; et puis Deschamps, lorsqu'on est près de sa fin, on a bien peu de besoins sur la terre: notre père, qui est dans le ciel, y pourvoit. Je te remercie, mon fils, ton amour me fortifie à ma dernière heure.

DESCHAMPS. Eh quoi, ma mère! n'avez-vous donc pas d'espérance de vous rétablir?

SUSANNE. Non, je le sens, je n'en reviendrai jamais.

DESCHAMPS. Oh! que me dites-vous?

SUSANNE. Ne t'afflige pas, je vais dans une meilleure vie.

DESCHAMPS, *avec des sanglots*. Hélas, mon Dieu!

SUSANNE. Ne t'afflige pas, te dis-je, mon cher fils! tu étais la joie de mes jeunes années, et main-

tenant tu fais la consolation de mes derniers jours. Bientôt, j'en rends graces à Dieu, bientôt tes mains fermeront mes paupières. Alors je monterai vers mon Créateur; je lui dirai tout ce que tu as fait pour moi, et il t'en voudra du bien éternellement. Pense souvent à moi, mon cher fils; je penserai à toi de là-haut.

DESCHAMPS. Oh! toujours, toujours!

SUSANNE. Il n'y a qu'une chose qui me tourmente.

DESCHAMPS. Et qu'est-ce donc, ma mère?

SUSANNE. Je vais te le dire, Deschamps! Il faut que je te le dise. Je le porte comme une pierre sur mon cœur.

DESCHAMPS. Soulagez-vous, parlez.

SUSANNE. Je vis hier Alexis qui se cachait derrière mon lit, et qui tirait de sa poche des pommes pour les manger. Il en donna à ses frères et à ses sœurs qui les mangèrent aussi en cachette. Deschamps! ces pommes n'étaient pas à nous; autrement Alexis les eût jetées sur la table, et il aurait appelé tout haut les autres pour les partager. Il m'en aurait aussi apporté une à moi. Je me souviens encore comme il venait se jeter dans mes bras quand on lui avait donné quelque chose, en me disant de si bon cœur: Tiens, manges-en, grand'mère. O mon fils! si cet enfant devait être un voleur! Cette pensée m'accable depuis hier. Où est-il? Amène-le-moi; je veux lui parler.

DESCHAMPS. Malheureux que je suis!

(Il court chercher Alexis, et le porte sur le lit de Susanne. Susanne se soulève avec beaucoup de peine, se tourne du côté de

l'enfant, prend ses deux mains dans les siennes, les presse sur son cœur, et appuie sa tête faible et défaillante sur l'épaule de son petit-fils.)

ALEXIS. Grand'mère, que veux-tu? Tu ne m'appelles pas pour mourir?

SUSANNE. Mon cher Alexis! je mourrai certainement bientôt.

ALEXIS. Non, pas encore, grand'mère. Ne meurs pas que je ne sois grand.

(Susanne retombe sur son lit. Deschamps et Alexis se regardent fondant en larmes, et prennent chacun une main de Susanne.)

SUSANNE, *se ranimant un peu.* Je me sens mieux, à présent que je suis étendue.

ALEXIS. Tu ne mourras donc plus?

SUSANNE. Console-toi, mon petit ami. Je n'ai pas de peine à mourir. C'est pour aller vers un tendre père, qui m'attend là-haut dans le ciel. Près de lui, je serai mieux que dans ce monde. Bientôt, bientôt, Alexis, j'irai vers lui.

ALEXIS. Eh bien, prends-moi donc avec toi, grand'mère, pour y aller.

SUSANNE. Non, mon cher Alexis, tu ne viendras point avec moi. S'il plaît à Dieu, tu vivras encore longtemps; tu deviendras un honnête homme; et lorsqu'un jour ton père sera tremblant de vieillesse, tu seras sa consolation et son secours. N'est-ce pas, Alexis, tu veux lui être toujours bien obéissant? Tu chercheras à faire ce qui lui donnera du plaisir? Regarde, il fait aussi pour moi tout ce qui est en son pouvoir. Me le promets-tu?

ALEXIS. Oui, sûrement, grand'mère, je le ferai.

SUSANNE. Prends-y garde. Le Dieu du ciel et de

la terre, vers qui j'irai bientôt, voit tout ce que nous faisons. Ne le crois-tu pas?

ALEXIS. Oui, je le crois; tu me l'as appris.

SUSANNE. Comment donc croyais-tu hier te cacher de lui, en venant derrière mon lit manger des pommes que tu avais dérobées?

ALEXIS. Je ne le ferai plus, je ne le ferai plus de ma vie. Pardonne-moi, grand'mère; pardonne-moi, mon Dieu.

SUSANNE. Il est donc vrai que tu avais volé ces pommes?

ALEXIS, *en sanglottant*. Ou-ou-oui.

SUSANNE. Et à qui les avais-tu prises?

ALEXIS. Au-au-au voisin Lé-Lé-o-nard.

SUSANNE. Il faut que tu ailles chez lui, Alexis, et que tu le supplies de te pardonner.

ALEXIS. Oh! je t'en prie, grand'mère, que je n'y aille pas. Je n'oserai jamais.

SUSANNE. Il le faut, mon petit ami, pour que cela ne t'arrive plus une autre fois. Au nom du ciel, mon cher enfant, ne prends jamais rien de ta vie, même quand tu y serais poussé par le besoin. Dieu n'abandonne aucun de ceux qu'il a fait naître. Confie-toi à ses secours, offre-lui tes peines, et il te soulagera.

ALEXIS. Oh! sûrement, sûrement, grand'mère, je ne volerai plus rien, je te le promets. J'aimerais mieux mourir de faim que de voler.

SUSANNE. Que le Seigneur t'entende et te bénisse! J'espère de sa bonté qu'il te préservera tou-

jours de mal faire. (*Elle le presse contre son cœur, et laisse tomber sur lui quelques larmes.*) Il faut, mon petit ami, que tu ailles tout de suite chez Léonard, le prier de te pardonner. Tu lui diras que moi aussi je lui demande pardon pour toi. Deschamps, vas-y avec Alexis; dis-lui combien je suis fâchée de ne pouvoir lui rendre ce qu'on lui a pris; que je prierai Dieu pour lui et pour sa famille, afin qu'il les fasse prospérer dans leurs affaires. Hélas! ils ne sont guère plus à leur aise que nous; et si la pauvre Geneviève ne passait les jours et les nuits à travailler, ils ne pourraient vivre avec un si grand nombre d'enfants. Mon fils, tu leur donneras un ou deux jours de ton travail pour les dédommager.

DESCHAMPS. De tout mon cœur, ma mère; soyez en paix là-dessus.

Comme il disait ces mots, le bailli frappait du revers de la main contre la fenêtre. Susanne le reconnut à cette manière de s'annoncer, et à sa toux. Mon Dieu! s'écria-t-elle, c'est le bailli. Sûrement le pain et le beurre dont tu as fait ma dernière soupe ne sont pas payés?

DESCHAMPS. Il n'y perdra rien, ma mère, tranquillisez-vous. Je lui donnerai tant qu'il voudra de mes journées à la moisson.

SUSANNE. Oui, pourvu qu'il veuille attendre.

Deschamps alla parler au bailli. Susanne poussa un profond soupir, et se dit à elle-même : Depuis notre malheureux procès, je ne puis le voir ou l'entendre que tout mon cœur ne se soulève contre lui,

pour nous avoir dépouillés ; et il faut encore, à mon agonie, qu'il vienne tousser à notre fenêtre ! Mais peut-être c'est la main de Dieu qui l'a conduit si près de moi, pour que je décharge mon cœur de tout ce que j'ai contre lui, et que je prie pour son ame. Eh bien, mon Dieu, je m'y résigne. Je ne lui veux plus aucun mal. Pardonne-lui comme je lui pardonne. (*Elle entend le bailli qui élève la voix.*) Bonté divine ! Il se met en colère ! O mon pauvre Deschamps ! c'est par amour pour moi que tu t'es empêtré dans ses mains. (*Elle tombe en faiblesse.*)

ALEXIS *saute du lit, et court à Deschamps.* Mon père ! mon père ! Viens donc. Grand'mère qui se meurt !

DESCHAMPS. O mon Dieu !... Permettez, M. le bailli, il faut que j'aille à son secours.

LE BAILLI, *en s'éloignant.* Oui, certes, cela est bien nécessaire ! Le grand malheur, quand la vieille sibylle viendrait à crever !

Deschamps, par bonheur, n'entendit point ces cruelles paroles. Il était déjà près du lit de Susanne, qui commençait à revenir à elle, et qui, entr'ouvrant à peine les yeux, lui dit :

Il était en colère, mon fils ? Sans doute qu'il ne veut pas t'accorder du temps pour ce que tu lui dois ?

DESCHAMPS. Non, ma mère, ce n'est pas ce que vous pensez ; c'est quelque chose d'heureux.

SUSANNE *le regarde un moment en silence ; et*

recueillant ses forces, lui dit avec émotion : Me dis-tu vrai, mon fils, ou ne veux-tu que me consoler? Que peut-il nous arriver d'heureux de sa part?

DESCHAMPS. Monseigneur veut faire rebâtir une aile de son château, et il entend que j'y travaille; j'aurai trente sous par jour.

SUSANNE, *avec joie.* Est-il possible?

DESCHAMPS. Oui sûrement, et il y a du travail pour plus de quinze mois. Je commencerai lundi.

SUSANNE. Eh bien, je mourrai contente, puisque je te vois du pain pour tes enfants. La mort n'a plus rien de douloureux pour moi. Tu es plein de bonté, ô mon Dieu! conserve-la jusqu'au dernier des miens. Crois-tu maintenant, mon fils, ce que je t'ai appris dès ta jeunesse, que plus le malheur vient à nous d'un côté, plus la grace du ciel s'en rapproche de l'autre?

DESCHAMPS. Oui, ma mère, je le croirai toujours. Mais, vous voilà mieux. Souffrez que je vous quitte pour un moment, je vais chercher un peu de paille pour vous couvrir.

SUSANNE. Non, je me sens un peu réchauffée. Cours plutôt chez Léonard avec Alexis. C'est ce qui presse le plus pour mon repos. Va, mon fils, je te le demande en grace.

Deschamps prit Alexis par la main, et, en tirant la porte, il fit signe à Mariette de venir lui parler.

Aie bien soin de ta grand'mère, lui dit-il; s'il lui prenait quelque faiblesse, envoie-moi tout de suite chercher par Babet; je serai chez le charpentier.

Léonard était à son travail. Geneviève, sa femme, se trouvait alors toute seule à la maison. Elle aperçut du premier coup d'œil que le père et l'enfant avaient les larmes aux yeux.

Qu'avez-vous, mon voisin? dit-elle à Deschamps. Pourquoi pleurez-vous? Pourquoi pleures-tu, Alexis?

DESCHAMPS. Ah, Geneviève! je suis bien malheureux! Cet enfant, qui mourait de faim, prit hier de vos pommes, apparemment dans votre grange. Ma mère s'en est aperçue... Geneviève! elle est sur son lit de mort, et elle vous prie de nous pardonner. Je ne puis vous en rendre aujourd'hui la valeur; mais je vous la donnerai sur mes premières journées.

GENEVIÈVE. C'est une bagatelle; voisin; n'en parlons pas davantage. Et toi, mon petit ami, promets-moi que tu ne prendras jamais rien à personne. (*Elle l'embrasse.*) Tu es né de si braves gens!

ALEXIS. Oh, je te le promets! Pardonne-moi, Geneviève, je ne prendrai plus rien.

GENEVIÈVE. Oui, mon enfant! que cela ne t'arrive plus. Tu ne peux encore savoir combien c'est un grand crime. Lorsque tu auras faim, viens me trouver; et tant que j'aurai un morceau, je le partagerai avec toi.

DESCHAMPS. Dieu merci, voisine, j'espère qu'il ne manquera plus de pain. J'aurai du travail pour quelques mois au château.

GENEVIÈVE. Je viens de l'entendre dire des gens de monseigneur, et j'en ai eu bien de la joie.

DESCHAMPS. Je ne m'en suis pas tant réjoui pour moi que pour ma pauvre mère. Elle aura du moins cette consolation avant de mourir. Dites bien à Léonard que je travaillerai de bon courage pour lui revaloir ce qui lui a été pris.

GENEVIÈVE. Cela n'en vaut pas la peine. Mon mari, j'en suis sûre, n'y a point de regret. Nous voilà aussi hors d'affaire ; il doit être employé pour la charpente du bâtiment. Mais, puisque la pauvre Susanne est si mal, je veux aller lui donner mes secours.

Elle courut prendre dans un panier des quartiers de pommes et de poires séchées au soleil ; elle en remplit la poche d'Alexis, le prit par la main, et sortit en silence avec Deschamps.

Ils arrivèrent bientôt auprès de la malade. Geneviève lui tendit les bras, en détournant à demi son visage pour cacher ses larmes. Susanne les aperçut, et lui dit :

Tu pleures, Geneviève ?

GENEVIÈVE. Oui, je suis affligée de te voir souffrir.

SUSANNE. Ah! c'est à nous de pleurer. Pardonne-nous, je te prie; c'est la première fois que cela arrive dans notre maison.

GENEVIÈVE. Que veux-tu ? cette faute peut être excusable dans un enfant.

SUSANNE. Mais s'il en prenait l'habitude quand il sera plus âgé!

GENEVIÈVE. Non, j'en réponds pour lui, il fera un honnête garçon. Brave Susanne, tu mérites bien

cette récompense du ciel, pour ta droiture et pour le soin que tu prends d'élever ta famille dans l'honneur. As-tu besoin de quelque chose? Ne crains pas de le dire. Tout ce que nous possédons est à ton service.

ALEXIS. Oh oui, grand'mère! vois ce qu'elle m'a donné. Manges-en un peu. Tiens.

SUSANNE. Non, mon ami, je ne saurais. Je sens mes forces qui s'affaiblissent. Ma vue commence à s'éteindre. Approche-toi, mon fils. Voci le moment de te faire mes derniers adieux.

Deschamps, saisi, à ces mots, d'un tremblement subit dans tout son corps, se découvre la tête, tombe à genoux devant le lit de sa mère, saisit ses mains, lève les yeux au ciel, et ne peut prononcer une parole, étouffé par ses larmes et ses sanglots.

Prends courage, mon fils, lui dit Susanne, je vais t'attendre dans une vie plus heureuse. Nous nous retrouverons pour ne jamais nous quitter.

Deschamps, un peu revenu à lui-même, baissa la tête, disant : Bénis-moi donc, ma mère; je ne demande qu'à te suivre, quand mes enfants n'auront plus besoin de moi.

Susanne rouvrit ses yeux mourants, et prononça ces paroles :

Exauce ma prière, père céleste! et accorde ta grace à mon cher enfant, le seul que tu m'as donné, et que j'aime de toute mon ame. Deschamps! que le Seigneur soit toujours avec toi, et qu'il confirme dans le ciel la bénédiction que je te donne,

pour avoir si bien rempli tes devoirs envers tes parents.

Ecoute-moi maintenant, mon fils, et observe ce que je vais te dire. Elève tes enfants dans l'honneur, et accoutume-les à une vie laborieuse, afin que, s'ils sont pauvres, ils ne perdent jamais courage, et ne se laissent pas aller au déréglement. Instruis-les à mettre toute leur confiance en Dieu, et à demeurer tendrement unis pour qu'ils trouvent des consolations et des ressources dans les maux de la vie. Pardonne au bailli son injustice. Quand je serai morte et enterrée, va le trouver de ma part, et dis-lui que je n'emporte point de rancune contre lui ; que je prie Dieu au contraire en sa faveur, pour qu'il lui donne la grace de se reconnaître avant de sortir de ce monde. (*Elle s'interrompt un moment, pour reprendre haleine, et dit ensuite :*) Mon fils, apporte-moi mon Imitation, et ce billet qui est au fond du coffre dans une bourse de cuir.

Bon ! (*Elle les prend et les serre dans ses mains.*) Voilà tout ce que je possède de plus précieux sur la terre... A présent, fais-moi venir tes enfants.

Deschamps alla les prendre autour de la table où ils étaient assis et pleuraient. Il les fit mettre à genoux auprès du lit de leur grand'mère. Susanne se souleva un peu pour les regarder, et leur dit :

Mes chers enfants, il m'est bien douloureux de

vous laisser aussi pauvres et sans mère! pensez à moi, mes bien-aimés. Je ne puis vous donner en héritage que ce livre; mais il a fait ma consolation, et il fera la vôtre. Quand vous saurez lire, lisez-en un peu tous les soirs devant votre père. Vous y apprendrez à être religieux, honnêtes et équitables.

Deschamps! ce billet est un certificat de bonne conduite, que j'apportai à ton père en l'épousant.

Tu le feras passer tour à tour à chacune de tes filles, jusqu'à ce qu'elles se marient.

Pour toi, mon fils, je n'ai rien à te donner en souvenir; mais tu n'en as pas besoin. Tu ne m'oublieras pas, j'en suis sûre.

Geneviève, oserai-je te demander encore une grace, après avoir eu pardonné la faute d'Alexis? Quand je ne serai plus, donne quelques soins à ces pauvres enfants..... Ils sont si délaissés..... Je te recommande surtout ma pauvre Louison.... c'est la dernière.... où est-elle?... mes yeux se ferment, je ne la vois plus... (*Elle soulève languissamment son bras.*) Conduisez ma main que je la touche... O mes enfants!... (*Elle meurt.*)

Après un moment de silence, Deschamps, la croyant assoupie, dit aux enfants : Relevez-vous, et ne faites pas de bruit. Elle dort. Si elle pouvait se rétablir! Mais Geneviève vit bien qu'elle était morte, et le lui fit comprendre. Quelle fut alors sa désolation, et celle de toute la petite famille!

comme ils pleuraient ! comme ils joignaient leurs mains, en les frappant l'une contre l'autre !

Geneviève les consola de son mieux ; et elle répéta à Deschamps le dernier vœu de Susanne, que sa profonde tristesse l'avait empêché d'entendre.

Elle commença dès ce jour même à le remplir. Les petits orphelins, élevés parmi ses enfants, profitèrent des mêmes instructions, et devinrent bientôt, comme eux, l'exemple du village. Alexis surtout, continuellement frappé du souvenir de sa première faute, se distingua toute sa vie par la plus rigide probité.

PASCAL.

M. Dufresne avait coutume de payer tous les dimanches une petite pension à ses enfants, pour qu'ils eussent le moyen de se procurer les plaisirs innocents de leur âge pendant le cours de la semaine. Aussi confiant que généreux, il n'exigeait point qu'ils lui rendissent compte de l'emploi qu'ils faisaient de ses largesses. Il les croyait assez bien nés pour suivre les conseils qu'il leur avait donnés quelquefois à ce sujet. Hélas ! quelles suites affreuses produisit cette aveugle crédulité !

A peine les enfants avaient-ils reçu leur paie ordinaire, qu'ils couraient aussitôt en acheter des pâtisseries et des confitures. Leur bourse recevait, dès ce jour même, une atteinte si profonde, qu'il n'en fallait qu'une bien légère pour achever de

l'épuiser le lendemain ; en sorte qu'il ne leur restait plus rien pour se régaler les jours suivants. Cependant leur bouche affriandée n'en demandait pas moins à se repaître. Le marchand consentit d'abord à leur donner à crédit ; mais comme leur pension ne pouvait jamais suffire à les acquitter, et que leurs dettes grossissaient tous les jours, il résolut enfin d'en présenter le mémoire à leur père. M. Dufresne lui fit de sévères reproches de son imprudence, et défendit à tous les marchands des environs de donner rien à ses enfants qu'ils ne fussent en état de payer sur l'heure. Cette précaution, qui lui semblait assez sûre pour les forcer à vaincre leur gourmandise, ne fit que l'irriter davantage ; et ils ne songèrent plus qu'aux moyens de satisfaire ce goût désordonné.

Pascal, l'aîné de la famille, et le plus audacieux, couchait tout près de son père. Après avoir remarqué le temps où il était plongé dans le plus profond sommeil, il se leva sans bruit, fouilla dans sa bourse, et y prit un écu. Enhardi par ce funeste succès, il renouvela plusieurs fois ses larcins. Mais il n'est point de crime si secret, que tôt ou tard il ne se découvre.

M. Dufresne avait un procès à la veille d'être décidé. Comme il s'en était occupé toute la journée, les mêmes pensées l'agitaient encore, et il les creusait dans le silence de la nuit. Pascal, le jugeant endormi, crut que c'était le moment d'exécuter son indigne entreprise. Malheureusement pour lui,

la lune jetait alors assez de rayons dans la chambre pour qu'une faible lumière se répandît à travers l'épaisseur des rideaux. Quel fut l'effroi de M. Dufresne de se voir voler par son propre fils ! Il dévora son ressentiment pendant le reste de la nuit. Mais avant que Pascal sortît de sa chambre, il s'habilla; et après divers propos indifférents : Qu'est-ce que tu achèteras aujourd'hui, lui dit-il, pour ton déjeuner? Rien, mon papa, répondit le détestable menteur. J'ai donné aux pauvres ma pension de la semaine; il faudra bien me contenter de pain sec.

M. Dufresne ne put commander plus longtemps à son indignation. Il saisit Pascal, le dépouilla, et trouva dans ses poches deux écus de six francs qu'il venait de lui dérober. Autant qu'il avait témoigné jusqu'alors de tendresse et d'indulgence, autant il fit éclater de courroux et de rigueur. De vives réprimandes ne furent que l'annonce d'un traitement plus sévère; et le malheureux fut obligé de passer quelques jours au lit, pour se rétablir des suites de cette correction.

Combien il est difficile d'extirper un vice qu'on a laissé trop longtemps s'enraciner dans son cœur ! Pascal ne fut point réformé par cette aventure. La clef de la cassette de son père étant tombée par hasard entre ses mains, il en tira l'empreinte sur de la cire molle; et sous un prétexte spécieux, il en fit forger une pareille par le serrurier. Il avait maintenant une occasion commode de piller à dis-

crétion le trésor de la famille. Comme son père avait beaucoup d'argent, et qu'il était assez rusé, lui, pour n'en jamais prendre trop à la fois, ses rapines restèrent longtemps inconnues. Il parvint ainsi jusqu'à sa quinzième année, composant si bien sa conduite, que ses parents croyaient n'avoir plus aucun reproche à lui faire, lorsqu'une circonstance imprévue dévoila tout à coup son indigne hypocrisie.

Son père, dans le paiement d'un billet, avait reçu, par mégarde, une pièce de monnaie étrangère. Il la laissa, pour le moment, avec les autres, avec le projet de l'en retirer le jour d'après. Cette pièce tomba le jour même entre les mains de Pascal, dans une saignée qu'il fit à la cassette. M. Dufresne, qui l'avait si bien remarquée la veille, ne la trouvant plus le lendemain, les anciennes inclinations de son fils revinrent dans sa mémoire, et Pascal devint l'objet de ses premiers soupçons. Il monta soudain dans sa chambre, visita sa bourse, et avec un morne désespoir il y trouva la pièce qui lui manquait.

Pascal était alors trop grand, pour que son père crût devoir le châtier comme la première fois. Il se contenta de lui reprocher vivement son indignité, en le menaçant de lui retirer sa tendresse. Il consulta ses amis sur la manière dont il devait traiter ce jeune scélérat. Les plus sages lui conseillèrent de le faire enfermer pour quelques mois dans une maison de force, afin de lui donner le temps de se

repentir de son crime, et de s'accoutumer à une vie frugale. Cependant, la crainte de le déshonorer, et les combats de l'amour paternel qui n'était pas encore entièrement éteint dans son cœur, ne lui laissèrent pas la force de profiter de cet avis salutaire. Il aima mieux employer une voie plus douce. Il envoya son fils continuer ses exercices dans une ville éloignée, sous la tutelle d'un ami vigilant, auquel il prescrivit de ne lui donner d'argent que ce qui lui serait d'une indispensable nécessité.

Précaution, hélas, trop tardive ! Pascal était absolument corrompu. Il avait chez son tuteur une nourriture abondante qui, sans être recherchée, était préparée avec assez de soin pour devoir contenter son goût. Mais il fallait à sa sensualité des morceaux plus fins et plus délicats. Il fit un marché secret avec un traiteur, qui connaissait la richesse de son père, pour lui fournir ce qu'il y avait de plus friand dans les marchés. Un marchand de vin s'engagea également à lui procurer les liqueurs les plus exquises. Il ne se trouva pas encore satisfait. Il voulut prendre part aux débauches que les jeunes gens de la ville allaient faire dans les auberges des villages voisins ; et comme son tuteur refusait de contribuer à ces dissipations, il s'adonna au jeu, et apprit à pratiquer toute espèce de friponneries pour escroquer de l'argent.

Le ciel paraissait s'intéresser visiblement au changement de sa conduite, en ne permettant pas qu'aucune de ses basses manœuvres demeurât impunie.

Trois des plus robustes joueurs, qui s'aperçurent une fois de ses tours, tombèrent sur lui, et le chargèrent de tant de coups, qu'il fut près d'en mourir sur la place.

On le transporta tout ensanglanté dans sa chambre. Son tuteur accourut et lui prodigua les soins et les secours. Il attendit qu'il fût presque entièrement rétabli pour lui représenter, avec les expressions les plus touchantes, les malheurs dans lesquels il courait se précipiter. Infortuné jeune homme! lui dit-il, qui vous porte à des excès si honteux? Vous déshonorez un nom que la probité de vos aïeux a rendu respectable. Vous ravissez à vos parents les douces espérances qu'ils formaient en cultivant votre éducation. Lorsque vos jeunes concitoyens, qui consacrent à l'étude le temps que vous perdez dans les scènes scandaleuses, seront recherchés dans votre patrie, et portés aux fonctions les plus distinguées; vous, comme un homme abject et dangereux, vous vous verrez méprisé par la plus vile populace, et banni de toutes les sociétés de gens d'honneur.

Ces discours firent d'abord sur lui quelque légère impression. Il suspendit tout commerce avec les complices de ses égarements; il se contenta de sa nourriture ordinaire, et l'étude semblait prendre des charmes pour son esprit. Mais ces belles résolutions ne tardèrent pas longtemps à s'évanouir. Il se rengagea peu à peu dans son train de vie ordinaire. Il vendit en secret les livres qu'on lui avait

donnés. Sa montre, son linge et ses habits, eurent successivement le même sort; et il se dépouilla si bien lui-même, qu'il fut réduit à ne plus sortir de la maison.

Alors tous ses créanciers se réveillèrent à la fois; et, sur le refus de son tuteur de satisfaire à leur avidité, ils écrivirent à son père, en le menaçant de le faire arrêter, s'ils n'en recevaient une réponse plus favorable. Qu'on se représente l'état du malheureux Pascal! Accablé des reproches de ses créanciers, et de l'indignation de son tuteur, des mépris des domestiques, et de ses propres remords, il ne lui restait plus à attendre que la malédiction de ses parents. Il sentit qu'il avait trop négligé de s'instruire pour trouver des ressources dans son travail. Quelquefois il lui venait l'idée d'aller mendier sa subsistance; mais son cœur orgueilleux ne pouvait s'y résoudre. Il passa un jour entier dans sa chambre, au milieu des plus violentes agitations du désespoir, tordant ses bras, s'arrachant les cheveux, et maudissant ses vices; mais toujours emporté par sa dépravation, il sortit le soir même pour aller boire dans une taverne le peu d'argent qui lui restait encore.

Il s'y trouvait en ce moment deux hommes qui venaient de lever des recrues pour les colonies. Ils remarquèrent sur ses traits le trouble dont son ame était agitée. Ils se firent un signe du coin de l'œil, et tournèrent leur conversation sur l'Amérique. Ils parlèrent de la beauté du pays, de la paie énorme

que les troupes y recevaient. Ils peignirent les avantages qu'un jeune homme de famille y rencontrait en foule pour faire promptement une grande fortune. Ils nommèrent plusieurs de leurs amis qui, de simples soldats, étaient devenus officiers, et avaient épousé de riches veuves.

Pascal écoutait ces discours avec une extrême avidité. Il se mêla bientôt à l'entretien, et demanda s'il ne pourrait point trouver de service parmi ces troupes. Je puis vous en procurer, lui dit un des recruteurs, quoique nous ayons déjà plus de sujets qu'il ne nous en faut ; mais vous paraissez mériter des préférences ; et il lui offrit quatre louis d'or pour son engagement.

Après quelques combats intérieurs, Pascal les reçut. Il passa le reste de la nuit à boire, et dès le lendemain il fut envoyé dans une forteresse pour y apprendre l'exercice. Il se trouva dans une société composée de paysans grossiers, d'apprentis fugitifs, de mendiants enlevés sur les grandes routes, et de voleurs sauvés du gibet. On lui donna pour maître un caporal dur et rébarbatif qui, l'accablant d'injures et de coups de canne, lui fit éprouver toute sorte de honte et de douleurs.

Son malheur allait encore s'accroissant chaque jour. L'argent qu'il avait reçu en échange de sa liberté était déjà consumé dans la débauche. Du pain de munition, et une soupe dégoûtante, c'était tout ce qu'il avait pour se soutenir. Lucas, jadis gardeur de pourceaux, qui se trouvait alors son

camarade, était bien moins à plaindre. Accoutumé, dès l'enfance, à vivre de pain de seigle et de fromage, il se croyait nourri comme un prince, lorsqu'il pouvait manger quelquefois un peu de viande à demi cuite ; et il goûtait d'une vieille poule avec autant de plaisir que Pascal aurait goûté d'un faisan. Mais, pour celui-ci, quelle devait être sa peine, lorsque, avec une moitié de hareng saur, ou un tronc de chou baigné de graisse fétide, il pensait aux morceaux friands qu'il avait autrefois si recherchés !

Quelques jours après, l'ordre de partir arriva. Pascal reçut cette nouvelle avec plus de satisfaction qu'on ne l'aurait attendu. Si tu parviens une fois en Amérique, se disait-il, tu es jeune et bien tourné, tu feras ta fortune comme tant d'autres Européens.

Au milieu de ces brillantes perspectives, il monta sur le vaisseau qui devait le transporter avec sa troupe. Deux ou trois verres d'eau-de-vie qu'il but avant de s'embarquer échauffèrent sa tête, et lui firent oublier ses parents. Il s'éloigna du rivage avec des cris de joie insensés. Mais cette joie ne fut pas d'une plus longue durée que l'ivresse qui l'avait produite. Tous ceux qui n'avaient pas encore navigué éprouvèrent des maux de cœur violents. Pascal, dont l'estomac était déjà affaibli par ses intempérances, en souffrit plus que personne. Il passa plusieurs jours dans des défaillances continuelles. Il ne pouvait supporter aucune

nourriture. La seule vue des aliments révoltait ses entrailles. Des fèves moisies, du bœuf salé, du biscuit racorni, voilà toutes les friandises qu'il avait maintenant à savourer. On avait d'abord donné aux soldats une pinte de bière par jour pour les soutenir : mais on les en sevra peu à peu; et il fallut se contenter d'une petite mesure d'eau, qu'on était encore obligé de faire filtrer, pour en tirer les vers dont elle était remplie.

Après deux mois de vives souffrances, auxquelles se joignaient chaque jour les terreurs et les accidents d'une traversée orageuse, il aborda, épuisé de fatigues, de maux et de chagrins. Son cœur, aigri par les horreurs de sa situation, avait laissé corrompre tous ses penchants, et déjà son esprit ne s'ouvrait plus qu'à des idées de forfaits. La négligence de ses devoirs, et les bassesses qu'il commit dans le régiment, l'en firent chasser avec ignominie. On crut devoir le renvoyer à sa famille, lié et garrotté au fond de la cale d'un vaisseau avec d'autres scélérats.

Qu'étaient devenus, dans cet intervalle, ses infortunés parents? Hélas ! ils vivaient encore, s'il faut nommer du doux nom de la vie des jours consumés dans les angoisses et le désespoir. La honte des crimes de leur fils, dont toute leur ville natale était instruite, les avait forcés de l'abandonner, pour chercher un asile obscur. Ils traînaient leur déplorable existence dans une retraite écartée, sur le bord de la mer.

Ils y étaient à peine établis, lorsque le vaisseau qui portait Pascal vint aborder entre des rochers, non loin de cette plage. Les criminels qu'on y tenait renfermés avaient brisé leurs chaînes; et après avoir massacré l'équipage, ils s'étaient rendus maîtres du bâtiment. Ils en sortirent la nuit, pour aller piller les maisons répandues sur la côte. M. Dufresne, cette nuit même, veillait auprès du lit de sa femme, que la douleur avait réduite, après de longues souffrances, à une cruelle agonie. Dans les transports d'un violent délire, elle répétait le nom de son fils, et l'appelait pour l'embrasser, et lui pardonner avant de mourir. Tout à coup la porte est enfoncée, et dix scélérats se précipitent dans leur chambre. Pascal était à leur tête, une hache à la main. M. Dufresne s'avance avec un flambeau; mais avant que son fils ait pu le reconnaître... O nature! nature!... Je ne puis achever.

Enfants! si, après avoir lu cette horrible aventure, vous osiez vous familiariser avec la première idée du vice, tremblez de devenir, par degré, criminels, et de finir, comme Pascal, par un parricide.

LE SORTILÈGE NATUREL, DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame DE GRAMMONT.
AUGUSTE, son fils.
JULIE, sa fille.
Le chevalier D'ORGEVILLE.
ÉLISE, sa sœur.
GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, amis de Julie et d'Auguste.
JUSTINE, femme de chambre de madame de Grammont.
ROBERT, vieux domestique.

La scène se passe chez madame de Grammont, dans une salle basse qui donne sur le jardin.

SCÈNE PREMIERE.

JUSTINE, *debout, devant une table couverte de jetons*. J'ai beau compter et recompter, je n'en trouve jamais que quatre-vingt-quatorze. Il devrait pourtant y en avoir cent. Ne me parlez pas d'une maison où l'on reçoit des enfants aussi tracassiers. Ils ne peuvent mettre le pied dans un endroit, que tout n'y soit bouleversé en un tour de main. Allons, il faut que je visite d'abord tous les coins de la chambre. (*Elle va furetant de côté et d'autre, sur les chaises, sur les fauteuils, jusque sur les fenêtres.*)

SCENE II.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE.

MADAME DE GRAMMONT.. Que cherches-tu donc, Justine, d'un air si inquiet?

JUSTINE. Des jetons, madame.

MADAME DE GRAMMONT. Est-ce que tu ne les vois pas là sur la table?

JUSTINE. Je ne cherche pas ceux qui y sont, je cherche ceux qui y manquent.

MADAME DE GRAMMONT. Mais il ne doit pas y en manquer.

JUSTINE. Cela ne devrait pas être. Cependant il y en a six de moins. La bourse n'est-elle pas de cent?

MADAME DE GRAMMONT. Tu le sais comme moi.

JUSTINE. Eh bien! je ne puis en trouver que quatre-vingt-quatorze. Ayez la bonté, madame, de les compter vous-même.

MADAME DE GRAMMONT, *après avoir compté*. Effectivement, il n'y en a pas davantage. Le nombre était pourtant complet hier au soir, à la fin de notre partie. Mais qui t'a donné l'idée de venir voir si le compte s'y trouvait?

JUSTINE. C'est qu'en entrant ici, j'ai vu que les enfants les avaient pris pour jouer.

MADAME DE GRAMMONT. Je leur avais expressément défendu de toucher à cette bourse. Ils en ont d'autres pour leur usage. Qui leur a donné ceux-là?

JUSTINE. Ils ont bien su les prendre d'eux-mêmes.

MADAME DE GRAMMONT. D'eux-mêmes! Ils me le paieront. Où sont-ils?

JUSTINE. Dans le jardin, sans doute, avec leur petite sœur.

MADAME DE GRAMMONT. Fais-moi venir Julie... Mais, écoute, n'est-il entré personne que mes enfants?

JUSTINE. Oh! leurs amis y sont venus aussi. Et qui peut savoir?...

MADAME DE GRAMMONT. Quoi! tu soupçonnerais ?...

JUSTINE. Je réponds de vos enfants et de ceux de M. Duluc, comme de moi-même.

MADAME DE GRAMMONT. Est-ce que tu ne répondrais pas également des autres?

JUSTINE. Je ne les connais pas assez pour cela.

MADAME DE GRAMMONT. Que dis-tu? Des enfants de condition, dont les parents sont si pleins d'honneur !

JUSTINE. Tenez, madame... Je vais appeler mademoiselle Julie... Mais, la voici.

SCENE III.

Madame de GRAMMONT, JULIE, JUSTINE.

MADAME DE GRAMMONT. Qui vous a permis, mademoiselle, de vous servir de mes jetons? Ne vous avais-je pas défendu d'y toucher ?

JULIE. Ce n'est pas ma faute, maman.

MADAME DE GRAMMONT. Et de qui donc, s'il vous plaît ?

JULIE. De M. d'Orgeville et de sa sœur. J'avais tiré des cartes, avec les jetons d'ivoire que vous avez bien voulu me donner. Fi donc ! ont-ils dit l'un et l'autre ; nous ne sommes pas accoutumés à jouer avec ces jetons-là. Il nous en faut d'argent. Là-dessus ils se sont mis à fouiller dans tous les tiroirs, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé cette bourse.

MADAME DE GRAMMONT. Pourquoi ne pas déclarer la défense que je vous ai faite ?

JULIE. Bon! ils ont bien voulu nous entendre! Ils

nous auraient battus, je crois, si nous n'avions pas voulu leur céder.

JUSTINE. Voilà des enfants bien élevés, à ce qu'il me paraît.

MADAME DE GRAMMONT. Il fallait au moins compter les jetons avant de sortir.

JULIE. C'est aussi ce que je voulais faire. Mais lorsque j'en avais compté une trentaine, M. d'Orgeville venait les reprendre. Enfin, il les a jetés pêle-mêle dans la bourse, et nous a entraînés dans le jardin.

MADAME DE GRAMMONT. Mais savez-vous qu'il en manque six.

JULIE. Est-il vrai, maman?

MADAME DE GRAMMONT. Comment, s'il est vrai, quand je vous le dis! Voyez, si l'on peut s'en reposer en rien sur vous? C'est votre devoir de veiller à ce que rien ne se perde.

JULIE. Eh, mon Dieu, maman! j'étais assez embarrassée. Ces enfants sont si brouillons! Il fallait les suivre sans cesse, et courir de l'un à l'autre, pour les empêcher de briser vos laques et vos porcelaines. Ils ont pu disperser les jetons pendant que j'étais occupée d'un autre côté.

MADAME DE GRAMMONT. Il faut pourtant qu'ils se retrouvent.

JUSTINE. Je n'en sais qu'un moyen; c'est de faire retourner les poches de tous ces petits messieurs avant qu'ils sortent.

MADAME DE GRAMMONT. Fi donc, Justine! J'irais faire cet affront à leurs parents!

JULIE. Oh ! je suis bien sûre qu'aucun d'eux n'est capable d'une bassesse.

MADAME DE GRAMMONT. Je le crois aussi ; mais à leur âge on est capable d'une étourderie. Va, ma fille, va leur demander poliment si quelqu'un de la compagnie, sans y penser, n'aurait pas mis des jetons avec son argent dans sa bourse. Ta commission est délicate, et demande beaucoup de ménagement. Prends bien garde à n'offenser personne, en laissant entrevoir quelques soupçons injurieux.

JULIE. Oui, maman, j'y vais.

MADAME DE GRAMMONT. Accuse-toi devant eux de négligence; et dis-leur qu'on s'en prendrait à toi si les jetons ne pouvaient se retrouver.

JULIE. Je comprends à merveille. Laissez-moi faire.

MADAME DE GRAMMONT. Tu diras, en passant, à Robert, de venir me parler ici.

JULIE. Oui, maman.

SCENE IV.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE, *qui s'est occupée à chercher pendant la fin de la dernière scène.* Je puis toujours bien répondre qu'ils ne sont pas dans cette pièce. Il n'y a pas un coin que je n'aie visité.

MADAME DE GRAMMONT. Voilà des choses qui ne devraient pas arriver dans ma maison. Je tremble autant que je désire d'être éclaircie sur cet événement.

SCENE V.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE, ROBERT.

ROBERT. Me voici, madame, que voulez-vous de moi?

MADAME DE GRAMMONT. Robert, c'est pour vous dire qu'il manque six jetons d'argent.

ROBERT. Est-ce que madame me soupçonnerait de les avoir détournés?

MADAME DE GRAMMONT. A Dieu ne plaise, mon ami! Je te connais trop bien pour avoir de pareilles idées. Mais, comme tu as traversé l'appartement, je voulais te demander si tu ne les avais pas vus sur quelque fauteuil.

ROBERT. Des jetons sur des fauteuils!

MADAME DE GRAMMONT. Je sais que ce n'est pas leur place; mais les enfants s'en sont servis pour jouer. Ils les auront peut-être laissés étourdiment dans un coin, et tu aurais pu les voir.

ROBERT. Je ne les ai pas vus, madame.

MADAME DE GRAMMONT. Tant pis; me voilà fort embarrassée. Je ne sais quel parti prendre. Il faut certainement qu'ils se soient perdus aujourd'hui. Je les comptai moi-même hier au soir. Mais cherchez donc, Justine.

JUSTINE. Vous avez vu, madame, que je n'ai pas perdu un moment. Les pauvres domestiques sont bien à plaindre quand il s'égare quelque chose dans une maison. On gronde, et l'on soupçonne même les plus honnêtes.

MADAME DE GRAMMONT. Les plus honnêtes doi-

vent me pardonner de les comprendre dans mes recherches pour découvrir celui qui ne l'est pas.

ROBERT. Vous pouvez commencer par moi, madame. Les fripons sont les premiers à se fâcher de ce qu'on les suspecte.

JUSTINE. Je ne crains rien de ce côté, Dieu merci! Mais c'est toujours un affront pour des domestiques, lorsqu'il se fait des recherches dans une maison.

MADAME DE GRAMMONT. Mettez-vous un moment à ma place; que feriez-vous?

ROBERT. Ce que je ferais, madame? Il me vient une idée; et si vous me permettez de l'exécuter, je vous garantis que je retrouverai ce que nous cherchons.

MADAME DE GRAMMONT. Mais songes-tu qu'il ne faut compromettre personne? Quel est ton dessein?

ROBERT. Je ne puis vous le dire. Un seul mot le ferait manquer. Ayez la bonté seulement de faire assembler ici tout le monde. Je vous promets que le voleur se dénoncera lui-même.

MADAME DE GRAMMONT. Je ne sais si je dois...

ROBERT. Vous me connaissez, ma chère maîtresse; soyez sûre que personne n'aura à se plaindre, que le coupable; et je ne crois pas que vous veuilliez le ménager.

MADAME DE GRAMMONT. Eh bien, je connais ta prudence, je m'en rapporte à toi.

ROBERT. Bon! je vais tout disposer pour mon sortilége; n'en soyez point effrayée. Rien n'est plus naturel. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Madame DE GRAMMONT, JUSTINE.

JUSTINE. Madame, il a parlé de sortilége; avez-vous entendu? Si je n'étais pas si sûre d'être innocente, j'en mourrais d'avance de frayeur.

MADAME DE GRAMMONT. Taisez-vous donc, imbécile!

SCÈNE VII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JUSTINE.

MADAME DE GRAMMONT. Te voilà, Auguste! D'où vient cet air empressé? est-ce que tu me rapportes les jetons?

AUGUSTE. Non, maman; je ne fais que d'apprendre qu'il vous en manque six. Ma sœur vient de nous le dire.

MADAME DE GRAMMONT. Et comment a-t-on reçu cette nouvelle?

AUGUSTE. Nous avons tous été bien surpris. Les petits Duluc et leur sœur veulent venir se défendre auprès de vous. Ils sont tous très fâchés, maman.

MADAME DE GRAMMONT. Comment donc? Je les supecte moins que personne au monde. Et M. d'Orgeville?

AUGUSTE. Oh! il est furieux. Il dit que c'est lui faire une bien mauvaise réception, que de le regarder comme un voleur.

MADAME DE GRAMMONT. J'espère que Julie n'aura pas employé d'expressions désobligeantes!

AUGUSTE. Non, maman, au contraire, elle a parlé avec beaucoup de politesse.

MADAME DE GRAMMONT. Pourquoi donc M. d'Orgeville s'est-il emporté? Il n'y avait rien de personnel pour lui.

AUGUSTE. Je ne sais, mais ma sœur l'a tiré à part; il n'a pas daigné seulement l'écouter. Il voulait s'en aller tout de suite. Par bonheur son chapeau est resté ici. Il revient le chercher; mais il a déclaré qu'il partirait sur l'heure. Il menace d'aller se plaindre à son papa.

MADAME DE GRAMMONT. Il ne sortira point; et je veux moi-même prévenir son père, lorsqu'il viendra le chercher.

AUGUSTE. Tous les autres désirent et demandent à haute voix de venir se justifier auprès de vous.

MADAME DE GRAMMONT. Ils n'ont à se justifier de rien. Je ne voulais que savoir s'ils étaient en état de me donner quelques éclaircissements. Ils sont tous assez bien nés pour que je ne leur impute aucune indignité. Mais je connais les fantaisies des enfants. Ils veulent tout voir, toucher à tout; et par inadvertance on peut mettre une chose dans sa poche, sans avoir intention de la voler.

AUGUSTE. Eh, mon Dieu oui! J'avais bien pris, l'autre jour, sans le savoir, la bourse de ma sœur.

MADAME DE GRAMMONT. Doucement. Je les entends sur l'escalier. Justine, laisse-moi seule avec eux, et va voir si Robert fait ses préparatifs.

JUSTINE. J'y vais pour vous obéir, madame; mais ce n'est qu'en tremblant.

SCENE VIII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, le chevalier D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

MADAME DE GRAMMONT. Bonjour, mes petits amis ; je suis enchantée de vous voir.

D'ORGEVILLE. Mademoiselle Julie vient de nous dire, madame, qu'il manquait six des jetons d'argent avec lesquels nous avons joué ici par malheur. J'en suis très fâché ; mais je ne m'attendais pas qu'on pût soupçonner quelqu'un de la compagnie de les avoir pris. Je vous réponds au moins pour moi et pour ma sœur.

MADAME DE GRAMMONT. Que le ciel me préserve d'avoir de mauvaises idées sur des personnes de votre condition! Ma fille ne vous a certainement pas témoigné que j'eusse la moindre crainte.

ÉLISE. Non, madame ; elle nous a demandé seulement si nous les avions emportés par mégarde, ou pour jouer dans le jardin.

MADAME DE GRAMMONT. Vous auriez pu le faire innocemment. Je ne vois qu'elle seule de coupable en toute cette affaire ; c'est de ne vous avoir pas fait jouer avec les jetons que je lui ai donnés pour son usage.

GABRIEL. Nous n'aurions pas plus emporté des autres que de ceux là.

LUCIEN. Oh mon Dieu ! je n'aurais jamais osé remettre le pied dans la maison, si j'avais pris seulement une épingle chez vous.

SOPHIE, *en vidant ses poches*. Tenez, voici mes

poches. Je n'en ai pas d'autres à mon fourreau.

MADAME DE GRAMMONT. Eh non, mes enfants! Je vous ai déjà dit combien j'étais loin d'avoir de ces idées. La perte de six jetons n'est pas considérable. Cependant je ne puis vous cacher qu'elle m'affecte sensiblement. Je voudrais, pour dix fois ce qu'ils valent, qu'ils ne fussent pas égarés.

D'ORGEVILLE. Quand ils ne vaudraient qu'une bagatelle, ils ne devraient pas s'être perdus parmi nous; mais on a des valets, et ces gens-là ne sont pas toujours fidèles. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est plaint au château.

JULIE. Et moi, je vous assure que cela n'est jamais arrivé dans notre maison.

AUGUSTE. Je répondrais, la main sur le feu, de tous nos domestiques.

MADAME DE GRAMMONT. J'ai mis en eux, depuis longtemps, la plus grande confiance; cependant, M. le chevalier, si vous aviez observé quelque chose, vous m'obligeriez de m'en avertir.

D'ORGEVILLE. Oh! rien, rien... Mais quand nous sommes allés dans le jardin, n'ai-je pas vu la femme de chambre entrer ici?

MADAME DE GRAMMONT. Justine, M. le chevalier? Oh! je suis tranquille sur son compte. Depuis six ans qu'elle est chez moi, tout passe entre ses mains; et si elle avait eu des projets sur ma fortune, elle aurait pu détourner des effets d'une bien plus grande importance.

D'ORGEVILLE. Votre vieux domestique n'y est-il

pas entré aussi ? Il n'a pas une figure très heureuse, ce grison-là. Je ne voudrais pas le rencontrer le soir sur mon chemin.

MADAME DE GRAMMONT. Fi donc, monsieur ! qui peut vous avoir donné ces préventions-là contre l'honnête Robert. C'était l'homme affidé de mon beau-père, et il est plus ancien que moi dans la famille. S'il pouvait devenir infidèle, ni vous, ni moi, nous n'aurions plus sur la terre personne à qui nous confier.

D'ORGEVILLE. Enfin, madame, quelqu'un peut s'être glissé dans le salon après nous.

MADAME DE GRAMMONT. Oui, cela pourrait être, et je vais m'en éclaircir. Amusez-vous à jouer jusqu'à mon retour.

D'ORGEVILLE. Non, madame ; après ce qui s'est passé, je ne puis rester ici plus longtemps. M. Auguste, ne sauriez-vous point ce qu'est devenu mon chapeau ?

AUGUSTE. Robert l'a pris pour le nettoyer ; il vous le rapportera.

D'ORGEVILLE. Il me le faut sur-le-champ.

ÉLISE. Est-ce que tu ne peux pas attendre mon papa ? Tu sais qu'il doit venir nous chercher dans sa voiture.

MADAME DE GRAMMONT. Je ne souffrirai point que vous vous en retourniez à pied. Il y a près d'une lieue d'ici au château. Attendez-moi, je vous prie, je ne tarderai guère à revenir.

SCENE IX.

AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE. Je suis fort surpris que votre maman ait osé se permettre des soupçons à notre égard. Des personnes comme nous, voler des jetons!

JULIE. Elle n'a jamais eu cette pensée, monsieur, Elle a pu croire que nous les aurions mis par distraction dans notre poche; et j'aurais été capable, aussi bien qu'un autre, de cette étourderie. Mais voler! il n'y a pas un mot qui ressemble à cela dans tout ce qu'elle a dit.

D'ORGEVILLE. S'il n'y avait eu ici que de petits bourgeois (*en regardant Gabriel, Lucien et Sophie*), elle aurait pu croire tout ce qu'elle aurait voulu; mais elle devait bien savoir faire une différence.

GABRIEL. C'est de nous apparemment que vous entendez parler, monsieur; votre regard me le dit. Mais il faut que je vous dise à mon tour qu'ici, à la campagne, c'est la manière de penser et de vivre, et non la naissance, qui fait la véritable noblesse.

D'ORGEVILLE. Voyez donc comme ces montagnards s'ennoblissent, pour un petit coin de terre qu'ils labourent! Vous êtes bien heureux qu'il n'y ait pas d'autres enfants que vous dans notre voisinage, et que nous soyons obligés, M. Auguste et moi, de vous recevoir dans notre compagnie pour nous aider à nous divertir. A la ville. vous n'auriez pas eu cet honneur, je vous en réponds, malgré votre manière de vivre et de penser.

AUGUSTE. Parlez pour vous seul, M. d'Orgeville. A la ville comme ici, je me ferai toujours honneur de la société de mes chers amis.

JULIE. Oui certainement, M. le chevalier, ils nous donnent plus de bons exemples dans un jour que nous n'en recevrions, dans un an, d'une douzaine de petits gentilshommes comme vous.

ÉLISE. Voilà, mon frère, ce que tu mérites. Pourquoi les attaquer?

D'ORGEVILLE. Ne vas-tu pas aussi faire la philosophe, toi? Tu penses certainement comme moi dans le fond du cœur, quoique tu n'en dises rien. Est-ce que tu as oublié ce que maman nous répète tous les jours des enfants de bourgeois : Ne vous mêlez jamais avec les petites gens; dans une basse condition, on ne peut avoir que des sentiments bas?

AUGUSTE. Est-ce que vous croiriez mes amis capables de prendre quelque chose dans une maison étrangère?

GABRIEL. Dites, monsieur; nous avez-vous vus seulement approcher de la table?

SOPHIE. Au lieu que je vous ai vu, moi, tenir des jetons dans votre main, et les regarder même de fort près. (*D'Orgeville s'élance vers elle, et veut la frapper. Auguste et Gabriel se mettent devant lui et le retiennent.*)

AUGUSTE. Doucement, doucement! c'est à moi que vous aurez affaire.

GABRIEL. Non, mon ami, je saurai bien défendre ma sœur. Qu'il ose seulement la menacer! Je

lui déclare que je ne suis pas plus épouvanté de sa taille que de sa noblesse.

D'ORGEVILLE. Oh ! je ne suis pas fait pour me battre avec de petits bourgeois.

JULIE. Fort bien. Et vous ne vous seriez pas compromis sans doute à battre une petite bourgeoise ?

D'ORGEVILLE. Je ne laisse pas attaquer mon honneur.

ÉLISE. Cette petite fille aurait encore mieux fait de se taire.

JULIE. C'est un enfant ; et l'on peut bien lui pardonner, surtout lorsqu'elle dit la vérité.

D'ORGEVILLE. La vérité ! Qu'entendez-vous donc par là ?

GABRIEL. Que vous avez tenu des jetons dans vos mains, et que vous les avez regardés. Rien de plus. A-t-elle dit autre chose ? Et cela n'est-il pas vrai ?

D'ORGEVILLE. Je ne m'abaisse pas à vous répondre.

GABRIEL. Rien de mieux à faire, lorsqu'on n'a que de mauvaises raisons à répliquer.

SCENE X.

Les PRÉCÉDENTS, madame DE GRAMMONT.

MADAME DE GRAMMONT. Qu'est-ce donc que ce vacarme, messieurs ? Est-ce qu'il y a des querelles dans ma maison ?

D'ORGEVILLE. J'espère, madame, que vous me vengerez des insultes que je viens de recevoir de ces gens-là.

MADAME DE GRAMMONT. Qui appelez-vous ces gens-là? Je ne suis pas accoutumée à entendre nommer ainsi ces messieurs, et moins encore à recevoir des plaintes sur leur compte.

AUGUSTE. C'est qu'ils n'ont pas été d'humeur de souffrir les grands airs avec lesquels on voulait les traiter.

JULIE. Oui; monsieur le chevalier est mécontent de ce que nous ne lui avons pas donné une société de jeunes princes.

GABRIEL. Il s'imagine qu'on doit nous soupçonner d'avoir pris les jetons, plutôt qu'une personne de sa naissance.

LUCIEN. Comme si nous n'avions pas notre honneur à garder comme lui!

SOPHIE. Et ne voulait-il pas aussi me battre? Heureusement que mon frère a su lui rabattre son caquet.

MADAME DE GRAMMONT. Mais cela n'est pas croyable.

ELISE. C'est que mon frère est un peu vif.

MADAME DE GRAMMONT. La vivacité sied très bien à son âge; mais il ne faut pas être dédaigneux, turbulent et inconsidéré.

SCENE XI.

Les PRÉCÉDENTS, ROBERT (portant un coq dans une corbeille couverte d'une serviette.)

ROBERT. Il n'y a rien à dire, madame, tous les gens de votre maison sont innocents, aussi vrai que je m'appelle Robert, et que mon coq est un devin qui ne se trompe jamais.

SOPHIE, *en sautant de joie.* Oh, un coq! un coq!

ROBERT. Oui, ce n'est pas autre chose. Voyez-vous? (*Il soulève un peu la serviette, et laisse entrevoir un peu la crête et le cou de l'animal.*) Vous voyez bien? C'est un coq, mais un coq qui n'a jamais eu son pareil. Il me dit des choses que personne au monde ne peut savoir. S'il y a un brin de paille de perdu, je n'ai qu'à lui faire ma consultation, et il devine tout de suite qui l'a dérobé, quand il serait à dix lieues de là, et qu'on l'aurait mis sous trente serrures.

JULIE. Tu pourras donc découvrir qui a pris les jetons?

ROBERT. Comment, si je le pourrai? Dernièrement, au cabaret, on m'avait escamoté ma pipe. Je courus tout de suite chercher mon coq, et il m'apprit que c'était ce vilain postillon qui s'est cassé la jambe depuis ce temps-là.

SOPHIE. Vous savez donc faire parler votre coq?

ROBERT. Oui vraiment, comme les coqs savent parler, *co, co, coquerico.* Avec cela, nous nous entendons à merveille, tout comme si je discourais avec vous.

JULIE. Tu ne nous avais pas instruit de son talent.

ROBERT. C'est qu'ordinairement rien ne se vole dans cette maison.

JULIE. Maman, je vous en prie, laissez-lui faire son tour.

MADAME DE GRAMMONT. Je le veux bien. Cela vous donnera du moins un quart d'heure d'amusement. Allons, Robert, tu peux commencer.

ROBERT. Oh, madame, on ne va pas si vite. Il me faut d'abord une chambre où il n'y ait pas un rayon de jour.

MADAME DE GRAMMONT. Rien de plus facile. Il n'y a qu'à fermer les volets.

JULIE. Maman, je cours les pousser en dehors.

MADAME DE GRAMMONT. Tu ne saurais y atteindre. Robert se chargera de ce soin.

ROBERT. Oui, madame, j'y vais. (*Il sort.*)

SCENE XII.

Mme DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE. (Aussitôt que Robert est sorti, tous les enfants s'attroupent autour de la corbeille, soulèvent la serviette et regardent dessous. D'Orgeville seul se tient éloigné. Sa contenance annonce du trouble et de l'embarras.)

AUGUSTE. Ce coq annonce certainement quelque chose de surnaturel. Ses yeux sont étincelants comme deux étoiles.

JULIE. Et sa crête, comme elle est rouge! comme elle se dresse et s'agite sur sa tête!

SOPHIE. Vous imaginez donc qu'il sait faire tout ce que dit Robert?

LUCIEN. Notre papa nous a instruits de ce qu'il fallait croire de tous ces contes de bergers.

GABRIEL. Robert est un vieux chasseur; et je suis sûr qu'il s'entend mieux à faire taire les oiseaux avec son fusil, qu'à faire parler les coqs avec sa baguette.

ÉLISE. Que sait-on? J'ai entendu raconter à ma bonne des choses si extraordinaires!

D'ORGEVILLE. Comment peux-tu écouter de pareilles sottises, ma sœur? Si j'avais mon chapeau!

MADAME DE GRAMMONT. Tant mieux, chevalier, que vous en ayez cette idée. Je voudrais qu'on parvînt à détromper Robert de ses imaginations. Un coq, deviner les voleurs? Quelle simplicité!

D'ORGEVILLE, *avec affectation*. Nous allons bien rire, je crois, à ses dépens. (*Les volets se ferment tout à coup. Avec inquiétude.*) Mais pourquoi donc cette obscurité? Je n'aime pas à être dans les ténèbres, moi.

JULIE. Maman, si le coq ne voit personne, comment pourra-t-il reconnaître le voleur?

MADAME DE GRAMMONT. Je n'y comprends rien.

SOPHIE. Je voudrais bien avoir le secret de le faire chanter. Allons, mon petit coq, vois combien il fait noir. Régale-nous de ton joli *coquerico* de minuit. — Il ne dit mot.

JULIE. Apparemment qu'il n'obéit qu'à la voix de son maître. (*Robert rentre dans le salon.*)

MADAME DE GRAMMONT. Te voilà content, Robert? Il n'y a plus de jour.

ROBERT. Oui, madame; c'est bien comme cela. Maintenant, ceux qui n'ont rien à se reprocher peuvent demeurer ici. Mais s'il y a quelqu'un de coupable, je lui conseille de s'en aller. — Quoi! tout le monde reste?

D'ORGEVILLE. Voyez la belle finesse! Crois-tu qu'on en soit la dupe?

ROBERT. Je vois donc qu'il faut employer ma grande magie.

(Il fait siffler sa baguette, en la faisant tournoyer rapidement dans l'air. Puis on l'entend tracer à terre des cercles redoublés autour de la corbeille, en prononçant à haute voix des mots barbares.)

Voilà qui se dispose à merveille.

Or ça, mon coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Allons, mes petits messieurs et mes petites demoiselles, approchez-vous. Que chacun à son tour vienne passer la main droite sous la serviette, et caresser mon coq sur le dos. Vous entendrez le beau ramage qu'il fera quand il sera touché par le criminel.

Or ça, mon coq, prends bien garde aux fripons
Qui nous ont volé nos jetons.

Eh bien! est-ce qu'aucun de vous n'ose commencer?

MADAME DE GRAMMONT. Comment donc? On pourrait croire que vous êtes tous coupables.

SOPHIE. Je suis la plus petite; mais je vais donner l'exemple, moi. (*Elle lève d'une main la serviette, et passe l'autre deux ou trois fois sur le dos du coq.*) Voyez-vous? il ne chante pas. Ce n'est donc pas moi qui ai volé?

ROBERT. Fort bien. Passez maintenant de ce côté, votre main par derrière. — Y est-elle?

SOPHIE. Touchez.

ROBERT. Bon. A vous, M. Auguste.

AUGUSTE. Oh! je ne crains pas plus que Sophie. — Voilà qui est fait. Voyez s'il a chanté! Tiendrai-je aussi la main derrière?

ROBERT. Eh sûrement! c'est pour tous. Passez donc là. Allons, un autre.

JULIE. J'y vais. — S'il avait chanté pour moi, il aurait été un grand menteur.

ROBERT. Rangez-vous auprès de votre frère. Qui vient maintenant ?

ÉLISE. C'est à mon tour. — Muet comme un poisson ! Ce n'est pourtant pas faute de le toucher. J'ai passé ma main quatre fois.

ROBERT. Toutes les mains sont-elles derrière le dos ?

SOPHIE, AUGUSTE, JULIE, ÉLISE. Oui, oui, oui.

GABRIEL et LUCIEN. Après vous, monsieur le chevalier.

D'ORGEVILLE. Bon ! je donne bien dans ces bêtises, moi.

MADAME DE GRAMMONT. Est-ce que vous voulez faire manquer notre jeu ? Un peu de complaisance, je vous prie.

D'ORGEVILLE. Oh ! s'il ne tient qu'à cela, de tout mon cœur. — Je ne vois pas qu'il ait chanté pour moi plus que pour les autres.

SOPHIE. O mon Dieu ! il n'y a plus que mes frères. Est-ce que ce serait l'un des deux ?... Oh ! non, je ne le crois pas.

(Gabriel et Lucien font la même cérémonie, sans que le coq pousse un seul cri. Alors, tous les enfants partent d'un grand éclat de rire, en s'écriant :)

Et le voleur ? le voleur ? Il n'y en a donc pas ?

MADAME DE GRAMMONT. Robert, vous devriez renvoyer votre coq au sabbat. Il n'est pas encore assez grand sorcier. Cependant mes jetons ne se trouvent point.

ROBERT. Voilà qui me confond. Mais, patience! ne bougez pas. Toujours la main derrière le dos. (*Les enfants veulent se déranger.*) Restez donc là, vous dis-je. C'est comme du vif argent; cela ne saurait tenir en place. (*A madame de Grammont.*) Madame, il faut qu'il manque quelque chose à mes cercles. Je vais chercher une lumière pour voir. Ayez soin, je vous prie, que personne ne se déplace jusqu'à mon retour. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

Mme DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ELISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

D'ORGEVILLE. Je savais bien, moi, ce qui arriverait de tout cela. Pures bêtises!

SOPHIE. C'est un coq-à-l'âne, son coq.

ÉLISE. Je suis bien aise de le voir attrapé.

JULIE. Qu'est-ce qu'il veut donc faire encore avec sa lumière?

MADAME DE GRAMMONT. Nous le saurons.

SOPHIE. Je voudrais voir le coq à présent. Il doit avoir l'air bien honteux, je crois.

SCENE XIV.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE, ROBERT.

ROBERT *revient avec un flambeau. Il marche vers l'endroit où tous les enfants sont rangés. Il s'arrête à Sophie, qui se trouve la première.* Allons, donnez-moi votre petite main. (*Elle lui tend la main gauche.*) Non, pas celle-là; celle qui est derrière le dos. Bon.

SOPHIE, *en regardant sa main, et poussant un grand cri.* O mon Dieu! quelle vilaine main j'ai là! noire comme du charbon! Est-ce qu'elle restera noire toujours?

ROBERT. N'ayez pas peur, j'en parlerai à mon coq, il vous la rendra blanche comme la neige.

(Les autres enfants n'ont pas la patience d'attendre que Robert vienne visiter leurs mains, ils regardent avec précipitation, et on les entend s'écrier presque tous à la fois :)

AUGUSTE. Comme j'ai les doigts tout noircis!

JULIE. Et moi donc? Ce vilain Robert!

ÉLISE. Le coq mériterait qu'on lui tordît le cou.

GABRIEL. Je n'ai pas mal accommodé mes manchettes.

LUCIEN. C'est comme si j'avais trempé la main dans le pot au noir.

D'ORGEVILLE, *élevant ses mains d'un air triomphant.* Voyez-vous, il n'y a que moi qui les ai conservées propres.

ROBERT, *courant à lui, et le saisissant par le collet.* C'est donc vous, M. le chevalier, qui avez les jetons. Rendez-les tout de suite; sinon, je vous fouille et je vous noircis de la tête aux pieds.

ÉLISE. Le noircir? O mon frère! que deviendrais-tu? Si tu les as, dépêche-toi de les rendre.

MADAME DE GRAMMONT. Songez-vous, Robert, à ce que vous dites?

ROBERT. Je suis sûr de mon fait. Les jetons, ou un visage de nègre le plus foncé du Congo.

D'ORGEVILLE, *en pâlissant et avec une profonde consternation.* Se pourrait-il que sans y penser.....

(*Il fouille dans ses poches.*) Il est vrai que je les ai tenus dans les mains. (*Il fait comme s'il les trouvait dans un coin de sa veste.*) Eh, mon Dieu! les voilà! qui aurait imaginé?... (*Tous les enfants paraissent frappés de surprise et d'Orgeville de confusion.*)

MADAME DE GRAMMONT. Robert! (*Il s'approche d'elle.*) (*Haut.*) Emportez votre coq et votre lumière, et allez nous ouvrir les volets. (*Bas.*) Gardez-vous d'apprendre aux domestiques comment vous avez retrouvé les jetons. Dites qu'ils étaient au fond d'un tiroir.

ROBERT. Il suffit, madame. (*Il sort.*)

SCENE XV.

Mme DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

MADAME DE GRAMMONT, *aux enfants*. Mes amis, passez dans ce cabinet, vous trouverez de l'eau pour vous laver les mains. Prenez bien garde à salir vos habits.

SOPHIE. Oui, pourvu que ce noir s'en aille. Si j'allais rester barbouillée!

MADAME DE GRAMMONT. Ce n'est qu'une détrempe de suie; une goutte d'eau l'emportera. Vous, M. le chevalier, comme vos mains sont propres, vous pouvez rester ici. (*Les enfants passent dans le cabinet.*)

SCENE XVI.

Madame DE GRAMMONT, D'ORGEVILLE.

MADAME DE GRAMMONT. Eh bien, monsieur, se

peut-il que vous soyez coupable d'une action aussi basse? Le voilà pourtant ce jeune gentilhomme qui était si dédaigneux tout à l'heure envers d'honnêtes enfants de bourgeois, qui croyait sa noblesse compromise dans leur société ! ce n'est qu'un vil filou.

D'ORGEVILLE. Pardonnez-moi, madame... c'est que je jouais avec les jetons..., et sans y penser... Je ne puis vous dire comment ils se trouvent sur moi.

MADAME DE GRAMMONT. Indigne excuse, qui aggrave encore votre faute! Comment peut-on, à votre âge, montrer tant d'assurance et de front ?

D'ORGEVILLE. Certainement, madame, je n'avais pas de mauvais desseins,.. C'est que j'étais si honteux qu'on pût me prendre pour un voleur...

MADAME DE GRAMMONT. Mais, après les ménagements et la délicatesse que j'avais dit à ma fille d'employer en les demandant, vous n'auriez pas eu à rougir de vous fouiller et de les rendre. Cela n'aurait passé que pour une pure inadvertance, une simple étourderie.

D'ORGEVILLE. Je n'y pensais pas.

MADAME DE GRAMMONT. Et à quoi pensiez-vous, lorsque vous avez voulu faire tomber mes soupçons sur de braves domestiques, et sur les amis de mes enfants ? À quoi pensiez-vous, lorsque vous avez fait semblant de passer la main dans la corbeille et de caresser le coq?

D'ORGEVILLE. Mais, je l'ai caressé.

MADAME DE GRAMMONT. Allez, petit scélérat ! non, je ne trouve pas ce mot trop fort pour vous.

Heureusement que vous n'avez pas acquis assez d'expérience pour savoir cacher vos crimes. Vous avez touché le coq, dites-vous? et ne voyez-vous pas que vous vous seriez noirci les mains, puisqu'il avait sur le dos une détrempe de suie? Les autres n'ont pas eu peur de le caresser, parce que leur conscience ne leur reprochait rien; mais vous, la crainte où vous étiez que l'artifice de Robert ne fût réellement un sortilége vous a retenu. Vous avez cru ne pas vous trahir par ce qui vous a précisément décelé. Vous méritez que je raconte cette belle aventure à monsieur votre père, lorsqu'il viendra vous chercher ce soir.

D'ORGEVILLE, *se jetant à genoux*. Oh, non, madame, je vous en supplie! il me battrait, il m'étoufferait sous ses pieds.

MADAME DE GRAMMONT. Ce serait peut-être mieux que d'élever un monstre qui le déshonorera un jour par ses infamies; car de quoi ne serez-vous point capable dans un âge plus avancé, puisque, dès l'enfance, vous êtes déjà familier avec le crime?

D'ORGEVILLE. Ah! madame, pardonnez-moi, par pitié. Jamais, jamais...

MADAME DE GRAMMONT. Combien de fois n'avez-vous pas fait ces promesses? Ce n'est pas ici votre coup d'essai; toutes les circonstances me l'annoncent. Un enchaînement de mensonges si impudents!

D'ORGEVILLE. Eh bien! si vous apprenez que de ma vie je touche à quelque chose que ce soit au monde...

MADAME DE GRAMMONT. Avant tout, dites-moi, que vouliez-vous faire de ces jetons? Vous ne pouviez espérer de vous en servir sans qu'on les reconnût. C'était donc pour les vendre?

D'ORGEVILLE. Oh! ne le croyez pas! c'est qu'ils me faisaient plaisir à la vue. Je me figurais que c'était comme d'autres jouets, et je les ai mis dans ma poche seulement pour les avoir à moi.

MADAME DE GRAMMONT. Comment pouvez-vous avoir envie de ce qui appartient aux autres? De quel droit surtout osez-vous le prendre et vous l'approprier? Avouez-le-moi, monsieur, est-ce la première fois?

D'ORGEVILLE, *en se cachant le visage.* Hélas, non, madame! j'en ai pris aussi de temps en temps à la maison; et comme on n'a jamais su que c'était moi, je pensais encore aujourd'hui...

MADAME DE GRAMMONT. Voilà une très-mauvaise pensée. Quand il n'y aurait personne qui pût s'en apercevoir, ne savez-vous pas que Dieu voit tout, et qu'il ne laisse rien impuni? Peut-être que cet événement est pour votre bien; et vous vous corrigerez beaucoup mieux lorsque vous aurez été châtié comme vous le méritez.

D'ORGEVILLE. Ah! que ce soit par vous, par tout le monde, mais non par mon papa. Qu'il n'en sache rien, je vous en conjure, Dites-le, si vous voulez, à maman ou à mon précepteur.

MADAME DE GRAMMONT. Oui, je sens combien cette nouvelle affligerait mortellement monsieur votre

père; et par égard pour lui, non pour vous, je veux bien la lui cacher; mais à condition que vous viendrez ici avec votre précepteur, et que vous me ferez, en sa présence, une promesse sacrée de vous corriger. Je le prierai de veiller sur votre conduite; et s'il vous arrivait jamais de manquer à votre parole, je ne me contenterais pas d'en instruire votre famille, je le publierais devant toute la terre.

D'ORGEVILLE Oui, j'y consens, j'y consens.

MADAME DE GRAMMONT. Je vous aurais défendu le seuil de ma porte, si je n'avais à cœur de vous voir changer. J'en veux juger par moi-même. Vous pouvez continuer de venir ici.

D'ORGEVILLE. Eh! comment oserai-je paraître devant vos domestiques?

MADAME DE GRAMMONT. Tranquillisez-vous, monsieur, j'ai eu plus de soin de votre réputation que vous-même. J'ai défendu à Robert de leur en rien dire; et pour couvrir votre mensonge, vous m'avez forcée d'en imaginer un qui pût vous justifier à leurs yeux.

D'ORGEVILLE. Ah, madame! que ne vous dois-je pas? Non, je n'oublierai de ma vie le service que vous m'avez rendu; mais vos enfants et leurs amis?

MADAME DE GRAMMONT. Je les connais; ils sont assez généreux pour vous pardonner. Faites-les venir. (*D'Orgeville marche lentement vers le cabinet, et les appelle.*)

SCENE XVII.

Madame DE GRAMMONT, AUGUSTE, JULIE, D'ORGEVILLE, ÉLISE, GABRIEL, LUCIEN, SOPHIE.

ÉLISE. Allez, monsieur, c'est indigne. Vous n'êtes plus mon frère. Je ne veux plus vous voir.

MADAME DE GRAMMONT. Non, mademoiselle, le chevalier n'est pas si coupable qu'il peut le paraître. Il vient de m'avouer sa conduite. C'était pour jouer dans le jardin qu'il avait mis les jetons dans sa poche. Mais quand la chose a semblé prendre la tournure d'une accusation de vol, il a eu peur d'en être soupçonné... C'est une mauvaise honte que j'excuse; mais ce que je ne puis excuser, (*en s'adressant aux petits Duluc*) c'est d'avoir voulu vous rendre suspects dans mon esprit.

GABRIEL. Oh, madame, nous ne lui en voulons plus de mal à présent. Nous savons qu'il faut pardonner, même à ceux qui nous offensent, surtout lorsqu'ils sont malheureux.

MADAME DE GRAMMONT. Vous voyez, chevalier, combien la noblesse des sentiments l'emporte sur celle de la naissance. Vous voilà réduit à la merci de ceux que vous avez accablés d'outrages; et avec toute la fierté de votre nom, vous êtes l'objet de leur pitié.

D'ORGEVILLE. Oh quelle honte pour moi! Suis-je assez humilié?

GABRIEL. Nous ne vous le ferons jamais sentir. Tout ceci restera secret entre nous; n'est-ce pas, Lucien?

LUCIEN. Il peut compter sur mon silence.

GABRIEL. Et toi, Sophie?

SOPHIE. Je ne veux pas le faire battre. Je sens combien cela fait mal. (*D'Orgeville se jette à leur cou et les embrasse.*)

D'ORGEVILLE. Je n'ose vous demander à être encore reçu dans votre société.

GABRIEL. Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, si elle vous est agréable.

AUGUSTE et JULIE. Nous vous verrons avec le même plaisir, tant que vous serez bien avec nos amis.

ÉLISE. Vous êtes trop bons; il ne le mérite pas. Il faut que mon papa soit instruit de tout ce qu'il a fait.

MADAME DE GRAMMONT. Vous perdriez beaucoup dans mon estime, mademoiselle, si vous n'étiez pas touchée du repentir de votre frère, quand des étrangers en oublient leurs offenses. Ne cherchez point à profiter de l'avantage que sa faute vous donne, pour le perdre dans l'esprit de ses parents; mais de l'empêcher, par de sages conseils, de se rendre indigne de leur tendresse. J'ose répondre que vous n'aurez jamais à rougir de lui.

D'ORGEVILLE. Je serais bien indigne de tant de bontés, si cette leçon ne me servait pas pour la vie.

SOPHIE. Prenez-y garde au moins, ou gare le coq de Robert.

L'HOMME EST BIEN COMME IL EST

—

M. DE LEYRIS *porte un perroquet empaillé, et*

montant sur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déjà suspendu au plancher. Je ne crois pas que cet espiègle de Frédéric puisse maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en sûreté contre ce petit garçon. *Il remet le fauteuil à sa place, et sort.)*

FRÉDÉRIC, *entrant un moment après.* Où est-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jacquot? Il l'avait dans les mains, lorsqu'il est entré ici, et je l'ai vu sortir les mains vides.

(Il regarde de tous côtés; enfin, en levant les yeux, il aperçoit le perroquet suspendu au plancher.)

Ah, bon! le voilà.

(Il prend aussitôt la course, et bondit de toutes ses forces; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'élève à la hauteur de l'oiseau.)

Si j'étais aussi leste que notre minet!

(Il va prendre un fauteuil, monte dessus, et se trouve trop court. Il se dresse sur la pointe des pieds, il saute, tout cela inutilement. Il descend, court chercher un gros volume in-folio de Plutarque, le met sur le fauteuil, tend le bras.)

Je ne saurai jamais l'attraper. J'aurais pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Essayons en sautant. (*Au moment où il plie sur ses jambes pour s'enlever*, MAURICE *entre dans le salon, l'aperçoit, et lui chante :* Oh, comme il y viendra! Oh, comme il y viendra! Je te le donne en mille. Un petit bout d'homme comme toi, atteindre là-haut! Allons, descends, que je monte. Je n'aurai pas besoin du Plutarque, moi.

(Il le tiraille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les deux bras, et se voit encore fort loin de Jacquot.)

FRÉDERIC, *poussant un grand éclat de rire.*

Eh bien ! toi qui faisais le fier, je t'aurais cru aussi grand que le saint Christophe de Notre-Dame, à t'entendre.

MAURICE. Oui, mais si je montais sur le livre ?

(Il y monte, se trouve un peu plus près du perroquet, mais pas assez pour le saisir. Frédéric saute autour du fauteuil, en se moquant de lui.)

MAURICE. Ce n'est pas ma faute; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. Voyez pourtant ? S'il y avait eu quelques grands hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot était à moi.

FRÉDÉRIC. Je l'aurais bien eu le premier.

MAURICE. Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup.

FRÉDERIC. Oh, non ! pas plus que le renard de la fable ne se souciait des raisins. Le perroquet est peut-être trop vert, n'est-ce pas ?

MAURICE. Je le vois aussi bien d'ici.

FRÉDÉRIC, *ironiquement*. Oui, c'est le vrai point de vue. Écoute, mon frère, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins; et tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE. Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon ! Est-ce que tu voudrais te mesurer avec moi?

FRÉDÉRIC. Voyons un peu.

(Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, et tendent leurs membres autant qu'ils peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, et s'aperçoit de la supercherie.)

MAURICE. Ah, le frippon ! Je le crois bien, de cette manière ! Appuie tes talons à terre. (*Fréderic paraît alors bien au dessous de son frère, et*

dit avec humeur, en frappant du pied :) C'est bien triste d'être si petit !

M. DE LEYRIS, *qui est rentré depuis un moment.* Parce que l'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas, Frédéric ?

FRÉDÉRIC. Vous nous avez donc vus faire, mon papa?

M. DE LEYRIS. Non, mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE. Si nous avions été aussi grands que vous, nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot.....

M. DE LEYRIS. Oui, pour le tourmenter jusque après sa mort, comme vous l'avez fait pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne soyez pas assez grands pour cela.

MAURICE. Oh ! quel plaisir, mon papa, si j'étais de votre taille !

M. DE LEYRIS. Je te connais ; alors même tu ne serais pas content.

MAURICE. Il est vrai que j'aimerais encore bien mieux être comme le géant qu'on montrait cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC. Le beau ragotin, vraiment! Quand on fait des souhaits, et qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas se ménager. Tu sais notre plus haut cerisier? Voilà comme je voudrais être grand, moi.

M. DE LEYRIS. Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC. C'est que je n'aurais besoin ni d'échelle, ni de perche, lorsque les cerises viendraient

à mûrir. Imagines-tu, mon frère, comme il serait doux de porter sa tête au dessus des arbres en se promenant dans le verger, et de pouvoir cueillir les poires et les pêches, comme nous cueillons les groseilles? Cela ne serait pas malheureux, au moins.

MAURICE. On pourrait aussi regarder par la fenêtre les gens qui demeurent au troisième. (*En souriant.*) Il y aurait de quoi leur faire de belles frayeurs.

FRÉDÉRIC. Je ne craindrais plus les voitures quand j'irais dans les rues; je n'aurais qu'à écarter les jambes, tiens, comme cela. (*Il les écarte.*) Je verrais passer là-dessous les chevaux, le cocher, le carrosse, les domestiques; et je leur sourirais de pitié.

MAURICE. Tu sais la petite rivière qui coule au bas du jardin! On a besoin d'un canot pour la traverser, ou il faut aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pst! d'une enjambée, ou d'un saut à pieds joints, on se trouverait de l'autre côté.

FRÉDÉRIC. Et puis l'on serait bien plus fort, si l'on était si grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traversant la forêt, je lui torderais le cou comme à un pigeon, ou je le jetterais à deux cents pieds en l'air; et il serait si occupé de sa chute en retombant, qu'il oublierait de se relever.

MAURICE. Il ne faudrait pas aussi de bœufs pour labourer la terre; on tirerait la charrue soi-même, et en dix pas on serait au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hom-

mes qui enfonçaient des pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travaillaient! Eh bien, avec un grand marteau, comme on pourrait alors en porter, un homme seul aurait fait toute leur besogne en un jour; n'est-il pas vrai, mon papa?

M. DE LEYRIS. Voilà qui est fort bon à dire; mais avec tous ces beaux souhaits, vous n'êtes que des fous.

MAURICE. Comment, des fous?

M. DE LEYRIS. Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE. Mais, si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent?

FRÉDÉRIC. Par exemple, ne serait-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, et de faire d'un seul pas bien du chemin?

M. DE LEYRIS. Avant que je te réponde, dis-moi : en te donnant cette taille prodigieuse, voudrais-tu que tout ce qui t'entoure demeurât aussi petit qu'il est aujourd'hui?

FRÉDÉRIC. Sans doute, mon papa.

MAURICE. Oui! rien que nous trois de géants.

M. DE LEYRIS. Grand merci! je suis content de ma taille, et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC. Il faudrait pourtant que vous fussiez toujours plus grand que nous, autrement ce serait aux enfants de donner le fouet à leurs pères.

M. DE LEYRIS. Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

FRÉDERIC. Oh, non! je vous ferais grace. Je me

souviendrais que vous m'en avez fait si souvent !

MAURICE. Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres ?

M. DE LEYRIS. Non. Parlons pour vous seuls, et voyons ce qui en résulterait. D'abord, Frédéric, si, comme tu le désirais tout à l'heure, tu étais aussi grand que notre plus haut cerisier, dis-moi, comment pourrais-tu te glisser dans notre verger qui est si plein ? Il te faudrait donc marcher à quatre pattes, et encore aurais-tu bien de la peine à y pénétrer.

FRÉDERIC. Bon ! je n'aurais qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gênerait, je le briserais comme un tuyau de blé pour me faire place.

M. DE LEYRIS. Voilà un parti bien sensé ! A mesure qu'il te faudrait plus de fruit pour satisfaire ton appétit, tu détruirais les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux, dont les branches les plus élevées se joignent et s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y passer à leur aise, et ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi, tu serais obligé d'aller sans ombrage à travers les champs ; et puis, que deviendrais-tu, quand il se présenterait une épaisse forêt sur ton passage? C'est là que tu aurais un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

FRÉDERIC. Il ne m'en coûterait pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

MAURICE. Je déracinerais les chênes, comme ce Roland le Furieux, dont vous m'avez conté l'histoire.

M. DE LEYRIS. Je plaindrais fort les hommes condamnés à vivre dans le même siècle que vous. Poursuivons. Avec les grandes jambes dont vous seriez pourvus, il vous viendrait sans doute dans la tête de voyager.

FRÉDERIC. Comment donc, mon papa! je voudrais aller au bout de l'univers?

M. DE LEYRIS. Tout d'une haleine, sans doute; car où trouverais-tu sur la route une maison, une chambre, un lit, assez grands pour te recevoir? Il te faudrait coucher à la belle étoile sur une meule de foin dans les nuits les plus orageuses. Cela serait-il bien agréable? Qu'en penses-tu, Frédéric?

FRÉDERIC. Hélas! je me trouverais comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

MAURICE. Ce n'est pas encore tout à fait bien arrangé: non. Il faudrait que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS. Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffirait-elle à nourrir tant de monstrueux colosses? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à peine pourrait-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, et il nous faudrait une demi-tonne de lait pour notre déjeuner seulement.

MAURICE. Oh! c'est que je voudrais que les bœufs devinssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS. Et de ces bœufs-là, combien en pourrais-tu faire paître dans notre prairie ?

MAURICE. Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS. Je vois que, faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE. Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agrandir en même temps l'univers.

M. DE LEYRIS. Rien ne t'embarrasse à ce qu'il me semble. Pour te hausser de quelques coudées, tu étends, d'un seul mot, toute la nature. C'est d'une fort belle imagination ; malgré cela, je pense toujours que tu n'y trouverais pas un grand avantage.

MAURICE. Comment donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS. Sais-tu ce que c'est que la proportion?

MAURICE. Non, mon papa.

M. DE LEYRIS. Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux?

MAURICE. Vous le voyez bien, il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS. Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit ?

MAURICE. C'est moi, par malheur.

M. DE LEYRIS. Tu es donc à la fois grand et petit?

MAURICE. Non, je ne suis ni grand ni petit, à proprement parler. Je suis grand pour Frédéric et petit pour vous.

M. DE LEYRIS. Et si nous devenions tous les trois ensemble dix fois plus grands que nous ne le sommes, serais-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour

ton frère, que tu ne l'es à présent pour l'un et pour l'autre?

MAURICE. Non, mon papa, ce serait toujours la même différence.

M. DE LEYRIS. Eh bien, voilà ce que c'est que la proportion, une gradation proportionnelle.

MAURICE. Ah! je conçois à présent.

M. DE LEYRIS. En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne seras pas assez grand pour faire peur aux gens du troisième, en les regardant par la fenêtre; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau; encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air; il serait toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE. J'en conviens.

M. DE LEYRIS. Frédéric, nous as-tu écoutés?

FRÉDERIC. Oui, mon papa.

M. DE LEYRIS. Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion?

FRÉDERIC. Oh oui! c'est lorsque l'un devient grand, et que l'autre grandit aussi; en sorte que cela ne fait jamais ni plus ni moins.

M. DE LEYRIS. Pourrais-tu m'en donner un exemple?

FRÉDERIC. Je crois bien qu'oui. (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans; mon frère sera

toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS. A merveille, mon fils. Ainsi, quand tu serais devenu aussi grand que notre cerisier, le cerisier aurait grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

FRÉDERIC. C'est clair.

M. DE LEYRIS. Pourrais-tu alors cueillir les cerises avec la main, comme tu cueilles les groseilles?

FRÉDERIC. Non, mon papa; il me faudrait reprendre ma perche et mon échelle; non pas les mêmes, car il faudrait qu'elles fussent aussi plus grandes, à proportion.

M. DE LEYRIS. Et les voitures passeraient-elles toujours entre tes jambes?

FRÉDERIC. Non, certes. Je serais encore obligé de me ranger contre la muraille pour leur céder le milieu du pavé.

M. DE LEYRIS. Quels avantages auriez-vous donc retiré de ce bouleversement général, que votre orgueil aurait introduit dans l'univers?

MAURICE. Je ne sais guère.

M. DE LEYRIS. Vos souhaits étaient donc insensés, puisque leur accomplissement n'aurait pu vous rendre plus heureux?

MAURICE. Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il aurait mieux valu souhaiter d'être petits, tout à fait petits.

FRÉDERIC. Quoi, mon frère! comme les petits hommes de Gulliver?

MAURICE. Certainement.

M. DE LEYRIS. Ha, ha! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seraient tes motifs pour cette réduction!

MAURICE. D'abord, c'est qu'on n'aurait jamais à craindre de disette. Une poignée de grains suffirait pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS. Effectivement, ce serait une grande économie.

MAURICE. Et puis il ne resterait plus aucun sujet de guerre. Une place comme notre jardin serait assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes, ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudrait pour se mettre bien à leur aise, ne chercheraient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrain.

M. DE LEYRIS. Je n'en répondrais guère, connaissant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funestes, un si bel arrangement. Je vois refleurir la paix et l'abondance; et, grace à tes soins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

MAURICE. Oh! ce n'est pas tout. Notre précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat et de plus parfait que les grandes; que leur vue est bien plus perçante, leur ouie plus fine, leur odorat plus sûr et plus exquis. Cela est-il vrai, mon papa?

M. DE LEYRIS. Oui, en général.

MAURICE. Ainsi l'homme verrait, entendrait,

sentirait une infinité de choses dont il ne se doute pas avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS. Ces avantages sont assez précieux; je t'avoue cependant que j'aurais du regret de renoncer, pour les acquérir, a cet empire universel que nous nous sommes établi sur tout ce qui respire.

MAURICE. Il ne serait pas perdu pour cela. Vous m'avez dit souvent que l'homme règne encore plus par son intelligence que par sa force.

M. DE LEYRIS. Il est vrai, parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lilliputien le génie le plus vaste et le plus hardi. Donne-lui même nos inventions et nos arts au point de perfection où ils sont portés : crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instruments les plus souples, et d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine? Comment pourrait-il se défendre contre les bêtes sauvages, lorsque son chien même l'écraserait innocemment sous ses pieds?

MAURICE. Oui, mais si tout devient à proportion plus petit autour de lui? C'est là que je vous attends.

M. DE LEYRIS. Pour te confondre toi-même; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulais lui procurer. Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine; ses guerres, sans être moins fréquentes, ni moins acharnées, n'en seront que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins et des sensations plus délicates. Et peut-être qu'avec sa petitesse risible il voudra s'aviser encore, comme toi, de réformer la création.

MAURICE. Mon papa, vous êtes aussi trop difficile : on ne peut rien ajuster avec vous.

FRÉDÉRIC. C'est que tu n'y entends rien, mon frère. Il n'y aurait qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

M. DE LEYRIS. Est-ce que tu t'en mêles aussi, toi?

FRÉDÉRIC. Tout aussi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS. Voyons ton plan, je te prie : cela doit être curieux.

FRÉDÉRIC. Il ne s'agirait que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. DE LEYRIS. Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC. Voyez la piqûre que je me suis faite au doigt. Cela ne paraît rien, et je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

M. DE LEYRIS. Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDÉRIC. Et ce trou que je me fis, il y a un mois, à la tête, en tombant sur l'escalier? Il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS. Il est vrai.

FRÉDÉRIC. Oh! quel plaisir ce serait de pouvoir jouer avec Azor, sans qu'il me mordît, et avec Minet, sans craindre ses égratignures ! Ensuite quand je serais grand, et que j'irais à la guerre, je me moquerais des balles et des boulets; et les sabres se briseraient sur ma tête au lieu de l'entamer. Ne serait-ce pas fort heureux?

M. DE LEYRIS. J'en conviens.

FRÉDÉRIC. Il ne manquerait plus rien à l'homme. Il serait parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa ?

M. DE LEYRIS, *tirant une orange de sa poche.* Tiens, Fréderic, sens cette orange.

FRÉDÉRIC. Oh ! quelle bonne odeur! elle doit être excellente à manger. Est-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choses mieux que mon frère.

M. DE LEYRIS. Non, elle n'est pas pour toi.

MAURICE. Pour moi, donc?

M. DE LEYRIS. Non plus. Je la destine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

MAURICE. Et à qui donc, s'il vous plaît?

M. DE LEYRIS. A cette figure de nègre qui est sur ma cheminée.

FRÉDÉRIC. Vous voulez rire, mon papa? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni sentir.

M. DE LEYRIS. Elle est pourtant de bronze.

FRÉDÉRIC. Et c'est précisément pour cela.

M. LE LEYRIS. Quoi donc, tu aurais sacrifié la douceur de sentir, de manger et de voir, à la satisfaction de ne pas te casser la tête en tombant de dessus ma cheminée? car tu n'aurais été bon qu'à y figurer.

FRÉDÉRIC. Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS. Et comment un corps de fer pourrait-il être animé par le sang et par ces liqueurs qui sont la source de la vie? Comment ses nerfs pourraient-ils avoir cette souplesse et cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile, et le plaisir de nos sens si délicieux?

FRÉDÉRIC. C'est triste. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frère.

MAURICE. Mais, mon papa, vous qui vous enten-

dez si bien à détruire nos systèmes, faites-nous en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS. Et pourquoi veux-tu que j'en fasse ? Je suis très satisfait de celui que je trouve établi. Oui, mes enfants, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte, avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut ; ses regards peuvent embrasser un immense horizon et contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle, il ne fixe pas le soleil ; mais il invente des instruments qui semblent le rapprocher de cet astre, pour mesurer sa distance et observer sa position au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles, et veillent également à ses plaisirs et à sa sûreté. Un noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour, avec succès, de nouvelles découvertes. Il désarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les éléments l'un par l'autre, oppose la douce chaleur du

feu au souffle glacé de l'air, et défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténébreuses profondeurs de son séjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure, et dont il forme, par un mélange ingénieux, des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête, les précipite dans les vallées, et les relève en édifices somptueux, ou en pyramides hardies qui vont cacher leurs sommets dans les nues. La société qu'il forme avec ses semblables, pour la satisfaction réciproque de leurs besoins, le fait jouir, en récompense de son travail, des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas sous sa main les productions de tout l'univers. Les sciences élèvent son ame, et agrandissent son esprit; les beaux-arts adoucissent ses peines et le délassent de ses labeurs. La mémoire et la réflexion lui forment une expérience personnelle ; son cœur jouit encore, dans les autres, par la compassion et la bienfaisance, par les liaisons du sang et de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul, au milieu de ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, et dans l'usage constant de sa raison. S'il la trouble quelquefois en cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, et d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par des préten-

tions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.

L'ÉDUCATION A LA MODE.

DRAME EN UN ACTE.

—

PERSONNAGES.

Madame BEAUMONT.
LÉONOR, sa nièce.
DIDIER, son neveu.
M. VERTEUIL, tuteur des deux enfants.
M. DUPAS, maître de danse.
FINETTE, femme de chambre.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de madame Beaumont.

SCÈNE PREMIERE.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL.

MADAME BEAUMONT. Non, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, ni moi, ni votre pupille!

M. VERTEUIL. Que voulez-vous! Les devoirs de mon état, la faiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route...

MADAME BEAUMONT. Quinze lieues, un grand voyage!

M. VERTEUIL. Très grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde que de m'y promettre encore un long séjour.

MADAME BEAUMONT. Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution?

M. VERTEUIL. Au désir de voir les enfants de feu mon ami, Léonor et Didier.

MADAME BEAUMONT. Ah! Léonor, Léonor! On devrait accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talents! tant d'esprit!

M. VERTEUIL. Vous m'inspirez une bien forte envie de la connaître. Où est-elle? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

MADAME BEAUMONT. Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL. Comment! à l'heure qu'il est! Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension chez vous pour m'attendre?

MADAME BEAUMONT. Il était un peu tard, hier, lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin, et la femme de chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

M. VERTEUIL. Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle, je monterai chez sa sœur.

MADAME BEAUMONT. Non, non, mon cher monsieur Verteuil! Vous pourriez lui causer quelque saisissement; je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

SCENE II.

M. VERTEUIL, *seul.* Madame Beaumont élève, à ce que je vois, sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'attifer comme une poupée, et se tenir toujours en parade. Encore si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels!

SCENE III.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL.

MADAME BEAUMONT. Vous allez la voir descendre

dans un moment, elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. VERTEUIL. Comment, une plume! Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup? Son impatience de me voir ne devrait-elle pas être aussi vive que la mienne?

MADAME BEAUMONT. Aussi vive, certainement. C'est le désir qu'elle aurait de vous plaire...

M. VERTEUIL. Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu?

MADAME BEAUMONT, *d'un air impatient.* Oh! mon neveu, vous aurez toujours assez le temps de le voir.

M. VERTEUIL. Vous m'en parlez comme si je n'en devais pas recevoir une grande satisfaction.

MADAME BEAUMONT. Ce n'est pas qu'il soit méchant; mais c'est que cela ne sait pas vivre.

M. VERTEUIL. Comment donc? Est-il impoli, sauvage, grossier?

MADAME BEAUMONT. Non, pas tout à fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse...

M. VERTEUIL. Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur?

MADAME BEAUMONT. Je ne le crois ni bon ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée! quelles manières enchanteresses! Je ne le vois pas souvent, lui.

M. VERTEUIL. Et pourquoi donc ?

MADAME BEAUMONT. De peur de le détourner de ses études. Aussi bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir vivre qu'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grace. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes ; il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTEUIL. C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

MADAME BEAUMONT. Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTEUIL. Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter, pour s'instruire et se mettre en état de parler à son tour.

MADAME BEAUMONT. Bon ! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages soient montés ? Oh, il faut entendre jaser Léonor ! c'est une aisance, un esprit, une vivacité ! On a de la peine à suivre ses paroles.

M. VERTEUIL. Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfants, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

MADAME BEAUMONT. O le plus fidèle et le plus

généreux des hommes ! Mon frère, jusque dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance au nom de ses enfants?

M. VERTEUIL. Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnait à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfants ; ses petits-fils m'appartiennent, et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les enrichir.

MADAME BEAUMONT. En ce cas Léonor, comme la plus aimable...

M. VERTEUIL. Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agréments ; ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

MADAME BEAUMONT. Ah ! la voici qui vient.

SCENE IV.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, dans une parure au-dessus de son état et de son bien.

M. VERTEUIL, *étonné*. Comment ! c'est Léonor?

MADAME BEAUMONT. Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR, *faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse*. C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis

coiffée moi-même. Je suis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL, *allant vers elle et lui tendant les bras.* Et moi, ma chère Léonor!... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que tu crains de me regarder comme ton père!

MADAME BEAUMONT. Oui, Léonor, comme ton père, et notre bienfaiteur. (*A M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner, je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

M. VERTEUIL. Elle ne les aurait point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si longtemps à satisfaire mon impatience.

LÉONOR. Pardonnez-moi, monsieur, j'étais dans un état à ne pouvoir paraître devant vous avec bienséance.

M. VERTEUIL. Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paraître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

MADAME BEAUMONT. Oui; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande...

M. VERTEUIL. Une plume de moins, et quelque empressement de plus à venir audevant d'un ami qui fait quinze lieues pour vous voir; oui je l'avoue, mon cœur aurait été mille fois plus flatté de voir mes enfants, car ils le sont, par la tendresse qu'ils m'inspirent et par mon amitié pour leur père, de

les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

MADAME BEAUMONT. C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie...

M. VERTEUIL. N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chère Léonor? Tu n'es pas, au moins, fâchée de ce que j'ose te tutoyer? Je ne t'ai pas appelée autrement dans ton enfance; les cinq années que j'ai passées sans te voir n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espère bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR. Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL. Point de ces compliments de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne t'ai vue! une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien....

MADAME BEAUMONT. Oh, charmante! adorable!

M. VERTEUIL. Tous ces avantages cependant ne sont rien, sans les graces de la pudeur et de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvements de l'ame, et la culture des talents de l'esprit.

MADAME BEAUMONT. Oui, oui, de ces talents qui donnent de la considération dans le grand monde...

M. VERTEUIL. Dans le grand monde, madame? Est-ce que Léonor doit s'y produire? Je n'ai plus rien à désirer, si elle possède seulement les qualités

qui peuvent l'honorer dans une société choisie, et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu.

MADAME BEAUMONT. Oh, sûrement! cela s'entend de soi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter partout avec honneur. Viens, ma chère Léonor, fais-nous entendre quelque jolie pièce sur ton clavecin.

LÉONOR. Non, ma tante; cela pourrait déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL. Que dis-tu, ma chère enfant? Je suis très sensible au charme de la musique, et je ne connais point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

MADAME BEAUMONT. Eh! quoi de plus digne de notre admiration que ces talents enchanteurs, le dessin, la danse, la musique! Léonor, cette charmante ariette! tu sais bien? (*Léonor va d'un air boudeur au clavecin, prélude un moment et commence une sonate.*)

MADAME BEAUMONT. Non, non; il faut aussi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissements elle a reçus dans le dernier concert! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL. J'espère bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie; n'est-il pas vrai, Léonor?

LÉONOR. Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

M. VERTEUIL. Non, cela n'est pas dans mon caractère; je t'en prie seulement.

LÉONOR, *bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.* Je vous ai là une grande obligation.

MADAME BEAUMONT, *bas à Léonor.* Au nom du ciel, mon cœur, obéis; ta fortune en dépend.

M. VERTEUIL. Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je peux attendre. (*Léonor chante en s'accompagnant sur le clavecin :*)

Vermeille rose,
Que le zéphyr, etc.

(*Et à peine a-t-elle fini, que Mme Beaumont s'écrie, en battant des mains:*) Bravo! bravo, bravissimo!

M. VERTEUIL. En effet, ce n'est pas mal pour un enfant à son âge. J'aurais pourtant désiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

MADAME BEAUMONT. Eh bien, monsieur, n'en sentez-vous pas la morale? (*Elle chante :*)

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, etc.

C'est à dire qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talents, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTEUIL. Croyez-moi, madame, c'est là de préférence, qu'un époux digne d'elle viendra la chercher.

(Il aperçoit un dessin suspendu à la tapisserie, représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.)

MADAME BEAUMONT. Ha, ha ! comment le trouvez-vous ?

M. VERTEUIL. Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

MADAME BEAUMONT. Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL. Je crois qu'il aurait pu mieux faire encore, en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui aurait élevé son ame en perfectionnant son talent.

SCENE V.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE *à M. Verneuil.* Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

M. VERTEUIL *à madame Beaumont.* Vous avez donc la bonté de me loger, madame ?

MADAME BEAUMONT. Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL. Je vous en remercie. Je vais donner un coup d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

SCENE VI.

Madame BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR. Bon ! le voilà dehors. Je respire.

MADAME BEAUMONT. Doucement, doucement, Léonor ! qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR. Qu'il m'entende, s'il veut. Je suis si piquée, que je briserais volontiers mon clavecin, et

que je mettrais en pièces tous mes dessins et mes cahiers de musique.

MADAME BEAUMONT. Calme-toi donc, mon enfant! tu as besoin ici de toute ta modération.

LÉONOR. C'est bien assez, je crois, de m'être possédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu? Ne l'avez-vous pas entendu?

MADAME BEAUMONT. Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR. Pourquoi donc m'y exposer? Il ne fallait pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulais pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

MADAME BEAUMONT. Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil.

LÉONOR. Ma fortune!

MADAME BEAUMONT. Hélas! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés?

LÉONOR. Oh! je le sais. De petits présents qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

MADAME BEAUMONT. Ah, ma chère enfant! sans lui tu serais bien malheureuse. Ce que ton père t'a laissé pour héritage est si peu de chose! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très médiocre. Comment aurais-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation?

LÉONOR. Est-il possible, ma tante? Quoi! c'est à M. Verteuil que je suis si redevable? S'occupe-t-il aussi de mon frère?

MADAME BEAUMONT. C'est lui qui paie également a pension et ses maîtres.

LÉONOR. Vous me l'aviez toujours caché.

MADAME BEAUMONT. Pourvu que rien ne man-uât à tes besoins, que t'importait cette connais-ance? Tu vois par là combien il est important le le ménager, de lui montrer des égards et du espect. Mais ce n'est pas tout; il a voulu vous oir, ton frère et toi, avant d'écrire son testament, fin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR. Oh! que je suis à présent fâchée de lui voir montré de l'humeur et du dépit!

MADAME BEAUMONT. C'est aussi fort mal de sa art. Ecouter froidement ta voix brillante! ne pas tre transporté de plaisir à ton exécution sur le lavecin! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes; utrement, toutes ses préférences seront pour Didier.

LÉONOR. Ah! il les mérite mieux que moi, je e sens.

MADAME BEAUMONT. Que dis-tu? C'est bien peu e connaître. Eh! quelle serait ta destinée! Un omme sait toujours faire son chemin dans le nonde. Mais une femme, quelle ressource peut-lle avoir?

LÉONOR. Il est vrai. Vous me faites sentir par là que j'aurais dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et le clavecin.

MADAME BEAUMONT. Folle que tu es! Avec la ortune que tu peux te promettre, qu'est-ce qu'une eune demoiselle doit désirer de plus, que des talents

agréables pour briller dans la société? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions et des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCENE VII.

Madame BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE. Mademoiselle, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

MADAME BEAUMONT. Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR. Non, ma tante; renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allais encore déplaire à monsieur Verteuil!

MADAME BEAUMONT. Comment donc! il faut qu'il te voie danser. Tu danses avec tant de graces! Tu lui tourneras la tête, j'en suis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, monsieur Dupas.

SCENE VIII.

Madame BEAUMONT, LÉONOR, M. DUPAS.

MADAME BEAUMONT, *à M. Dupas.* N'est-il pas vrai, monsieur, que ma nièce danse comme un ange?

M. DUPAS, *en s'inclinant.* Comme un ange, madame, à vous obéir.

MADAME BEAUMONT. Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor dans tout son éclat.

M. DUPAS. Oui, madame; et le mien aussi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paraît.*)

SCÈNE IX.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAT.

MADAME BEAUMONT, *prenant M. Verteuil par*

a main. Venez vous asseoir à mon côté, monsieur Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai Zéphyre. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

LÉONOR. Mais je ne la danserai pas toute seule?

MADAME BEAUMONT. M. Dupas la dansera avec oi; je vais la fredonner. N'ayez pas peur; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL. Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS. Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même temps.

M. VERTEUIL. Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, monsieur; c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS. Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL. De chaconne, dites-vous! Fi donc!

M. DUPAS. Quoi, monsieur, la haute danse!

M. VERTEUIL. Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. Cest un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS. Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire :*) Portez votre tête plus haute... Les épaules effacées... Déployez mollement vos bras... En cadence... Un air noble. Voyez-moi.

M. VERTEUIL, *quand le menuet est fini*. Fort bien, Léonor, fort bien. (*A M. Dupas.*) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*M. Dupas*

fait un salut profond à la compagnie, et se retire.)

LÉONOR, *bas à madame Beaumont.* Eh bien, ma tante! vous voyez les grands compliments que j'ai reçus!

MADAME BEAUMONT. Quoi, monsieur Verteuil! vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté? Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage...

M. VERTEUIL. Pardonnez-moi, madame; j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCENE X.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.* O mon cher monsieur Verteuil, mon tuteur, mon père? quelle joie j'ai de vous voir!

MADAME BEAUMONT. Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTEUIL. Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compassées. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles! Oui, les voilà ces traits nobles et cette figure aimable qui distinguaient ton père!

MADAME BEAUMONT. Pourquoi n'avoir pas mis

votre habit de taffetas et votre veste brodée? On ne fait pas des visites en frac.

DIDIER. Mais, ma tante, pour m'habiller, il m'aurait fallu un peu de frisure. C'est un quart d'heure, au moins, que j'aurais perdu. Non, je n'aurais jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL. J'aurais eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart d'heure plus tard cet excellent enfant.

MADAME BEAUMONT. Eh bien, monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur, ni à moi? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bon jour.

DIDIER. Daignez me pardonner, ma chère tante; j'étais si joyeux d'embrasser mon tuteur.! (*A Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor?

LÉONOR, *sèchement.* Non, monsieur.

M. VERTEUIL. Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serais fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

MADAME BEAUMONT, *à part.* Je n'y saurais tenir plus longtemps. (*A M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre, monsieur? J'aurais quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTEUIL. Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

MADAME BEAUMONT, *bas à Léonor.* Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien? (*Haut.*) Suivez-moi, Léonor, j'ai besoin de vous.

LÉONOR. Non, ma tante; je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL. Très volontiers, mon enfant.

(*Madame Beaumont sort avec un air de dépit.*)

SCENE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL. Eh bien, mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension?

DIDIER. C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pas cependant mal dans son amitié.

M. VERTEUIL. Quelles sont à présent tes études?

DIDIER. Le grec et le latin, d'abord; ensuite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

LÉONOR, *à part*. Voilà bien des choses dont je savais à peine le nom.

M. VERTEUIL. Et y fais-tu quelques progrès?

DIDIER. Oh! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL. Et le dessin, la danse, la musique?

DIDIER. De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL. Voilà qui me paraît fort bien entendu.

DIDIER. D'ailleurs je ne veux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes de-

voirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur, et d'enrichir mon esprit de belles connaissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTEUIL, *le prenant dans ses bras.* Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.* Si c'est là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER. Oh! mon cher monsieur Verteuil, je ne suis pas tout à fait si bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. VERTEUIL. Comment cela, mon ami?

DIDIER. Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurais dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes, et je retombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL. Et y retomberas-tu encore?

DIDIER. Vraiment non, s'y j'y pense; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL. Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnaître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor?

LÉONOR. Je pense que je ne suis ni étourdie ni dissipée, et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTEUIL. D'autres, peut-être ?

LÉONOR. Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL. Elle devrait être la première à les apercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR, *à part*. Le vilain homme ! Il flatte mon frère, et il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTEUIL. Restez ici, mes enfants, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

DIDIER. Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas longtemps.

SCENE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR. Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

DIDIER. Que dis-tu, Léonor ? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur ? Ah ! quand il ne me donnerait qu'une bagatelle, je serais toujours sensible à sa bonté.

LÉONOR. Non ; je suis si dépitée contre lui, contre moi, contre ma tante !... Je crois que je battrais tout l'univers.

DIDIER. Comment ! et moi aussi ? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur ? (*Il lui prend la main.*)

LÉONOR. Si tu avais été aussi maltraité !

DIDIER. Toi maltraitée! et par qui? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer; et je crois qu'elle mettrait volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR. Oui, mais M. Verteuil? C'est un homme si grossier!

DIDIER. Comme tu parles, ma sœur! Il est, au contraire, si indulgent! si bon!

LÉONOR. Je n'ai rien fait à sa fantaisie; mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui; il méprise ce que je fais, et me parle de choses essentielles que j'aurais dû apprendre.

DIDIER. Ecoute, je crois qu'il a raison.

LÉONOR. Il a raison! Et ma tante, elle a tort, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il entend par ces choses essentielles?

DIDIER. Je peux te le dire sans être bien savant.

LÉONOR. Oh oui, toi! qu'est-ce donc?

DIDIER. Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois?

LÉONOR. Sans doute, quand j'ai le temps.

DIDIER. Et que lis-tu alors?

LÉONOR. Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

DIDIER. Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs?

LÉONOR. Quand il y en aurait, où trouver un moment pour les lire? Ma toilette du matin et mon déjeuner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite,

vient le maître de danse jusqu'à onze; après lui le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de musique; puis je m'habille pour le soir; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons, et puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER. Est-ce tous les jours la même chose?

LÉONOR. Sans contredit.

DIDIER. Oh bien! mon maître a des filles grandes à peu près comme toi; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR. Comment donc, mon frère?

DIDIER. D'abord, à six heures l'été, à sept heures l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour.

LÉONOR. Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée?

DIDIER. Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

LÉONOR. A dix heures au lit?

DIDIER. Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette, et vers midi, elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris*. Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge?

DIDIER. J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage?

LÉONOR. Et l'après-midi s'occupent-elles encore?

DIDIER. Pourquoi non? Elles ont leur écriture et leur clavecin. Le soir on se rassemble autour d'une table, et l'une d'elles lit à haute voix les *conversations d'Emilie* ou le *Théâtre d'éducation*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage ou à leurs ajustements.

LÉONOR. Elles ne prennent donc jamais de récréation?

DIDIER. Que dis-tu? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

LÉONOR. Ah! c'est apparemment ce qu'entendait M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfants de bourgeois.

DIDIER. Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seraient de condition, ces instructions-là ne leur seraient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connaissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper, et plus elles seront riches, plus tôt elles seront ruinées.

LÉONOR. Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore absolument tout cela. A peine sais-je manier une aiguille. Cependant je viens d'apprendre que nous

n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

DIDIER. Tant pis, ma chère Léonor; car s'il venait à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre.... Mais peut-être que ma tante est riche?

LÉONOR. Oh non, elle ne l'est pas. Elle me l'a dit tout à l'heure. A peine aurait-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux?

DIDIER. Je serais un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrais ma confiance en Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandonnerait pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous nous gagnons l'amitié par nos talents, et qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serais un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrais montrer à des enfants moins instruits que moi ce que je saurais. Je m'instruirais tous les jours davantage, et avec du courage et de la conduite, l'habitude du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR. Et moi, que me serviraient mon chant et mon clavecin, mon dessin et ma danse? Je mourrais de misère avec ces vaines perfections.

DIDIER. Voilà pourquoi notre tuteur demandait si l'on ne t'avait pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément....

LÉONOR. Oui, et quelquefois au chagrin; car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans

la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur.... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER. Et de quoi vous entretenez-vous donc?

LÉONOR. De modes, de parures, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre ; mais tout cela est bientôt épuisé.

DIDIER. Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

LÉONOR. Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, madame BEAUMONT.

MADAME BEAUMONT, *qui a entendu les dernières paroles de Léonor*. Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'aperçois que c'est ce vaurien de Didier....

DIDIER. Votre serviteur très humble, ma chère tante ; je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

Madame BEAUMONT, LÉONOR.

MADAME BEAUMONT. Ce petit coquin! Son tuteur

une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison! Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation était négligée.

LÉONOR. Cela est vrai aussi, ma tante. Les connaissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire?

MADAME BEAUMONT. Eh, ma divine Léonor! que manque-t-il à tes perfections, toi qui es la fleur de toutes nos jeunes demoiselles?

LÉONOR. Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à m'inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée?

MADAME BEAUMONT. Pédanterie que tout cela! Je serais au désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes; elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène?

LÉONOR. J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connaître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper? Sais-je manier l'aiguille ou la navette? Serais-je en état de conduire un ménage?

MADAME BEAUMONT. Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de mode, ou une cendrillon.

LÉONOR. Mais, si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombais dans la misère, quelles seraient mes ressources pour gagner ma vie?

MADAME BEAUMONT. Oh! s'il ne tient qu'à cela,

je puis, d'un seul mot, calmer toutes tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je te laisse avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à Léonor.* Tiens, tiens, ma sœur, regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR. Comment, une montre d'or !

DIDIER. Oui, comme tu vois. Oh, monsieur Verteuil ! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, et je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL. Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices et t'empêcher de les confondre.

DIDIER. Oh! cela ne m'arrivera plus, maintenant.

M. VERTEUIL. Demande-lui congé pour la journée, et annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER. Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

SCENE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR qui paraît triste et pensive.

M. VERTEUIL Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pourquoi cet air abattu ?

LÉONOR. Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL. Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre ?

LÉONOR. Elle lui durera longtemps, je crois ! Il saura bien comment la gouverner !

M. VERTEUIL. Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Tu sais qu'il en avait grand besoin.

LEONOR, *d'un ton ironique.* Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

M. VERTEUIL. Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR. Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL. Tant mieux; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR. Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

M. VERTEUIL. Léonor ! Léonor ! tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée... (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR, *en rougissant.* Oh, M. Verteuil !

M. VERTEUIL. Eh bien, tu ne sais pas l'ouvrir? (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles à diamants.*) Es-tu contente à présent ?

LÉONOR. Oh, si vous étiez aussi content de moi!

M. VERTEUIL. Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout à fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talents agréables. Je reconnais, à ses soins, son goût et sa tendresse.

J'aurais seulement désiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR. Mon frère me l'a déjà fait sentir ; mais qui pourrait m'instruire de ce que j'ignore ?

M. VERTEUIL. Je connais une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge et à ton sexe.

LÉONOR. Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL. J'entends. Eh bien, je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts. Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR. Tous vos biens, monsieur Verteuil ?

M. VERTEUIL. Oui, Léonor. Hélas ! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère !

LÉONOR. Que me dites-vous ?

M. VERTEUIL. Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service ? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtements ?

LÉONOR. Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL. Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance et à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton père pour les soudoyer.

LÉONOR. Vous m'avez dit que non, monsieur Verteuil.

M. VERTEUIL. D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te prendrait pour des talents frivoles, inutiles à son bonheur? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterais la possession avec ta main. Ainsi, je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

LÉONOR. Mais mon frère Didier?

M. VERTEUIL. Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que tu voudras bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple : il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frère aussitôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

LÉONOR, *seule.* Oh, quelle joie! héritière de tous les biens de M. Verteuil! Voilà ce que ma tante désirait avec tant d'ardeur. Je voudrais bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certainement, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sort, sans être aperçue de M. Verteuil ni de son frère.*

SCÈNE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL. Ton maître est donc bien aise que je t'aie fait ce cadeau?

DIDIER. Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

M. VERTEUIL. En quoi donc, mon ami?

DIDIER. La pauvre Léonor! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrais pas vous paraître indifférent pour vos bienfaits; mais si j'osais vous prier....

M. VERTEUIL. Généreux enfant! va, sois tranquille. Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER. O mon cher monsieur Verteuil, combien je vous remercie!

M. VERTEUIL. Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER. Ah! tant mieux, tant mieux!

M. VERTEUIL. Je vois avec regret que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER. Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique, est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL. C'est à ces frivoles agréments qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissements par lesquels on se joue de sa vanité. Mais lorsque dans le progrès des années elle vera combien d'ins-

tructions utiles et quel temps précieux elle a perdus, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries et leur mépris.

DIDIER. Oh, mon Dieu! vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL. Et puis, qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connaissances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverserait la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité ; également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis, et du respect de ses enfants? Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors, sans mes secours?

DIDIER. Oh, je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés!

M. VERTEUIL. Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER. Oui, mon cher monsieur Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence, et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

M. VERTEUIL. Je le voudrais ; mais dans son amollissement, pourra-t-elle adopter des principes plus sévères? Non. Je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER. Ne me parlez point de ce malheur, je

vous prie. Les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non, vous vivrez encore longtemps pour notre avantage. Le ciel ne voudra pas nous ravir si tôt un second père.

M. VERTEUIL. Je suis sensible à ta tendresse; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER, *lui prenant la main.* Oh, je vous remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle? Mais non; il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devait vivre de son travail; elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. O ma chère sœur! je puis donc espérer de te voir heureuse!

M. VERTEUIL. Tu es un bien digne enfant! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embrasse! Moi, ne te rien laisser, et donner tout à ta sœur! Comment pourrais-je commettre une telle injustice? Cette pensée était bien loin de mon esprit. Je voulais seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel; et je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER. Non, non, M. Verteuil, gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux et plus appliqué. J'ac-

querrai des talents utiles. Je serai un honnête homme. Avec cela, je ne serai pas inquiet de mon avancement.

M. VERTEUIL. Rassure-toi sur le compte de Léonor ; je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

DIDIER. Eh bien, faisons un échange. Le petit legs à moi comme un souvenir de votre amitié, et le reste pour ma sœur.

SCENE XIX.

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉONOR.

LÉONOR, *qui s'élance hors du cabinet, et court se jeter au cou de son frère.* O mon frère, mon cher Didier ! ai-je mérité de ta part ?...

DIDIER. Tout, ma chère Léonor ! si tu veux répondre à mes souhaits et à ceux de notre bienfaiteur.

LÉONOR. Oui, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé ton ame au dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, M. Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

M. VERTEUIL. Tu feras ton bonheur si tu persistes dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées ?

LÉONOR. Ah ! je viens d'entendre les vœux de Didier. Son noble désintéressement, son sacrifice généreux, j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

DIDIER. Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL. De quels doux sentiments vous me pénétrez l'un et l'autre ! O chers enfants ! je ne sens plus de regrets de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avais donné le jour. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa tendresse. (*Léonor et Didier lui serrent les mains et les arrosent de larmes.*)

LÉONOR. Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation ?

M. VERTEUIL. Je te la ferai bientôt connaître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnaissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur ; mais ses plus vifs désirs n'en étaient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR. Oui, je le sens ; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avait occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

M. VERTEUIL. Non, ma chère amie, cultive toujours ces talents aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément dans la société ; la délasser des travaux de sa maison et lui en faire

aimer le séjour; ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari; la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfants, et accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine; mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

LA BONNE MÈRE,

Imitation d'un sonnet de FILICAJA, poète italien.

—

Vois la tendre mère entourée
Des enfants qu'elle a mis au jour!
Auprès d'eux, son ame enivrée
Tressaille et de joie et d'amour.
Avec douceur sa main légere,
En flattant l'un, donne à son frère
Une étreinte contre son cœur:
L'autre sur ses genoux s'élance,
Son bras l'aide; un pied qu'elle avance
Sert encor de siége à sa sœur.

Dans un regard, une caresse,
Dans leurs baisers, dans leurs soupirs,
Son cœur sait lire avec adresse
Tous leurs mille petits désirs.
Ils parlent tous; et, sans rien dire,
Elle répond par un sourire
A leurs mots demi-prononcés:
Elle veut prendre un air sévère,
Et l'on voit combien elle est mère
Dans ses yeux même courroucés.

C'est ainsi que la Providence
Veille sur le sort des humains,
Et que son amour leur dispense
Les trésors ouverts dans ses mains.
Les grands, les maîtres de la terre,

Le pauvre en son humble chaumière,
Elle écoute tous les mortels :
Et sa bonté constante et sûre
Partage à toute la nature
Ses dons et ses soins paternels.

Que jamais l'homme ne l'accuse
D'indifférence ou de rigueur ;
Si quelquefois elle refuse
Une grace chère à son cœur,
Ce n'est que pour nourrir ton zèle,
Et pour te rendre plus fidèle,
Qu'elle diffère à t'exaucer ;
Ou plutôt sa bonté suprême
Te fait une grâce, alors même
Qu'elle semble te refuser.

L'EMPLOI DU TEMPS.

Martin, quoique simple compagnon, excellait dans son métier. Il aspirait de tous ses désirs à devenir maître; mais il lui manquait une certaine somme pour se faire recevoir.

Un marchand, qui connaissait son industrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât sa maîtrise, et qu'il achetât ce qui lui était nécessaire pour se mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie de Martin. Il voyait déjà dans son imagination sa boutique richement étoffée. Il avait peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empresseraient de l'employer, et tout l'argent que son travail allait lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagants de joie où le jetaient ces pensées, il aperçoit un cabaret. Allons, dit-il en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques moments à demander du vin. Sa conscience lui criait à haute voix que le moment de jouir n'était pas encore arrivé; qu'il fallait d'abord songer aux moyens de rembourser, au temps prescrit, les avances qu'on lui avait faites; que jusqu'alors il n'était pas honnête d'en dépenser un sou, sans la plus grande nécessité. Il s'avançait vers le seuil de la porte, prêt à céder à ses premiers mouvements de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserais aujourd'hui trente sous pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resterait encore quatre-vingt-dix-neuf écus et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise et me mettre en fonds; et je puis en un jour réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que, déjà le verre à la main, il cherchait à étouffer ses reproches intérieurs. Mais hélas! le pauvre homme! c'était le premier pas qui devait l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain, une douce image du plaisir qu'il avait goûté la veille dans le cabaret vint se présenter à son esprit; et il fit beaucoup moins de façons avec sa conscience pour dépenser encore trente sous de la même manière. Il devait lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivants, le goût de l'ivrognerie s'était si bien emparé de lui, qu'il prit, sans remords, trois écus l'un après l'autre, et les dépensa comme il avait fait le premier; car, se disait-il à chaque séance, ce n'est que trente sous. Oh! il m'en restera encore bien assez.

Telles étaient ses paroles insensées pour répondre à la voix de sa raison, qui de temps en temps se faisait entendre. Il ne considérait pas que sa fortune consistait en cent écus pleins, et que du sage emploi de la moindre partie dépendait l'utile destination de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvait plus aucun plaisir à travailler; uniquement occupé, comme il l'était, de sa richesse actuelle, qui lui semblait inépuisable. Cependant il ne tarda guère à s'apercevoir qu'elle diminuait de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvait plus atteindre son but, parce qu'il n'y avait pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte et de remords, plus il cherchait à les étouffer dans le vin, plus il avançait l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva ce funeste moment où, dégoûté du travail, en horreur à lui-même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvrait devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir; et il alla se jeter dans une bande de voleurs, avec lesquels il commit toutes sortes de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas longtemps impunies, et une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh! si le malheureux avait écouté la première

fois les avis de sa raison et les reproches de sa conscience! tranquille aujourd'hui dans son état, il attendrait, au sein de l'aisance et de l'honneur, le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfants, vous frémissez de sa folie déplorable. Telle est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu, et ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice. Ils pensent qu'il leur en restera toujours assez pour en faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Ce pendant les jours, les mois, les années, s'écoulent, et ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carrière, sans l'avoir remplie. Trop heureux encore si leur égarement ne les pousse pas dans l'abîme du désespoir!

LE FORGERON.

M. de Crémy passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenait si tard à l'ouvrage, et s'il ne pouvait gagner sa vie du labeur de sa journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron; c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plus tôt et me couche deux heures plus tard tous

les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de faibles marques de mon attachement. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci! la besogne ne manque pas dans cette saison; et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit M. de Crémy; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas, monsieur! je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en ferait autant si j'étais à sa place.

M. de Crémy ne voulut pas le détourner plus longtemps de ses occupations; et lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le forgeron dont il voulait récompenser la bienfaisance, afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise lorsque le forgeron lui dit: Reprenez votre argent, monsieur; je n'en

ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce serait, de ma part, une grande ingratitude de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus dans le temps où je ne possédais que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meilleur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêt au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires; et moi je pourrai dormir alors tout mon soûl.

M. de Crémy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avait donné; et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

L'ORPHELINE BIENFAISANTE.

Madame de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venait encore de perdre un procès, au sort duquel était attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restait de meubles et de bijoux; et, en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village pour y vivre de son modique revenu.

A peine avait-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune.

Qu'on se représente l'horreur de sa situation. Les chagrins et les maladies l'avaient rendue incapable de toute espèce de travail ; et après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des plaisirs, il ne lui restait d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hôpital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyait en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux dans un pays étranger à celui où elle avait reçu la naissance, elle ne pouvait solliciter des secours que d'un parent assez proche, qu'elle avait attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avait élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme, d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusait à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avait adoptée pendant le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avait été comblées par madame de Fonbonne, firent naître dans son cœur le désir généreux de lui en témoigner sa reconnaissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque madame de Fonbonne lui proposa de chercher un autre asile, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille ; et

si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le désire encore plus dans vos peines.

Graces à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talents, je ferai ma gloire de les employer pour vous. Je sais coudre et broder : avec de la santé et du courage, je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Madame de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa Clotilde et consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotilde devenue à son tour la mère, par adoption, de son ancienne protectrice. Elle ne se bornait pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre; elle la consolait dans sa tristesse, la soulageait dans ses infirmités, et s'efforçait, par les caresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années que madame de Fonbonne jouit encore de ses bienfaits; et lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur, venait aussi de mourir ce riche avare dont le cœur s'était montré si insensible à la voix du sang et de la reconnaissance. Comme il ne pouvait emporter avec lui ses trésors, il avait cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions.

Mais ces secours étaient venus trop tard. Madame de Fonbonne n'était plus en état d'en profiter. Elle n'avait pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvait ainsi dévolu au domaine du prince. Heureusement les recherches ordinaires en pareille occasion firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline.

Ah! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde, en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisait surtout d'inspirer les sentiments qui la lui avait méritée.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin fier de sa haute naissance, ne se contentait pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnait quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyait l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi, lui dit-il en passant, le vilain métier! Je ne voudrais pour rien au monde être décrotteur.

Vous avez raison, monsieur, lui répondit Picard, aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avait été bien mauvais pendant toute la semaine, mais vers le midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avait été interrompue la veille par une pluie affreuse, en sorte que ses bottes n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de sa joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval, cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Picard ne fit pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déjeuner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières; Picard se contenta de lui répondre d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérais bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin, voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de cette désobéissance. M. de Marsan, qui ne pouvait comprendre pourquoi son domestique refusait de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et dont il s'acquittait, tous les jours, sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'était passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marsan; et après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avait qu'à nettoyer ses bottes

de ses propres mains, ou prendre le parti de rester à l'hôtel. Il défendit en même temps à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux. Si cet état vous paraît vil, vous l'ennoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venait d'éprouver. Il aurait bien voulu monter à cheval; le temps était devenu si serein ! mais décrotter lui-même ses bottes! il ne pouvait s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettait pas de sortir avec des bottes crottées, pour être un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouverait sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osait enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avait exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées une fois, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

LES CAQUETS.

Aurélie, quoique d'un naturel assez doux, avait

contracté un défaut bien cruel : c'était de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyait remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge lui faisait souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère, lui suffisaient pour former d'injustes soupçons; et à peine venaient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle courait les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutait même quelquefois les circonstances que lui avait prêtées son imagination pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques, étaient dans un état de guerre continuel. La confiance était soudain bannie des sociétés où la petite fille entrait avec sa mère. On n'osait plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère faible tremblaient en sa présence, et n'en étaient pas plus disposées à l'aimer. Celles qui avaient plus de fermeté dans l'esprit lui adressaient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations, ne pouvaient la corriger d'un défaut dont l'habitude

s'était déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire était réservée à Dorothée sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînait au malheur de sa vie entière.

Aurélie était allée un jour la voir, et avait passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes de toutes les jeunes demoiselles de sa connaissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignait à l'écouter.

Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faute de respiration , fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre tout entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnais d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le temps de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon attention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur, pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection, dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces

nobles fonctions d'un censeur charitable qui veut rappeler le genre humain à la vertu en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie, qui se voyait devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença, dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avait causés, et résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avait prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvait fournir matière à des interprétations défavorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme et courageuse résolution ? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur que vers les objets dignes de ses éloges, et les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure et bien plus flatteuse. Elle était la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvait se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables : Peut-être, se disait-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure ; on a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'était susceptible d'aucune indulgence, elle plaignait le coupable, rejetait sa faute

sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvait commettre.

Cependant elle fut bien longtemps encore à regagner les cœurs qu'elle avait aliénés. Elle était déjà parvenue à l'âge de s'établir, et personne ne se présentait pour l'épouser. On l'avait évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avait insensiblement perdu son souvenir, comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyait déjà abandonnée à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage et d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche adressé à son père, l'ayant un jour entendue prendre le parti d'un absent qu'on accusait, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisait avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parents, et mit à ses pieds la disposition de son cœur et de sa fortune.

Aurélie, de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagréments attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses semblables, de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime et dans celle des gens de bien en excusant, par une tendre indulgence, les faiblesses de l'humanité, propose tous les jours son exemple à ses enfants, pour les garantir du malheur dont elle était prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le consacrer dans de pareilles

vues à l'instruction de mes jeunes amies, s'il en est quelqu'une à qui cette leçon soit nécessaire; ce que je suis bien éloigné de croire, d'après cette même leçon.

LE PÈRE DE FAMILLE.

LE PÈRE DE FAMILLE. Voici le premier moment où je te vois seul, mon Charles. (*Charles veut baiser la main de son père, son père l'embrasse tendrement.*) Qu'as-tu fait depuis si long temps que nous sommes séparés ?

CHARLES. Sans cesse tourmenté de mille et mille projets qui s'entre-détruisaient les uns les autres, j'ai vécu dans une irrésolution oisive, travaillant toujours, sans jamais rien faire; comme tous les jeunes gens d'une imagination ardente, qui n'ont point encore d'emploi qui les occupe.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je suis content de te voir désirer le travail et un état assuré; mais, mon fils, il faut attendre que l'arbre soit dans sa force, si l'on veut qu'il porte des fruits.

CHARLES. Est-ce que la sagesse et les talents attendent toujours les années ? Est-il si extraordinaire de voir un jeune homme, même de vingt ans. . . .

LE PÈRE DE FAMILLE. Qui souvent a plus de connaissances et de vrai mérite que des vieillards courbés sous le fardeau des ans ? D'accord. J'en conviens avec toi; mais il est rare aussi que dans

un âge si tendre on ait cette fermeté de caractère qui rend l'homme actif.

CHARLES. Mais il est un temps où le jeune homme sent une puissance irrésistible qui l'entraîne, un feu dévorant qui nous brûle ; et dans mon cœur je me sens la force de transplanter les montagnes.

LE PÈRE DE FAMILLE. Et alors on entre dans un monde où rien de tout cela n'existe, où tous vos pas sont enchaînés, où l'on a sans cesse à combattre l'envie, l'intérêt sordide, le caprice, la stupidité brutale et de vils préjugés. *Crois-moi*, la vertu la plus active, un cœur honnête, et les plus sublimes vertus, ne peuvent espérer aucun succès, si l'on n'a pas, avec une constance infatigable, une intelligence presque divine qui sache pénétrer le fourbe et le méchant. Et ces qualités, si rares dans l'homme le plus sage, comment les soupçonner seulement dans le cœur brûlant et sauvage d'un jeune homme ?

Sais-tu à quoi je compare cette conscience intime de vos forces ? A un flambeau que, sans être demandé, vous portez indifféremment devant les enfants, les femmes et les vieillards, et dont le premier coup de vent éteint la lumière. Je veux que la force de l'homme se concentre dans son cœur, comme le feu dans les entrailles de la pierre : toujours invisible ; au premier choc, l'œil est sûr d'en voir briller les étincelles. Tout ce que je dis là cependant, ce n'est point pour te laisser plus longtemps sans de réelles occupations. Aujourd'hui même, j'ai obtenu de l'emploi pour mon Charles.

CHARLES. De l'emploi ? O mon père, que je vous remercie !

LE PÈRE DE FAMILLE. Sois persuadé que la plus grande joie d'un père est de rendre ses enfants heureux.

CHARLES. Je vous assure que si jamais le travail et la bonne volonté sont récompensés par le succès, vous n'aurez point à rougir de votre fils.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je compte assez sur ton zèle, pour être persuadé que tu ne regarderas jamais aucune affaire comme indigne de tes soins ; car la plus légère négligence peut avoir des suites funestes.

CHARLES. Je sens tout ce qu'exige l'honneur de mon prince, et le bien de toute une nation.

LE PÈRE DE FAMILLE. C'est une grande affaire, mon fils ! qui doit occuper tout entier un cœur honnête et sensible : et pour que tes conseils soient toujours propres aux circonstances, observe, étudie l'esprit de ta nation, cherche à découvrir sa force, sa faiblesse, et consulte toujours ceux dont un long âge a mûri l'expérience. Ainsi tu n'auras jamais à craindre de mal employer tes connaissances ; ce qui arrive souvent à la jeunesse, remplie même de la meilleure volonté.

CHARLES. Je me suis formé des principes sûrs.

LE PÈRE DE FAMILLE. Garde-toi d'établir de nouveaux systèmes : mais attaque les injustices et les préjugés ; déracine-les dans le cœur des hommes, si tu crains des peines inutiles. En général,

ne fais guère sonner tes projets, et n'élève point ta gloire sur l'imprudence de tes rivaux. Ne blâme personne, agis en silence.

CHARLES. J'ai souvent remarqué que le désir d'imiter d'un côté, et le désir de blâmer de l'autre, sont des vices très ordinaires ; et que ces imitateurs enthousiastes, ou ces critiques envieux, restent dans l'inaction, en s'annonçant à grand bruit, et déployant un ennuyeux étalage de paroles bruyantes.

LE PÈRE DE FAMILLE. Je voudrais même... Mais je commence à devenir si verbeux ! C'est le cœur de père qui s'épanche.

CHARLES. O mon père ! pourriez-vous donner à votre fils trop de guides pour conduire ses pas inexpérimentés dans la noble carrière qui s'ouvre devant lui ! car vos sages conseils seront mes guides.

LE PÈRE DE FAMILLE. Eh bien, mon fils, sois donc toujours vrai. C'est la base de tous les principes. Ne cherche pas même le bien public par un chemin détourné ; et si jamais quelque intrigant voulait t'en persuader la nécessité, abandonne-le à ses remords, et regarde-le toujours comme un ennemi caché de ton souverain.

CHARLES. Que je sens mon cœur soulagé ! Comme je vais employer, pour ma patrie, toutes les observations que j'ai déjà faites ! Avec quelle force j'élèverai la voix contre les abus !

LE PÈRE DE FAMILLE. Fort bien : mais songe, songe, mon fils, que les hommes tendent en vain

à la perfection ; et que le grand art, le grand effort du génie, est de choisir, entre plusieurs maux, le moindre.

CHARLES. Aidé de vos leçons et de votre expérience, je parviendrai bientôt à des places encore plus distinguées.

LE PÈRE DE FAMILLE. J'aimerais mieux que tu pensasses plutôt à devenir un homme utile. Toujours s'avancer, et quitter une place où l'on est souvent nécessaire, pour en occuper une autre dans laquelle on ne l'est pas autant, c'est trahir sa patrie, s'avilir et dégrader son propre mérite. Etre grand, c'est être seulement tout ce qu'on doit être.

Au reste, ne t'imagine pas que de cette manière tu ne rencontreras jamais d'obstacles; tu succomberas peut-être écrasé du poids de tes bienfaits; tu resteras ignoré. Et, par des discours envenimés, la calomnie prêtera même à tes bonnes intentions des interprétations sinistres. Mais ne perds jamais courage; marche hardiment dans tes desseins : un temps viendra où l'on recherchera tes conseils; et si ton attente est trompée, la conscience de tes vertus sera toujours ta récompense.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusait à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travaillaient en silence à quelque ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troublés

de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenait une raquette à la main. — Ma petite maman, venez vite chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric.

Ah ! maman ! ils n'ont rien mangé de la journée. Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier qu'il avait faim. Et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre ? Et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. — Aussitôt ils ont répondu, que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osaient venir si souvent vous importuner ; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer... Mais il ne faut pas que je pleure, car mon papa travaille. — (*En pleurant encore plus fort.*) Ah, ma sœur, si tu l'avais vue, tu aurais aussi pleuré, je t'assure ! Et Julien, en se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regardant son cher Julien ; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre.

Venez, mes enfants, leur dit la mère en les serrant tous deux contre son cœur ; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe, et leur mère éplorée, embrassaient les genoux de leur bienfai-

trice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit bas à l'oreille : Ecoute, tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour le goûter... — Ah, mon Dieu ! s'écria Julien en se retournant tout à coup, cela est vrai ! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien. Je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine, baisse-toi. Et Rosine, soulevant en cachette le chapeau de Frédéric qui s'était par hasard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avait adroitement glissé par dessous.

LA SÉPARATION.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMTE DE MONHEIM entrant du côté opposé.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE MONHEIN. Avez-vous eu la bonté de réfléchir à mes propositions?

LE PÈRE DE FAMILLE. Non ; car il n'y a point à réfléchir. Quand deux êtres qui se sont juré une éternelle fidélité, et qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs serments, veulent se séparer, sur quoi peut-on réfléchir alors? Que peut-on faire?

LE COMTE DE MONHEIN. Aussi, mon dessein est si ferme, qu'il ne s'agit plus, en ce moment, que de quelques formalités.

LE PÈRE DE FAMILLE *sonne.* Soit. (*Un domestique entre.*) Faites descendre ma fille. (*Le domes-*

tique va pour sortir; le père de famille le rappelle et lui parle bas. Le domestique sort.)

LE COMTE DE MONHEIM. Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension?

LE PÈRE DE FAMILLE. Comme vous voudrez. Je reprends ma fille chez moi, et j'espère qu'elle ne manquera jamais de rien.

LE COMTE DE MONHEIM. Cependant il est juste de prendre des arrangements.

LE PÈRE DE FAMILLE. Fort bien : arrangez cela vous-même au gré de vos désirs.

LE COMTE DE MONHEIM, *prenant la plume.* J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire.*) *Sophie arrive.*)

LE PÈRE DE FAMILLE. Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeler?

SOPHIE. Oui; et, au point où en sont les choses, j'attends ce moment avec plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE. Vous voulez donc absolument me donner ce chagrin?

SOPHIE. Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

LE COMTE DE MONHEIM *se lève et donne un papier au père de famille.* Le voici.

LE PÈRE DE FAMILLE. Ainsi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, et le comte de Monheim vous accorde une pension de quatre mille florins. Est-ce là votre volonté à l'un et à l'autre?

SOPHIE. J'en suis très contente.

LE COMTE DE MONHEIM. Certainement.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il est donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

SOPHIE. Mon père !...

LE COMTE DE MONHEIM. Ma résolution est ferme.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il faut donc bien, malgré moi, y consentir. Allez signer cet écrit. (*Ils signent.*) Voilà qui est terminé. Cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux restera l'enfant ?

SOPHIE. } *ensemble.* { Je suis mère.
LE COMTE DE MONHEIM. } *ensemble.* { Je suis père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Cela est vrai. — Vos droits sont les mêmes : voilà pourquoi...

SOPHIE. On m'arracherait plutôt la vie que mon enfant.

LE COMTE DE MONHEIM. Le fils est à moi, et je ne consentirai jamais...

LE PÈRE DE FAMILLE. Voyez-vous, mes enfants, ceci devrait vous apprendre, vous forcer à renoncer à vos cruels desseins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant ne sont point ennemis ; ce ne peut être qu'un malentendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer?

LE COMTE DE MONHEIM. Gardez-vous-en bien.

SOPHIE. Non, non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE. Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux ?

SOPHIE. Oh ! je le veux bien.

LE COMTE DE MONHEIM. Et moi aussi. (*Le père de famille sort.*) Au reste, je souhaite que vous

viviez heureuse ; je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haine.

SOPHIE. Puissiez-vous trouver à l'avenir un bonheur que vous trouviez jadis près de moi, et qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le père de famille rentre avec l'enfant ; Sophie court au devant de son fils, et le caresse.*) N'est-ce pas, tu restes avec moi?

FRÉDÉRIC. Oui, maman; oui, ma chère maman.

LE COMTE DE MONHEIM, *le prend dans ses bras.* Tu veux donc me quitter, mon fils?

FRÉDÉRIC. Non papa, je veux rester avec toi.

LE PÈRE DE FAMILLE. Mais, mon petit ami, ton père et ta mère se séparent pour toujours, et il faut que tu leur dises avec lequel des deux tu veux rester.

SOPHIE. C'est avec moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE DE MONHEIM. Avec moi, mon enfant?

FRÉDÉRIC. Avec papa et avec maman. (*Ils se détournent tous deux, le père de famille s'en aperçoit... Courte pause.*) Mais pourquoi avez-vous l'air si fâché? Vous, papa et maman, qui étiez autrefois si bons!... (*D'un ton caressant, et les tirant à lui tous les deux par leurs habits.*) Vous ne vous en irez pas. Vous resterez tous deux avec moi. (*Le père et la mère, se baissant en même temps pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent avec attendrissement, et s'embrassent.*)

LE PÈRE DE FAMILLE. Je te remercie, nature, tu ne m'as point abandonné!

LE COMTE DE MONHEIM. Veux-tu me pardonner?

SOPHIE. J'oublie tout. (*Ils s'embrassent avec transport.*)

LE PÈRE DE FAMILLE *soulève l'enfant dans ses bras, pour qu'il les embrasse en même temps tous les deux.* Voulez-vous encore vous séparer?

SOPHIE. Non, mon père.

LE COMTE DE MONHEIM. Ce tendre lien nous réunit à jamais. Oui, je t'aime; oui, je suis heureux.

LE PÈRE DE FAMILLE, *essuyant ses larmes de ses mains.* Mes enfants, ce sont les douces larmes d'un père.

L'ÉCOLE DES MARATRES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES

M. DE FLEURY.
Madame DE FLEURY.
FABIEN, PRISCICLE, AGATHE, } enfants de M. de Fleury.
CASIMIR, PROSPER, } enfants de madame de Fleury.
DUMONT, domestique.

La scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.

FABIEN, *seul.* Le voilà donc ce jardin où je n'étais pas entré il y a plus de six mois! Que je sens de plaisir à le revoir encore! Voici le petit pavillon où j'allais si souvent déjeuner avec ma chère maman! Ah! si elle vivait aujourd'hui, quelle joie pour nous deux! Elle me prendrait dans ses bras, elle me caresserait! Et moi, que j'aurais de choses à lui dire! Mais hélas (*il se met à pleurer*), je l'ai perdue! Je ne puis l'aimer que hors de

T. 2. page 524.



L'École des Marâtres.



l'Ecole Militaire.

T. 2 page 562.

e monde. Ma chère maman, ne saurais-tu au noins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès le ton Fabien? Regarde. A ta place, dans la naison, demeure à présent une marâtre. Cela loit faire une bien méchante femme! pauvre enfant! que vais-je devenir? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avais pu rester toujours auprès de mon grand-papa! Mais non: l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah! e ne saurais y rester! Je ne veux que voir mon papa et mes sœurs, les embrasser; et puis je m'en rai, oui, je m'en irai, je men irai.

SCENE III.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT. Est-ce vous, monsieur Fabien? Vous voilà donc de retour? Comment cela va-t-il?

FABIEN. Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu?

DUMONT. Fort bien, vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, monsieur Fabien? Vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

FABIEN, *en s'essuyant les yeux.* Moi, pleurer!

DUMONT. Oh! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?

FABIEN. Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT. Ah! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

FABIEN. Je n'en serais point fâché, si j'avais retrouvé ici ma chère maman.

DUMONT. Malheureusement, vous ne la verrez plus. Mais pourquoi pleurer? Vous en avez déjà une autre.

FABIEN. Une marâtre, veux-tu dire? Ah! Dumont, si je pouvais m'empêcher de la voir! Mais, dis-moi, comment font mes pauvres sœurs?

DUMONT. Comment elles font? Oh dame! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes, je ne leur conseillerais pas de rester au lit. Elles paieraient cher leur sommeil.

FABIEN. Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

DUMONT. Leur marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à répliquer : chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi, qui n'avais qu'à veiller sur le ménage, ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres? Aussi, combien je la hais! je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y était avant moi; et vos sœurs travaillaient de toutes leurs forces à ses côtés.

FABIEN. Et à quoi donc?

DUMONT. A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN. On me l'avait bien dit que les marâtres tourmentaient les enfants de leurs maris, pour ménager leurs propres enfants. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est de-

venu mon jardin ? Où sont mes tulipes et mes œillets ? Je ne vois plus rien.

DUMONT. Oh ! tout cela a été emporté.

FABIEN. Et par qui?

DUMONT. Vraiment ! par vos beaux-frères. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN. O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchants petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

DUMONT. Tenez, les voici qui viennent.

SCENE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR, *bas à Prosper.* Prosper ! quel est cet enfant qui parle avec Dumont ? Ah ! si c'était Fabien!

PROSPER, *bas à Dumont.* Est-ce lui ?

DUMONT, *sèchement.* Oui, messieurs.

CASIMIR. O mon frère, sois le bien venu ! Nous avons bien désiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

FABIEN, *en se détournant.* Est-ce que nous nous connaissons depuis si longtemps, pour que vous veniez m'embrasser ?

CASIMIR. Nous ne nous connaissons pas encore, mais nous sommes frères.

FABIEN. Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

CASIMIR. Eh, Fabien ! laisse là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman ; notre maman aime ton papa : est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres ? Ils sont

mari et femme, pourquoi ne serions-nous pas frères?

FABIEN. Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin?

PROSPER, *à part*. Oh, comme il est querelleur!

CASIMIR. Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN. J'y étais avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER. Allons-nous-en, Casimir! qu'il reste là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR. Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER. Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

FABIEN. Moi, je serais un méchant, dites-vous?

PROSPER. Oui, vous l'êtes. Et non seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un......

FABIEN, *s'avançant vers lui*. Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

PROSPER. C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas, entendez-vous?

CASIMIR, *arrêtant Prosper*. Y penses-tu, Prosper? Te battre contre ton frère! Viens, viens. N'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, surtout le jour de l'arrivée de son fils. (*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER. Eh bien, je cours le dire à maman.

SCENE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN. Hélas! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère.

Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah, pauvre petit malheureux que je suis ! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre ?

DUMONT. Il n'est que trop vrai ; mais n'ayez pas peur ; je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN. Oui ; mais mon papa ?

DUMONT. Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je sais mille petites fredaines de ces messieurs ; je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN. Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami ?

DUMONT. Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN. Ah ! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman ! Mais as-tu vu comme ils étaient bien habillés ? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent ?

DUMONT. C'est leur mère qui les a brodées.

FABIEN. Oui ; elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi ?

DUMONT. Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN. N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs ?

DUMONT. Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds, le jour de son mariage.

FABIEN. Oh, il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne pour me laisser courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Ah, Dumont ! il ne me reste que toi.

DUMONT. Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grace, et à lui baiser la main.

FABIEN. Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT. Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y serait pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret? moi qui avais pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée du vivant de madame votre mère. C'était une femme cela ! Les choses ont bien changé ! il faut changer avec elles. Patience. Lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

FABIEN. Voit-on à mes yeux que j'ai pleuré ?

DUMONT. Eh ! vous pleurez encore !

FABIEN. Je ne veux donc plus l'aller trouver à présent. Elle me demandera pourquoi je pleure. Qu'aurais-je à lui dire ?

DUMONT. Vous lui direz qu'en entrant ici vous avez pensé à votre maman, et que vous l'avez tant regrettée, que les larmes vous en sont venues aux yeux.

FABIEN. Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfants?

DUMONT. Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, et vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre. (*Il s'éloigne.*)

SCENE V.

Madame DE FLEURY, FABIEN.

MADAME DE FLEURY, *avec empressement.* Où est-il? où est-il? (*Elle l'aperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille! (*Il lui baise la main : elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, et l'embrasse avec tendresse. En le regardant avec amitié* :) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un aussi aimable enfant!

FABIEN. Je voudrais aussi pouvoir me réjouir; mais, hélas!

MADAME DE FLEURY. Qu'est-ce donc, mon petit ami? Tu me parais bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*)

MADAME DE FLEURY. Tu te détournes, tu pleures! D'où viennent ces larmes! Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as encore sur le cœur?

FABIEN. Ce n'est rien, rien du tout

MADAME DE FLEURY. C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venaient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourraient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah ! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serais fâché de les embrasser ?

FABIEN. Que me dites-vous ? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais, pourrez-vous me faire embrasser maman ? C'est elle que je regrette.

MADAME DE FLEURY. Il y a six mois que tu l'as perdue, et tu la pleures encore ?

FABIEN. Ah ! toujours, toute ma vie. (*Avec des sanglots.*) O maman, ma chère maman !

MADAME DE FLEURY. N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

FABIEN. Non, non, au contraire, parlons-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que si tôt après votre mort vos enfants vous eussent déjà oubliée ?

MADAME DE FLEURY. Excellente petite créature. (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimais donc bien ta maman ?

FABIEN. Je le sens mieux encore depuis que je ne l'ai plus. Elle était si bonne et si douce !

MADAME DE FLEURY. Je voudrais pouvoir la rendre à tes regrets, ou plutôt je veux prendre sa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, et te rendre les mêmes soins.

FABIEN. Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle était ma mère, et vous n'êtes que ma marâtre.

MADAME DE FLEURY. Pourquoi m'appelles-tu de ce nom? Je ne t'ai jamais appelé mon beau-fils.

FABIEN. Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'était pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable et bien caressante. Mais vous avez des enfants à vous, et vous les aimerez toujours plus que moi.

MADAME DE FLEURY. Tu ne t'apercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connaître, et tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

FABIEN. Oh, si cela pouvait arriver sans oublier maman!

MADAME DE FLEURY. Je ne veux pas que tu l'oublies, au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation et d'exemple à mes enfants. Viens, viens, je brûle de te les présenter.

FABIEN. Oh! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi?

MADAME DE FLEURY. Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différent? J'en serais au désespoir. Tous mes plus vifs désirs sont de vous voir tendrement unis et attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

FABIEN. Je ne demande pas mieux que d'aimer.

Cela fait tant de plaisir! Mais où est mon papa? où sont mes sœurs? Faites-les-moi voir, que je les embrasse.

MADAME DE FLEURY. Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir le reste de la journée à te donner. Mais, en attendant, je veux te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

FABIEN. Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman. (*Ils sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

SCENE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER. Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman? Moi, l'ami de ce petit vaurien? Je ne le serai jamais. Aussitôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR. Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle? Et serais-tu content de toi, si tu l'affligeais?

PROSPER. J'en aurais certainement du regret; cependant, comment faire? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant. Je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit

savoir; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout à l'heure...

CASIMIR. Que dis-tu, Prosper? j'espère que tu n'as pas envie de le battre.

PROSPER. Mais tu n'entends pas que je me laisse battre par lui, j'imagine?

CASIMIR. Non, certainement.

PROSPER. Quel parti faut-il donc que je prenne?

CASIMIR. Nous verrons dans le temps. Pour aujourd'hui, il serait cruel de troubler la joie de son père.

PROSPER. Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non; le plus tôt sera le mieux.

CASIMIR. Mon frère, je t'en supplie, attends encore. Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER. D'où le sais-tu? Je le connais peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR. Son père et ses sœurs nous en ont toujours parlé comme d'un enfant très doux et très complaisant, qui n'avait d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER. Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR. Il ne nous connaît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frérâtres*.

PROSPER. Comment pouvait-il le croire? Nous ne lui avons laissé voir que des sentiments d'amitié.

CASIMIR. Il était peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER. Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur ?

CASIMIR. Il faut bien se pardonner quelque chose entre frères.

PROSPER. Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les siens.

CASIMIR. Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

PROSPER. Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs; je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

CASIMIR. Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

PROSPER. Non; je pourrais la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

CASIMIR. Eh bien, je te suis. (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCÈNE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE, *en serrant la main de Fabien.* Pourquoi t'affliger encore? Hélas, mon frère! toutes nos plaintes ne sauraient nous rendre notre maman.

FABIEN. Mais au moins promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

PRISCILLE. Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous comme pendant sa vie.

FABIEN, *prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.* Mes chères sœurs! cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE. Aussi, j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

AGATHE. Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh! ce sera un plaisir, un plaisir! (*Elle frappe des mains et saute de joie.*)

FABIEN. Vous pouvez bien laisser là votre Prosper et votre Casimir.

PRISCILLE. Comment donc, Fabien, est-ce que cela te ferait de la peine?

FABIEN. Ils dérangeraient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE. Eux, mon frère? Peux-tu le penser?

AGATHE. Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN. Et d'où te vient cela?

AGATHE. C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE. Regarde aussi ce portefeuille. On l'avait donné à Casimir; il m'en a fait cadeau.

FABIEN. Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

PRISCILLE et AGATHE. Contre toi?

FABIEN. Certainement. Je sais qu'ils me haïssent. Ils m'ont déjà fort mal reçu. Et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs?

PRISCILLE. A qui en as-tu donc? qui t'a enlevé tes fleurs?

FABIEN. Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE. Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin ?

FABIEN. Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes et mes œillets?

PRISCILLE. Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas, sous les fenêtres de maman.

FABIEN. Est-ce qu'il y a là un jardin ?

AGATHE. Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE. Celui-ci était trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN. Et qui en est le maître ? Les deux enfants gâtés, sans doute.

PRISCILLE. Non, non ; il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

AGATHE. Moi, tout comme les autres.

FABIEN. Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi ?

PRISCILLE. Mais sans doute. Tu es le plus heureux ; tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE. Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

FABIEN. De qui me viennent-elles donc ?

AGATHE. De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs plates-bandes, et les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN. Comment! ils ont fait cela pour moi? Dumont m'a dit qu'ils avaient tout fourragé.

PRISCILLE. Oh! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il voulait aussi nous brouiller avec nos frères. Voyez, cet ingrat! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avait recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE. Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN. Ah! je commence à voir qu'il cherchait à me tromper en se disant si tendrement mon ami.

PRISCILLE. Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

FABIEN. Oh! non, puisque maman avait des bontés pour lui.

PRISCILLE. Tu verras bientôt comme il voulait t'en faire accroire.

AGATHE. Viens seulement donner un coup d'œil à ton jardin.

FABIEN. Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe et Priscille le prennent par la main et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir.*)

SCENE VIII.

CASIMIR. PROSPER. (Ils portent des assiettes de gâteaux et de fruits qu'ils vont poser sous le berceau voisin.)

CASIMIR. Où est-il donc?

PROSPER, *tournant la tête de tous côtés*. Tiens, ne le vois-tu pas, avec ses sœurs, qui entre dans notre jardin?

CASIMIR. Ah ! j'en suis bien aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous nous sommes occupés de ses plaisirs !

PROSPER. Bon ! je parie qu'il le trouvera encore mauvais. Il est d'une humeur si singulière ! Les fleurs seront mal choisies; le buis sera mal taillé; la terre trop sèche ou trop humide; que sais-je, moi?

CASIMIR. Oui, mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER. C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte ? Je ne demandais qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendais son arrivée, et comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR. Il est vrai; mais comme je te l'ai dit, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitié qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine, de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toutes sortes de complaisances ?

PROSPER. Tu as raison. Je n'y avais pas encore si bien songé.

CASIMIR. S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu combien il sera touché de nos caresses, combien son père et ses sœurs nous en aimeront davantage, et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira ! C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

PROSPER. Ah ! j'avais tort, je le sens. Qu'il revienne, et je lui ferai tant d'amitiés, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR. Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER. C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main.... Mais le voici qui revient.

CASIMIR. Vois-tu comme il a l'air content?

SCENE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN, *courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir.* Ah, mes bons amis, mes frères! vous devez être bien fâchés contre moi !

CASIMIR. Nous ! pourquoi donc ?

PROSPER, *l'embrassant encore.* Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

FABIEN. Quel joli jardin vous m'avez arrangé ? Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

CASIMIR. Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

FABIEN. Oh, si je le suis ! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis, et tout ce que j'ai vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR. Oui, oui, que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

PROSPER. Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent.*) (*Priscille et Agathe s'embrassent*

aussi, laissent tomber des larmes d'attendrissement.)

CASIMIR. Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asseyons-nous.

PROSPER. Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûter. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN. Oh! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit, qu'à ce repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux et des fruits et ils commencent à manger.*)

PROSPER. Et bien, cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble?

AGATHE. Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

CASIMIR. Quelle sera la joie de maman, de nous voir si bien d'accord!

PRISCILLE. Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connaîtras, Fabien!... Mais tu l'as déjà vue!

FABIEN. Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE. Et comme elle nous aime à son tour.

AGATHE. Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE. Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui passe toute la journée au palais, ne pouvait guère s'occuper de nous. Il manquait toujours quelque chose à nos

habits, et notre éducation était encore plus négligée.

AGATHE. Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

PRISCILLE. Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusements de notre âge, et y prend part avec nous. On dirait qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'apercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE. Et moi, j'ai été malade, oh, bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle était toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelées de groseilles et de cerises confites. Je serais déjà morte sans ses secours.

FABIEN. O mes chères sœurs, que me dites-vous.

PRISCILLE. Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains? maman s'est chargée de nous l'apprendre. Grace à ses leçons, nous savons passablement coudre, broder, faire du filet, et nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR, *à Fabien*. Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées? c'est le chef-d'œuvre de Priscille et son premier cadeau.

PRISCILLE. Ah! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre. Ne m'as-tu pas

donné des bouquets de tes plus jolies fleurs! Entends-tu, Fabien? maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères sans qu'ils travaillent aussi pour nous, et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE. Oh oui. Je veux te montrer le petit bateau de liége que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie, ses voiles de satin, et ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER. Puisque tu m'avais tricoté des jarretières...

AGATHE. Vraiment, des jarretières! Je sais bien faire autre chose aujourd'hui. Ah, Fabien! si tu voyais certaine bourse à bandes vert et lilas! Tout le vert est de ma façon, au moins; demande à ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN. Comment! vous m'avez fait une bourse? (*Priscille fait signe à Agathe de se taire.*)

AGATHE, *embarrassée*. Non, Fabien, elle n'est pas pour toi... Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi, avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE. Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

AGATHE. C'est que j'avais tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

FABIEN. Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

PRISCILLE. Si nous le sommes! Que pourrait-il manquer à notre bonheur? Notre maman est si bonne! Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a le secret de tourner tout en plaisir. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

AGATHE. Il faut voir, quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

PRISCILLE. O mon Dieu! tu m'y fais penser, Agathe! Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

AGATHE. J'en serais bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il sait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce serait drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

PRISCILLE. J'en serais bien aise, à cause de maman; je voudrais que tout le monde connût sa bonté, et combien nous l'aimons.

CASIMIR. Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si nous étions ses véritables enfants.

SCENE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY, *qui s'est tenu debout à côté du berceau, pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux, et s'écrie :* Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire

et toute ma joie de me croire votre père. Mais, où est Fabien?

FABIEN, *se jetant au coup de M. de Fleury.* Me voici, mon papa. Oh, quelle joie de vous revoir!

M. DE FLEURY. Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien, es-tu content des frères que je t'ai donnés?

FABIEN. Oh! je n'aurais jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR. Ce ne sera pas difficile, puisque nous le désirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER. Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE. J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE. Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY. J'en ai été le témoin, et mon ame en sera longtemps pénétrée. Mais elle ne saurait suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse! viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur. (*Il va prendre hors du berceau madame de Fleury, et l'amène devant ses enfants.*)

SCENE XI.

M. et Mme DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY. La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La

fortune que j'aurais pu vous laisser n'eût été rien sans les dons bien plus précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquait aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur et leur raison, de leur inspirer de sages principes et de cultiver leurs talents. Il manquait aux autres un père laborieux qui les avançât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état et à leur former des établissements honorables. Vos intérêts étaient les mêmes dans cette union, et c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du même œil tous ces enfants; de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous, et par sa bonne conduite?

MADAME DE FLEURY. Ma réponse est pour toi, dans ces larmes, et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassements; (*Elle tend ses bras aux enfants, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEULY. Et vous, mes enfants, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies; de vous aimer tous, sans distinction, comme frères et sœurs? (*Ils se prennent tous par la main, et tombant aux genoux de M. et de madame de Fleury, ils s'écrient tous à la fois:*) Oui, mon papa! oui, maman! nous vous le promettons. (*Se baissant sur eux, et les relevant.*)

Continuez, mes chers enfants, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité; et vos enfants vous récompenseront un jour par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parents.

LE LUTH DE LA MONTAGNE.

Du sommet le plus élevé de ces hautes montagnes qui dominent la ville de B... je contemplais le paysage immense, offert de tous côtés à mes regards. J'étais seul. J'avais laissé mon fidèle A*** dans la ville voisine, avec ordre de ne m'attendre qu'au bout de trois jours, que j'avais destinés à parcourir ces lieux romantiques. Vers le pied de la montagne, je découvrais un hameau qui m'assurait un asile pour la nuit. Ainsi, libre d'inquiétude, et tout entier à mes sensations, je laissais égarer mon esprit dans la foule de ses vagues pensées, et ma vue dans les variétés d'une perspective admirable. Bientôt les derniers chants des oiseaux m'avertirent qu'il fallait songer à la retraite. Déjà le soleil, caché derrière le dos de la montagne opposée, ne frap-

pait de ses rayons d'or que les nuages flottants sur la cime chevelue des arbres qui la couronnent. Je descendais lentement, avec le regret de voir se rétrécir à chaque pas ce vaste horizon, dont mes regards ne pouvaient d'abord embrasser l'étendue. Le crépuscule commençait à les couvrir de ses ombres transparentes, qui se rembrunissaient par degrés, jusqu'à ce que la reine des nuits vînt de nouveau les éclairer des traits argentés de sa lumière. Je m'assis un moment pour jouir encore de ce spectacle. Les nuages s'étaient dissipés. Rien n'interceptait mes regards dans toute l'étendue des cieux. Je parcourais d'une vaste pensée ces espaces infinis. Mes yeux éblouis par les balancements de la terre, et par les feux étincelants des étoiles, allaient se reposer sur le bleu calme et pur du firmament. L'air était frais, sans que le moindre zéphir l'agitât de son souffle. Toute la nature était plongée dans un profond silence, animé seulement par le murmure léger d'une source lointaine. Etendu sur la mousse, j'aurais peut-être attendu dans une agréable rêverie le retour du soleil, lorsque les sons d'un luth, mêlés aux accents d'une voix ravissante, vinrent frapper mon oreille. Je pensai d'abord que mon imagination se jouait de mes sens enivrés, et j'éprouvai le plaisir de me croire transporté par un songe dans un séjour d'enchantement. Cette douce illusion fut bientôt combattue par des sons nouveaux. Un luth sur la montagne, m'écriai-je en me levant incertain encore! Je tournai les yeux

du côté d'où partait la voix ; j'aperçus à travers la verdure noirâtre des arbres, les murs blanchis d'une cabane peu éloignée : je m'en approchai le cœur palpitant. Quelle fut ma surprise en voyant un jeune paysan tenant dans ses bras un luth qu'il touchait avec la plus grande légèreté ! Une femme, assise à sa droite, le regardait d'un œil plein de tendresse. A leurs pieds, sur le gazon, étaient dispersés de jeunes garçons et de jeunes filles, des femmes et des vieillards, tous dans une attitude d'admiration et de recueillement. Quelques enfants vinrent au devant de moi, me regardèrent, et se dirent l'un à l'autre : qui est ce monsieur-là ? Le joueur de luth se retournait lentement sans s'interrompre ; mais je ne pus résister au premier mouvement de mon cœur. Je lui tendis la main ; il me donna la sienne que je serrai avec transport. Tout le monde alors se leva, et vint se ranger en cercle autour de nous. Je leur dis en peu de mots ce qui m'avait attiré dans ces lieux, et comment je m'y trouvais si tard. Nous n'avons point ici d'hôtellerie, me répondit le jeune paysan ; notre hameau n'est pas sur la grande route : mais si vous ne craignez pas de coucher dans une pauvre cabane, nous tâcherons de vous y bien recevoir.

Si j'avais été frappé de son exécution facile sur le luth, et du goût de son chant, je le fus bien plus encore de la politesse de ses manières, de la pureté de son langage, et de l'aisance avec laquelle il s'exprimait. Vous n'êtes pas né dans un hameau, lui dis-je avec surprise ? Je vous demande pardon,

me répondit-il en souriant; je suis même de celui-ci. Mais vous devez être fatigué. George, apporte une chaise pour notre hôte. Excusez, je vous prie, monsieur, je dois encore aujourd'hui une romance à mes bons voisins.

Je refusai la chaise, et je me jetai comme les autres sur le gazon. Tout le monde se rassit, et reprit le silence.

Le jeune paysan se mit aussitôt à chanter, en s'accompagnant, une romance populaire; et il la chantait avec une expression si tendre et si naïve, que, dès les premiers couplets, les larmes vinrent aux yeux de toute l'assemblée. J'enviai dans ce moment le génie du poète rustique, capable de produire de si vives impressions sur des ames peu cultivées. J'aimais à voir comme les beautés franches et naturelles se font sentir à tous les hommes. Aucun des traits pathétiques ne fut perdu; et au dernier, qui était le plus touchant, je n'entendis autour de moi que des soupirs et des sanglots étouffés.

Après quelques minutes de silence, chacun se leva en essuyant ses yeux. Le bonsoir fut souhaité cordialement de part et d'autre. Les voisins, avec leurs enfants, s'en allèrent. Il ne demeura qu'un vieillard que je n'avais pas remarqué, sur un siége de pierre, à côté de la porte, le jeune paysan, la femme assise auprès de lui, George, dont j'avais retenu le nom, et moi.

Il m'en coûtait de m'arracher de la situation délicieuse où mon ame se trouvait alors. J'étais resté

assis le dernier; je me levai enfin, et j'allai vers le jeune paysan que j'embrassai avec tendresse. Qu'il est doux, lui dis-je, de rencontrer des personnes qui excitent la surprise au premier coup d'œil, et qu'on finit par aimer au bout d'un quart d'heure! Il ne me répondit qu'en me serrant la main. Mon cher monsieur, me dit le vieillard, vous êtes, à ce qu'il me paraît, content de nos plaisirs de la soirée : je suis bien aise que vous ayez pris si vite de l'amitié pour mon Valentin. Pour cela, vous coucherez cette nuit dans mon lit. Non, non, mon père, interrompit George, qui revenait en courant de la grange; je viens de m'arranger deux bottes de paille. C'est dans mon lit, s'il vous plaît, que monsieur voudra bien coucher. Il me fallut promettre de céder à ses invitations pressantes. Il prit sous le bras le vieillard qu'il conduisit dans la cabane; je me trouvai seul avec Valentin, et la jeune paysanne qu'il me présenta comme son épouse. Je leur demandai si, par complaisance pour moi, ils ne voudraient pas encore passer un quart d'heure à nous entretenir au clair de la lune. Très volontiers, monsieur, répondit Louise, un peu vaine de l'attention avec laquelle j'observais son mari. De tout mon cœur, ajouta Valentin, qui voyait le désir de sa femme.

Je m'assis entre eux au pied d'un tilleul, dont la lune perçait le feuillage de ses rayons.

Depuis combien de temps, mes chers amis, leur dis-je, en prenant la main de Louise, jouissez-vous

du bonheur que je vous vois goûter ? Depuis six mois, répondit-elle ; et il y en aura bientôt neuf que Valentin est de retour de ses voyages. Vous avez donc voyagé, lui dis-je avec un mouvement de surprise? — Oui, monsieur, j'ai employé quelques années à parcourir une partie de l'Europe? — Tout ce que je vois, tout ce que j'entends de vous excite en moi le plus vif étonnement. Si vous n'avez point quelque motif secret pour me cacher les événements de votre vie, ne refusez point, je vous en conjure, de satisfaire ma curiosité. Oh oui, mon ami, lui dit naïvement Louise : ce monsieur paraît le mériter si bien ! Et tu sais que moi aussi, je t'écoute toujours avec tant de plaisir! Valentin, en souriant, se rendit à nos instances, et c'est de sa bouche que part le récit que je vais rapporter, autant que ma mémoire pourra me fournir ses propres expressions.

Je suis né dans cette cabane vers la fin de l'année 1760. J'eus le malheur de perdre ma mère, aussitôt après qu'elle m'eut nourri. Mon père était un des habitants les plus aisés du hameau ; mais un procès qu'il eut à soutenir contre un riche fermier du voisinage l'eut bientôt réduit à la misère ; et il mourut de douleur lorsqu'on vint l'arracher de sa cabane, pour la vendre au profit des gens de la justice. Ce vieillard que vous avez vu, et qui est le père de ma Louise, l'acheta, et vint s'y établir. Il eut pitié de me voir orphelin si jeune ; il me donna ses brebis à garder : je ne recevais de lui qu'une

traitement fort doux ; ses enfants me regardaient comme de leur famille. Cependant la perte de mon père, l'abandon où je me trouvais de mes autres parents, l'idée de me trouver étranger dans la cabane où j'avais pris naissance, la vie solitaire que je menais sur la montagne, tous cès sentiments à la fois affligeaient mon cœur, et ma gaîté naturelle se changeait insensiblement dans une profonde tristesse : je passais des journées entières à pleurer auprès de mon troupeau.

(Ici Louise retira doucement sa main que je tenais dans les miennes pour essuyer quelques larmes, et me la rendit avec ingénuité.)

Un soir que j'étais assis au plus haut de la montagne, je chantais tristement la romance que vous venez d'entendre. Je vis entre les arbres un homme vêtu de brun, pâle, et d'une figure pleine de mélancolie, qui m'écoutait. Il avait entendu la fin de ma chanson. Alors il s'approcha de moi, et me demanda s'il était bien éloigné du grand chemin. Oh oui, mon cher monsieur, lui répondis-je : il ne passe qu'à une lieue et demie d'ici. — Ne pourrais-tu pas m'y conduire ? — Je le voudrais ; mais je ne peux quitter mon troupeau. — Tes parents n'auraient-ils pas un logement à me donner pour cette nuit ? — Ah ! mes pauvres parents, ils sont bien loin ! — Et où donc ? — Ils ont vécu honnêtement sur la terré ; ils sont heureux dans le ciel.

Le son de ma voix avait frappé cet homme, ma réponse acheva de l'intéresser. Il me fit plusieurs

questions, auxquelles j'eus le bonheur de satisfaire d'une manière dont il parut content. La nuit étant venue, je le conduisis dans notre demeure, où il reçut l'hospitalité. Le lendemain il s'entretint secrètement avec le père de Louise. Lorsque je me disposais à retourner au pâturage, je vis George qui prenait la conduite de mon troupeau, et l'on m'annonça que l'étranger m'emmenait avec lui.

Je ne vous dirai point quels furent mes regrets en m'éloignant de cette cabane chérie, quoiqu'elle ne fût plus mon héritage, et de Louise que je commençais à aimer, tout enfant qu'elle était. Ma situation n'était pas heureuse, et toutefois je ne partis qu'en versant des larmes amères : je ne pouvais prévoir que c'était le moment où le bonheur de ma vie allait se décider. Oui, c'est à toi surtout que j'en suis redevable, homme bienfaisant, le généreux protecteur de ma jeunesse; tu sais auprès de Dieu combien je l'ai prié pour toi pendant ta vie, et avec quels transports de reconnaissance je bénis aujourd'hui ta cendre. Il se nommait Lafont, et touchait l'orgue d'une paroisse de la ville prochaine. On jugerait mal de ses talents par l'obscurité de son emploi. Les voyageurs se détournaient de leur route pour venir l'entendre; mais il recevait froidement leurs éloges, et n'en était que plus modeste. Je doute que dans le cours de vos voyages vous ayez jamais trouvé un génie plus extraordinaire. Il avait reçu de son père, le plus habile médecin du pays, une éducation qui l'aurait mis à portée de se

distinguer dans la même profession. Il aima mieux se livrer à la passion violente qu'il avait conçue pour la musique. Il s'était marié à la fille de l'organiste dont il occupait la place, et n'avait point eu d'enfants. Sa femme, qu'il avait perdue depuis plusieurs années, vivait toujours au fond de son cœur. Cette image et ses livres étaient sa seule société dans la profonde mélancolie qui s'était emparée de lui; mais en fuyant les hommes, il ne les haïssait point, et il faisait beaucoup de bien en secret. Il était âgé de quarante-cinq ans, lorsqu'il me reçut dans sa maison. Il m'apprit d'abord à lire et à écrire: il prit ensuite plaisir à cultiver ma voix, et à m'exercer sur le luth, son instrument favori. Il ne bornait pas ses leçons à la musique. Il me donnait à apprendre par cœur des morceaux choisis de nos meilleurs poètes, dont il faisait ses délices. Il s'étudiait à former à la fois mon cœur, mon esprit et mon goût. C'est ainsi qu'il fut pendant cinq ans mon maître assidu, sans attendre de prix pour ses soins, que celui qui peut le mieux récompenser le bien que l'on fait à ses semblables.

Au milieu de toutes ses occupations, je n'avais pu bannir de mon esprit, ni le souvenir de ma cabane, ni celui de Louise, la compagne des jeux de mon enfance : j'en parlai quelquefois avec attendrissement à mon bienfaiteur. Un jour, c'était le premier de mai 1778, je me le rappellerai toute ma vie, il se leva de bonne heure, et me dit de le suivre dans sa promenade du matin. Il me conduisit,

en parlant de choses indifférentes, sur le sommet de cette haute montagne, où je l'avais vu la première fois. Valentin, me dit-il, j'ai rempli les devoirs dont je m'étais chargé devant le ciel, lorsqu'il te remit sous ma conduite. Je sais combien, dans le fond de ton cœur, tu soupires après ta cabane; je n'ai pas eu d'autre but dans ton éducation que de te mettre en état de la recouvrer: je viens te la faire voir. Regarde-la ; mais je te défends d'y rentrer avant que tu puisses en devenir le maître : je te fais présent de mon luth ; je t'ai appris à le toucher ; tu as de la voix ; voyage. Partout où tu te feras entendre sans autre prétention que d'un musicien ambulant, tu seras le premier de ton genre. La nouveauté de la chose ne te laissera manquer ni d'auditeurs ni d'argent ; mais sois économe et sage. Lorsque tu seras assez riche, reviens dans ton pays, et rachète la cabane de ton père.

Le cœur me battait à ce discours ; il s'enflait de joie et d'espérance. M. Lafont me prit dans ses bras, et me serra contre son sein en pleurant. C'étaient les premières larmes que je lui avais vu répandre ; elles me firent une impression singulière. Il me fit aussitôt retourner sur nos pas, et me ramena dans un profond silence à sa maison.

Dès le lendemain au point du jour, il fallut me séparer de mon bienfaiteur, après en avoir reçu les plus tendres instructions, et deux louis pour commencer ma route. Pendant près de quatre ans j'ai parcouru à pied la France, l'Allemagne et l'Italie,

vêtu en paysan de la montagne, et les cheveux flottants en longues boucles comme je les porte aujourd'hui. J'ai observé que la singularité de cet habillement ajoutait beaucoup à l'effet de ma musique, surtout dans les capitales. Il est peu de seigneurs qui aient voyagé avec autant de plaisir que moi. Partout j'étais bien reçu, même au milieu des sociétés les plus brillantes. Dans les villes, on donnait des concerts pour m'entendre, et dans les villages on faisait, je crois, tout exprès des noces pour danser au son de mon instrument. En plusieurs endroits on m'a fait les offres les plus avantageuses pour m'y retenir. J'en étais séduit à l'instant ; mais lorsque je pensais à ma cabane, toutes ces idées de fortune s'évanouissaient aussitôt, et il n'en restait plus de traces dans mes projets. Je me rappelle encore de quels moments délicieux j'étais saisi, toutes les fois que, dans mes courses, une montagne se présentait à mes regards : j'y cherchais des yeux ce hameau; il me semblait y découvrir ma cabane. L'esprit toujours occupé de cette image, j'essayais d'exprimer mes sentiments, et voici des couplets qu'ils m'ont inspirés :

Humble cabane de mon père,
Témoin de mes premiers plaisirs,
Du fond d'une terre étrangere,
C'est vers toi que vont mes soupirs.

Le jeune tilleul qui t'ombrage,
Et la montagne et le hameau,
De ton agreste paysage
Tout me retrace le tableau.

J'ai vu, devant moi, sans envie,
S'ouvrir de superbes palais :

C'est toi, ma cabane chérie,
Qui peux remplir tous mes souhaits.

D'où vient cette joie inquiète
Dont ton nom seul saisit mon cœur,
Si dans ta paisible retraite
Le ciel n'eût fixé mon bonheur ?

J'y vivrais donc libre et tranquille
Après tant de pas incertains !
Et Louise, en ce doux asile,
Viendrait partager mes destins !

O mon lüth, qu'avec complaisance
Je te sens frémir sous mes doigts !
Si j'obtiens ma double espérance,
C'est à tes sons que je le dois.

Valentin chanta les couplets avec tant de charme et de sentiment, que toutes les idées fabuleuses d'Apollon se réveillèrent dans mon esprit. Il me semblait entendre ce dieu exilé sur la terre, soupirant après l'Olympe dans les vallons de la Thessalie : je voulais parler, m'écrier, ma langue demeurait immobile. Valentin comprit mon silence, et continua ainsi :

Je vais maintenant vous apprendre comment j'ai recouvré cette cabane si désirée.

A la fin de l'année dernière, me trouvant à Turin, après avoir traversé deux fois toute l'Italie, j'examinai l'état de ma fortune ; je me crus assez riche pour revenir au hameau. Je partis aussitôt ; et, marchant à grandes journées, au bout de dix jours j'arrivai dans la ville prochaine : j'y entrai le cœur plein de joie, demandant à toutes les personnes que je rencontrais des nouvelles de mon bienfaiteur. Hélas ! je ne devais pas goûter le plaisir de lui témoigner ma reconnaissance, et de le voir jouir du prix de ses soins. Il n'était plus

depuis deux mois : j'allai prier sur sa tombe, et j'y fis vœu que mon premier enfant porterait son nom, si j'avais le bonheur de devenir père. Le même soir j'arrivai dans le hameau. On m'y parla tendrement de moi sans me reconnaître. Bientôt mon luth et le souvenir de notre ancienne amitié me gagnèrent le cœur de Louise. Son père me donna sa main : j'achetai de lui la cabane et le champ de mon père pour deux cents écus, avec lesquels son fils aîné alla s'établir au fond de la vallée. Pour lui, je le fis consentir à rester dans notre ménage avec George, son plus jeune fils. C'est d'eux que j'apprends les travaux de l'agriculture. Aujourd'hui que je possède la cabane de mon père, toute mon ambition est d'être, comme lui, un bon mari, un bon père et un bon paysan. Je n'ai pas abandonné mon luth, ce précieux instrument de mon bonheur ; je le tiens suspendu à côté de ma bêche, et je le reprends quelquefois pour me délasser, ou pour réjouir, comme vous l'avez vu ce soir, ma famille et mes bons voisins.

Valentin s'était arrêté à ces mots, et je croyais l'entendre encore. Mon attention captivée par son récit se tournait insensiblement sur lui aussitôt qu'il l'avait achevé. Sa physionomie ouverte et animée, le contraste de ses habits et de ses discours, son attachement pour la cabane de son père, et la mémoire de son bienfaiteur, la singularité de sa destinée, ses voyages et son talent, tout en faisait à mes yeux une espèce d'être enchanté, supé-

rieur aux hommes ordinaires. Louise me tira de ma rêverie par le mouvement qu'elle fit pour se jeter à son cou : je me joignis à leurs embrassements, et ils me prodiguèrent les plus aimables caresses. Nous entrâmes dans la cabane, où je fus ravi de voir régner un air d'ordre, d'aisance et de propreté. Après un repas simple, où je savourai avec délices les fruits exquis de la montagne, George me conduisit vers un réduit étroit, mais propre et riant, et me montra le lit dont il voulait bien disposer en ma faveur. Je ne tardai guère à y trouver un sommeil profond, dans lequel venaient se renouveler, en une confusion agréable, les grandes images dont j'avais été frappé durant la journée, et les sensations douces que je venais d'éprouver. Hier, je ne quittai pas un instant cette heureuse famille, soit dans son travail, soit dans son repos. Valentin me raconta une foule de particularités de ses voyages, qui m'expliquent aisément comment il a pu acquérir cette politesse dans les manières et dans les expressions, qui m'avait tant surpris à son abord, et qui, malgré sa jeunesse, lui concilie les déférences et le respect de tous les habitants du hameau. Les graces nobles de son esprit, l'ingénuité piquante de celui de Louise, le bon sens rustique du vieillard, la curiosité inquiète de George, répandent dans leurs entretiens un intérêt et une variété qui me charment, et qui les attachent plus étroitement les uns aux autres. Il me semble que je passerais une vie heureuse auprès d'eux.

Mais pourquoi m'occuper de cette idée ? c'est ce soir que je dois m'en éloigner. J'avoue que ce n'est pas sans une impression de tristesse que je pense à notre séparation. Je crois apercevoir dans leurs yeux qu'elle leur coûtera aussi quelques regrets. Si le destin me laisse disposer un jour avec plus de liberté de l'emploi de ma vie, je viendrai tous les ans faire un pélerinage sur cette montagne, pour y revoir mes amis, et remplir mon cœur des sentiments de paix et de contentement qu'inspirent à l'envi leur séjour et leur société.

L'ÉCOLE MILITAIRE,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR LE DIRECTEUR	de l'Ecole.	EDOUARD DE BELLECOMBE, ROGER, THÉODORE,	jeunes élèves.
EUGÈNE, fils du gouverneur,	jeune élève.		

La scène se passe dans l'appartement du gouverneur.

SCENE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR. (Le gouverneur travaille assis devant un bureau.)

LE DIRECTEUR, *frappant à la porte et l'entr'ouvrant.* Monsieur le gouverneur, oserais-je vous interrompre pour un moment?

LE GOUVERNEUR. Entrez, monsieur : vous savez que toutes mes heures appartiennent aux devoirs de ma place.

LE DIRECTEUR. Je viens vous instruire d'une chose assez étrange, qui se passe depuis quelques jours dans l'école.

LE GOUVERNEUR. Qu'est-ce donc, je vous prie? Vous m'effrayez.

LE DIRECTEUR. Rassurez-vous, monsieur. Mon rapport doit vous inspirer plus d'intérêt que d'alarmes. Que pensez-vous de notre dernier élève, le jeune Edouard de Bellecombe?

LE GOUVERNEUR. Depuis dix jours qu'il est ici je n'ai pas encore eu le temps de le connaître. Tout ce que je puis en dire, c'est que, lorsqu'on me l'a présenté, j'ai remarqué dans sa physionomie un caractère de noblesse et d'élévation qui m'a prévenu en sa faveur. Est-ce que ses maîtres seraient mécontents de lui?

LE DIRECTEUR. Bien au contraire. Ils donnent tous les plus grands éloges à son assiduité. La justesse et la force de son esprit les étonnent. Il est entré ici plus instruit que la plupart des élèves ne le sont après trois ans d'études. Il n'y a que ses camarades et moi qui pourrions avoir quelque sujet de nous plaindre de sa conduite.

LE GOUVERNEUR Comment! vous, monsieur? J'en suis affligé.

LE DIRECTEUR. Je le suis moins pour moi que pour lui-même. Je ne sais ce qui se passe dans son cœur; mais il faut qu'un sentiment profond l'occupe tout entier. J'ai employé mille efforts pour le découvrir. Ma pénétration se trouve toujours en défaut.

LE GOUVERNEUR. Pourrais-je vous demander sur quoi portent vos observations?

LE DIRECTEUR. Le voici, monsieur. Il est très-ardent à l'étude, et rien ne peut le détourner de ses travaux. Mais dans les heures de relâche, il est froid, sombre et silencieux au milieu de ses camarades. J'en ai mis auprès de lui deux des plus éveillés pour le réjouir; il est sensible à leurs empressements; il y répond même avec politesse : mais tout leur feu ne saurait l'échauffer. Il s'élève contre eux comme un mur de glace. Oui, non, messieurs, et d'autres monosyllabes de ce genre, sont toutes ses réponses à leurs questions.

LE GOUVERNEUR. Cette mélancolie est apparemment une suite de la douleur qu'il a éprouvée en se séparant de sa famille.

LE DIRECTEUR. C'est l'explication qui me paraît la plus naturelle. Cependant, voilà dix jours entiers qu'il est dans cet état. Un enfant de douze ans est-il susceptible d'une impression aussi durable ?

LE GOUVERNEUR. Oui; mais un enfant d'un aussi grand caractère que sa physionomie l'annonce.

LE DIRECTEUR. N'importe. Si la sensibilité de cet âge est vive, elle est aussi passagère. Depuis que je suis dans cette école, j'ai vu tous ceux à qui leur éloignement de la maison paternelle causait les plus vifs regrets se prêter avec le plus de facilité aux soins aimables que leurs camarades se donnent pour les distraire. Quoi qu'il en soit des sentiments d'Edouard pour ses parents, que diriez-vous de ce qu'il me reste encore à vous apprendre à son sujet ?

LE GOUVERNEUR. Vous enflammez ma curiosité. Je n'attends rien de lui que d'extraordinaire.

LE DIRECTEUR. Croiriez-vous qu'il n'a voulu prendre encore à ses repas qu'un peu de potage, du pain sec et de l'eau? Un criminel ne peut être condamné à des privations plus austères, qu'Edouard s'en impose de lui-même.

LE GOUVERNEUR. Que me dites-vous? Cet enfant aurait dû naître à Sparte.

LE DIRECTEUR. D'accord : mais ici, où il ne faut affecter aucune singularité, où l'apprentissage d'un militaire est de se soumettre aveuglément à la subordination générale, j'ai craint que son exemple pût avoir quelque danger pour les autres. Dix fois j'ai voulu l'engager ou le contraindre à manger de ce qui lui était présenté; il ne répondait à mes instances ou à mes ordres qu'en tournant vers moi des yeux baignés de larmes si touchantes... (*Il se détourne.*) Pardonnez, monsieur, je crois que je pleure moi-même.

LE GOUVERNEUR. Je me sens aussi tout ému de votre récit. Cependant cette désobéissance est coupable, et ne doit pas demeurer impunie. S'il s'obstine davantage, quel qu'en soit le motif, il ne peut pas rester dans cette maison. Le premier fondement d'une école militaire est la soumission la plus exacte aux ordres des maîtres et des supérieurs.

LE DIRECTEUR. Voilà ce que je craignais, et ce qui m'a fait différer si longtemps de vous en instruire. J'espérais vaincre sa résolution; mais je l'ai trouvé aussi ferme que son cœur est impénétrable.

LE GOUVERNEUR. Est-il possible qu'à son âge on ait assez d'empire sur ses sentiments pour les dérober à des regards aussi exercés que les vôtres?

LE DIRECTEUR. C'est, comme vous le disiez tout à l'heure, un digne Spartiate. Ses manières, quoique dépouillées d'orgueil, et mêlées de douceur, sont aussi imposantes que ses discours sont précis. Tel est, j'ose le dire, le respect qu'il inspire pour son secret, qu'on s'étonne de sa résistance, sans l'accuser d'obstination.

LE GOUVERNEUR. Eh bien, je veux le sonder moi-même. Le portrait que vous m'en faites ajoute à la haute opinion que j'en avais conçue. Si je puis le porter à une confidence, je suis persuadé qu'elle me dédommagera de la peine que j'aurai prise à l'obtenir.

LE DIRECTEUR. Les prières, les menaces, l'adresse, j'ai tout employé vainement contre lui. Je doute que vos tentatives aient plus de succès, quoique je le désire avec ardeur. Je crois sentir que je vous en devrai de la reconnaissance.

LE GOUVERNEUR. Je veux d'abord interroger les deux élèves que vous lui avez attachés plus particulièrement, peut-être seront-ils en état de me fournir quelques lumières. Qui sont-ils?

LE DIRECTEUR. Roger et Théodore. Mais M. Eugène, votre fils, pourrait encore mieux vous instruire.

LE GOUVERNEUR. Comment! est-ce qu'Édouard l'a interressé?

LE DIRECTEUR. Il s'en occupe, je crois, plus

que de lui-même : j'ai observé qu'il l'étudiait en silence. Il ne vous en a donc pas encore entretenu?

LE GOUVERNEUR. Non : mais je lui sais bon gré de sa réserve, autant que de son attention. Elle m'annonce une sympathie secrète avec le caractère qui l'a frappé. Vous me feriez plaisir, monsieur, de me les amener tous les trois.

LE DIRECTEUR. J'aime mieux vous les envoyer ; ma présence les gênerait peut-être. Vous en serez plus libre avec eux.

LE GOUVERNEUR. Vous avez raison. Je vous serais également obligé de me faire venir Édouard aussitôt qu'ils seront sortis. (*Le directeur sort. Le gouverneur le conduit jusqu'à la porte.*)

SCENE II.

LE GOUVERNEUR, *seul.* Je ne sais comment expliquer ce mystère. Il est naturel qu'Édouard ait du chagrin d'avoir quitté ses parents. Un enfant d'une si grande espérance devait leur être bien cher, et recevoir bien des marques de leur tendresse ! Mais que rien n'ait pu encore adoucir sa douleur depuis dix jours ! au milieu d'une jeunesse vive et ardente, occupée de tous les moyens de le distraire et de l'égayer ? qu'il refuse de prendre tout autre aliment que du pain et de l'eau ! voilà ce que je ne puis concevoir. Le service de la table se fait avec propreté, et ne peut lui causer aucun dégoût. D'ailleurs, il n'était pas accoutumé à une nourriture délicate. Son père, en me l'envoyant, m'a écrit qu'il n'était pas riche, et qu'il était chargé d'une nombreuse famille. Plus je fais de réflexions, et plus je m'

perds. (*Il se promène pendant quelques moments en silence.*)

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE son fils, ROGER, THÉODORE;

EUGÈNE. Me voici, mon papa; M. le directeur vient de me dire que vous me demandiez avec Roger et Théodore.

LE GOUVERNEUR. Oui, mon fils. Je serais bien aise d'avoir un petit moment d'entretien avec ces messieurs et avec toi.

ROGER et THÉODORE. C'est beaucoup d'honneur pour nous.

EUGÈNE. Pour moi aussi, et du plaisir encore!

LE GOUVERNEUR, *à Roger et à Théodore.* Il m'est revenu que vous n'étiez guère satisfaits du nouveau camarade qu'on vous a donné.

ROGER. S'il faut l'avouer, il n'est pas trop goguenard, ce monsieur de..... Hé bien donc! comment se nomme-t-il à présent?

THÉODORE. Il nous a parlé si peu, si peu, que je ne sais plus comment il s'appelle.

EUGÈNE. Edouard de Bellecombe, messieurs. Et je le crois encore meilleur à connaître que son nom.

ROGER. Edouard, à la bonne heure. Edouard le muet?

EUGÈNE. O mon papa! pouvez-vous souffrir qu'on l'injurie?

LE GOUVERNEUR. Monsieur Roger, qui vous a permis de distribuer des épithètes à vos camarades?

ROGER. Puiqu'il ne lâche pas trois mots en deux heures. Quand il nous viendrait de la lune, je n'en

serais pas étonné. On ne doit pas y dire grand chose. Elle a l'air si taciturne et si pâle! Il ne démentirait pas son pays.

LE GOUVERNEUR. Son silence ou son teint doivent-ils vous inspirer de la haine?

ROGER. Je ne suis pas son ennemi, tant s'en faut; mais je ne saurais être son ami, puisqu'il ne parle pas, et qu'il n'est pas amusant.

THÉODORE. On a bien assez de la longueur de la nuit pour se taire. Le jour n'est fait que pour rire, causer et se divertir.

ROGER. Faut-il que je m'ennuie parce qu'il prend du plaisir à s'ennuyer?

EUGÈNE. Ah! ce n'est pas de l'ennui, c'est de la peine.

ROGER. Hé bien! n'avons-nous pas cherché à le consoler de notre mieux? Bon! plus nous lui faisions de singeries, plus il gagnait de tristesse. Nous avons fini par le planter là dans nos récréations. Malheureusement nous le retrouvons à table, et il y fait une mine à nous faire rentrer la faim dans l'estomac.

LE GOUVERNEUR. Est-ce qu'il se sert d'une manière dégoûtante?

ROGER. Il faudrait qu'il fût bien maladroit. Il ne mange que du pain, et ne boit que de l'eau.

THÉODORE. Il fait le délicat pour nous donner à croire qu'il avait une table de prince dans sa maison.

EUGÈNE. Vous ne le connaissez guère, si vous croyez que c'est par orgueil. Je l'examinais l'autre jour, quand M. le directeur voulait lui servir d'un

plat assez friand ; et je voyais, quoiqu'il baissât la tête, de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

LE GOUVERNEUR. Que me dis-tu, mon fils ?

ROGER. Oui, il pleurniche quelquefois. Si Dom Quichotte revenait au monde, il faudrait qu'ils se battissent ensemble pour savoir à qui resterait le surnom de *Chevalier de la Triste Figure*.

LE GOUVERNEUR. Avez-vous le cœur de faire des plaisanteries sur son chagrin ?

ROGER. C'est qu'il finirait par nous le faire prendre. Il est fâcheux de voir faire une si mauvaise contenance dans un repas. Cela vous rassasie. Tenez, parlez-moi de Théodore. Nous nous donnerions de l'appétit à nous voir manger.

LE GOUVERNEUR. Vous verriez donc sans regret Edouard s'éloigner de votre table ?

ROGER. Oh, monsieur ! d'un grand cœur, s'il ne devient pas un peu plus gai.

EUGÈNE. Hé bien, mon papa, faites-le mettre à la mienne. Je serai si content de l'avoir près de moi ! J'aurai bien soin de lui.

LE GOUVERNEUR. Tu ne crains donc pas sa tristesse, comme ces messieurs ?

EUGÈNE. Sûrement, je souffrirais de le voir chagrin ; mais je lui ferais tant d'amitiés ! Il ne serait peut-être pas si malheureux s'il voyait qu'on est touché de sa peine.

LE GOUVERNEUR. Aucun de vous ne sait-il d'où vient cette mélancolie ?

THÉODORE. Je n'ai pas songé à m'en informer.

ROGER. A quoi bon vouloir apprendre des choses qui nous attristent ?

LE GOUVERNEUR. Et toi, mon fils, n'en es-tu pas mieux instruit ?

EUGÈNE. Hélas! non, mon papa. J'aurais bien désiré savoir son secret, pour le soulager, s'il était en mon pouvoir. Trois fois je l'ai prié de me le dire ; mais je n'ai pas osé le presser davantage, quand j'ai vu qu'il voulait le garder dans son cœur. Sans doute qu'il ne me croit pas encore assez son ami pour m'en faire part. C'est à moi de le mériter par mes services.

LE GOUVERNEUR. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas encore parlé ?

EUGÈNE. C'est que vous auriez peut-être exigé qu'il suivît la manière de vivre des autres ; et vous l'auriez réprimandé s'il n'avait pu vous obéir. Vous m'avez accordé la permission de vivre avec les élèves de l'école. Je n'irai point trahir mes camarades par des rapports. Quand il se passera quelque chose qui ne mérite que des louanges, n'ayez pas peur, je ne vous le laisserai pas ignorer.

LE GOUVERNEUR, *en embrassant son fils.* Je n'en attendais pas moins de toi, mon cher Eugène. Ta délicatesse me ravit. (*A Roger et à Théodore.*) Je suis fâché, messieurs, de ne pouvoir donner les mêmes éloges à votre conduite. J'aurais souhaité que vous eussiez témoigné plus d'égards et d'intérêt au jeune Edouard, en le voyant dans la tristesse. Allez, retournez à vos amusements. Il serait

dommage de les interrompre. Si votre caractère vous préserve de quelques peines, je crains bien qu'il ne vous empêche de goûter les plaisirs les plus doux pour un cœur sensible et généreux.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR, EUGÈNE.

LE GOUVERNEUR. C'est toi qui es digne de les goûter, ô mon fils! ces plaisirs si purs et si touchants! Que j'aime à te voir cette douce compassion pour les peines des infortunés!

EUGÈNE. Eh, mon papa, comment s'empêcher de plaindre ce pauvre Edouard! Sa pâleur, sa tristesse, tout annonce qu'il a dans le cœur un violent chagrin. Si jeune, déjà souffrir! je le fuyais comme les autres, dans le commencement: je le croyais dédaigneux et sauvage; mais quand j'ai vu sa constance et sa fermeté, sa douceur et sa politesse, je me suis senti entraîner vers lui. Peu à peu je lui ai donné toute mon amitié; et je crois que je m'estimerais davantage si je pouvais mériter la sienne.

LE GOUVERNEUR. Tu sais pourtant qu'il s'est rendu coupable d'une désobéissance marquée.

EUGÈNE. A table, vous voulez dire. Il est vrai que je n'y comprends rien; mais peut-être croit-il qu'un guerrier doit s'accoutumer à une vie dure. En tout cas, sa sobriété vaut mieux que la gourmandise des autres, et son exemple ne gâtera personne. Permettez-lui de continuer ce genre de vie puisqu'il est de son goût. Il est d'ailleurs si exact à tous ses devoirs, si appliqué dans ses exercices!

c'est lui qui est le plus avancé de toute notre classe dans la géographie, les mathématiques et le dessin.

LE GOUVERNEUR. A la bonne heure : mais une conduite qui blesse si ouvertement les règles ne peut être excusée dans aucune circonstance et pour aucun motif. Je vois que je serai forcé de le renvoyer à ses parents.

EUGÈNE. O mon papa! que dites-vous? Pour une faute légère, et qui mérite peut-être plus d'éloges que de blâme, le chasser comme un enfant vicieux! Vous me renverrez donc avec lui?

LE GOUVERNEUR. Comment, Eugène! D'où pourrait naître un attachement si singulier?

EUGÈNE. Je ne saurais vous le dire; mais vous le sentirez vous-même lorsque vous lui parlerez. Oui, je voudrais qu'il fût mon frère. Je n'aurais à craindre que de vous voir l'aimer bientôt plus que moi.

LE GOUVERNEUR. Il va se rendre ici; je verrai s'il est digne d'inspirer de vifs sentiments; je souhaite de tout mon cœur que tu ne sois trompé dans tes idées... Mais on frappe; passe dans mon appartement jusqu'à ce que je t'appelle.

(Eugène sort. Le gouverneur se lève et va ouvrir la porte. Edouard, après s'être incliné, se présente avec une contenance noble et respectueuse. Le gouverneur s'assied. Edouard se tient debout devant lui.)

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

LE GOUVERNEUR. Savez-vous, M. de Bellecombe, pourquoi j'ai désiré de vous entretenir?

ÉDOUARD. Oui, monsieur, je crains de l'avoir deviné.

LE GOUVERNEUR. Il est donc vrai que vous semblez dédaigner la société de vos camarades, et que vous troublez leurs plaisirs par une humeur et une bizarrerie sans exemple à votre âge?

ÉDOUARD. J'oserai vous dire avec respect, monsieur, que ce ne sont là ni mes sentiments ni mon intention.

LE GOUVERNEUR. On a pris soin de vous instruire des règles du repas, auxquelles tous les élèves doivent se conformer: cependant vous ne vivez que de pain et d'eau.

ÉDOUARD. Il est vrai, monsieur, je ne désire rien davantage.

LE GOUVERNEUR. M. le directeur vous a fait des représentations, et vous avez continué votre manière de vivre.

ÉDOUARD. Oui, monsieur.

LE GOUVERNEUR. Croyez-vous en cela vous être bien conduit?

ÉDOUARD. Non pas à vos yeux, je l'avoue.

LE GOUVERNEUR. Il vous est donc indifférent de vous comporter bien ou mal dans mon opinion?

ÉDOUARD. Aussi peu que de recevoir vos louanges et vos reproches. Je sens tous ceux que vous êtes en droit de me faire: je m'en suis fait de plus vifs peut-être, il ne m'a pas été possible d'y céder. Le ciel m'est témoin cependant que je ne suis pas si coupable.

LE GOUVERNEUR. Je veux croire que vous êtes persuadé de votre innocence au fond de votre cœur.

Cette fermeté m'annonce même que vous avez de très bonnes raisons pour vous justifier. N'avez-vous rien à me dire ?

ÉDOUARD. Rien , monsieur.

LE GOUVERNEUR. Mais vous devez savoir que la désobéissance est un mauvais exemple, même quand vos motifs l'excuseraient dans votre esprit.

ÉDOUARD. J'ai eu l'honneur de vous le dire moi-même.

LE GOUVERNEUR. Qu'on ne l'a tolérée que dans l'espoir de votre repentir.

ÉDOUARD. Ah ! je n'en aurai jamais.

LE GOUVERNEUR. Enfin , que vous avez encouru, par votre opiniâtreté , la plus grave punition.

ÉDOUARD. Me voilà prêt à la subir.

LE GOUVERNEUR. Et ne l'êtes-vous pas à changer?

ÉDOUARD. Il m'est impossible , monsieur.

LE GOUVERNEUR. Je vois avec regret qu'il m'est impossible à moi-même de vous garder un moment de plus dans cette école. Le roi n'y veut point d'exemple de rebellion.

ÉDOUARD. Que deviendrai-je donc? malheureux que je suis! Voulez-vous que je sois un fardeau pour ma famille , un objet de honte pour moi et de mépris pour les autres? O mon Dieu! tu sais si je l'ai mérité?

LE GOUVERNEUR , *attendri*. Si vous l'avez mérité! quand vous ne me donnez aucune confiance ! Edouard , pourriez-vous taire votre secret à votre père? Je remplis ici les fonctions d'un père envers

vous, et vous ne voulez pas remplir les devoirs d'un fils envers moi.

EDOUARD. Oh! si vous me prenez par ces sentiments, monsieur le gouverneur, vous êtes maître de tout ce que je suis. Je peux résister à vos menaces, mais non pas à votre amitié. Oui, je vous ouvrirai mon cœur. Vous y verrez, comme Dieu même, ce que je souffre.

LE GOUVERNEUR. Je viens donc enfin de me gagner un fils!

EDOUARD, *se précipitant dans ses bras.* Vous voulez être mon second père!

LE GOUVERNEUR. Oui, mon cher Edouard, ne m'appelez plus que de ce nom.

EDOUARD, *lui prenant la main.* Hé bien, mon père! j'en ai un autre qui est pauvre, si pauvre, qu'il ne vit que de pain et d'eau. Ma mère, qui se meurt, n'a pas une meilleure nourriture. Nous n'en connaissons point d'autre, cinq enfants que nous sommes, depuis que nous avons pris le lait de maman. Et je pourrais me livrer à la gourmandise, lorsque mon père, ma mère, mes frères et mes sœurs n'ont pas toujours eu un morceau de pain à tremper de leurs larmes! Non, non : plutôt mourir de faim. Je suis de Bellecombe, et jamais de ce nom il n'y a eu un fils indigne de son père.

LE GOUVERNEUR. Quoi! personne ne s'est intéressé pour votre famille?

EDOUARD. Personne. Mon père est pauvre, après avoir servi quinze ans avec honneur; après avoir

consumé la plus grande partie de son bien au service, et le reste à solliciter inutilement une pension. Il est d'un sang noble, et il nous voit tous manquer des premiers besoins. La veille de mon départ, je lui entendais raconter l'histoire du comte Ugolino, renfermé dans une tour avec ses enfants pour y mourir de faim. Depuis ce moment, cette histoire est toujours dans mon esprit : je crois entendre sans cesse les cloches de mort qui sonnent les funérailles de mon père, de ma mère, de mes frères et de mes sœurs. Et l'on veut que je me réjouisse, lorsque mon cœur est noyé dans les larmes ! On veut que je mange un meilleur morceau que mon père n'en a mangé depuis treize ans ! Si j'étais assez lâche, je ne m'appellerais plus Edouard de Bellecombe. Tant que mon père sera malheureux, dans quelque coin de la terre que je sois jeté, rien ne m'empêchera de supporter la même douleur que lui. Sur cette terre est le ciel, et sur ce roi qui laisse mourir mon père de faim, il règne un Dieu qui nous vengera.

LE GOUVERNEUR. Que dites-vous, mon ami? Croyez que le prince ignore votre situation, qu'il l'aurait adoucie s'il en était instruit. J'irai auprès de lui, je la lui ferai connaître, et comptez sur sa justice. Mon cher Edouard, pourquoi ne m'avoir pas confié d'abord votre secret? vous auriez épargné dix jours de souffrances à votre famille.

EDOUARD. Vous croyez donc que je l'aurai sauvée, si jeune que je suis?

LE GOUVERNEUR. Vous êtes aujourd'hui son salut, et j'espère que vous serez sa gloire dans l'âge de l'honneur. Généreux enfant! que ne suis-je véritablement votre père!

EDOUARD. Oh! c'est comme si vous l'étiez, par ma reconnaissance et par mon amour. Regardez-moi seulement comme votre fils.

LE GOUVERNEUR, *en lui serrant la main et le regardant avec tendresse.* Mon fils Edouard!

ÉDOUARD. Oui, je le suis. Vous êtes le père de toute ma famille. Grace à vous, elle pourra connaître la joie sur la terre. Mais nous avons été si longtemps malheureux! Je n'ose espérer encore.

LE GOUVERNEUR. Espérer, mon fils! ce serait un affront pour moi d'en douter. J'y engage mon honneur et ma place. Quatre cents écus de pension pour M. de Bellecombe, et cent écus pour vous. (*En allant vers son bureau.*) Edouard en voici d'avance, au nom du roi, le premier quartier.

ÉDOUARD, *l'arrêtant.* A moi! à moi! qu'en ai-je besoin? Envoyez tout à mon père. Qu'il s'en serve pour mes frères et pour mes sœurs.

LE GOUVERNEUR. Il saura qu'il le tient de vous. Mon cher Edouard, vous ne vivrez donc plus de pain et d'eau?

ÉDOUARD. Puisque mon père n'y sera plus réduit.

LE GOUVERNEUR. Vous serez joyeux avec vos camarades?

ÉDOUARD. Puisque mon père sera joyeux avec sa femme et ses enfants.

LE GOUVERNEUR. Hé bien! allez, courez leur écrire. Je vais m'habiller et partir pour la cour : je verrai le ministre ce matin même.

ÉDOUARD. Oh! monsieur! comment rassembler toutes mes forces pour vous remercier selon mon cœur!

LE GOUVERNEUR, *en souriant.* Monsieur!..... Edouard, vous oubliez que vous êtes mon fils?

EDOUARD, *se jetant à ses genoux et les embrassant.* O mon père! mon père! pardonnez. Je suis si hors de moi...

LE GOUVERNEUR *le relève, le serre dans ses bras et le conduit doucement vers la porte.* Allez, allez, laissez-moi seul. J'ai besoin autant que vous de me remettre un moment.

ÉDOUARD. Je serai bientôt de retour avec ma lettre; il faut que vous la voyiez. Mon père, ne partez pas, je vous prie, sans que je vous aie encore embrassé. (*Edouard sort avec précipitation.*)

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, *seul.* O jour le plus heureux de ma vie! quelle foule d'objets touchants viennent te graver pour jamais dans mon souvenir! Un brave militaire oublié, dont je vais faire payer les services! Un enfant dont je puis former un homme pour la gloire de mon pays! Mon fils que je trouve sensible à l'impression secrète de la vertu, et digne de l'ami qu'avait su choisir son cœur! Mon prince, enfin, à qui je donne un trait d'héroïsme naissant à récompenser, et une famille infortunée à secou-

rir! Oui, je le connais, il remplira la promesse que j'ai osé faire en son nom. Je lui rendrais plutôt ce que je tiens de ses bienfaits, si les besoins de l'état ne lui permettaient pas de suivre les mouvements de son ame juste et bienfaisante. (*Il se promène à grands pas et voit entrer le directeur.*)

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR.

LE GOUVERNEUR. Ah! M. le directevr, accourez, venez partager les sentiments, les transports que j'éprouve.

LE DIRECTEUR. Qu'est-ce donc, monsieur? Vous êtes dans une aussi grande agitation qu'Edouard. Il vient de passer devant moi, courant d'un air égaré de plaisir. Il ne me voyait pas, il n'était plus sur la terre. Ses yeux rayonnaient d'une joie céleste au milieu de ses larmes. Je l'ai appelé, il était déjà loin.

LE GOUVERNEUR. J'aurais voulu que vous eussiez été témoin de la scène qui s'est passée entre nous deux. C'est un de ces moments qu'on ne retrouve jamais deux fois dans sa vie.

LE DIRECTEUR. Votre espérance n'est donc pas trompée? Vous l'avez emporté. Vous savez son secret?

LE GOUVERNEUR. Qu'il m'a fallu combattre pour l'obtenir! Que j'avais de peine à le tourmenter, et qu'il me résistait noblement! Combien sa désobéissance doit l'honorer aux yeux de tous les hommes!

LE DIRECTEUR. Je l'avais pressenti, sans pouvoir me l'expliquer à moi-même.

LE GOUVERNEUR. Et qui l'aurait pu deviner, ce généreux excès de tendresse et de constance? C'est pour ne pas vivre plus heureusement que son père, qu'il s'imposait de cruelles privations. C'est loin de ses regards qu'il les supportait, et sans l'espoir qu'elles pussent le soulager. Que pensez-vous d'un tel enfant? Que pensez-vous d'un père qui, dans le sein du malheur, a su lui former une ame aussi grande? Quelle douce jouissance pour un prince d'avoir de pareilles vertus à récompenser dans ses états! M. le directeur, je suis fier de l'emploi glorieux qu'il m'a confié, d'élever sa jeune noblesse; mais j'en sais un qui flatterait bien davantage mon ambition : ce serait de lui rendre compte de toutes les belles actions de ses sujets, et de les lui raconter en présence de son fils. Je croirais élever son trône à une hauteur d'où il pourrait voir tous les gens de bien de son empire, et où tous les gens de bien pourraient le voir applaudir à leurs vertus et les encourager. C'est ainsi que, sans les indignes apothéoses de la flatterie, un prince serait vraiment un Dieu sur la terre.

LE DIRECTEUR. Le nôtre est digne que vous l'enflammiez par ce noble enthousiasme en faveur d'une famille infortunée.

LE GOUVERNEUR. Ce seraient les premiers malheureux dignes de ses bienfaits qu'il n'aurait pas secourus. J'ai cru devoir en donner l'assurance au

jeune Edouard. Qu'il m'en a témoigné une vive reconnaissance ! Nous nous sommes donné les noms de père et de fils, et je crois que nous en éprouvions les véritables sentiments. Mais il me semble l'entendre revenir. Entrez dans cet appartement, vous y trouverez Eugène... Je ne tarderai pas à vous appeler l'un et l'autre. (*Edouard s'avance en courant.*) Oui, c'est lui. Quelle expression touchante anime sa physionomie !

SCÈNE VIII.

LE GOUVERNEUR, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *se jetant dans les bras du Gouverneur.* Mon père, voici ma lettre. Voyez.

LE GOUVERNEUR. Elle n'est pas cachetée, mon fils. Vous voulez donc que je la lise ?

ÉDOUARD. Si je le veux ? lisez, lisez. Elle est pleine de vous. (*Le Gouverneur lit.*) « Mon papa, maman, mes frères, mes sœurs, rassemblez-vous pour écouter cette lettre. Oh ! si je pouvais vous la porter, vous la lire moi-même ! mais j'y suis, je vous vois. Qu'avez-vous à pleurer ? Non, vous ne vivrez plus de pain, d'eau et de larmes. Il y a donc sur la terre des ames généreuses, comme dans le ciel ! Vous ne vouliez pas le croire, et voilà pourtant celle du gouverneur de notre école qui en est une. Oui, mon papa, souffrez que je l'appelle mon père comme vous. Il est aussi le vôtre, c'est notre sauveur à tous. Il dit que le roi va vous accorder une pension de quinze cents livres pour nous élever.

Tombez à genoux pour lui devant Dieu, comme j'y suis, comme j'y serai... » (*Le Gouverneur s'interrompt, et il voit Edouard à genoux, les yeux et les bras élevés vers le ciel et le visage baigné d'un torrent de larmes. Il se baisse et le relève.*) Que faites-vous, mon ami ?

ÉDOUARD. J'offre ma vie pour vous ; elle vous appartient.

LE GOUVERNEUR. Non, mon cher Edouard ! gardez-la pour la remplir d'actions honnêtes et vertueuses. La mienne commence à tourner vers son déclin ; mais vous pouvez la prolonger, en faire la joie et la gloire.

ÉDOUARD, *avec feu*. Moi, mon père ! Ah ! s'il était en mon pouvoir ? Hâtez-vous, parlez ; dites par quel moyen ?

LE GOUVERNEUR. Par votre amitié pour mon fils. (*Il court vers la porte de l'appartement.*) Eugène, venez embrasser votre frère.

SCÈNE IX.

LE GOUVERNEUR, LE DIRECTEUR, ÉDOUARD, EUGÈNE. (Les deux enfants se jettent dans les bras l'un de l'autre.

LE GOUVERNEUR. Edouard, il est digne des sentiments que je vous demande pour lui. Il vous aimait avant moi.

ÉDOUARD. J'ai bien vu qu'il était sensible à mes souffrances.

EUGÈNE. Ah ! tu n'en auras plus que je ne les partage, n'est-ce pas Edouard, ? Me le promets-tu ?

ÉDOUARD, *lui prenant la main, et la présen-*

tant avec la sienne au Gouverneur. Hé bien, Eugène, lions-nous ensemble dans les mains de notre père. C'est entre nous à la vie et à la mort.

LE GOUVERNEUR. Oui, mes enfants, je reçois vos vœux, et je les consacre par ma bénédiction. Faites revivre ces jours brillants de notre histoire, où les guerriers s'unissaient par tous les nœuds de l'honneur et de l'amitié. Que Gaston et Bayard soient vos modèles. Aimez-vous comme eux, servez comme eux votre roi, et mourez s'il le faut pour la patrie.

LA SUITE DE L'ÉCOLE MILITAIRE

—

PERSONNAGES.

LE GOUVERNEUR de l'Ecole militaire.	PORPHIRE,	leurs autres enfants.
M. DE BELLECOMBE.	TIMOLÉON,	
Madame DE BELLECOMBE.	CÉCILE,	
	JOSÉPHINE,	
EDOUARD, leur fils aîné.	LA PIPE, vieux sergent.	

La scène se passe dans la chambre d'étude des enfants de M. de Bellecombe.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE. (Cécile et Joséphine sont occupées, l'une à lire, l'autre à broder. Timoléon dessine sur une table. Porphire fait l'exercice avec la béquille de La Pipe.)

LA PIPE, *à Porphire.* Apprêtez vos armes ! — En joue ! — Feu ! — Allons, voilà qui est bien. Rendez-moi ma béquille. (*A Cécile et à Joséphine, en allant vers elles.*) Vous ne voulez donc jamais apprendre, vous autres?

CÉCILE. Y penses-tu, la Pipe ?

JOSÉPHINE. Des demoiselles!

LA PIPE. Q'importe ? dans la maison d'un militaire, tout le monde doit savoir faire l'exercice. On n'a jamais si bonne grace que sous un fusil.

CÉCILE. Oui, surtout quand c'est une béquille qui le représente.

LA PIPE. Il est vrai; mais je m'y trompe souvent moi-même : je suis plus tenté de la porter sur mon épaule que par dessous; c'est toujours mon premier mouvement. Ah! le pauvre la Pipe! pauvre la Pipe! n'avoir plus qu'un bâton dans les mains, à la place d'un mousquet! Depuis tant d'années, je ne puis encore m'y accoutumer.

PORPHIRE. Mais à ton âge, tu serais déjà retiré du service.

LA PIPE. Qu'appelez-vous retiré? je serais mort soldat, sans ma jambe de bois. Maudite jambe! Il me vient cent fois par jour la pensée de te mettre en pièces. Au lieu d'une guêtre bien propre, quand je ne trouve là qu'un bout de cotret, je ne me connais plus, je me sens près d'entrer en fureur.

TIMOLÉON. Que veux-tu? c'est un fruit de la guerre.

JOSÉPHINE. Ne t'afflige pas, je te prie, mon pauvre ami.

LA PIPE. Oui, vous avez raison, je ferais mieux d'en rire. Après tout, c'est ma croix de Saint-Louis, à moi. Si ma jambe ne s'était pas trouvée sous le feu, elle ne serait pas aujourd'hui si sèche.

J'en connais qui ne se sont bien conservées que pour s'être mises hors de la portée du canon ; et je ne voudrais pas d'un millier de celles-là pour la mienne. M. Timoléon, M. Porphire, vous êtes bien heureux ; vous servirez un jour. Ah ! perdez-moi bras et jambes, plutôt que de recevoir jamais la moindre contusion à votre honneur.

TIMOLÉON. Va, je te le promets.

PORPHIRE. Et moi aussi. Tu seras devant mes yeux dans toutes mes batailles.

LA PIPE. Oui, votre père et moi ; Bellecombe et la Pipe ! voilà votre cri de guerre. Avec ces deux noms dans la tête, vous serez toujours les premiers à votre devoir.

SCÈNE II.

TIMOLÉON, PORPHIRE, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE, M. DE BELLECOMBE qui est entré vers la fin de la scène précédente. (Les enfants l'aperçoivent, courent vers lui, et crient à la fois :)

TOUS LES ENFANTS. Ah, mon papa ! mon papa !

M. DE BELLECOMBE, *en les embrassant*. Bonjour, mes bien-aimés. (*Il tend la main à la Pipe.*) Bonjour, mon vieux ami, je te remercie des bonnes instructions que tu donnes à mes enfants.

LA PIPE. Oh ! mon capitaine ! je les donne de bon cœur, tant que vous n'y êtes pas ; mais quand je vous ai sous mes yeux, j'y ai du regret.

M. DE BELLECOMBE. Pourquoi donc, je te prie?

LA PIPE. C'est que je vois alors tout ce que cela produit. Oui, n'est-ce pas ? je ferai de braves guer-

riers de vos enfants, pour qu'on les renvoie un jour, comme vous, sans récompense, après avoir servi dans leurs plus belles années?

M. DE BELLECOMBE. A quoi bon me le rappeler, puisque moi-même j'ai cessé de m'en plaindre?

LA PIPE. Je m'en plaindrai pour vous et pour moi jusqu'à la mort. Mille bombes! n'est-ce pas une horreur! Me réformer, moi, la Pipe, pour une jambe de moins! Un soldat est toujours bon, quand il lui reste le cœur et la tête. Si l'on craint que des estropiés ne figurent pas bien dans une revue, qu'on les garde pour des batailles. Faites-m'en un corps à part. N'en déplaise à Picardie, Champagne et Navarre, ce sera le premier de tous, j'en réponds.

M. DE BELLECOMBE, *en souriant*. Mon vieux ami, que j'aime à te voir encore tout ce feu de bravoure et de jeunesse!

LA PIPE. Vous me fâchez, de rire quand vous devriez tempêter plus que moi. Je suis un pauvre hère sans conséquence, que l'on croit ne devoir plus regarder lorsqu'il n'a pas tous ses membres. Mais vous, d'un sang noble, vous qui vous êtes distingué dans dix batailles, qui êtes tout couvert de blessures! être renvoyé sans pension, lorsque vous avez une famille nombreuse à soutenir; cela crie vengeance à la terre et au ciel!

M. DE BELLECOMBE. Je n'ai pas de reproche à me faire. Il en est de plus malheureux. (*Il se tourne vers ses enfants qui paraissent émus et troublés.*) Mes petits amis, vous avez assez tra-

vaillé ce matin pour prendre un peu de relâche. Allez embrasser votre maman.

LES ENFANTS. Oui, oui, mon papa; et nous reviendrons tout de suite à l'ouvrage.

SCENE III.

M. DE BELLECOMBE, LA PIPE.

M. DE BELLECOMBE. Mon ami, je n'aime pas que tu me parles ainsi devant mes enfants. Je ne veux point qu'ils se croient en droit de haïr leurs semblables. Ce sentiment flétrirait de trop bonne heure leurs ames. Il les rendrait faux, misanthropes et personnels. D'ailleurs, ils sont destinés à vivre d'honneur et de gloire. Comment daigneraient-ils prendre la peine d'acquérir de la considération aux yeux de ceux qu'ils ne jugeraient dignes que de leurs mépris?

LA PIPE, *avec un ton d'ironie.* Vous avez raison de défendre les hommes : ils vous ont bien traité, les ingrats!

M. DE BELLECOMBE. Il en est plus de bons que de méchants; et quand il n'y aurait que toi seul, tu me réconcilierais avec l'humanité.

LA PIPE, *en lui serrant tendrement la main.* O mon capitaine!

M. DE BELLECOMBE. Tu n'as pas craint de t'attacher à moi dans ma mauvaise fortune. Et n'est-ce pas à ton amitié que je dois la vie?

LA PIPE. Bon! si je vous l'ai sauvée, je vous le devais bien, pour m'avoir mis vingt fois aux arrêts. Sans vous, la Pipe n'aurait été qu'un ivrogne, un

querelleur, un vaurien, comme tant d'autres. C'est vous qui en avez fait un brave homme. Je serais resté toute ma chienne de vie simple soldat, si l'on m'avait laissé croupir dans mes vices. De guichet en guichet je me suis avancé. Dieu merci ! me voilà sergent. Au moyen de ce titre, on est, je crois, quelque chose dans le monde : c'est toujours un beau commencement de colonel. Mais, ô maudit boulet ! avec une jambe de cœur de chêne, comment faire un pas dans les grades ?

M. DE BELLECOMBE. Va, mon ami, tu as aujourd'hui le repos ; cela vaut bien les honneurs.

LA PIPE. Je n'en aurai de ma vie, tant que je vous verrai souffrir. La récolte de votre petit champ vous a manqué cette année. Je vous suis peut-être à charge, mon capitaine !

M. DE BELLECOMBE. Que dis-tu, mon ami? Un enfant l'est-il jamais à son père, et n'es-tu pas un de mes enfants? Dieu merci ! j'aurai du pain encore; si notre ration est plus petite, tu en auras toujours ta part comme eux, et autant que moi.

LA PIPE. Hé bien, je la prendrai; mais j'espère que je vous la rendrai bientôt. Je viens de trouver un bon travail en ville.

M. DE BELLECOMBE. Tant mieux. J'en suis charmé pour toi. Qu'est-ce donc?

LA PIPE. Croiriez-vous qu'un marchand vint l'autre jour me proposer de lui tricoter des bas pour les vendre ?

M. DE BELLECOMBE. C'est bien, cela t'occupera du moins.

LA PIPE. Comment, c'est bien? quel plaisir d'assommer ce drôle de ma béquille!

M. DE BELLECOMBE. Je me flatte, que ce n'est pas là ce bon travail dont tu me parlais, que d'assommer les gens?

LA PIPE. Ce serait toujours cent fois mieux. Vraiment, il ferait beau voir la Pipe tricoter comme une femme! Je me contenterai d'envoyer les aiguilles à tous les diables. Mais cela me fit naître une pensée : Tu peux donc travailler? J'allai chez un fourbisseur; je m'offris à lui pour dérouiller les vieilles lames et les remettre à neuf. J'aurai la douceur de manier encore des sabres et des épées. Et puis cela me vaudra dix sous par jour : mon capitaine, faites-moi l'honneur de les recevoir.

M. DE BELLECOMBE. Non, non, mon ami! garde-les pour toi. Un coup de vin est de temps en temps nécessaire à ton âge.

LA PIPE. Du vin? Oh! je ne m'y jouerai plus. Je nous connais trop bien l'un et l'autre. Si j'en buvais aujourd'hui seulement une goutte, demain j'en voudrais boire un tonneau.

M. DE BELLECOMBE. Tu peux avoir d'autres besoins; moi, je n'en ai aucun.

LA PIPE. Oui, lorsque vous manquez de tout! lorsque vous ne vivez que de pain et d'eau avec votre famille! C'est aussi trop fier, mon capitaine! Vous me refusez parce que je ne suis pas votre camarade. O maudite jambe, maudite jambe! qui m'a empêché d'être un Chevert!

M. DE BELLECOMBE. Tu me connais mal, mon enfant. Si je recevais rien de personne au monde, ce ne serait que du roi ou de toi.

LA PIPE. Comment ! tous les deux sur la même ligne ?

M. DE BELLECOMBE. Mon roi n'est que mon maître ; je vois comme un dieu dans un ami, et tu es le seul que j'aie sur la terre.

LA PIPE *se jetant dans ses bras.* Hé bien, mon ami capitaine, prenez donc mes dix sous.

M. DE BELLECOMBE. Je t'ai dit que je n'en avais pas besoin, je ne t'ai pas trompé. Mais, écoute, il peut venir un temps où une plus forte somme me serait nécessaire. Fais quelques épargnes, pour être en état de me l'offrir.

LA PIPE. Oh ! je vous comprends : c'est pour moi, plus que pour vous-même, que vous me parlez ainsi ; mais n'importe. Je prends vos paroles à la lettre, et mon argent me deviendra sacré ; je n'y toucherai que pour mon tabac, et prendrai bien garde à ne pas me mettre en colère, de peur de casser ma pipe.

M. DE BELLECOMBE. Fort bien, mon enfant. Vas-en fumer une en l'honneur de notre amitié. Je vois venir madame de Bellecombe ; je voudrais m'entretenir quelques moments avec elle.

LA PIPE. Oui, mon capitaine ; aussi bien j'ai besoin de prendre un peu l'air. Vous m'avez ému comme la pensée d'une bataille.

SCENE IV.

M. DE BELLECOMBE, MADAME DE BELLECOMBE.

MADAME DE BELLECOMBE. Que s'est-il passé, cher époux? Tu viens de m'envoyer mes enfants. Il m'a semblé voir sur leurs traits une altération qui ne leur est pas ordinaire : je n'ai pas voulu leur en demander la cause; j'ai mieux aimé venir m'en éclaircir avec toi. Ne me cache rien, mon ami : nous est-il arrivé quelque nouvelle infortune que je puisse adoucir dans ton ame par mes consolations?

M. DE BELLECOMBE. Non, chère épouse; avec les secours que je trouve dans ta tendresse, je puis supporter tous les malheurs; et s'il m'en survenait d'imprévus, je ne craindrais point de te les annoncer, après la longue épreuve que j'ai faite de ton courage. Mais rassure-toi, notre condition, grace à Dieu, n'est pas empirée.

MADAME DE BELLECOMBE. D'où peut donc venir cet air de tristesse que j'ai remarqué dans nos enfants?

M. DE BELLECOMBE. C'est que notre vieux soldat, par un excès de zèle et d'amitié, s'est emporté en leur présence jusqu'à des plaintes amères sur l'injustice que j'ai reçue. J'ai vu qu'ils en étaient frappés; j'ai craint que cette idée ne leur inspirât du découragement, et je te les ai envoyés pour en effacer l'impression par tes caresses.

MADAME DE BELLECOMBE. Les pauvres petits malheureux! Hélas! ils ne savent pas à quelle triste condition ils sont condamnés sur la terre!

M. DE BELLECOMBE. J'espère que leur sort ne

sera pas aussi déplorable que ton cœur maternel se le représente. Jusqu'ici, du moins, je ne vois pas qu'ils aient à se plaindre de leur destinée.

MADAME DE BELLECOMBE. Quoi! lorsqu'ils sont privés de toutes les douceurs que leur naissance devait leur procurer?

M. DE BELLECOMBE. Ils ne les ont jamais connues : elles ne peuvent leur causer de regrets. Peut-être n'auraient-elles servi qu'à les amollir, à énerver leurs forces comme leur esprit. La vie dure à laquelle ils sont accoutumés leur a donné une santé robuste et de l'énergie dans le caractère. Au lieu d'amusements puérils et frivoles, ils savent déjà trouver tout leur plaisir dans le travail. Si le ciel leur réserve les jouissances de la fortune, ils les goûteront avec plus de délices. S'ils doivent passer leurs jours dans les privations, ils auront appris à les supporter sans impatience et sans murmure. Ils seront heureux par eux-mêmes dans toutes les situations de la vie. Te l'avouerai-je, chère épouse? je ne regarde plus comme une si cruelle disgrace l'état dans lequel le ciel nous retient. Au milieu des joies insensées du monde, aurions-nous connu ces doux sentiments de tendresse, d'estime et de respect, que nous a donnés l'un pour l'autre l'épreuve commune du malheur? Emportés chacun dans notre tourbillon, nous aurions cherché des amis qui nous auraient abandonnés dans nos peines, et qui, peut-être, les eussent aggravées par leurs perfidies; tandis que le sort

nous apprend si bien que nous pouvons nous seuls nous suffire par notre confiance et par notre amour. Il est tant de malheureux qui n'ont pas toujours les premiers aliments de la vie ! Nous n'en avons point encore manqué, sans les acheter par des bassesses. Si nous nous sommes réduits à la plus simple nourriture, pour que rien ne manque à l'éducation de nos enfants, nous jouissons chaque jour de leurs progrès et de leur reconnaissance. Nous pouvons nous rendre dans nos cœurs ce doux témoignage, que nous n'avons négligé envers eux aucun de nos devoirs. Tous les sentiments nobles et généreux qu'ils expriment déjà sont notre ouvrage, c'est nos leçons et nos exemples qui les leur ont inspirés. Ils ne feront pas une action honnête ou glorieuse, qu'un juste orgueil ne nous la rende personnelle ; et si l'un d'eux parvient par son mérite, je ne crains pas qu'il nous abandonne dans nos vieux jours.

MADAME DE BELLECOMBE. O cher et digne époux ! comme je sens mon ame s'élever par ton courage !

M. DE BELLECOMBE. C'est ta constance qui jusqu'à présent l'a soutenu. Livré à moi seul, j'aurais succombé sous le poids de mes peines : mais en te voyant renoncer à tous les goûts et vaincre toutes les faiblesses de ton sexe pour ne t'occuper que de tes devoirs, comment aurais-je pu, sans rougir à tes yeux du nom d'homme, me montrer moins ferme que toi ?

MADAME DE BELLECOMBE. Ne me fais pas tant

d'honneur de ces sacrifices. Ils ne sont rien pour une mère. Que j'en ferais de plus grands encore, si je pouvais, à ce prix, entrevoir seulement dans l'avenir un sort plus doux pour nos enfants! Quoi donc, mon ami! as-tu renoncé à toutes tes prétentions du côté de la cour? Penses-tu que de nouvelles démarches ne seraient pas enfin plus heureuses?

M. DE BELLECOMBE. Tu sais quel a été le succès des premières. Si je n'ai pu rien obtenir lorsque mes services récents parlaient en ma faveur; si le traître qui m'abusait par les dehors de l'amitié a refusé lâchement d'appuyer mes justes demandes, de peur d'user son crédit, qui voudrait aujourd'hui prendre la cause d'un homme oublié depuis tant d'années? La longueur même de mon silence servirait de prétexte à de cruels refus. Ils rouvriraient des plaies à peine refermées dans mon cœur; j'ai consumé la moitié des débris de ma fortune pour n'acheter que des regrets; je n'irai pas, du reste, n'acheter que des remords.

MADAME DE BELLECOMBE. Quoi, mon ami!....

M. DE BELLECOMBE. Oui, quand il ne m'en coûterait que le temps précieux que je déroberais à l'instruction de mes fils; si j'osais me permettre quelques espérances, et qu'elles fussent encore trompées, je sens que je ne pourrais y survivre, ou je traînerais des jours insupportables dans l'amertume et dans le désespoir. Non, chère épouse, n'imitons pas les pères qui croient avoir tout fait en

abandonnant, avec regret, à l'éducation de leurs enfants une partie de leur superflu. C'est par nos privations qu'il faut nourrir les nôtres de notre sang. Vivons de pain, et qu'ils soient dignes de nous.

MADAME DE BELLECOMBE. Ils le seront, mon ami! nous n'avons pas engendré des monstres.

M. DE BELLECOMBE. J'ai déjà conçu cet espoir flatteur de mon Edouard. Tout enfant qu'il est, j'ai observé en lui une ame également forte et sensible, de la franchise, du courage et de l'élévation, toutes les qualités que je désirerais dans mon ami. Il aura, pour s'avancer, deux motifs les plus puissants sur de grands caractères, des obstacles à vaincre, et par là plus de gloire à acquérir. Avec quelle ardeur je l'ai vu, surtout depuis deux ans, se livrer à l'étude et en dévorer les plus épineuses difficultés! Comme il était saisi d'un noble enthousiasme au récit de quelque grande action! Je voyais sa pensée le porter sans cesse dans les plus beaux siècles de Sparte et de Rome, pour y rechercher avec avidité jusqu'aux moindres détails de l'enfance des héros. Comme les premières années de Cyrus ainsi que de Bayard l'enflammaient d'une émulation de tempérance, de grandeur d'ame et de fermeté! Je crois qu'il ne lui manquait qu'une circonstance heureuse pour montrer déjà ce qu'il peut un jour.

MADAME DE BELLECOMBE. Mais, dans la position où il se trouve, quand est-ce que cette circonstance pourra s'offrir?

M. DE BELLECOMBE. Elle ne vient jamais pour l'homme faible. Un grand cœur la fait naître, lorsqu'elle lui manque. Oui, mon cher Edouard, il n'est rien que je n'ose attendre de toi.

SCENE V.

M. DE BELLECOMBE, MADAME DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE.

PORPHIRE. Mon papa, vous parliez, je crois, de mon frère?

M. DE BELLECOMBE. Il est vrai, mon fils. Tu sais qu'il n'est pas un instant dans la journée où nous ne soyons occupés de quelqu'un de vous.

JOSÉPHINE. Est-ce que vous auriez reçu de ses nouvelles?

M. DE BELLECOMBE. Non, pas d'aujourd'hui; mais je le connais assez pour savoir tout ce qu'il fait, sans qu'il ait besoin de m'en instruire. Je suis sûr qu'en ce moment il songe à me donner des marques de sa tendresse, par son exactitude à ses exercices et son application à ses travaux. Porphire! j'espère que sa bonne conduite te servira dans quelque temps de recommandation pour être admis dans l'école.

PORPHIRE. Mon papa! je dois y entrer avant mon frère. Je veux à mon tour avoir une bonne porte pour lui.

M. DE BELLECOMBE. Je comptais en moi sur ta promesse. Dans l'état où vous êtes, mes chers amis, sans biens et sans protections, votre avancement ne doit être que votre ouvrage. Il dépend des ef-

forts que vous allez faire pour vous surpasser à l'envi par une noble rivalité. L'élévation de tous, peut être l'effet de la bonne conduite d'un seul, comme la mauvaise conduite d'un seul peut tous vous arrêter dans votre fortune. Ainsi, voyez d'un côté quelle honte ! et de l'autre, quelle satisfaction glorieuse à recueillir !

PORPHIRE. Mais, mon papa, La Pipe disait tout à l'heure que vous n'aviez pas été récompensé de vos services.

TIMOLÉON. Je suis sûr pourtant que vous n'avez jamais manqué à votre devoir.

JOSÉPHINE. Oui, je voudrais bien savoir pourquoi le roi vous a laissé dans l'oubli.

M. DE BELLECOMBE. C'est que peut-être il en est d'autres plus dignes encore de ses récompenses, ou que les charges de sa couronne gênent ses généreuses dispositions. D'ailleurs j'ai négligé de solliciter sa justice, pour vous donner tous mes soins. Mais lorsque vous entrerez dans le monde, vous pouvez, en vous y distinguant, rappeler ses yeux sur moi ; et c'est alors que je jouirais doublement de ses bienfaits.

PORPHIRE. Oh ! s'il ne tient qu'à mon courage...

TIMOLÉON. Quoi ! nous pourrions vous payer de tout ce que vous avez fait pour nous ?

M. DE BELLECOMBE. Oui, mes enfants. Je ne veux point vous faire valoir les sacrifices que votre instruction nous a coûtés à votre mère et à moi. Nous les avons toujours faits sans regret, et même

avec une joie bien vive. Le ciel commence à nous en récompenser, en vous faisant répondre à notre espoir. Mais si vous alliez le tromper un jour! si le fruit de tant de peines devait être perdu! Comment vous présenter cette affreuse image? Vos sœurs abandonnées à l'indigence, votre mère à la désolation, et votre père descendant avec déshonneur dans le tombeau...

PORPHIRE. Non, non, c'est nous offenser que de craindre.

TIMOLÉON. Oui, si vous nous aimez, soyez bien sûr que nous ferons tout au monde pour vous rendre heureux.

M. DE BELLECOMBE. J'ai mis en vous mon existence entière. Ce n'est plus que par vous que je dois vivre ou mourir.

PORPHIRE. Vous vivrez donc tant que nous aurons une goutte de votre sang dans nos veines!

TIMOLOÉON. Plutôt mourir mille fois que de vous faire rougir!

M. DE BELLECOMBE. Hé bien, j'en reçois devant le ciel cette assurance, et je n'ai plus rien à désirer. Je vous devrai le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre.

CÉCILE. O mon papa! que nous sommes à plaindre de ne pouvoir pas y contribuer aussi comme eux!

M. DE BÈLLECOMBE. Vous pouvez me le rendre plus sensible, en me faisant jouir, au sein de ma retraite, des joies douces et paisibles d'un père.

Que manquerait-il, un jour, à ma félicité, si, tandis que mes fils honoreraient ma vieillesse par leurs talents et leurs grandes actions, mes filles la soulageaient par leurs soins et la paraient de leurs vertus! si je les voyais se rendre dignes des nobles établissements que leur nom et la gloire de leurs frères peuvent leur procurer! (*Il va prendre par la main madame de Bellecombe, que l'excès de sa sensibilité a rendue muette pendant toute cette scène.*) O chère épouse! conçois-tu nos transports? Vois l'honneur et la joie se répandre de toutes parts dans notre maison par chacun de ceux que nous avons fait naître!

PORPHIRE. Vous ne dites rien, maman!

CÉCILE. Maman, vous pleurez?

MADAME DE BELLECOMBE. C'est de joie, mes enfants. Je me livrais d'avance à tout le bonheur que votre père vient de se peindre.

PORPHIRE. Oh! nous vous promettons de vous le faire goûter. Mon frère, mes sœurs, jurons-le tous ensemble à ses genoux. J'en réponds au nom d'Edouard, comme pour moi-même.

(Ils tombent aux genoux de leur mère, qui les relève et les embrasse. M. de Bellecombe les prend avec transport, et les serre contre son cœur.)

SCENE VI.

M. DE BELLECOMBE, MADAME DE BELLECOMBE, PORPHIRE, TIMOLÉON, CÉCILE, JOSÉPHINE, LA PIPE.

LA PIPE, *en se précipitant dans la chambre.* O mon capitaine, mon capitaine!

M. DE BELLECOMBE. Qu'est-ce, mon ami?

mes services au pied du trône, quand tout le monde semblait m'abandonner? Le roi sait donc enfin que je ne l'ai pas servi sans gloire. O mon prince! je pouvais vivre heureux privé de tes dons, mais non de ton estime. Edouard, à qui dois-je ce noble bienfait?

(Edouard court vers la porte, sort avec précipitation, et rentre aussitôt en tenant le Gouverneur par la main.)

ÉDOUARD. Le voici, le voici, mon papa! Voici notre bienfaiteur et mon second père! Voyez aussi mon frère Eugène que je vous présente, un nouveau fils pour vous et pour maman!

LE GOUVERNEUR. Daignez me pardonner, si j'ai pris la liberté de paraître à vos yeux d'une manière si brusque : je n'aurais pas voulu perdre la scène attendrissante dont je suis témoin.

M. DE BELLECOMBE. Jouissez-en, monsieur, puisqu'elle est votre ouvrage.

MADAME DE BELLECOMBE. Je sens qu'elle doit être faite pour votre cœur.

LE GOUVERNEUR. Je fais mon bonheur d'y jouer un rôle; mais je n'en suis pas le héros : c'est à cet aimable enfant que la gloire en appartient.

MADAME DE BELLECOMBE. A mon fils?

M. DE BELLECOMBE. A mon Édouard?

LE GOUVERNEUR. Vous vous êtes privés de toutes les douceurs de la vie pour former son cœur et son esprit. Il s'en privait à son tour, pour acquitter, à votre insu, sa reconnaissance. Pardonnez, monsieur, si je parais instruit d'un secret de l'intérieur de votre maison. Votre fils ne l'a point trahi; c'est

moi qui l'ai surpris dans le fond de son cœur. Depuis son entrée à l'école, il ne voulait prendre que les plus grossiers aliments. Toutes nos menaces n'ont pu lui faire déclarer le motif de cette conduite. Ce n'est qu'en m'insinuant dans son ame par des caresses que je l'ai pénétré. Il ne voulait pas être plus heureux que son père, qui avait tant souffert pour lui. Nous avons parlé de vous; j'ai appris votre état; je n'ai eu que le faible mérite d'en faire instruire notre juste monarque. Le tendre sacrifice de votre fils parlait tout seul en votre faveur. De plus, votre nom se trouvait avec une distinction flatteuse dans sa mémoire. Il a dit (ce sont ses propres paroles) qu'il s'estimait heureux de pouvoir récompenser vos anciens services, et le soin que vous preniez de lui former dans vos enfants des sujets d'une si grande espérance. Le digne ministre m'a même rapporté que, tandis que ces mots sortaient de sa bouche, une de ses larmes avait coulé sur votre brevet.

M. DE BELLECOMBE. O monsieur! pardonnez à la faiblesse de la nature! j'avais des forces pour supporter le malheur, je n'en ai point pour résister à tant de joie. Mon fils, mon cher Edouard, c'est donc ainsi que tu sais aimer ton père!

ÉDOUARD. Ah! je n'ai fait pour vous qu'un moment ce que vous avez fait pour moi tant d'années. (*Il se tourne vers sa mère et la voit prête à s'évanouir.*) Maman, n'allez donc pas mourir, je vous en prie, à présent que vous êtes riche; ma petite

pension est pour vous. (*Madame de Bellecombe se ranime par les baisers d'Edouard, et l'accable des plus tendres caresses.*)

LE GOUVERNEUR. Dieu ! quel tableau touchant ! Mon brave Edouard, vous souviendrez-vous que je veux être aussi votre père ?

ÉDOUARD. Oh! toujours, toujours, monsieur le Gouverneur. Mon papa, embrassez donc Eugène. Nous nous sommes promis de nous aimer jusqu'à la mort.

EUGÈNE. Oui, mon cher Edouard, je ne l'oublierai de ma vie. (*Ils se jettent au cou l'un de l'autre; M. de Bellecombe les prend tous les deux dans ses bras.*)

LE GOUVERNEUR. J'ai pris la liberté de l'amener auprès de vous, pour lui faire respirer les sentiments et les vertus qui règnent dans votre maison. Il avait su démêler, avant moi, le cœur d'Edouard; et c'est lui qui, le premier, a recherché son amitié.

M. DE BELLECOMBE. Si vous lui donnez un ami dans mon fils, je dois en trouver un dans son père.

LE GOUVERNEUR. J'ambitionnais le titre que vous m'offrez. En voici de ma part le gage. (*Il lui tend la main.*)

LA PIPE. Oh ! je n'y puis tenir plus longtemps. (*Il laise tomber sa béquille, et se jette sur leurs mains qu'il presse dans les siennes.*) Excusez-moi, monsieur ; mais où mon capitaine met son cœur, il faut que le mien y soit aussi. Vous êtes

un brave homme : c'est moi qui vous le dis, et La Pipe ne l'a jamais dit pour rien.

M. DE BELLECOMBE. Je vous demande pardon pour la franchise d'un vieux soldat. Il est plein d'honneur, et le mouvement de son affection ne peut vous être indifférent ; hélas ! elle m'a consolé de bien des peines.

LE GOUVERNEUR. S'il en est ainsi, je reçois ses sentiments avec plaisir. Oui, mon ami, touchez là : tous les guerriers sont frères.

LA PIPE, *avec transport*. O mon autre bonne jambe ! où es-tu ? que je puisse danser de joie pour tout le bonheur de cette journée !

LE SERVICE INTÉRESSÉ.

—

MATHIEU. Bonjour, voisin Simon. J'aurais aujourd'hui trois ou quatre petites lieues à faire ; ne pourriez-vous pas me prêter votre jument ?

SIMON. Je ne demanderais pas mieux, voisin Mathieu ; mais c'est qu'il me faut porter trois sacs de blé au moulin tout à l'heure : ma femme a besoin de farine ce soir.

MATHIEU. Le moulin ne va pas aujourd'hui : je viens d'entendre le meunier dire au gros Thomas que les eaux étaient trop basses.

SIMON. Est-il vrai ? Voilà qui me dérange. En ce cas, il faut que je coure à bride abattue chercher

de la farine à la ville. Ma femme serait d'une belle humeur, si j'y manquais.

MATHIEU. Je puis vous sauver cette course; j'ai un sac tout frais de bonne mouture; je suis en état de vous prêter autant de farine que vous en aurez besoin.

SIMON. Oh! votre farine ne conviendrait peut-être pas à ma femme. Elle est si fantasque!

MATHIEU. Quand elle le serait cent fois plus, c'est du blé que vous m'avez vendu, le meilleur, disiez-vous, que vous eussiez touché de votre vie.

SIMON. Eh! vraiment l'était-il aussi dans mon magasin : c'est de l'excellent blé, tout celui que je vends. Voisin, vous le savez, il n'y a personne qui aime à rendre service comme moi : mais la jument a refusé ce matin de manger la paille; je crains qu'elle ne puisse pas aller.

MATHIEU. N'en soyez pas inquiet; je ne la laisserai pas manquer d'avoine sur la route.

SIMON. L'avoine est bien chère, voisin!

MATHIEU. Il est vrai; mais qu'importe? Quand on va pour de bonnes affaires, on n'y regarde pas de si près.

SIMON. Nous allons avoir du brouillard, les chemins seront glissants; si vous alliez vous casser le cou!

MATHIEU. Il n'y a pas de danger; votre jument est sûre. Ne parliez-vous pas tout à l'heure de la pousser vous-même à bride abattue?

SIMON. C'est que ma selle est en lambeaux, et que j'ai donné ma bride à raccommoder.

MATHIEU. Heureusement j'ai une selle et une bride à la maison.

SIMON. Votre selle n'ira jamais à ma jument.

MATHIEU. Hé bien, j'emprunterai celle de René.

SIMON. Bon ! elle n'ira pas mieux que la vôtre.

MATHIEU. Je passerai chez M. le comte, le valet d'écurie est de mes amis; il saura bien en trouver une qui aille, parmi vingt qu'en a son maître.

SIMON. Certainement, voisin, vous savez que personne n'est disposé comme moi à obliger ses amis. Vous auriez de tout mon cœur ma jument; mais voilà quinze jours qu'elle n'a été pansée. Son crin n'est pas fait. Si on la voyait une fois dans cet état, je ne pourrais plus en trouver dix écus quand je voudrais la vendre.

MATHIEU. Un cheval est bientôt pansé : j'ai mon valet de ferme qui l'aura fait dans un quart d'heure.

SIMON. Cela peut être ; mais à présent que j'y songe, elle a besoin d'être ferrée.

MATHIEU. Hé bien ! n'avons-nous pas le maréchal à deux portes d'ici?

SIMON. Oui-dà ! un maréchal de village pour ma jument ! je ne lui confierais pas seulement mon âne. Il n'y a que le maréchal du roi au monde pour la bien chausser.

MATHIEU. Justement, mon chemin me conduit par la ville devant sa porte, et je n'aurai pas à me détourner d'un seul pas.

SIMON *aperçoit au loin son valet; il l'appelle :* François! François!

FRANÇOIS, *en s'avançant.* Que voulez-vous, maître?

SIMON. Tiens, voilà le voisin Mathieu qui voudrait emprunter ma jument. Tu sais qu'elle a une écorchure sur le dos de la largeur de ma main.... (*Il lui fait signe de l'œil.*) Va tout de suite voir si elle est guérie. (*François sort en lui faisant signe qu'il l'a compris.*) Je pense qu'elle doit l'être. Oh! oui. Touchez là, voisin : j'aurai donc le plaisir de vous avoir obligé. Il faut s'entr'aider dans la vie. Si je vous avais refusé tout crûment, hé bien, vous m'auriez refusé à votre tour dans une autre occasion; c'est tout simple. Ce qu'il y a de bon avec moi, c'est que mes amis me trouvent toujours au besoin. (*François rentre.*) Hé bien, François, la plaie, comment va-t-elle?

FRANÇOIS. Comment elle va, maître? Vous disiez de la largeur de votre main! c'est de la largeur de mes épaules qu'il fallait dire. La pauvre bête n'est pas en état de faire un pas. Et puis je l'ai promise à votre compère Blaise, pour voiturer sa femme au marché.

SIMON. Ah, mon voisin! je suis bien fâché que les choses tournent de cette manière. J'aurais donné tout au monde pour vous prêter ma jument; mais je ne peux pas désobliger le compère Blaise, je lui dois des journées de cheval. Vous m'en voyez au désespoir pour ce qui vous regarde, mon cher Mathieu.

MATHIEU. J'en suis aussi désespéré pour vous, mon cher Simon. Vous saurez que je viens de recevoir un billet de l'intendant de monseigneur pour l'aller trouver sur le champ. Nous faisons quelques affaires à nous d'eux. Il m'avertit que, si j'arrive à midi, il peut me faire adjuger la coupe d'une partie de la forêt. C'est à peu près cent louis que je gagnerai dans cette affaire, et quinze à vingt qu'il y aurait eu à gagner pour vous; car je pensais à vous employer pour l'exploitation : mais....

SIMON. Comment! quinze à vingt louis, dites-vous?

MATHIEU. Oui; peut-être davantage : cependant, comme votre jument n'est pas en état d'aller, je vais voir pour le cheval de l'autre charpentier du village.

SIMON. Vous m'offensez; ma jument est toute à votre service. Hé, François! François! va dire au compère Blaise que sa femme n'aura pas aujourd'hui ma jument; que le voisin Mathieu en a besoin, et que je ne veux pas refuser mon meilleur ami.

MATHIEU. Mais comment ferez-vous pour la farine?

SIMON. Oh! ma femme peut s'en passer encore pendant quinze jours.

MATHIEU. Et votre selle qui est en lambeaux?

SIMON. C'est de la vieille que je parlais : j'en ai une toute neuve, comme la bride; je serai ravi que vous en ayez l'étrenne.

MATHIEU. Je ferai donc ferrer la jument à la ville?

SIMON. Vraiment, j'avais oublié que le voisin l'avait ferrée l'autre jour pour essayer. Il faut lui rendre justice, il s'en est tiré fort bien.

MATHIEU. Mais si la pauvre bête a une plaie si large sur le dos, comme dit François ?

SIMON. Oh! je connais le drôle ; il se plaît toujours à grossir le mal : je parie qu'il n'y en a pas de la largeur du petit doigt.

MATHIEU. Il faudrait donc qu'il la pansât un peu; car depuis quinze jours...

SIMON. La panser! je voudrais bien voir qu'il y manquât un seul jour de la semaine.

MATHIEU. Qu'il aille au moins lui donner quelque chose. Ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait refusé la paille?

SIMON. C'est qu'elle s'était rassasiée de foin. Ne craignez pas, elle vous portera comme un oiseau. Le chemin est sec ; nous n'avons point de brouillard : je vous souhaite un bon voyage et de bonnes affaires. Venez, venez monter ; ne perdons pas un moment : je vous tiendrai l'étrier.

LE DÉSORDRE ET LA MALPROPRETÉ.

—

Urbain passait, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il était doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parents.

Il n'avait qu'un défaut : c'était de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets ; d'être

fort négligé dans sa parure, et très sale sur ses habits.

On l'avait souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeaient pour lui-même, et parce qu'il voyait ses amis les lui faire avec regret. Il avait mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude était devenue si forte, que c'était toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avait longtemps que son papa lui avait promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour serein : le vent était doux, la rivière tranquille. M. de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit appeler ses enfants, leur annonça son projet ; et comme sa maison donnait sur le port, il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit ! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si longtemps attendue !

Ils étaient déjà prêts, lorsque M. de Saint-André revint pour les prendre. Ils sautaient de joie autour de lui. De son côté, il était ravi de joie : mais quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement !

L'un de ses bas était descendu sur le talon ; l'autre se roulait à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentait pas mal une colonne torse. Sa

culotte avait deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste était toute marquée de taches de graisse et d'encre, et il manquait à son surtout la moitié du collet.

M. de Saint-André vit avec peine qu'il ne pouvait se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde aurait eu raison de croire que le père d'un enfant si désordonné devait être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffrait ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avait des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'était pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avait bien un autre habit; malheureusement il se trouvait alors chez le tailleur, et ce n'était pas pour peu de chose. Il ne s'agissait de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'était détaché. Le dégraisseur devait ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis? vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avaient des habits propres, et dont tout l'équipage faisait honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle était peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étaient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portaient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de

gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leur chapeau. Il y avait dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur leurs instruments une marche guerrière, aussitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple assemblé sur le rivage y répondit par de joyeuses clameurs.

Urbain, qui s'était fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement ; de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enflait les voiles, et qui paraissait voler sur la surface des eaux ; et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusements de leur journée, dont le seul récit les faisait tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusait dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui était assis pour arranger le bouquet, de lui en prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier il avait déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle.

Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart d'heure elle était déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit était venue, et l'herbe était si haute qu'un agneau se serait caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver dans l'obscurité quelque chose d'aussi petit. Ils s'en retournèrent clopin clopinant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes, Urbain surtout, qui, doué d'un caractère très sensible, avait à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parents.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille assemblée avec une seule boucle pour ses deux souliers; triste coup d'œil pour un père, qui voyait par là combien ses leçons avaient été vainement prodiguées.

M. de Saint-André payait, tous les dimanches, une petite pension à ses enfants, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et surtout à leur générosité. Les frères d'Urbain avaient le plaisir de l'employer à un usage si doux; mais pour lui, sa pension ne lui passait presque jemais dans les mains, parce que son père la retenait, tantôt pour lui acheter des boutons de manche, un col ou son chapeau, qu'il avait égarés; tantôt pour lui faire détacher ses habits et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'était pas tout encore, il avait perdu celle de son camarade, et il fallait l'en dédommager tout de

suite. Mais comment? Ses pensions de la semaine n'auraient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avait fait apprendre à écrire ; et, pour me servir de l'expression commune, il avait une assez jolie main.

C'était le seul travail où il pût gagner quelque chose : je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grace à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami était un avocat célèbre, qui donnait tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami qu'il avait perdue.

Urbain passa les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux et mal griffonnés, tandis que ses frères allaient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusaient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh! combien il soupira de son étourderie! et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs!

Il eut le temps de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrais, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans

